

Pasteure

Inspiré d'une histoire vraie

Prologue

Le palais se dresse au sommet d'une montagne si haute qu'elle paraît soutenir le ciel. Les murs brillent comme si des pierres précieuses étaient prisonnières de l'or, et l'air lui-même sent bon, net, royal, sans la moindre poussière.

Dans la salle du trône, trois trônes en or se font face, à distance parfaite, comme si l'espace obéissait. Entre eux, un silence vivant : pas un vide, plutôt une attente. Au-delà des hautes ouvertures, l'univers s'étend, noir velours... et pourtant, au loin, un trou noir palpite. Il n'aspire pas la lumière : il a l'air d'aspirer le sens.

Sur le premier trône, le *Roi* est assis, immobile, mais l'immobilité chez lui à la force d'un ordre. Son visage rayonne comme un soleil, et ses yeux sont des flammes — un feu dont la base semble bleue, comme si la pureté brûlait avant la chaleur. Sa chevelure blanche tombe avec une gloire majestueuse, et sa robe longue, blanche, paraît plus réelle que le réel. Ses pieds, eux, sont un métal en fusion.

Sur le deuxième trône, *Père du Roi* est là. La ressemblance est évidente... et c'est comme si la même lumière était sur son visage. Son calme n'est pas une absence d'émotion : c'est une paix qui gouverne. Son regard embrasse

le trou noir sans le craindre, et l'univers semble, devant lui, respirer plus lentement. Son autorité est absolue.

Sur le troisième trône, *Trésor de création* occupe l'espace avec une splendeur joyeuse. Il est gigantesque, jaune et brillant, et des spirales mouvantes parcourent sa forme comme une danse permanente. De la lumière sort de lui sans arrêt, et, autour, de minuscules paillettes colorées semblent flotter comme si le palais avait décidé de se souvenir d'une fête. Une odeur de miel, agréable, rassurante, passe à chaque fois qu'il bouge, comme un parfum de bonté qui ne ment pas.

Le trou noir gronde au loin, silencieux, et ce silence ressemble à une menace.

Le *Roi* parle le premier, sans lever la voix.

— Ce n'est pas un simple phénomène. Ce n'est pas un accident.

Trésor de création incline légèrement sa forme spirale, comme s'il saluait la gravité du sujet, tout en restant souverainement lumineux.

— Je le sens aussi. Ce trou noir n'avale pas seulement des étoiles. Il veut avaler ce qui fait tenir les étoiles ensemble.

Père du Roi garde les mains posées, parfaitement, et son ton est doux, mais ferme, comme une vérité qui n'a pas besoin de se défendre.

— Les ténèbres ne créent pas. Elles déforment. Elles prennent ce qui existe et tentent de l'utiliser contre nous.

Un battement de silence. Puis le *Roi* laisse tomber une phrase, comme une épée qui ne coupe pas la chair, mais le mensonge.

— Ma loi est foulée aux pieds.

Les mots ne sont pas dramatiques. Ils sont simples. Et c'est cette simplicité qui fait trembler l'air.

— Partout, ajoute le *Roi*. De mille façons. Par la violence. Par la ruse. Par le maquillage des intentions. Par l'orgueil qui se déguise en courage.

Trésor de création laisse échapper une lueur plus vive, comme une tristesse, et comme une clarté qui refuse l'ombre.

— Ils me copient, dit-il. Ils me singent. Ils m'imitent... et ils appellent ça de la création.

— Ils appellent ça de la lumière, complète le *Roi*.

Trésor de création hoche, et une pluie invisible de paillettes semble retomber sur le sol sans jamais le salir.

— J'ai vu des personnages qui portent une forme qui ressemble à la mienne. Des spirales de façade. Des couleurs

criardes. Des discours qui promettent des mondes... mais sans vie dedans. Sans souffle. Sans vérité.

Père du Roi regarde *Trésor de création* avec une affection parfaite, sans flatterie.

— Et ils n'ont pas ta présence, dit-il. Ils sont pleins d'eux-mêmes, et ils pensent que cela suffit. D'autres se croient remplis de toi, mais ils se trompent eux-mêmes.

Le *Roi* se penche imperceptiblement vers l'avant. La salle du trône semble se rapprocher de lui.

— Dans beaucoup de cœurs, *Trésor de création* est absent. Et quand tu es absent, ils remplissent le vide avec des copies.

— Des copies qui brillent, murmure *Trésor de création*, mais qui ne réchauffent personne.

Le trou noir pulse au loin, comme si les ténèbres tentaient d'applaudir sans mains.

Le *Roi* fixe cette tâche de nuit.

— La guerre est ouverte. Lumière contre ténèbres. Pas une guerre de décor, pas un spectacle... une guerre de destination.

Trésor de création laisse ses spirales ralentir, puis repartir, comme si chaque mouvement était un oui.

— Je sais. Et ce qui me frappe... c'est que les ténèbres n'attaquent pas toujours frontalement. Elles préfèrent parfois faire croire qu'elles n'existent pas. Elles préfèrent laisser la loi se faire ridiculiser jusqu'à ce que plus personne ne la prenne au sérieux.

— Elles veulent une liberté sans justice, dit le *Roi*.

— Et une justice sans amour, ajoute *Père du Roi*.

Un bref silence suit cette phrase, un silence où l'univers paraît suspendu.

Trésor de création rompt la pause avec une franchise lumineuse.

— Alors... qui envoie-t-on ?

La question est simple, mais elle est puissante.

Le *Roi* répond aussitôt, comme si la réponse existait avant la question.

— Il faut intervenir.

— Oui, confirme *Père du Roi*. Et l'intervention doit être parfaite : ni trop tôt, ni trop tard. Parfaite.

Trésor de création laisse glisser un regard vers le trou noir, comme on observe une bouche qui a appris à mentir.

— Il faut envoyer quelqu'un qui entre dans l'histoire sans l'écraser, dit le *Roi*. Quelqu'un qui soit la lumière... mais que les ténèbres pensent pouvoir tromper.

Trésor de création s'arrête net, et l'odeur de miel devient plus présente, comme si la salle respirait sa douceur.

— Donc... quelqu'un qu'ils imitent.

— Oui, dit *Roi*. Quelqu'un qu'ils singent. Quelqu'un dont ils ont déjà fabriqué des reflets.

Trésor de création laisse échapper un souffle — une lumière qui ressemble à un rire sans moquerie.

— Ils me copient parce qu'ils veulent ce que je fais... sans être ce que je suis.

— Et parce qu'ils veulent la gloire, dit *Père du Roi*. Mais la gloire n'est pas un objet qu'on vole. C'est une conséquence de la vérité.

Le *Roi* tourne légèrement la tête vers *Trésor de création*.

— Tu sais ce qu'ils font, même quand ils parlent de soi-disant morale.

— Oui, répond *Trésor de création*. Ils prennent des mots propres, et ils les utilisent comme des gants pour toucher la saleté sans se salir les doigts.

— Exactement, dit le *Roi*. Ils appellent ça “liberté”. Ils appellent ça “progrès”. Ils appellent ça “lumière”. Et pendant ce temps, ils creusent un trou noir.

La phrase résonne dans la salle comme une annonce glacée : on sent qu’un univers entier est derrière, mais on n’en voit qu’une image.

Trésor de création se redresse sur son trône, et sa lumière s’intensifie.

— Je peux y aller.

Le *Roi* ne répond pas tout de suite. Son silence ressemble à une couronne posée sur l’air.

Père du Roi, lui, parle en premier.

— Tu es souverain, dit-il, et tu fais ce que tu veux.

Trésor de création incline légèrement sa spirale.

— Alors dites-le. Dites clairement ce que vous voyez.

Le *Roi* pose les mots un à un, comme s’il construisait une route.

— La loi est transgressée. La lumière est caricaturée. Des copies circulent. Et un trou noir avance.

— Et les ténèbres, ajoute *Père du Roi*, ont besoin d’un endroit précis pour frapper. Elles ne frappent pas au hasard.

Elles frappent là où la foule est prête à croire n'importe quoi... du moment que ça brille.

Trésor de création laisse une seconde de silence, puis sa pensée passe, claire, sans bruit.

Ils pensent qu'ils peuvent me manipuler. Ils pensent qu'ils peuvent utiliser mon image. Ils pensent qu'ils peuvent voler une couronne avec des mains sales.

Il relève la tête.

— Ils se trompent.

— Oui, dit le *Roi*. Mais leur erreur va être dangereuse pour beaucoup.

— Et c'est pour cela, conclut *Père du Roi*, que l'intervention doit être une lumière qui entre, qui parle, qui agit.

Le trou noir pulse encore, comme un cœur qui n'a pas de sang.

Le *Roi* fixe *Trésor de création*.

— Quand tu seras là-bas, ils voudront te réduire à une statue. À un symbole. À un décor.

Trésor de création répond avec une tranquillité éclatante.

— Je ne suis pas un décor.

— Non, confirme *Père du Roi*. Et c'est précisément ce qu'ils ont oublié.

Un bref échange de regards circule entre les trois, et ce regard ressemble à une décision qui se scelle avant d'être prononcée.

Le *Roi* se lève. Le simple mouvement donne l'impression que l'univers se met au garde-à-vous. Ses yeux flambent, et le bleu au fond du feu semble dire : en avant.

— Alors c'est décidé.

Trésor de création se lève aussi, et une pluie de lumière danse autour de lui comme une promesse de merveilles en plein palais.

Père du Roi ne bouge pas tout de suite. Il observe, comme s'il voyait déjà la route entière, sans en dévoiler une seule image.

Puis il parle, et sa voix à la douceur d'une autorité parfaite.

— C'est *Trésor de création* qui ira.

Un silence tombe. Mais ce silence n'est pas une inquiétude.

C'est une gloire en train de prendre son élan.

Trésor de création tourne les yeux vers l'ouverture sur l'espace. Le trou noir est là, minuscule à cette distance... et pourtant, il semble déjà vouloir dévorer l'avenir.

— Je vais y aller, dit-il simplement.

Le *Roi* ajoute, comme un dernier coup de marteau invisible, sans colère, sans hésitation.

— Et la lumière ne sera pas négociée.

Père du Roi conclut.

— Alors que l'histoire commence.

Planète Sonore

La salle du trône vibre comme une cage thoracique. Tout est métal, tout est écho. Même le silence a un goût de tonnerre.

Au centre, sur son estrade, la reine *Haut-parleuse* trône, immense, la bouche-haut-parleur tournée vers l'assemblée comme un canon. Ses pattes griffues s'ancrent dans le sol du palais, et autour d'elle, les ministresses et les conseillères se tiennent droites, petites à côté d'elle, mais pas petites dans leur orgueil.

Derrière le trône, il y a cette porte. Une porte qui n'est pas une porte : un bloc. Deux mètres de titane, lisse, sans poignée visible. Sur la planète, on en parle plus que de la météo cosmique. Pourquoi une reine qui peut hurler des vaisseaux hors de sa planète comme des flèches aurait-elle besoin d'un coffre-fort pareil ? Mystère. Et sur cette planète, un mystère, ça devient une religion.

La reine *Haut-parleuse* penche légèrement son énorme cône d'acier.

— *Apôtesse*.

La ministre s'avance. Elle est dorée, et l'or n'est pas une couleur sur elle : c'est une discipline. Tout est aligné,

tout est symétrique, jusqu'à la manière dont ses cheveux — pourtant ridiculement humains, lisses et impeccables — sont tirés en arrière comme une promesse de punition. Son corps est d'une féminité travaillée, assumée, presque insolente, mais sa posture... sa posture est celle d'un soldat qui ne demande jamais pourquoi.

La reine *Haut-parleuse* hurle.

— La *Galaxie Merveilleuse* a disparu. Disparue. Il y avait un joyau commercial, culturel, économique, et à la place il y a un trou noir. Un trou noir qui nous vole nos routes, nos contrats, nos plaisirs. On appelle ça “choc spatial inexplicable” dans les journaux pour que les populations ne hurlent pas. Eh bien moi, je hurle quand même... Tu entends ?

Le son claque sur les murs, se répercute, rebondit, revient. Les conseillères serrent les dents comme si elles avaient reçu une gifle.

— J'entends, répond *Apôtesse*, parfaitement calme.

— Alors exécute. Envoie les policières inquisitrices. Par n'importe quel moyen. Qu'elles trouvent ce qui s'est passé. Qu'elles ramènent une explication. Qu'elles ramènent un coupable si un coupable existe. Et si elles ne trouvent rien... qu'elles reviennent avec quelque chose à montrer. Une preuve. Un morceau. Une rumeur solide. Une peur qu'on puisse tenir en laisse.

*Apôtre*se tourne la tête vers une console de sécurité. Elle n'a pas besoin de courir : le pouvoir, ici, n'est pas une vitesse, c'est un droit.

Elle saisit le téléphone sécurisé. Sa voix, quand elle parle, est plus tranchante que la voix de la reine, parce qu'elle n'a pas besoin de volume pour être obéie.

— Activation du protocole d'inquisition. Déploiement total. Escadrons un à douze : décollage immédiat. Objectif : zone du choc. Autorisation : maximale. Responsabilité : assumée.

Elle raccroche. Dans la salle, une seconde passe. Puis la planète entière répond.

Car cette planète est un haut-parleur géant. On entre par l'arrière comme dans une gorge, on traverse des couloirs nervurés, des membranes d'acier, des chambres de pression, et on ressort par la bouche du haut-parleur, propulsé, craché, projeté dans l'espace. Une civilisation entière construite autour du fait de parler fort et de partir vite.

Dans les docks internes, ça s'agite. Des géantes de cinq à dix mètres s'alignent, casques brillants, griffes lustrées, regards durs. Elles ont toutes une tête de haut-parleur, et quand elles se parlent, c'est comme si l'univers se disputait.

Un bataillon monte dans des vaisseaux angulaires, noirs, coupants, conçus pour fendre le vide sans demander la permission.

Parmi elles, une couleur agresse l'œil comme un éclat de rire.

Pasteure.

Rose fluo. Pas rose “joli”. Rose “attaque”. Vernis rose fluo sur les jambes crochues, cheveux lisses rose fluo, et dans ses cheveux, deux médailles fixées comme des pinces : *Autorité* et *Force*. Deux seulement, pour l'instant. Elle n'a personne sous ses ordres, pas encore. Elle n'est pas cheffe, pas encore. Mais son regard dit qu'elle est déjà en train de compter les marches.

Elle traverse la passerelle du vaisseau, et plusieurs policières la regardent avec ce mélange de mépris et d'envie qu'on réserve aux gens qui osent être visibles.

Une soldatesse grise ricane.

— Deux médailles ? C'est mignon. On dirait une débutante qui a trouvé un badge dans une boîte de céréales.

Pasteure tourne lentement la tête. Son haut-parleur — sa bouche — est parfaitement immobile, mais sa voix, quand elle sort, a ce calme brutal des gens qui ont déjà décidé de gagner.

— Tu sais ce qui est mignon ? Ton besoin de me compter. Garde tes yeux pour surveiller ton dos. Si quelqu'un te plante, je veux que tu le voies.

Silence bref, puis un rire nerveux autour. La grise ne répond pas. Elle se contente de bomber le torse, posture d'homme, défi d'homme, dans un corps de géante.

Pasteure s'assoit, s'attache, vérifie son harnais avec une précision d'orfèvre. Ses doigts griffus claquent sur les boucles. Elle aime l'ordre. Pas toujours l'ordre des discours. L'ordre des choses qui tiennent.

Certaines policières parlent du *Roi*.

Je les connais, pense-t-elle. Elles parlent du roi comme d'un slogan utile. Moi, je l'aime vraiment. Et ça, elles ne savent pas quoi en faire.

Le vaisseau angulaire tremble. Un compte à rebours claque dans les haut-parleurs internes.

— Pression gorge : stable. Membrane : ouverte. Sortie : alignée.

Et d'un seul coup, la planète les avale, les pousse, les recrache.

Le vaisseau est propulsé par la bouche du haut-parleur géant. L'accélération écrase tout. Les policières

se raidissent. Certaines hurlent par habitude, comme si crier pouvait prouver qu'elles tiennent debout.

Pasteure, elle, ne hurle pas. Elle sourit.

— Ça, c'est un vrai départ, lâche-t-elle. Pas une promenade de princesses dans une grotte en or.

Une autre soldatesse, plus jeune, demande d'une voix trop haute :

— Tu parles comme si tu connaissais les princesses, d'où te vient cette connaissance ? Tu es trop inexpérimentée. Pourquoi toi tu connaîtrais ce genre de milieu ?

— Parce que j'ai lu des rapports. Et parce que l'univers est vaste, répond *Pasteure*. Et parce que... non mais je t'en pose des questions ?

Elle laisse le rire se poser, puis elle ajoute, plus sec :

— Concentrez-vous. La *Galaxie merveilleuse* n'est plus là. À la place, il y a un trou noir, et personne n'approche. Dans ce "personne", il y a aussi nous. Donc on va approcher sans approcher. On va voir sans tomber.

La grise de tout à l'heure se penche.

— Et tu crois vraiment que ton amour du *Roi* va te servir face à un trou noir ?

Pasteure tourne vers elle un regard presque tendre.

— Mon amour, non. Mais sa réalité, oui. Et puis... tu confonds. Je ne crois pas qu'il me doit la victoire. Je crois qu'il me doit la vérité.

Elle marque une pause. Sa voix devient plus basse, plus dangereuse.

— Et s'il me la donne, je la prends.

Le vaisseau glisse dans le vide. Dehors, le cosmos a changé : un manque, là où il y avait un éclat. Les instruments affichent des anomalies qui ressemblent à des mensonges. La zone du choc spatial inexplicable est un trou dans l'ordre.

Au loin, le trou noir est là. Spectaculaire. Indécent. Comme un œil qui ne cligne jamais.

— On ne s'approche pas à moins de... commence la pilote.

— Je sais, coupe *Pasteure*. Je sais les règles. Et je sais aussi que les règles deviennent flexibles quand la reine perd de l'argent.

Un petit silence, puis la pilote souffle, presque amusée malgré elle.

— Tu as de l'humour.

— J'ai du charisme naturel, répond *Pasteure* du tac au tac. C'est une maladie de naissance.

Les soldates ricanent. Même la grise retient un sourire. L'ambiance se détend une seconde — juste une — avant que les alarmes reprennent.

Un signal apparaît sur l'écran : une distorsion, une sorte de rivière invisible qui tord la lumière. *Pasteure* fronce les yeux.

— Ça ressemble à...

Elle se rappelle un rapport : d'antiques personnages avaient déjà traversé des zones étranges, des rivières dans l'espace, des personnages énormes placés là comme des gardiens.

— Ne me dites pas qu'il y a des "personnages-géants" ici, marmonne-t-elle.

La grise s'accroche à son siège.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Rien. Juste que l'univers a des habitudes. Et que le *Roi* aime placer des leçons au milieu des catastrophes.

Le vaisseau ralentit. Trop tard. Une onde les frappe, pas une collision, plutôt une main invisible qui les saisit par la nuque.

Les lumières vacillent. Les griffes grattent le métal. Certaines soldates hurlent — réflexe culturel de leur planète.

Pasteure ferme les yeux une demi-seconde.

Roi... tu entends. Je ne te fais pas de cinéma. Je te parle comme à un chef. Donne-moi juste de quoi tenir debout.

Elle rouvre les yeux.

— Rapport ! crie-t-elle.

La pilote répond.

— Champ gravitationnel instable. On est aspirées par une couronne de débris. Si on corrige trop fort, on tombe. Si on ne corrige pas, on tombe.

— Donc on danse, dit *Pasteure*. On danse au bord.

Elle se détache à moitié, se penche vers le panneau manuel, comme si elle était née dans un cockpit. Posture d'homme, gestes d'homme, prise de place d'homme — mais avec ce rose fluo qui refuse de s'excuser d'exister.

La grise s'étrangle.

— T'es pas pilote !

— Je suis policière inquisitrice, répond *Pasteure*. Ça veut dire que je fais ce qu'il faut, avant d'avoir le droit de le faire.

Elle active une dérivation, coupe une ligne, en ouvre une autre. Le vaisseau gémit, obéit, se met à glisser entre des rochers qui tournent comme une ronde de dents.

Un éclat passe près de la verrière : un fragment brillant, rose, puis bleu. Des couleurs absurdes dans un endroit qui devrait être noir.

— Des débris colorés... souffle la pilote. Comme si quelqu'un avait cassé quelque chose de vivant.

Pasteure ne répond pas tout de suite. Elle regarde le trou noir, puis la couronne de débris, puis l'espace vide où la galaxie aurait dû être.

— Quelqu'un a pris un joyau, dit-elle enfin. Quelqu'un a arraché une galaxie comme on arrache une couronne. Et maintenant on voit l'endroit où elle était attachée.

La grise avale sa salive.

— Et si c'était... un pouvoir plus grand que nous ?

Pasteure ricane, mais sans joie.

— Tout est plus grand que nous. Tout est toujours dépassé par quelque chose. Alors oui, c'est plus grand. Mais ça ne veut pas dire que c'est intouchable.

Elle se rassoit, se rattache, et pointe l'écran.

— On ne va pas "approcher". On va cartographier. On va écouter. On va intercepter des signaux, des ombres, des incohérences. Une galaxie qui disparaît, ça laisse des miettes.

Même les voleurs laissent des miettes. Et si un voleur ne laisse rien... c'est qu'il veut qu'on regarde ailleurs.

Les soldates se taisent. Le vaisseau, lui, continue son ballet.

Au même instant, très loin derrière elles, sur la planète haut-parleur, la reine *Haut-parleuse* traverse ses appartements privés. Elle passe près de la porte de titane. Elle pose une griffe contre le métal, comme si elle caressait un secret.

Dans le vaisseau, *Pasteure* frissonne sans savoir pourquoi.

Il y a un coffre-fort sur une planète qui n'a peur de rien, pense-t-elle. Et il y a un trou noir là où il y avait une galaxie merveilleuse. Je ne crois pas aux coïncidences. Pas dans un univers dirigé par un roi qui sait tout.

Elle inspire.

— Équipe, annonce-t-elle. On fait notre travail. Pas pour les journaux. Pas pour rassurer les foules. Pas pour nourrir les marchés. On le fait parce que la vérité existe, et qu'elle n'a pas besoin d'être confortable.

La grise la fixe, enfin sérieuse.

— Et si la vérité fait mal ?

— Alors on serre les dents, répond *Pasteure*. Et on avance.

Le trou noir, immense, continue de tourner sans bruit. Et autour, les débris colorés dessinent une couronne ridicule, comme si l'univers se moquait d'elles.

Pasteure sourit, un sourire de bataille.

— Allez, dit-elle. Stupide trou noir galactique inexplicable. Montre-moi ce que tu caches.

Keudarticho

Sur la planète de la présidente *Sentimentale*, tout commence par un petit bruit qui n'appartient qu'à elle.

Un cliquetis intime, presque honteux, comme une bague qui glisse sur une chaîne. Son bouton, planté sur son cœur, tourne parfois tout seul, sans prévenir, et quand il tourne, ce n'est pas seulement une humeur qui pivote : c'est une civilisation entière qui se redessine.

Aujourd'hui, la ville hésite. Les façades se froissent, comme si l'air leur dictait un autre visage. Les tours, qui étaient encore hier des cœurs géants reliés par des passerelles, se durcissent. Les courbes s'effacent, les angles reviennent, les matériaux changent, et cette planète qui n'est qu'une immense ville jusqu'à ses profondeurs se met à grincer, à se bétonner, à devenir râpeuse. Le rose se retire, le gris s'impose. Les jardins suspendus se rétractent. Les enseignes lumineuses perdent leur douceur.

Et les habitants changent avec elle.

Dans les rues, on se bouscule plus qu'on ne se frôle. Les sourires deviennent économiques. Les regards, plus courts. Les mots, plus secs, comme si chacun avait peur de mettre trop de tendresse dans une phrase et de se la faire arracher.

Keurdarticho marche au milieu de ce basculement comme une erreur de saison.

Il est un artichaut vivant, avec des jambes de racines nerveuses et des feuilles épaisses terminées par des mains entortillées, presque timides. Son visage est aplati, comme pressé par trop de rêves. Son buste enferme son cœur sous des couches de feuilles serrées, et quand il avance, on dirait qu'il transporte un secret fragile dans une armure végétale.

Son secret, il le répète sans cesse, même quand personne ne le demande.

Trouver l'âme sœur.

Il s'arrête devant une vitrine où son reflet se découpe. Il se redresse, comme s'il pouvait paraître plus choisi, plus évident, plus digne d'être aimé. Au-dessus, un immeuble change de texture en direct : le béton gagne, une rugosité apparaît, comme si la ville, elle aussi, se préparait à quelque chose.

Je ne veux pas être un habitant de plus qui tourne avec un bouton qui n'est pas le sien. Je veux un cœur qui me ressemble.

Juste en face de son immeuble, son voisin ouvre sa porte avant même qu'on frappe, comme s'il avait entendu la pensée.

C'est Roger.

Roger n'a pas de poésie en lui, ou alors une poésie qui s'exprime en chiffres. Il aime le sport, les scores, les classements, les tableaux qui disent clairement qui gagne et qui perd. Il aime les journaux, les gros titres, les analyses, les émotions sans relation, celles qui montent et redescendent sans demander de promesse.

— Tu as encore cette tête de salade tragique, lance *Roger* en tenant un journal à bout de bras. Ça y est, tu vas me faire ton discours du grand départ ?

Keurdarticho frissonne, blessé et comblé à la fois d'être reconnu.

— Ce n'est pas un discours. C'est une décision. Je pars.

— Tu pars acheter de l'amour au marché noir des étoiles ? *Roger* plie son journal, sérieux comme un arbitre. Tu sais qu'ici, au moins, on a des règles. Enfin... des règles qui changent avec *le bouton*, mais quand même.

— Je ne peux plus vivre au rythme de *Sentimentale*. Quand elle est amoureuse, tout le monde s'embrasse comme si c'était une loi. Quand elle se fâche, même les trottoirs ont l'air de vouloir te punir.

— C'est la vie, ça, répond *Roger*. Des hauts, des bas. Moi, je regarde un match, ça me suffit. Je ressens, puis je rentre chez moi, et mon canapé ne me demande pas de l'épouser.

Keurdarticho approche, ses feuilles tremblent.

— Tu ne comprends pas. Moi, je veux l'âme sœur. Quelqu'un qui... qui entende quand mon cœur fait du bruit. Quelqu'un qui ne trouve pas ça excessif.

— Excessif, toi ? *Roger* fait mine de réfléchir. Non, pas du tout. Tu es l'être le plus discret de cette planète. On t'entend à peine quand tu compares un rendez-vous raté à une comète qui s'écrase sur ton destin.

Keurdarticho inspire, dramatique, incapable de se retenir.

— Je préfère être excessif que vide.

Roger tapote la une du journal.

— En parlant de comètes... tu as vu le choc spatial ? Ils disent que des trajectoires ont bougé. Certains satellites ont failli s'embrasser, et ça, je te vois venir, tu vas dire que c'est un signe.

— Ce n'est pas un signe, dit *Keurdarticho*, trop vite. C'est... c'est juste un choc.

— Voilà. Et les chocs, ça casse des trucs. Fais attention, ton amour là... ça peut aussi te casser.

Keurdarticho baisse la tête, comme si chaque avertissement était une épine.

— Je n'ai pas peur de me casser. J'ai peur de ne jamais être construit.

Roger soupire, pas méchant, seulement réaliste.

— Tu ne crois pas au *Roi*, tu le dis partout, mais tu parles comme quelqu'un qui attend quand même une sorte de plan.

— Je n'attends pas de plan. Je veux être libre. Je veux choisir. Je veux aimer sans qu'on me dise de qui vient l'amour.

Roger hausse les épaules.

— Tant que tu ne me demandes pas de t'accompagner. Moi, j'ai un abonnement au journal et un match ce soir.

Keurdarticho se tourne déjà, son cœur battant sous ses feuilles.

— Je pars dès que mon vaisseau arrive.

— Ton vaisseau rose nacré, dit *Roger* en souriant malgré lui. J'espère qu'il a des airbags pour les poèmes.

Keurdarticho s'éloigne sans répondre, mais une pensée lui pique les yeux.

Je vais lui prouver que l'amour n'est pas un gag. Même si, parfois, il ressemble à une chute.

Il rentre chez lui, et il vend tout.

Des meubles, des souvenirs, des objets ridicules et précieux. Il vend même une petite lampe qu'il aimait parce qu'elle donnait une lumière douce, comme si chaque soir était une déclaration. Chaque vente lui arrache une feuille intérieure. Pourtant il continue, obstiné, brûlant.

Quand le vaisseau arrive enfin, il a déjà la sensation d'être en partance depuis des semaines.

La coque est d'acier, ovale, polie, brillante, rose nacré comme une promesse trop belle. Sous l'acier, un liquide pâteux technologique pulse lentement, comme un ventre vivant qui veille. *Keurdarticho* pose sa main-feuille dessus. Le métal est froid. Son cœur, lui, est une braise.

Il ne se retourne pas. Il ne s'offre pas un adieu. Il monte.

Le moteur se met à vibrer, et la ville, en dessous, continue de changer au rythme de *Sentimentale*. Les cœurs deviennent des blocs. Les blocs redeviendront des cœurs, peut-être, plus tard. Lui, il ne veut plus être un décor.

Il file en vitesse lumière.

Les étoiles s'étirent, deviennent des traits, et dans ce couloir d'espace, *Keurdarticho* se laisse envahir par son propre film intérieur. Il imagine une amoureuse, une femme de la planète d'*Amour*, belle à souhait, douce comme un soir. Il s' imagine debout devant elle, et pour une fois, ses

mots ne seraient pas trop. Pour une fois, on lui répondrait sans reculer.

Je vais la trouver. Je vais la reconnaître. Et je vais être enfin... à ma place.

La planète d'*Amour* apparaît, magnifique, baignée de teintes chaudes. Elle a l'air d'une promesse tenue. Autour, ses lunes tournent comme des pensées autour d'un cœur.

Keurdarticho choisit la lune *Passion*.

Le nom l'attrape. Le rouge l'appelle. Il se dit que commencer par *Passion*, c'est commencer par le plus vrai. La lune est rouge pétant, presque insolente. Les habitations y sont splendides, sculptées comme des invitations : des arches, des dômes, des terrasses ouvertes sur un ciel cramoisi. Tout semble conçu pour que les gens se rencontrent par accident et se séparent par nécessité.

Il pose son vaisseau rose nacré sur une plateforme circulaire. Le rose et le rouge se répondent comme deux joues qui rougissent en même temps.

Il descend.

Les rues vibrent. Les gens rient. Les parfums ont une chaleur sucrée. Les regards s'accrochent plus facilement ici, comme si la gravité aimait les yeux.

Il entre dans un bar à cocktails.

L'intérieur est velours et lumière. Des lampes comme des étoiles domestiquées pendent au plafond. Un long comptoir brille. Des verres alignés attendent leur destin liquide. On entend de la musique, et au milieu, une rumeur de conversations qui ressemble à un feu de cheminée.

Keurdarticho scrute les femmes amouroises. Certaines ont une tête en forme de cœur, d'autres sont humanoïdes, d'autres portent des couleurs qui font mal tellement elles sont belles.

Il voit une femme à tête de cœur, justement. Un cœur parfait, rouge foncé, avec une petite fossette qui la rend presque insolente.

Il s'approche.

— Je m'appelle *Keurdarticho*, dit-il, déjà tremblant. Je viens de loin. De très loin. Et... je crois que ton visage m'a appelé.

Elle le regarde, et son sourire s'allume comme une enseigne.

— Oh, quelle surprise. Mon visage appelle souvent, répond-elle. Il a un forfait illimité.

Keurdarticho cligne, déstabilisé, mais il prend ça pour un jeu tendre.

— Tu plaisantes... c'est charmant. Moi, je ne plaisante pas avec l'amour.

— Ça, je le vois, dit-elle en inclinant légèrement son cœur. Tu as l'air d'un bouquet qui s'est échappé d'un mariage.

Il s'assoit près d'elle, trop vite, trop près, comme si l'espace pouvait devenir une preuve.

— Je me suis toujours senti... différent. Sur ma planète, tout change avec l'humeur de la présidente *Sentimentale*. Mais moi, je veux un seul amour, une seule humeur, une seule personne.

— Tu veux un genre d'abonnement, résume-t-elle. Sans engagement ?

— Avec engagement. Avec tout. Avec mon cœur entier.

Elle lève son verre.

— Ton cœur entier, c'est lequel ? Parce que de ce que je vois, tu as au moins trente couches.

Keurdarticho rougit intérieurement, si tant est qu'un artichaut puisse rougir autrement que par poésie.

— Sous mes feuilles, il y a... une vérité. Une douceur. Et une fidélité.

— Une fidélité, répète-t-elle, amusée. Tu viens de me rencontrer il y a douze secondes et demie.

— Je sais. Mais parfois, l'âme reconnaît avant la raison.

— Et parfois, l'âme confond avec la faim, dit-elle. Tu as mangé avant de venir ?

— Je... je n'ai pas faim de nourriture.

— Dommage, répond-elle. Moi, j'ai faim de frites.

Keurdarticho se penche, les yeux brillants.

— Je peux t'offrir tout ce que tu veux. Des frites, des fleurs, un voyage, un poème, mon vaisseau...

— Ton vaisseau ? Elle rit. Rose nacré, c'est ça ? Le truc parqué dehors ? Tu comptes m'emmener où, sur la planète *Salade* ?

— Je... je suis un artichaut, oui, mais je suis un artichaut de cœur.

— Tous les artichauts sont de cœur, dit-elle. C'est littéralement leur principe.

La salle autour d'eux rit, ou peut-être est-ce sa tête à lui qui bourdonne. Il s'accroche.

— Je veux te chérir. Je veux te protéger. Je veux... te choisir.

Elle pose son verre, et son sourire devient plus doux, mais pas plus ouvert.

— Écoute, *Keurdarticho*. Tu es... comment dire... très... entier. Très... feuille.

— Fleur, corrige-t-il, trop vite. Je suis fleur bleue. Enfin... feuille bleue, plutôt.

— Voilà. Et moi, je suis sur *Passion*. Ici, on aime le feu, pas la compostière émotionnelle.

Il prend le mot en pleine poitrine. Il essaie de rire.

— Je ne suis pas une compostière.

— Non, tu es un drame végétal, dit-elle, gentiment. Et j'ai déjà eu un drame végétal. Il s'appelait *Basilic*. Il pleurait quand je coupais mes ongles.

Keurdarticho avale son chagrin comme on avale un caillou.

— Je ne pleurerai pas pour tes ongles. Je pleurerai... pour ta beauté.

— Ah, là, tu vois, c'est déjà beaucoup plus logique, répond-elle. Mais je préfère prévenir : ma beauté est en location courte durée.

Elle se lève, et son cœur penche légèrement, comme une révérence moqueuse.

— Et puis, j'ai un rendez-vous.

— Avec qui ? demande *Keurdarticho*, incapable de s'empêcher.

— Avec mon lit, dit-elle. Il est fidèle, lui. Et il ne me promet pas l'éternité en entrée.

Elle lui tapote une feuille, pas méchante, presque affectueuse.

— Tu es mignon, *Keurdarticho*. Vraiment. Mais tu cherches une épouse comme on cherche une sortie de secours. Ça sent la panique.

Elle s'éloigne, et il reste là, figé, avec un vide rouge dans le ventre.

Au bout du comptoir, un barman observe depuis un moment.

Il s'appelle *Mélangé*.

Il a la peau rouge passion, une teinte profonde, comme si la lune l'avait adopté jusqu'au pigment. Ses gestes sont précis, presque cérémoniels. Il mélange les liquides avec une élégance tranquille, comme si chaque cocktail était une sentence. Il a cette présence à la fois amusée et sévère qu'ont certains barmen : ils voient tout, ils jugent peu, mais ils savent.

On dit qu'il vient de la planète du roi *Barman*. On dit qu'il s'en est exilé. Ici, sur *Passion*, il tient son bar comme une frontière entre les élans et les chutes.

Mélangé s'approche, essuie un verre, pose un cocktail devant *Keurdarticho* sans demander.

— Celui-là, c'est offert, dit-il. Ça s'appelle le Remontant. Ça ne remonte pas toujours, mais ça fait semblant.

Keurdarticho relève la tête, encore piqué.

— Je n'ai pas besoin de faire semblant.

— Tout le monde a besoin de faire semblant, répond *Mélangé*. Même moi. Sinon, je serais resté sur la planète du roi *Barman* à réciter les règles du mélange parfait au lieu de me cacher ici parmi les gens qui confondent *Passion* et panique.

Keurdarticho serre ses mains-feuilles.

— Elle m'a refusé.

— Oui.

— Elle a été... drôle.

— Oui.

— Je crois que ça fait plus mal quand c'est drôle.

Mélangé hoche la tête comme un médecin.

— L'humour, c'est un pansement qui colle aux poils. Quand tu l'arraches, tu sens tout.

Keurdarticho fixe le verre.

— Je suis venu pour trouver l'âme sœur. Je me suis senti... appelé.

— Ton problème, dit *Mélangé*, c'est que tu entends des appels partout. C'est pratique, ça évite le silence. Le silence, lui, oblige à écouter ce qui se passe vraiment.

— Je ne crois pas au *Roi*, dit *Keurdarticho*, comme un bouclier. Je ne crois pas aux histoires de message royal. Je crois à ce que je peux choisir. Je veux être libre.

Mélangé sourit, un sourire rouge, presque triste.

— La liberté, c'est un mot qui se boit mal. Ça donne toujours soif après.

Il se penche un peu.

— J'ai quelque chose qui pourrait t'intéresser.

Keurdarticho se redresse, d'un coup, comme si on lui avait tendu une corde.

— Quoi ?

Essence

Le vaisseau principal glisse à la limite de la zone du choc, exactement là où le vide commence à mentir. Des semaines qu'elles reviennent ici, des semaines qu'elles se font recrachter par la même absence, avec les mêmes chiffres qui clignotent, les mêmes courbes gravitationnelles qui se tordent comme des serpents et, au bout, toujours rien. Juste cette couronne de débris colorés qui tourne autour du trou noir, comme si l'univers avait eu le mauvais goût de faire un bijou avec un crime.

Dans la soute d'observation, les policières inquisitrices se fatiguent. Elles hurlent moins, elles ricanent plus. La routine s'installe, et dans leur culture hautparleusoise, la routine est une maladie honteuse.

Pasteure, elle, n'a pas la routine dans le sang.

Elle l'a vue arriver, la routine, comme on voit arriver une patrouille ennemie : au loin, petite, presque risible... puis soudain trop proche.

Alors elle se lève.

Ses deux médailles, *Autorité* et *Force*, pincement ses cheveux rose fluo comme deux bêtes dociles. Elle ajuste son harnais, le vérifie une seconde fois, non par peur, mais par

respect de ce qui tient debout. Elle regarde la verrière. Là-dehors, le trou noir ne bouge pas, et pourtant tout bouge autour de lui. Même les pensées.

Il y a un coffre-fort derrière le trône de la reine, pense-t-elle. Et il y a un trou noir là où il y avait une galaxie. Quelqu'un ment. Je déteste les menteurs.

La grise, celle qui adore se donner un air d'homme dans son siège d'homme, la regarde du coin de son haut-parleur.

— Encore rien, hein ? souffle-t-elle. Peut-être qu'il faut accepter l'échec.

Pasteure incline la tête, lentement, comme si elle allait écouter la phrase jusqu'au bout pour vérifier si elle mérite de vivre.

— Accepter, répète-t-elle. Tu sais ce que j'accepte, moi ? Les médailles. Le reste, je le mets de côté.

Un rire sec traverse la cabine. Pas de la joie. Un réflexe. Une façon de se prouver qu'on respire encore au bord d'un aspirateur d'univers.

La pilote, fatiguée, garde les mains sur les commandes.

— *Pasteure*, on est pile sur la zone de basculement. Si on corrige trop, on tombe. Si on corrige pas, on tombe. On danse, comme d'habitude.

— Oui, dit *Pasteure*. Et j'en ai marre de danser.

Elle pivote vers le panneau des navettes détachables. Un petit chasseur est arrimé dans la baie ventrale, prêt à être craché comme une idée dangereuse.

La grise se redresse.

— Tu ne vas pas...

Pasteure lui offre un sourire de bataille.

— Si.

Elle ne demande pas l'autorisation. Elle n'a jamais demandé l'autorisation pour être elle-même. Sur cette planète, on appelle ça de l'insolence. Dans l'espace, on appelle ça survivre.

Elle attrape son casque de cosmonaute spécial, conçu pour une géante à tête de haut-parleur. La visière se verrouille. Le système d'air siffle. Sa voix, désormais, passe par la radio interne, et tout le monde l'entend, même si personne ne veut.

— Ouverture baie, ordonne-t-elle.

— *Pasteure*, proteste la pilote, je...

— Tu vas ouvrir, coupe *Pasteure*. Et tu vas respirer. Les deux en même temps. Tu es capable.

La baie s'ouvre. Le vide aspire l'air. Le chasseur détachable, petit, nerveux, se détache du ventre du vaisseau principal. *Pasteure* y grimpe, s'attache, claque les boucles avec des griffes précises.

Sur la fréquence commune, ça bourdonne.

— Elle est folle, dit une voix.

— Elle veut mourir avec style, dit une autre.

— Elle va nous faire passer pour des idiots, souffle une troisième, presque vexée.

Pasteure active les propulseurs. Le chasseur tremble. Devant, le trou noir n'est plus une image sur écran : c'est un regard. Un œil qui ne cligne jamais.

Elle inspire.

— Je vous entends toutes, dit-elle dans le casque. Continuez. Ça fait un bon fond sonore pour ma gloire personnelle.

— *Pasteure*, gronde la pilote, reviens à ton siège, c'est un ordre.

Pasteure rit, et son rire claque dans les micros.

— Un ordre ? Tu sais qui adore les ordres ? Les gens qui n'ont pas d'idées.

Elle pousse.

Le chasseur fonce droit vers la zone d'aspiration. La couronne de débris s'élargit. Les alarmes hurlent. Sur les écrans du vaisseau principal, un point rose se jette dans la gueule du noir.

Dans la cabine, plusieurs policières se lèvent à moitié, panique dans les griffes.

— Elle va se faire avaler !

— Elle est déjà avalée !

— Non, regardez, elle accélère !

Pasteure sent la gravité la prendre par la nuque, exactement comme tout à l'heure, mais en pire. Comme une main géante qui ne cherche pas à la tuer, mais à la posséder. Les instruments crient. La visière vibre. Son corps est compressé, comme si l'univers essayait de la plier en deux pour la ranger.

Elle parle à haute voix, pas pour faire joli. Pour frapper.

— Je déclare que je ne vais pas échouer.

Le vide répond par un tremblement. Un frisson dans les débris. Une micro-correction, presque imperceptible.

Dans le vaisseau principal, la grise serre les dents.

— Elle fait son cinéma...

— Je déclare au nom de mon *Roi* que je vais trouver un indice.

Le chasseur continue d'être aspiré, mais *Pasteure* garde le nez droit. Elle ne lutte pas comme une enfant qui crie. Elle lutte comme une cheffe qui prononce une sentence.

— Au nom du *Roi*, j'ordonne à mon chemin d'être droit.

Sa voix sort, amplifiée, ferme. Et là, quelque chose en elle se calme, comme si les mots venaient de s'accrocher à une logique invisible.

Tu ne me dois pas la victoire, pense-t-elle, le regard fixé sur le noir. Tu me dois la vérité. Et moi, je fais le reste.

La zone de basculement arrive. Le point où, normalement, on ne revient pas.

Pasteure attend la dernière seconde.

Puis elle agit.

Contre-poussée violente. Le chasseur crache une flamme blanche, s'arrache à la traction comme une dent qu'on refuse de laisser partir. La pression explose dans son dos, la plaque au siège, lui coupe le souffle une demi-seconde. Elle a l'impression que son cœur va sortir par sa bouche de haut-parleur.

Mais le chasseur revient. Pas loin. Juste assez.

Et là, elle déploie le grappin.

Un outil spécial, interdit dans les procédures normales, parce que les procédures normales détestent ce qui marche trop bien. Un câble se déroule, un crochet aimanté et griffu part comme une fusée.

— Grappin armé, annonce *Pasteure*, très calme, comme si elle commandait un thé.

Le crochet s'accroche à un astéroïde.

Un gros morceau de roche sombre, strié de couleurs ridicules, pris dans la couronne de débris. Le câble se tend. Le chasseur se cale, tiré, secoué, mais tenu.

Pasteure respire enfin.

Dans le vaisseau principal, un silence étrange tombe.

— Elle... elle s'est accrochée, murmure quelqu'un.

— Elle est vivante, dit une autre, comme si c'était une insulte au destin.

La grise ricane, mais sa voix tremble.

— Chance.

Pasteure, sur l'astéroïde, ouvre l'écoutille intérieure de son cockpit, se glisse dehors avec sa combinaison. Ses bottes se collent à la roche. Elle plante une griffe dans une fissure, se stabilise.

Le trou noir est là, énorme, indécent, à quelques battements de gravité. Il n'y a pas de bruit, pas de vent, pas de menace "visible". Juste cette sensation que l'univers est le maître.

Et pourtant, *Pasteure* se sent... dominante.

Elle regarde l'astéroïde. Elle inspecte. Ses capteurs balaient.

Rien.

Elle avance, pas à pas, comme une reine dans un couloir d'ennemis. Puis elle voit, sur un rocher, quelques gouttes.

Jaunes.

Pas l'or noble d'*Apôtesse*. Pas le jaune banal d'un signal. Un jaune vivant, presque insolent. Un jaune qui n'a rien à faire ici, au bord du noir.

Pasteure approche sa visière.

— Eh ben, dit-elle. On dirait que l'univers a fait pipi sur un caillou.

Dans la radio, des rires nerveux éclatent, malgré la peur. Même la pilote laisse échapper un souffle.

— *Pasteure*... qu'est-ce que tu vois ?

— Un liquide, répond *Pasteure*. Jaune. Et il a l'air de vouloir me raconter un secret.

Elle sort une fiole de prélèvement. Ses griffes sont précises, presque tendres. Elle aspire quelques gouttes. Le liquide se concentre dans le verre, brillant comme une promesse toxique.

Elle relève la tête vers le vide.

— Je déclare au nom du *Roi* que je ne suis pas venue ici pour rien.

Le chasseur tremble. Le câble du grappin gémit. L'astéroïde dérive, toujours aspiré, toujours en train de perdre la bataille.

Pasteure serre la fiole contre sa poitrine.

— Au nom du *Roi*, que la trajectoire de cet astéroïde me soit favorable.

Elle ne sait pas comment ça marche, techniquement. Elle s'en fiche. Sur sa planète, le son propulse les vaisseaux. Les mots font bouger le métal. Elle a grandi dans une civilisation où la voix est une arme, et où la conviction est un carburant.

L'astéroïde... dévie.

Pas une pirouette magique. Pas un grand mouvement. Une correction lente, comme si un courant invisible venait de changer de direction. Comme si, dans ce chaos gravitationnel, une petite portion d'ordre venait d'être rappelée à l'obéissance.

Dans le vaisseau principal, les instruments bipent.

— Attendez... dit la pilote. Il s'éloigne. Il s'éloigne du trou noir.

— C'est impossible, souffle la grise, soudain moins sûre d'elle.

— Ici, dit *Pasteure* dans la radio, rien n'est impossible. Il y a juste des choses qu'on n'a pas encore osé.

Le vaisseau principal manœuvre, prudemment, comme un animal qui s'approche d'un prédateur pour

recupérer son petit. Un bras magnétique sort. Un câble. Des pinces.

Pasteure rentre dans son chasseur, verrouille, et se laisse remorquer. Quand elle repasse la baie, plusieurs policières-inquisitrices la regardent comme si elle venait de frapper le trou noir au visage.

La grise la fixe, muette.

Pasteure retire son casque, secoue ses cheveux rose fluo, et ses deux médailles tintent. Son sourire est tranquille.

— Alors, dit-elle, on a toujours envie de me compter ? Deux médailles, mais une réussite !

Personne ne répond. Parce que compter, d'un coup, devient dangereux.

Le retour vers la planète de la reine *Haut-parleuse* se fait à pleine poussée. La planète avale leur vaisseau, le guide dans ses couloirs nervurés, le recrache dans ses docks internes. Métal. Écho. Odeur d'ozone. Odeur de pouvoir.

Apôtrese les attend.

Elle est là comme une ligne droite dans un monde de courbes. Dorée, impeccablement symétrique, cheveux tirés en arrière comme une menace élégante. Son regard tombe sur *Pasteure*, puis sur la fiole.

— Rapport, dit-elle.

Pasteure s'avance. Pas au garde-à-vous. Pas en soumise. En professionnelle qui sait qu'elle a gagné un droit.

— Prélèvement effectué au bord du trou noir. Liquide jaune. Quelques gouttes seulement. Mais assez pour parler.

Apôtesse prend la fiole sans trembler.

— Laboratoire, ordonne-t-elle.

Le laboratoire de cette planète n'a rien de doux. C'est blanc, froid, brillant, avec des machines qui respirent comme des bêtes sages. Les analyses démarrent. Des lasers scannent. Des chiffres s'affichent. Des courbes se dessinent.

Pasteure observe, bras croisés, son haut-parleur-bouche silencieux, mais sa présence remplissant la pièce comme un son qui n'a pas besoin de sortir.

Une technicienne hésite.

— Ça... ça ne correspond à rien de connu.

Apôtesse se penche, lit, re-lit. Une micro-tension passe dans ses doigts.

— Si, dit-elle. Ça correspond.

Elle relève les yeux vers *Pasteure*.

— Tu sais ce que tu as trouvé ?

Pasteure hausse une épaule.

— Un indice qui sent le luxe cosmique.

Apôtesse ne sourit pas. Mais ses mots, eux, coupent net.

— De l'essence de *Môaje*. Pure. Raffinée.

Le nom tombe comme un coup de marteau dans le silence.

Pasteure sent une chaleur froide lui traverser la nuque.

Moâje... Môaje... peu importe l'orthographe, l'univers comprend la menace.

— C'est rare ? demande *Pasteure*, déjà sûre de la réponse.

— C'est un des liquides les plus rares qui soit, dit *Apôtesse*. Et il n'est pas censé se trouver au bord d'un trou noir né de la disparition de la *Galaxie merveilleuse*.

Pasteure se penche vers l'écran, lit les paramètres, et une idée se forme. Une idée qui n'a pas envie d'être gentille.

— Donc quelqu'un a utilisé cette essence près du choc.

— Ou quelqu'un l'a transportée, corrige *Apôtesse*. Ou quelqu'un l'a perdue. Ou quelqu'un a laissé exprès des miettes. Comme tu dis.

Pasteure sourit.

— J'aime quand tu reprends mes phrases. Ça me fait croire que je suis déjà ministre.

Apôtesse lui jette un regard qui aurait pu tuer une planète, s'il avait été sonore.

— Ne t'habitue pas.

Mais elle la fait sortir. Immédiatement. Direction le palais.

La salle du trône vibre. La reine *Haut-parleuse* trône, bouche-canon tournée vers elles. La porte de titane, derrière, reste là, comme un secret qui juge tout le monde.

Pasteure sent le frisson revenir, sans raison apparente.

Il y a un coffre-fort sur une planète qui n'a peur de rien...

Apôtesse s'avance, s'incline juste ce qu'il faut. La reine ne demande pas de politesse : elle exige du résultat.

— Parle, hurle la reine *Haut-parleuse*.

Apôtesse présente les données.

— Nous avons un prélèvement. Essence de *Môaje*. Pure.

Un silence, très bref, existe dans la salle. Un silence qui a le goût du danger. Puis la reine hurle plus bas, ce qui, chez elle, est encore une tempête.

— *Môaje*.

Le nom, dans sa bouche, ressemble à une accusation.

— Dans la zone de *Môaje*, dit *Apôtesse*, il y a des planètes-usines. Production d'armes. Les rapports indiquent une zone de conflit intense dans la guerre qui oppose *Roi* et ses armées à *Flou* et aux siennes.

La reine griffe l'accoudoir de son trône.

— *Flou*... l'ennemi lumineux. Le trompeur.

Pasteure regarde la reine. Elle n'a pas peur. Elle a mieux : elle a une piste..

— L'essence sert à quoi ? demande la reine.

Apôtesse hésite une demi-seconde, ce qui, chez elle, équivaut à un tremblement de terre.

— Tout ce qu'on sait... c'est qu'elle sert à fabriquer des armes.

La reine hurle, et l'écho claque sur les murs.

— Donc quelqu'un fabrique des armes avec un liquide étrange, et une galaxie disparaît. Et on veut que je croie au hasard ?!

Pasteure se permet une phrase. Une seule. Mais elle la plante comme un drapeau.

— Le hasard, Majesté, c'est le mot des gens qui n'ont pas le courage de chercher un responsable.

Les conseillères frémissent. *Apôtesse* garde la tête droite. La reine fixe *Pasteure*. Puis, contre toute attente, son cône d'acier penche légèrement. Presque une approbation.

— *Apôtesse*, dit-elle enfin, plus calme. Continue ton enquête. Déploie tes troupes. Fouille les routes. Interroge les marchands. Je veux des noms, des trajets, des complicités.

— Oui, Majesté, répond *Apôtesse*.

La reine agite une griffe.

— Sors.

Congédiée. Tranquillement. Comme si elle venait de ranger une arme sur une étagère.

Apôtesse se retire sans broncher.

La salle se vide. Reste *Pasteure*, seule face à la reine et à la porte de titane qui semble écouter.

La reine *Haut-parleuse* fait signe.

— Approche.

Pasteure s'avance. Elle sent le métal sous ses griffes, l'écho dans ses os. Elle sent aussi quelque chose d'autre : l'odeur du top secret. Cette odeur particulière des décisions qu'on ne peut pas raconter.

La reine baisse la voix, et le murmure, chez elle, est une menace intime.

— Ce que tu as trouvé ne doit pas sortir de cette salle.

Pasteure incline la tête.

— Mes lèvres sont scellées, Majesté. Enfin... mon haut-parleur, plutôt.

La reine laisse passer un souffle qui ressemble presque à un rire.

— Bien.

Elle lève une main. Un officier apporte une petite médaille, posée sur un coussin noir.

Or rose.

Un biceps masculin gravé, brillant, indécent.

La reine la prend entre deux griffes.

— Cette médaille s'appelle *Domination*.

Pasteure sent, avec sa propre surprise, une chaleur lui monter au visage. Pas de la gêne. De l'honneur. Sur cette planète, les médailles ne décorent pas : elles classent.

La reine accroche la médaille dans ses cheveux, à côté d'*Autorité* et de *Force*. Trois pinces désormais. Trois preuves.

— Tu montes en grade, dit la reine. Tu reçois ta première division.

Pasteure inspire lentement. Elle ne sourit pas tout de suite. Elle goûte l'instant. Comme on goûte un pouvoir qu'on a mérité, pas volé.

— Douze hommes, continue la reine. Humanoïdes. Sortis des colonies fidèles au *Roi*. Ils te seront soumis.

Le mot "soumis" résonne, lourd, dans le métal.

Pasteure relève les yeux.

— Pourquoi moi ?

La reine *Haut-parleuse* penche son cône, et son regard est un couloir sans sortie.

— J'ai reçu le rapport. Pourquoi toi ? Parce que tu n'as pas demandé la permission pour t'approcher du trou noir. Parce que tu as parlé au nom du *Roi* et que l'univers a obéi assez pour te laisser revenir. Parce que tu as trouvé une miette là où personne ne trouve rien. Et parce que, sur ma planète, on récompense celles qui prouvent que la voix d'une femme peut plier le réel.

Elle se rapproche, si près que *Pasteure* sent le souffle métallique de la reine.

— C'est une tradition, dit la reine. Un honneur. Une démonstration. Les hommes qui croient au *Roi*... on les soumet. On leur montre. On hurle au monde que des femmes dirigent, même ceux qui se croient déjà dirigés par un roi.

Pasteure ne détourne pas le regard.

La reine reprend, plus basse encore.

— Tu vas suivre la piste de l'essence de *Môaje*. Tu vas trouver ce qui explique la disparition de la *Galaxie merveilleuse*. Et tu ne diras rien à personne. Pas aux journaux. Pas aux marchés. Pas même aux policières qui te jalourent. Mission top secrète.

Pasteure hoche la tête.

— Compris.

La reine se redresse, redevenant un monument.

— Va.

Pasteure sort du palais, traverse les couloirs, descend. Toujours plus bas. Dans les tréfonds de la planète, là où le métal devient humide, où l'écho devient sale, où l'ordre se transforme en cage.

La prison.

Une gorge sombre, pleine de cellules, de verrous, de cris étouffés. Des gardiennes géantes patrouillent, griffes prêtes, haut-parleurs au repos mais jamais vraiment silencieux.

Quand *Pasteure* entre, l'air change. Pas par magie. Par hiérarchie. Les gardiennes la reconnaissent. Elles voient la nouvelle médaille, *Domination*, et leurs postures se redressent, comme si l'or rose venait de leur donner une colonne vertébrale plus stricte.

— Cheffe, dit l'une d'elles, sans rire.

Le mot frappe *Pasteure* comme un coup doux. Elle le laisse entrer.

Elle avance le long des cellules.

Derrière les barreaux, des hommes humanoïdes, taille normale, visages marqués, regards qui oscillent entre la

défiance et l'espoir. Des hommes des colonies fidèles au *Roi*. Des croyants. Des obstinés. Des prisonniers.

Pasteure s'arrête devant une cellule. Un homme la regarde droit.

— Tu es *Pasteure*, dit-il.

Sa voix est rauque, mais il ne baisse pas les yeux.

Pasteure sourit.

— Oui. Et toi, tu vas apprendre une chose simple.

Elle fait un geste. La porte s'ouvre.

Il sort, prudemment.

— Ici, dit *Pasteure*, ce n'est pas ta foi qui décide de ton rang. C'est mon ordre.

Il serre les mâchoires. Il pourrait parler. Il pourrait protester. Il pourrait citer des principes. Mais il voit la prison, il voit les gardiennes, il voit la réalité.

Alors il baisse la tête, juste assez.

Pasteure continue.

Elle choisit douze hommes. Pas les plus faibles. Pas les plus bruyants. Des hommes capables de tenir debout,

justement parce que les plier sera une démonstration plus belle. Elle les fait aligner.

Autour, les géantes hautparleusiennes se rassemblent, comme pour une cérémonie. Elles aiment ça. Elles aiment la tradition. Elles aiment l'instant où le pouvoir se montre.

Une gardienne hurle, et le hurlement déclenche les autres.

Un chœur. Un mur de son. Une célébration brutale.

Pasteure reste au centre, immobile, rose fluo au milieu du sombre.

Une première géante pose ses mains sur ses épaules.

— Je déclare qu'elle est cheffe !

Une autre pose ses mains sur ses bras.

— Je déclare qu'elle est une vraie cheffe !

D'autres mains se posent, non pour la retenir, mais pour la déclarer cheffe avec force. Et les cris montent, montent, comme si toute la planète voulait projeter ce moment dans l'espace.

Les douze hommes fléchissent. Certains ferment les yeux. D'autres tremblent. Aucun ne fuit. Ils n'en ont pas le droit.

Pasteure les regarde. Sa voix, quand elle sort, est calme, presque drôle, et pourtant elle pèse.

— Respirez, les garçons. Ce n'est pas un enterrement. C'est juste... votre nouvelle habitude.

Un des hommes relève légèrement les yeux, surpris par l'humour.

Pasteure le pointe du doigt.

— Toi, t'as l'air de te dire que tu préférerais un dragon au lieu de moi.

Il ne répond pas.

Elle se tourne vers les gardiennes.

— Mon vaisseau.

On la mène aux docks privés.

Un vaisseau personnel l'attend.

En forme de haut-parleur.

Une coque noire, lisse, avec des nervures qui ressemblent à des cordes vocales. Le système de propulsion n'est pas un moteur classique : c'est du son spécial, compressé, dirigé, utilisé comme une poussée. Ici on ne voyage pas : on projette.

Pasteure monte à bord. Les douze suivent, plus petits, presque ridicules à côté d'elle, eux de taille normale, elle géante. Ils entrent dans la soute comme des preuves vivantes de son nouveau statut.

Dans le cockpit, *Pasteure* s'assoit au centre. Trois médailles dans les cheveux. Trois pinces qui brillent sous les lumières.

Elle regarde les écrans. Elle pense au liquide jaune. Elle pense à *Môaje*. Elle pense à *Flou*, et à son armée rebelle au *Roi*, à son art de brouiller, d'embrouiller, de rendre le monde flou exprès.

Si quelqu'un a touché à une galaxie... ce n'est pas pour faire de l'art. C'est pour faire peur. Et la peur, c'est une arme.

Elle active l'intercom. Sa voix remplit le vaisseau.

— Mission top secrète, dit-elle. Si l'un de vous parle, je le saurai. Et si je le sais, je vous promets... je serai créative.

Elle marque une pause, puis ajoute, presque légère :

— Bonne nouvelle : je suis très imaginative.

Les douze restent silencieux. Certains avalent leur salive. D'autres serrent les poings. Ils sont fidèles au *Roi*, mais ici, la fidélité se vit sous un autre drapeau.

Pasteure pose ses griffes sur les commandes sonores.

— *Roi, pense-t-elle, je ne te demande pas de me rendre populaire. Je te demande de me rendre efficace.*

Elle sourit, et ce sourire est une lame.

— Allez, murmure-t-elle. On va suivre l'essence. Et on va voir qui a osé voler une galaxie.

Puis elle parle, à haute voix, comme elle l'a fait au bord du trou noir, parce que c'est sa manière de marcher droit dans le chaos.

— Je déclare au nom de mon *Roi* que je vais trouver la source de cette disparition spatiale.

Le vaisseau vrombit, non pas par moteur, mais par vibration de son. Un grondement qui ressemble à une parole géante en train de naître.

— Je déclare que mon chemin est droit.

Les lumières se stabilisent. Les instruments s'alignent.

Pasteure jette un dernier regard aux douze hommes.

— Accrochez-vous, dit-elle. Vous allez découvrir un truc incroyable.

Elle laisse planer une seconde, juste assez pour que la curiosité les torture.

— Je suis victorieuse. Je n'échoue jamais.

Le vaisseau en forme de haut-parleur se projette hors des docks, craché par la planète comme une phrase qu'on n'arrête plus. Et dans le métal qui tremble, dans l'écho qui s'accroche à tout, *Pasteure* sent exactement ce qu'elle aime sentir : le danger, l'honneur, et le secret qui pèse comme une arme invisible.

Miroirine

Miroirine vit sur une planète qui brille comme si elle avait avalé un soleil et qu'elle refusait de le recracher.

De loin, on dirait une perle trop fière d'elle-même.

De près, c'est pire.

La planète de l'*Altesse Moâje* ne se contente pas d'être lumineuse : elle s'exhibe. Les continents sont des plaques dorées, les mers reflètent le ciel comme des miroirs liquides, et la poussière elle-même semble avoir été polie à la main par des géants maniaques. Tout scintille. Même les ombres ont l'air de vouloir se faire remarquer.

Autour de la sphère, il y a ces enjolivures spatiales, comme le tour d'un cadre gigantesque, bicornu, doré, flottant en anneaux irréguliers. Des arabesques métalliques, des volutes qui tournent au ralenti, suspendues dans le vide, décoratives et menaçantes à la fois. Et sur ces enjolivures, comme des bijoux vivants, bougent des parasites spatiaux.

Des poux.

Mais pas des petits poux. Pas des poux honteux.
Non.

Des poux géants en or, de plusieurs centaines de mètres de haut, luisants comme des statues, hérissés de pattes énormes qui s'accrochent au métal, gardiens féroces des usines d'armement disséminées sur la planète. Leurs silhouettes font penser à des tours vivantes, des forteresses à antennes. Ils ne dorment jamais vraiment. Ils attendent. Ils grincent. Et s'il y a une attaque, ils foncent sur la planète comme une punition lancée par quelqu'un d'énervé.

Ici, tout est fait pour impressionner.

Tout est fait pour écraser.

Et au milieu de ce décor, *Miroirine* avance.

Elle mesure deux mètres, ce qui, ailleurs, pourrait être imposant. Ici, c'est l'équivalent d'une sauterelle qui espérerait qu'on la prenne au sérieux.

Sur cette planète, les habitants font dix mètres de haut. Des géants jaunes, lumineux, polis, couverts de bijoux en or massif, persuadés d'être nés pour être admirés. Ils marchent comme s'ils avaient inventé le sol. Ils rient comme s'ils avaient inventé le rire. Ils se regardent parler, parfois.

Miroirine est une miroir vivante. Une présence féminine, belle d'une beauté qui n'a pas besoin d'effort. Son corps reflète la lumière, mais pas de manière froide : de manière vivante, comme si la clarté avait un cœur.

Elle a des mains. Elle a des pieds. Et au bout de chaque extrémité, un seul doigt, une seule terminaison, fine et précise, comme si son créateur avait décidé qu'elle n'aurait jamais besoin d'empoigner la violence. Ici, c'est un problème.

Parce qu'ici, tout le monde adore empoigner quelque chose.

Surtout l'orgueil.

Elle vient de la planète de la reine *Mirette*. Elle n'en parle pas. Pas par honte. Par prudence. Le nom d'une reine étrangère, ici, est un déclencheur de dénonciation. Et la dénonciation, ici, est une monnaie.

Miroirine s'est exilée pour une raison qui, sur cette planète, est jugée insultante : elle veut parler du message du *Roi*.

Le message qui dit qu'on ne vit pas pour soi.

Le message qui demande de renoncer à se prendre pour le centre du monde.

Le message qui affirme que la grandeur n'est pas une lumière qu'on fabrique, mais une vérité qu'on reçoit.

Ici, ce message est une provocation.

La planète de l'*Altesse Moâje* est en guerre contre le *Roi*. Elle est partenaire de la planète de *Matos* pour fabriquer

des armes spatiales. Elle se nourrit de sa propre autosuffisance comme d'un repas quotidien. Elle se regarde dans ses propres reflets et elle applaudit.

Et *Miroirine*, dans ce monde de reflets, est celle qu'on refuse de regarder.

Elle vit cachée.

Elle a appris les règles de survie d'une fugitive dans un royaume de géants. Elle évite les grandes avenues. Elle dort dans des déserts où même l'or se fatigue. Elle se camoufle sous des igloos de sable jaune, des dômes grossiers qu'elle façonne la nuit, quand la lumière de la planète baisse juste assez pour que les ombres osent exister.

Le sable ici est tellement fin qu'il colle à tout, même aux pensées. Il entre dans les articulations. Il crisse contre son corps miroir.

Ils me chassent comme si j'étais une saleté, pense-t-elle, et la pensée, en elle, ne sonne pas comme une plainte. Elle sonne comme une constatation. Mais je ne suis pas une saleté. Je suis un message. Et un message, ça dérange toujours ceux qui veulent dormir dans leur propre mensonge.

Elle part en mission dès qu'elle peut.

Elle glisse entre les villes comme une ombre trop brillante. Elle longe des quartiers industriels où l'air est saturé d'odeur de métal et de chaleur. Elle traverse des places

où les géants se vantent en cercle, comme des coqs. Elle fréquente des bars, des tavernes.

Elle essaye de parler.

Elle essaye encore.

Et chaque fois, c'est un échec.

Les rares géants à qui elle a réussi à dire quelques phrases se sont emportés.

Ils l'ont dénoncée.

Ils ont appelé ça patriotisme, comme si livrer une réfugiée était un acte héroïque.

Elle a fui de village en village, de ville en ville, se déplaçant plus vite que les rumeurs, mais pas plus vite que la haine.

Parce que la haine, ici, est un service express.

Ce soir, elle entre dans une taverne immense.

Un monstre de pierres dorées, construit pour que la voix des géants résonne et que la petitesse des autres se sente jusque dans les os. Des lampes suspendues éclairent la salle comme des étoiles domestiquées. La musique est forte, pas pour être belle, mais pour être dominante. Tout est calibré pour amplifier l'ego.

La salle est pleine.

Des géants jaunes, des géants jaunes, encore des géants jaunes.

Ils boivent. Ils rient. Ils se vantent.

Ils racontent leurs exploits de guerre comme on raconte une blague qui les flatte.

Ils portent des bijoux lourds, polis, qui attrapent la lumière et la renvoient dans les yeux des autres, comme pour dire : regarde-moi, regarde-moi, regarde-moi.

Miroirine garde la tête basse.

Ce n'est pas naturel pour elle. Elle est belle. Elle brille. Elle attire le regard naturellement.

Alors elle se rend petite, à sa manière. Elle marche près des murs. Elle se glisse entre les tables. Elle prend une place qui n'est pas une place, un coin d'ombre coincé entre deux piliers.

Et elle observe.

C'est son pouvoir, et c'est sa douleur.

Parce qu'elle voit tout.

Elle voit les mains qui tremblent quand un géant ment. Elle voit les lèvres qui sourient quand le cœur est

cruel. Elle voit les regards qui se tournent, les micro-mouvements, les complicités.

Elle lit sur les lèvres.

C'est ce qui la sauve.

C'est aussi ce qui lui donne envie de pleurer parfois, parce qu'elle sait des choses qu'elle préférerait ne pas savoir.

Un groupe, à l'écart, parle entre eux.

Ils ne crient pas. Ils font les héros. Ils ont ce ton de ceux qui croient qu'ils sont importants.

Ils se penchent. Ils ricanent. Ils se félicitent, mais discrètement, comme si leur fierté devait rester réservée aux initiés.

Miroirine fixe leurs bouches.

Elle déchiffre.

— ...livrée... dit l'un.

— ...l'essence... dit un autre.

Le mot la fige.

Essence.

Son cœur miroir se serre, et pourtant, son visage reste calme.

Elle continue de lire.

— ...l'essence de *Moàje*... dit une bouche large, aux dents trop blanches.

— ...utilisée comme il se doit... répond une autre, satisfaite.

— ...le camouflage militaire... murmure un troisième.

Camouflage militaire.

Le mot sonne comme un secret, et un secret, dans un monde en guerre, est toujours une arme.

Le géant qui parle de camouflage se marre, comme si ce qu'il venait de dire était une plaisanterie réservée aux grands.

— ...ils n'ont rien vu... ajoute-t-il, et il secoue la tête, ravi.

Miroirine sent une tension monter en elle.

L'essence... de Moàje... utilisée... et un camouflage militaire...

Elle ne comprend pas tout. Mais elle comprend assez.

Elle comprend que ce dont parle ce groupe est lié à ce que d'autres murmurent partout dans l'espace.

La disparition de la *Galaxie Merveilleuse*.

Une galaxie entière, effacée.

Pas détruite avec des débris. Pas brûlée. Pas éclatée.

Disparue.

Comme si l'univers avait avalé un joyau sans laisser de trace.

Elle retient chaque mot, comme on retient une respiration avant de plonger.

Et puis, parce qu'elle est fatiguée, parce qu'elle est humaine dans son courage, parce qu'elle veut croire qu'il existe encore une possibilité de parler, elle se tourne vers un géant assis à sa gauche.

Il est plus proche, moins entouré, et pendant une seconde il a l'air... accessible.

Elle se penche, doucement, et elle parle.

— Je... je peux te dire quelque chose d'important.

Le géant tourne la tête.

Son regard est hautain avant même d'être curieux. Ses yeux brillent d'une lumière jaune froide. Il porte des bijoux en or massif poli qui attrapent chaque flamme, chaque reflet, chaque micro-lueur de la taverne. Il a l'air d'un monument à lui-même.

Il s'appelle *Moâdabor*.

Elle le sait parce que les autres l'appellent ainsi, avec une admiration qui ressemble à de la peur.

— Quoi, petite chose ? demande *Moâdabor*.

Le mot petite chose est lâché comme une évidence.

Miroirine serre ses doigts uniques.

— Je viens de loin, dit-elle. Et je...

Elle hésite. Elle choisit ses mots comme si chaque syllabe pouvait déclencher une alarme.

— Je parle du message du *Roi*.

Le visage de *Moâdabor* change.

Ce n'est pas une surprise. C'est un plaisir.

Le plaisir de trouver une cible.

— Ah, dit-il, et il sourit. Donc c'est toi.

La manière dont il dit toi est déjà une condamnation.

— Tu es celle qu'on cherche. Celle qui traîne dans les villes. Celle qui essaye de faire douter les gens. Celle qui veut... comment vous dites... nous faire renoncer à nous-mêmes.

Il crache les mots renoncer à nous-mêmes comme s'il venait de prononcer une insulte.

— Ce n'est pas renoncer à être vivant, dit *Miroirine* en gardant sa voix basse. C'est renoncer à être son propre roi.

Moâdabor éclate d'un rire énorme, et plusieurs géants se tournent. Le bruit de son rire attire l'attention comme un coup de canon.

— Mon propre roi ? répète-t-il. Moi je suis *Moâdabor*. Je suis déjà assez.

Il se penche.

Son parfum est celui de l'or chaud et de la sueur fière.

— Tu sais ce que tu es, toi ?

Miroirine ne répond pas.

— Tu es une opportunité.

Il lève une main énorme, et il y a dans son geste quelque chose de théâtral. Comme si la scène avait été écrite pour lui.

— Je suis patriote, annonce-t-il, fort, pour que tout le monde entende. Et je suis un fan de *Flou*.

Le mot *Flou* est prononcé comme un mot lumineux, comme une idole.

— Le *Roi* n'a rien à faire ici ! hurle *Moâdabor*. Son message est une faiblesse. Ce tyran égocentrique veut que nous arrêtons de nous admirer ? Il veut que nous arrêtons de nous choisir ? Jamais !

Des rires, des cris, des approbations.

La taverne se transforme en arène.

Miroirine recule, déjà.

Elle sent le danger se lever comme une vague.

— Je vais faire un acte patriotique, reprend *Moâdabor*, et son regard brille d'une avidité honteuse. Je vais te livrer aux autorités. Et on me couvrira d'honneurs.

Voilà la vérité.

Les honneurs.

Toujours.

Il bouge sa main vers un petit dispositif sur son poignet : un appel.

Un signal.

Miroirine n'attend pas.

Elle tourne.

Elle fuit.

Elle se faufile entre les jambes des géants.

Et c'est une course absurde : un être de deux mètres qui essaye d'échapper à des silhouettes de dix mètres, dans une salle faite pour que les grandes choses écrasent les petites.

Les géants se lèvent.

Ils tendent leurs mains.

Ils veulent l'attraper, pas seulement pour l'arrêter : pour sentir leur puissance.

— Attrapez-la !

— Elle fuit !

— Là !

Les voix frappent l'air comme des pierres.

Miroirine glisse sous une table, ressort, se cogne à une chaise énorme, perd une fraction de seconde, retrouve son souffle, repart.

Elle entend derrière elle le rire de *Moâdabor*, ce rire d'homme qui croit déjà avoir gagné.

— Vous voyez ? crie-t-il. Elle a peur ! C'est la preuve qu'elle est coupable !

Comme si la peur était un crime.

Elle atteint la sortie.

Mais la sortie est une bouche, et la rue est un ventre, et le monde dehors est rempli de lumière qui ne cache rien.

Elle débouche.

L'air nocturne est jaune. Même la nuit ici est jaune.

Des géants sont dehors, attirés par le bruit. Ils se tournent.

Ils la voient.

Et leurs yeux s'allument.

Miroirine sent qu'elle va être encerclée.

Roi... pense-t-elle, et la pensée est une parole qui n'a pas besoin de décor. *Je ne suis pas forte. Je ne suis pas grande. Mais je suis à toi. Donne-moi juste une porte.*

Quelqu'un attrape sa main.

Un contact étrange : pas métallique, pas dur, pas massif.

Végétal.

Une main-feuille.

Elle lève les yeux.

C'est *Keurdarticho*.

Un artichaut vivant, avec des jambes de racines nerveuses, des feuilles épaisses, des mains timides terminées par des replis, un visage aplati comme s'il avait été pressé par trop de rêves. Il est au milieu d'une discussion avec une géante jaune, et pourtant, il a compris en une seconde.

Il a compris la détresse.

Il a compris la chasse.

Il ne demande pas.

Il agit.

— Viens ! dit-il, et sa voix tremble, mais son geste est ferme.

Miroirine hésite une micro-seconde, juste le temps de voir que derrière elle, *Moâdabor* sort, énorme, triomphant, déjà en train de montrer du doigt.

— Là ! hurle *Moâdabor*. Elle est là !

Alors *Miroirine* serre la main-feuille de *Keurdarticho*.

Et ils courent.

Ils courent comme deux erreurs dans un monde trop sûr de lui.

Keurdarticho se faufile avec une agilité surprenante. Ses racines frappent le sol, ses feuilles frémissent, son souffle fait un bruit de végétal affolé. Et pourtant, il va vite.

Ils passent entre deux géants qui tentent de barrer la route. *Keurdarticho* glisse, tire *Miroirine*, et son vaisseau apparaît au bout de la rue : rose nacré, presque ridicule sur cette planète dorée.

— C'est ton vaisseau ? souffle *Miroirine* en courant.

— Oui ! répond *Keurdarticho*, et il y a dans son oui un mélange de fierté et de panique.

— Il est... rose !

— Je sais !

— Ici, ça va te faire tuer !

— Je sais aussi !

Il ouvre la rampe.

Ils sautent dedans.

La porte se ferme.

Derrière, on entend les cris.

— Ouvrez !

— Par ordre de l'*Altesse Moâje* !

— C'est une traîtresse !

Keurdarticho bondit au poste de pilotage.

— Attache-toi ! crie-t-il.

Le vaisseau décolle.

Violent.

Brutal.

Le rose nacré file entre les tours dorées comme une insulte en mouvement.

Miroirine est plaquée contre un siège. Ses doigts uniques cherchent une prise. Elle s'accroche.

— Tu sais piloter ? hurle-t-elle.

— Je sais fuir ! répond *Keurdarticho*.

Ils montent.

Plus haut.

La ville devient un motif.

La planète devient une courbe.

Et les enjolivures spatiales dorées arrivent, énormes, flottantes, comme un cadre qui voudrait les rayer de la photo.

Les poux géants sont là.

Deux d'entre eux, sur une plateforme, se tournent lentement.

Leur corps d'or brille. Leurs pattes s'accrochent. Leurs antennes frémissent. Ils ont cette lenteur de gardiens qui n'ont jamais été contestés.

Miroirine les voit, et son ventre se glace.

Ils les regardent.

Elle a l'impression absurde qu'ils se moquent.

Comme si des créatures de plusieurs centaines de mètres pouvaient trouver drôle un petit vaisseau rose.

Et c'est exactement ça.

Les poux penchent leurs têtes immenses, comme deux statues qui jugent, puis ils se détournent, déjà lassés.

Ils ne sont pas prévenus.

Pas encore.

Le vaisseau passe.

Keurdarticho n'attend pas une seconde de plus.

— Vitesse lumière ! crie-t-il, comme si le mot lui donnait du courage.

— Tu peux faire ça aussi ?! Rapidement ?

— Je peux essayer !

Le moteur hurle.

Le rose nacré se tord.

Et la planète de l'*Altesse Moâje* disparaît derrière eux, engloutie par la vitesse comme un mauvais souvenir.

Dans la cabine, le silence retombe d'un coup, seulement coupé par le bourdonnement des instruments.

Miroirine respire.

Elle a mal aux côtes, comme si la peur les avait serrées.

Keurdarticho garde les mains sur les commandes, feuilles tendues, yeux fixés devant.

— Merci, dit *Miroirine*, simplement.

Keurdarticho ne répond pas tout de suite.

Il avale sa salive.

— Je... je ne sais pas pourquoi je t'ai aidée.

— Parce que tu n'es pas un géant jaune, dit-elle.

Il tourne légèrement la tête vers elle.

— C'est un compliment ?

— Ici, oui.

Elle le regarde, et malgré tout, un rire lui échappe.

Un rire court.

Un rire fatigué.

Mais un rire.

— Tu as failli te faire tuer pour moi, dit-elle, et elle secoue la tête. Tu es... soit très courageux, soit très stupide.

Keurdarticho laisse échapper un souffle qui ressemble à un rire lui aussi.

— On me dit souvent ça. Surtout le deuxième.

Ils restent quelques secondes sans parler.

Le vide spatial autour d'eux est noir, piqué d'étoiles.

Et au milieu du noir, le vaisseau rose nacré file.

Miroirine se redresse.

— Comment tu t'appelles ? demande-t-elle.

— *Keurdarticho*.

Elle cligne.

— *Keurdarticho*... comme... un artichaut ?

— Je suis un artichaut, dit-il, gêné, comme si c'était une information intime.

— Je vois ça.

— Et toi ?

— *Miroirine*.

Il répète doucement.

— *Miroirine*.

Le nom lui plaît, on le sent. Il a cette manière de le prononcer comme s'il goûtait un mot rare.

Mais quelque chose en lui reste bizarrement... bloqué.

Il ne tombe pas amoureux.

C'est nouveau.

C'est même inquiétant pour lui.

Il jette un regard rapide vers elle, puis détourne les yeux, comme s'il avait peur de se trahir.

— Tu étais... là-bas, dit-il, et sa voix cherche ses mots. Sur la planète de l'*Altesse Moâje*... Pourquoi ?

Miroirine inspire.

— Je suis venue parler du message du *Roi*.

Keurdarticho se crispe.

— Le *Roi*...

Il le dit comme un mot qui rappelle des débats, des refus, des fuites.

— Tu crois en lui ? demande-t-il.

— Oui.

Sa réponse est sans tremblement.

— Je crois que son message est vrai. Je crois qu'il ne ment pas. Je crois qu'il sait ce qu'il fait. Je crois qu'il a donné sa vie, et qu'il l'a reprise. Je crois qu'il appelle, même quand les planètes ferment leurs oreilles.

Keurdarticho déglutit.

— Moi, je ne crois pas au *Roi*, lâche-t-il presque par réflexe, comme si c'était une armure qu'il remettait quand il se sent vulnérable.

Miroirine ne le juge pas.

Elle a trop été jugée pour aimer ça.

— Pourtant tu m'as sauvée, dit-elle.

— Je... c'était pas pour le *Roi*. C'était... parce que tu avais l'air... seule.

Le mot seule flotte.

Il les relie.

Miroirine baisse les yeux une seconde.

Oui, pense-t-elle. *Je suis seule ici. Mais je ne suis pas abandonnée.*

Elle relève la tête.

— Comment as-tu atterri sur cette planète ? demande-t-elle.

Et là, *Keurdarticho* lâche un soupir si long qu'on dirait qu'il vide un sac.

— C'est une histoire humiliantissime.

— Vas-y, dit *Miroirine*. Je suis une spécialiste des histoires humiliantes. J'en vis.

Il hésite, puis il parle, comme si avouer allait l'alléger.

— J'étais sur la lune *Passion*. Je cherchais... l'âme sœur.

— Bien sûr, dit *Miroirine*, et sa voix contient un sourire. Un artichaut romantique. C'est logique.

— Ne te moque pas.

— Je me moque gentiment. Continue.

— J'ai rencontré des femmes. Des femmes magnifiques. Des femmes... comment dire... très sûres d'elles. Elles m'ont ri au nez.

— J'imagine, dit *Miroirine*.

— Et puis il y avait un barman. Il s'appelle *Mélangé*.

Le nom fait lever les sourcils de *Miroirine*.

— *Mélangé*... oui. Je vois le genre. Un homme qui vend des promesses dans des verres.

— Exactement ! Il m'a dit... qu'il pouvait m'aider.

— Bien sûr qu'il l'a dit.

— Il m'a fait bosser pour lui pendant des semaines.

Miroirine laisse échapper un petit rire.

— Pendant des semaines ? Qu'est-ce qu'il te faisait faire ?

Keurdarticho baisse les yeux.

— Servir. Nettoyer. Porter des caisses. Faire la déco. Faire le... le serviteur.

— Et pourquoi tu faisais ça ?

Il rougit intérieurement, si tant est qu'un artichaut puisse rougir autrement que par poésie.

— Parce qu'il m'a promis... qu'il me ferait rencontrer des femmes parfaites.

— Des femmes parfaites, répète *Miroirine*.

Elle savoure l'expression comme une blague.

— Et donc, il t'a amené sur la planète de l'*Altesse Moâje* parce que, selon lui... les femmes parfaites sont forcément des femmes qui étalent leur beauté.

Keurdarticho grimace.

— Oui.

— Et tu y as cru.

— Oui.

— Tu es adorablement naïf.

— Merci, marmonne-t-il.

Miroirine rit plus franchement, et ce rire, dans la cabine, fait quelque chose d'étrange : il nettoie l'air.

Keurdarticho la regarde, surpris.

Il sourit.

C'est petit, mais c'est vrai.

Et c'est la première fois depuis longtemps qu'il sourit sans essayer de séduire.

— Au moins, dit-il, je suis content de quitter cette planète de géants jaunes.

— Moi aussi, dit *Miroirine*. Même si je sais que partir ne suffit pas. Le problème est plus grand.

Elle se penche légèrement vers lui.

— Dans la taverne... j'ai entendu quelque chose.

Keurdarticho se redresse.

— Quoi ?

— Un groupe parlait de l'essence de *Moâje*. Ils ont dit qu'elle avait été livrée. Utilisée comme il se doit. Et qu'un mystérieux camouflage militaire avait fait... son travail.

Keurdarticho fronce ses feuilles-sourcils.

— Essence... de *Moâje*...

Il marmonne.

— Ça me rappelle quelque chose.

— À moi aussi, dit *Miroirine*. Ça me rappelle les rumeurs dans l'espace.

Ils se taisent une seconde.

Et comme si l'univers aimait le timing dramatique, une voix crachote sur la radio spatiale du vaisseau.

Un jingle.

Des parasites sonores.

Puis des journalistes.

— ...nous revenons encore une fois sur l'événement le plus incompréhensible de ces dernières semaines : la disparition de la *Galaxie Merveilleuse*...

— ...les autorités parlent d'un phénomène naturel, mais les scientifiques ne parviennent pas à expliquer l'absence totale de débris...

— ...plusieurs routes commerciales ont été coupées, les marchés s'effondrent, et la panique grandit...

— ...certains évoquent une action militaire, d'autres un sabotage...

— ...et rappelons que des tensions restent extrêmes dans la guerre qui oppose le *Roi* à *Flou*...

Le nom *Flou* sort de la radio comme une lumière froide.

Miroirine ferme les yeux une seconde.

Voilà, pense-t-elle. *Tout revient toujours là. La Vérité et son ennemi Flou.*

Keurdarticho coupe un peu le son, juste assez pour qu'ils puissent respirer.

— La *Galaxie Merveilleuse*... souffle-t-il. Disparue...

— Je crois que ce n'est pas un accident, dit *Miroirine*.

Il la regarde.

— Tu en es sûre ?

— Je suis sûre d'une chose : le *Roi* ne laisse pas l'univers se tordre sans raison. Et si quelque chose disparaît, c'est qu'il y a quelqu'un derrière. Ou quelque chose. Et si ce quelqu'un pense qu'on ne va pas chercher... alors il se trompe.

Keurdarticho hésite.

— Et toi... tu veux chercher ?

Dans la tête de Miroirine, soudain, la voix de Trésor de Création se fait entendre de manière très claire.

Miroirine, cherche. La Galaxie merveilleuse a disparu, et ce vide n'est pas un hasard. Va jusqu'aux bords du manque. Regarde ce que les autres refusent de voir. Éclucide ce mystère. Intelligemment.

— Heu... Tu as l'air perdue dans tes pensées... Je te demandais si toi... tu voulais chercher ? Partir dans une quête impossible... La disparition de la *Galaxie Merveilleuse*... tu veux...

— Oui.

Elle le dit comme on dit je respire.

— Je dois comprendre pourquoi la *Galaxie Merveilleuse* a disparu. Je dois trouver le lien entre cette essence et ce vide. Je dois obéir au *Roi*.

Elle se redresse, et malgré sa fatigue, malgré le sable encore dans ses articulations, elle a une présence.

Une direction.

— Je ne sais pas où ça mène, dit-elle. Je sais juste que je dois avancer.

Keurdarticho la fixe.

Et quelque chose d'inconfortable se passe en lui.

Il devrait être en train de tomber amoureux.

Il devrait être en train de se dire : elle est belle, elle est différente, je la choisis.

Mais il n'y arrive pas.

C'est comme si son mécanisme habituel, celui qui transforme chaque beauté en obsession, s'était arrêté.

Et à la place, il y a autre chose.

Une attraction plus profonde.

Un respect.

Une curiosité.

Une sensation étrange : qu'elle porte quelque chose qui dépasse sa propre beauté.

Il avale sa salive.

— Tu sais, dit-il lentement, je suis venu dans l'espace pour trouver l'amour. Je me suis pris des humiliations. On m'a vendu des promesses. Et là...

Il la regarde.

— Là, je te rencontre, toi. Tu as l'air de suivre un ordre royal...

Miroirine ne sourit pas comme une séductrice. Elle sourit comme quelqu'un qui comprend la tristesse sans la piétiner.

— Et tu ne sais pas quoi faire, dit-elle.

— Exactement.

Il rit, nerveux.

— C'est bien la première fois que je ne sais pas quoi faire avec... une femme belle.

Le mot femme belle sonne maladroit dans sa bouche.

Il s'en rend compte.

Il grimace.

— Pardon. C'est pas ce que je veux dire. C'est juste que... tu es belle, oui, mais... c'est pas le centre de ma pensée, je...

— Je sais, dit *Miroirine*.

Elle le dit sans orgueil. Sans fausse modestie. Juste avec calme.

— Je suis un miroir. Je connais l'effet. Mais je ne veux pas être un piège pour toi.

Keurdarticho baisse les yeux.

Puis il relève la tête, d'un coup, comme s'il prenait une décision qui le dépasse.

Je tourne en rond. Les mêmes sourires polis, les mêmes fins de phrases qui n'osent jamais promettre. Je cherche l'âme sœur comme on cherche une étoile dans une vitre sale : je plisse les yeux, je m'épuise, et ça me renvoie surtout ma tête fatiguée. Miroirine, elle, a une quête. Une vraie. La disparition de la Galaxie merveilleuse... ce n'est pas une histoire pour briller en société, c'est un mystère qui mord. Si je la suis, ce ne sera pas pour jouer au héros. Ce sera pour arrêter de mendier le hasard, et le forcer à me regarder. Peut-être que le destin ne vient pas quand on l'attend... peut-être qu'il marche devant, et qu'il faut le rattraper. Alors je décide : j'adopte sa quête. Je m'y accroche comme à une corde dans le brouillard. Et si, sur la route, je ne trouve pas seulement une réponse... mais quelqu'un à aimer... J'ai déjà tout essayé. Tentons cette approche.

— Je vais venir avec toi.

Miroirine le regarde, surprise.

— Pourquoi ?

— Parce que... je crois que pour la première fois, je veux suivre quelque chose qui n'est pas moi.

Il prononce ça comme un aveu.

Il inspire.

— Je ne dis pas que je vais croire au *Roi*. Je ne sais pas si je vais comprendre ton message. Mais je sais que... je veux voir. Je veux comprendre. Et je ne veux pas que tu fasses ça seule. Et qui sait, peut-être trouverais-je l'amour de cette manière en poursuivant un autre but.

Miroirine sent une chaleur étrange dans sa poitrine miroir.

Pas une romance.

Pas une victoire.

Une consolation.

— D'accord, dit-elle.

Un simple mot.

Mais dans l'espace, les mots simples ont parfois la force d'une alliance.

Keurdarticho remet le son de la radio, juste assez pour entendre le monde qui panique.

Dehors, l'univers est immense.

Quelque part, une galaxie manque à l'appel.

Et dans un petit vaisseau rose nacré, une miroir exilée et un artichaut déçu se mettent en route, non pas vers

un univers parfait, mais vers une vérité qui, elle, ne promet pas d'être douce.

Miroirine ferme les yeux une seconde.

Roi, pense-t-elle, *je ne sais pas comment tu fais tes chemins. Mais je marche.*

Et le vaisseau file, comme une réponse minuscule à une disparition gigantesque.

Transformé

Le brouillard verdâtre avale tout.

À travers la verrière, l'espace n'est plus qu'une soupe trouble, épaisse, striée de reflets acides, comme si quelqu'un avait frotté la lumière contre une limaille sale. Le vaisseau en forme de haut-parleur glisse dedans sans élégance, poussé par sa propre vibration, par cette technologie qui ressemble à un ordre prononcé très fort. Les douze hommes restent tassés derrière, silhouettes trop petites dans un monde de géantes, trop silencieuses dans une mission top secret qu'ils n'ont pas choisie.

Pasteure a les mains sur les commandes, calme, rose fluo au milieu du vert. Elle ne tremble pas. Elle savoure presque. Elle se dirige vers la zone de conflit, vers le centre de la guerre : la zone de la planète de l'*Altesse Moâje*.

— Respirez, dit-elle sans se retourner. Le brouillard, ça sent toujours la lâcheté. Mais ça ne mord pas... tant qu'on ne lui tourne pas le dos.

Un des hommes tousse, nerveux.

— Cheffe... on est où, exactement ?

Pasteure sourit, mais son sourire n'a rien de doux.

— En frontière. Une zone tampon. Là où les armées du *Roi* et celles de *Flou* se frôlent sans jamais se regarder en face... parce que quand elles se regardent, elles s'arrachent des bouts d'univers.

Elle laisse une seconde.

— Et vous, vous allez éviter de me compliquer la journée. Sinon, je vous promets... je vais trouver une façon très pédagogique de vous faire regretter vos idées.

Les douze se figent. La fidélité au *Roi* leur brûle dans la poitrine, mais la peur de *Pasteure* leur tient la gorge. Ici, l'ordre est un collier.

Un bip grave fend le cockpit.

Un écho... puis une ombre.

Quelque chose arrive en face, énorme, lent, parfaitement aligné, comme si le brouillard lui obéissait.

Un vaisseau.

Cent mètres de long.

Et surtout... l'apparence.

La même coque. Les mêmes nervures. Les mêmes lignes royales, cette esthétique de couronne et de puissance qui dit — je sers le *Roi*, recule ou prosterne-toi.

Un des douze souffle, presque soulagé.

— Un vaisseau royal...

Pasteure incline légèrement la tête.

— Oui. Bien sûr. Et moi je suis une petite fleur fragile qui cueille des papillons.

Le vaisseau inconnu approche, fend le brouillard comme une lame lente. Puis une voix arrive sur la fréquence.

Propre. Carrée. Trop parfaite.

— Identification. Coupez votre propulsion sonore. Restez immobiles. Inspection de routine, au nom du *Roi*.

Pasteure appuie sur un bouton, répond sans hausser le ton.

— Inspection de routine dans une zone de guerre ? Vous êtes courageux... ou stupides. Dites-moi que vous êtes courageux, ça me rassurera.

Un silence. Puis un rire bref, contrôlé.

— Commandant *Transformé*. J'assure la sécurité de ce corridor. Votre vaisseau est... particulier.

— C'est de la haute technologie, répond *Pasteure*. Ça coûte cher. Ça hurle bien. Tout ce que j'aime.

Le vaisseau royal se met bord à bord, à une distance indécente. Des bras mécaniques sortent, s'accrochent.

Un harpon siffle.

Le choc secoue la coque.

Les douze hommes reculent d'un pas, réflexe inutile.

— Vous êtes interceptés, annonce *Transformé*, toujours poli. Ne le prenez pas mal.

Pasteure penche la tête, très calme.

— Oh, je ne le prends pas mal. Je le prends... en note.

Une passerelle s'arrime. Des “soldats royaux” apparaissent : armures impeccables, casques, postures carrées.

Trop carrées.

Leurs gestes ont quelque chose de... synchronisé. Comme des acteurs qui connaissent la scène par cœur.

Ils entrent.

L'un d'eux s'incline.

— Bienvenue. Nous voyons bien que vous venez de la planète de la reine *Haut-parleuse*.

Les douze hommes échangent un regard. *Pasteure* ne bouge pas.

— Ah, dit-elle. Donc vous avez de l'information. C'est bien. Ça veut dire que si vous mentez, vous êtes vraiment organisés.

Le "soldat" fait signe. D'autres fouillent déjà le vaisseau, ouvrent des compartiments, scannent, reniflent presque l'air, comme si l'odeur pouvait trahir un secret.

Pasteure marche derrière eux, griffes rayant le plancher, et sa voix coupe comme une règle.

— Touchez pas à ça. Ça non plus. Ça, c'est fragile. Ça, c'est classé. Et ça... ça vous regarde pas.

Un "soldat" hésite, puis recule immédiatement.

— Relax. On ne fait que notre boulot.

Pasteure tourne légèrement vers ses douze hommes, sans sourire cette fois.

— Vous voyez ? Comme c'est simple quand on obéit.

Les fouilles s'arrêtent au bout de quelques minutes. Trop vite.

On n'a pas cherché à trouver.

On a cherché à valider une idée déjà décidée.

Transformé arrive enfin, en chair... ou plutôt en “apparence”.

Grand. Large. Dix mètres de haut, comme *Pasteure*.
Commandant royal impeccable.

— Salut, lance la haut-parleuse géante en le toisant. Je suis la cheffe de ce vaisseau. La cheffe *Pasteure*.

Il salue comme un officier modèle.

— Cheffe *Pasteure*. Je ne veux pas entraver une mission d’État. Surtout quand elle est... soutenue par *Haut-parleuse*. J’imagine que vous venez de sa part.

— Elle n’est pas “soutenue”, corrige *Pasteure*. Elle est “indiscutable”.

— Bien sûr, répond *Transformé* avec douceur. Dites-moi juste... que faites-vous ici ? Zone dangereuse. Beaucoup de brouillard. Beaucoup de tirs.

Pasteure se rapproche, assez pour que son ombre prenne la place.

— Mission d’État top secret.

— Je respecte, dit *Transformé*. Je ne veux rien savoir.

— Très sage, répond *Pasteure*. Les gens qui veulent tout savoir finissent toujours par apprendre une chose de trop.

Il hoche la tête, comme si cette phrase lui plaisait.

Puis, sans prévenir, il lève la main vers son propre visage.

Et il retire... l'enveloppe.

Ce n'est pas un casque.

Ce n'est pas un masque.

C'est une peau d'apparence.

Elle glisse, se détache, comme une illusion qu'on plie soigneusement.

Et dessous : la vérité.

Un loup.

Un loup énorme, museau tendu, dents longues, regard affamé et intelligent. Pas un animal perdu : un prédateur social. Un chef.

Autour de lui, les "soldats royaux" font pareil, presque en même temps.

Cinquante loups.

Cinquante vérités.

Le brouillard, dehors, paraît soudain moins sale que l'air ici.

Pasteure ne recule pas.

Elle observe.

— Voilà, dit-elle. On respire mieux quand les choses arrêtent de jouer à la princesse.

Transformé montre ses dents, un sourire de carnassier.

— Notre pouvoir, c'est la dissimulation. Nous servons le souverain *Déguisé*. Et ici... nous filtrons les passages. Au service de *Flou*.

Un des douze hommes serre les poings.

— Traîtres...

Pasteure lève un doigt, sans le regarder.

— Pas un son. Tu oublies ton courage une minute. Ton courage, tu le remettras quand je te le demanderai.

Le loup-*Transformé* incline légèrement la tête, amusé.

— Vous gardez bien vos hommes.

— Ce sont mes meubles, répond *Pasteure*. Et je n'aime pas quand mes meubles parlent sans permission.

Un bip retentit sur la console d'un loup.

Une alarme extérieure.

Un autre vaisseau approche, plus petit, plus clair, silhouette ronde et douce dans le brouillard : une esthétique différente, presque... chaleureuse.

Sur la coque : l'emblème de la reine *Amour*.

Des soldats et soldates apparaissent à la verrière : têtes en forme de cœur, casques-cœur, visages déterminés mais lumineux.

Le vaisseau n'a pas le temps de parler.

Celui de *Transformé* lance un harpon.

Le câble siffle dans le brouillard verdâtre.

Accroche.

Traction.

Le vaisseau de *Amour* est arraché, ramené, comme un poisson capturé.

Dans le cockpit, un des douze hommes murmure :

— Non...

Pasteure garde les yeux ouverts. Elle ne cligne pas.

— Regardez, dit-elle à ses douze, voix basse. C'est ça, le prix de la désobéissance, ici. Et si l'un de vous croit qu'il peut

faire le héros dans mon dos... qu'il se souviennne que je suis plus dangereuse que le brouillard.

Les loups envahissent la passerelle, sautent sur le vaisseau capturé. On entend des cris, des ordres, des bruits de lutte étouffés par le métal.

Puis... plus grand-chose.

Juste des grognements, voraces, pressés.

Pasteure détourne à peine la tête, mais son regard se durcit.

Elle ne sourit plus.

Un loup revient, museau taché d'ombre, souffle court. Il essuie sa bouche d'un revers de patte, comme un soldat essuie une lame.

Transformé garde une voix tranquille, presque mondaine.

— Ils n'auraient pas dû passer ici. Ce corridor n'est pas... pour les cœurs tendres.

— Vous avez de la poésie, dit *Pasteure*. C'est charmant. Ça ne vous rend pas moins sale, mais ça vous rend plus... intéressant.

Un loup derrière *Transformé* signale quelque chose, à voix basse. *Transformé* s'éloigne, prend un communicateur privé, tourne le dos.

Sa posture change.

Plus raide.

Plus attentive.

Il parle à quelqu'un qu'on ne voit pas.

Quand il revient, il est serein. Trop serein.

— Cheffe *Pasteure*. Suivez-moi. Je pense que nous pouvons discuter... dans un endroit plus calme.

— J'adore les endroits calmes, répond *Pasteure*. Surtout quand ils sont pleins de dents.

Les douze hommes bougent, mais *Pasteure* les arrête d'un geste.

— Personne ne vient. Vous restez là. Vous respirez. Vous pleurez en silence si ça vous aide. Et si l'un de vous bouge... je vous rappelle que la mort, ce n'est pas une théorie. C'est une option très disponible.

Elle suit *Transformé*.

Couloir avant.

Porte blindée.

La chambre privée du commandant.

À l'intérieur, l'espace est luxueux, glacé, organisé. Un luxe d'espion : rien n'est décoratif, tout est utile, mais tout est cher.

Transformé referme la porte.

Il s'approche, lentement. Ses dents brillent.

Pasteure reste droite, féminine, sûre, presque amusée par sa propre audace. Une partie d'elle observe le danger comme un objet qu'elle pourrait posséder.

Je suis en train de parler seule avec un loup dans un vaisseau ennemi. Si je raconte ça un jour, personne ne me croira. C'est parfait.

— Vous avez un... regard, dit *Transformé*.

— J'ai un grade, répond *Pasteure*. Le regard vient avec.

Il baisse légèrement la tête, comme un mâle qui accepte une règle tout en gardant l'envie de mordre.

Et il comprend.

Il comprend vite.

Qu'elle aime dominer.

Qu'elle aime les êtres "masculins", qu'ils soient humains ou non, surtout quand ils font semblant d'être durs.

Alors il joue.

Subtil.

Il laisse croire qu'il se soumet un peu... pour mieux guider.

— Je sais que votre mission est top secret, dit-il. Je ne veux pas connaître votre objectif. Vraiment. Entre votre planète et la nôtre... il existe des échanges. Des services rendus. Des accords commerciaux. Une entraide mutuelle avec la reine *Haut-parleuse*. Une "amie", disons.

Pasteure hausse un sourcil.

— Une amie... c'est un mot qui a souvent des griffes cachées.

— Exactement, répond *Transformé*. Et nous sommes très bons pour cacher les griffes.

Il se rapproche encore, à une distance calculée.

— Notre planète est spécialiste pour recueillir des informations. Espionnage. Infiltration. Nous sommes... partout. Parce que nous pouvons être n'importe qui.

Pasteure laisse un petit rire sortir, sec.

- Vous êtes donc des menteurs professionnels.
- Des acteurs, corrige *Transformé*.
- Les acteurs mentent mieux, dit *Pasteure*. Donc oui.

Il accepte l'insulte comme un compliment.

Puis il tend une petite plaque de métal noir, gravée d'un code.

- Si vous voulez accéder à la planète du souverain *Déguisé* sans être interceptée... voici votre accès. Code : U6-N6-DH6.

Pasteure regarde la plaque. Elle ne la prend pas tout de suite.

- Et en échange ?

Transformé penche la tête.

- En échange... rien d'officiel. Considérez ça comme un service rendu à une amie. Vous pourrez consulter des rapports. Des secrets gouvernementaux. Sur... à peu près tout.

- Vous me donnez la vérité, murmure *Pasteure*. C'est drôle, sur une planète de loups acteurs et menteurs.

- La vérité est une arme, dit *Transformé*. Et *Flou* adore les armes.

Pasteure prend enfin la plaque. Son geste est lent, maîtrisé.

— Merci, commandant.

Il la fixe, yeux brillants.

— Je sens que vous aimez gagner.

— Je n'échoue jamais, répond *Pasteure*, et cette fois, ce n'est pas une blague.

Un silence.

Chargé.

Puis elle recule d'un pas.

— On en reste là, dit-elle. Vous gardez vos dents. Je garde mon code. Et chacun retourne à ses secrets.

— Comme vous voudrez, cheffe *Pasteure*, souffle *Transformé*, charmeux et dangereux.

Elle ouvre la porte, ressort, retrouve les douze hommes, pâles.

Elle ne leur laisse pas le temps de parler.

— Tout le monde à bord. Maintenant.

Ils obéissent.

Le vaisseau-haut-parleur se détache, glisse hors de l'étreinte, replonge dans le brouillard verdâtre.

Derrière, on devine des éclairs, des ombres de vaisseaux qui passent vite, des tirs perdus, des grondements de bataille étouffés par la brume.

Pasteure entre les coordonnées.

Sa voix reste calme.

— Direction : planète du souverain *Déguisé*.

Un des douze ose souffler :

— Cheffe... pourquoi un loup nous aide ?

Pasteure sourit sans joie.

— Parce qu'il ne nous aide pas. Il investit.

Le vaisseau accélère, propulsé par le son, par l'ordre.

Et *Pasteure* murmure, pour elle seule, dans le cockpit qui vibre :

*Je te sers, Roi. Même quand je marche au milieu des dents.
Donne-moi juste la vérité... et laisse-moi faire le reste.*

Mortes

La salle de débriefing n'a pas été conçue pour accueillir la mort.

C'est une pièce propre, carrée, froide, pleine d'écrans muets et de tables longues comme des promesses. Sur les murs, les logos des colonies brillent encore, comme si l'actualité continuait d'obéir. Le sol est lisse, facile à laver, facile à oublier.

Au milieu, *Apôtesse* est étalée, dorée, brisée dans une posture qui n'est pas la sienne. Elle qui tient d'habitude son corps comme une règle, elle a perdu toute géométrie. Ses cheveux humains, tirés d'ordinaire avec une rigueur de punition, s'échappent en mèches trop libres.

Autour d'elle, les hautparleusiennes de la mission ne ressemblent plus à des élites. Elles ressemblent à un avertissement. Toutes celles qui étaient dans le vaisseau de *Pasteure*, toutes celles qui ont vu la distorsion, les débris colorés, les instruments affolés... toutes sont là. Toutes sont mortes.

Elles portent les mêmes marques : des entailles nettes, longues, précises. Pas des morsures. Pas des éclats.

Des traces de lames. Comme si quelqu'un avait travaillé en silence, avec une méthode trop calme pour être humaine.

Les caméras de sécurité ont été aveugles pendant six minutes. six minutes dans un palais où l'air lui-même a des capteurs.

La porte s'ouvre avec un souffle de pression.

Haut-parleuse entre.

Elle remplit l'espace d'un seul coup. Sa tête de haut-parleur est tournée vers la pièce, mais elle ne hurle pas. Elle ne donne pas ce plaisir à la scène. Elle avance, griffes posées sur le sol, lente, souveraine, et son silence fait plus de bruit que toutes ses tempêtes.

Deux conseillères suivent, petites à côté d'elle, raides par devoir. Une policière inquisitrice attend déjà, casque lustré, carnet ouvert, regard dur.

Haut-parleuse s'arrête au bord des corps. Son cône d'acier s'incline, très légèrement, comme un hommage qu'elle refuse de ressentir.

Apôtre n'a plus de voix. C'est presque irréel.

— Fermez la pièce, dit *Haut-parleuse*.

La policière répond immédiatement.

— Bouclage déjà enclenché. Accès gelés. Circulation coupée sur tout le niveau.

Haut-parleuse pointe une griffe vers les entailles.

— Les mêmes sur toutes.

— Oui, répond la policière. Longues. Linéaires. Profondes. Une arme longue, tranchante. Lame d'épée ou équivalent.

Un souffle passe dans la gorge métallique de *Haut-parleuse*. Ce n'est pas une émotion. C'est une décision qui se met en place.

— La sécurité ?

— Déjouée. Quelqu'un a manipulé la boucle vidéo. Six minutes noires. Pas de signature de sabotage classique. Pas de code connu.

Haut-parleuse fait un pas de plus, et son ombre engloutit le visage d'*Apôtesse*. Elle fixe la ministre morte comme si elle exigeait une explication par la force.

Apôtesse ne répond pas.

— Qui savait, dit *Haut-parleuse*, que ces femmes étaient revenues de mission ?

La policière hésite une fraction de seconde. Sur cette planète, hésiter est dangereux.

— Beaucoup savaient qu'un retour avait eu lieu. Peu savaient lesquelles. Et... personne ne savait ce que... euh... pardon... ce que la mission avait produit.

Un silence. Une seconde, deux. La reine ne bouge pas.

Elle sait. Elle seule sait. La phrase ne se dit pas. Elle flotte dans la pièce comme une poussière brûlante.

Haut-parleuse se penche. Sur la table la plus proche, un dossier de débriefing est ouvert. Un onglet porte un célèbre nom : *Moâje*. Un simple mot, mais il pique les yeux comme un signal.

Haut-parleuse referme le dossier d'une griffe, doucement. Trop doucement peut-être.

— Très bien, dit-elle. Maintenant écoutez-moi.

Elle tourne lentement sa tête de haut-parleur vers la policière inquisitrice. La policière tient sa posture, mais son cou avale sa salive.

— Je ne veux pas un rapport élégant. Je ne veux pas une hypothèse qui rassure. Je veux un responsable.

Elle s'approche encore, et sa voix devient un métal chauffé.

— Je vous donne une journée pour me dire comment quelqu'un est entré ici avec une lame. Je vous donne deux jours pour me dire d'où cette lame vient. Et je vous donne trois jours pour me mettre un visage sur cette chose.

La policière se redresse.

— Reçu.

— Si vous échouez, reprend *Haut-parleuse*, je ne chercherai pas une autre équipe. Je chercherai une autre définition du mot "échec".

La phrase tombe. Elle ne crie pas. Elle coupe.

La conseillère la plus proche ose parler, d'une voix fine.

— Majesté... il faut prévenir les colonies. Les rumeurs...

— Je sais, dit *Haut-parleuse*.

Elle regarde encore les corps, puis ajoute, presque avec une froideur amusée :

— Les rumeurs vont courir plus vite que la lumière. Autant les guider.

La reine donne des ordres. Une heure plus tard, les conséquences à ces ordres arrivent.

La porte s'ouvre à nouveau. Une autre policière entre, casque sous le bras, haletante.

— Majesté... les médias sont là. Des vaisseaux arrivent.

Haut-parleuse se redresse. Elle devient immense, plus encore, comme si sa taille répondait à la menace.

— Combien ?

— Déjà cinq équipes. *Colonie du Nord, Colonie des Docks, Colonie des Mines*, deux relais des mondes périphériques. Ils disent “incident majeur”. Ils veulent une image. Une phrase. Un coupable.

Haut-parleuse fixe la porte. Elle pense au bloc de titane derrière son trône. À son coffre fort. À ce secret qui ne doit pas être avalé par des caméras.

Et elle pense à l'essence de Moâje, plus lourde qu'un empire.

— Qu'ils entrent dans la zone presse, dit-elle. Pas ici.

La conseillère ouvre la bouche.

— Mais Majesté, s'ils insistent...

— Ils insisteront, répond *Haut-parleuse*. Et je leur donnerai quelque chose à mâcher.

Elle se tourne vers la policière inquisitrice.

— Emmenez vos équipes. Pas de spectacle ici. Pas de fuite. Et surtout... personne n'improvise.

La policière incline la tête.

— Compris.

La salle est un tableau immobile. Les corps ne bougent pas. Les écrans continuent de refléter des visages vivants, comme des insultes.

Haut-parleuse reste une seconde de plus, seule devant *Apôtrese*. Et pour la première fois, quelque chose passe dans sa posture : une tension qui n'est pas seulement politique.

Tu avais l'air invincible. La pensée vient, sèche, presque surprise. *Tu étais utile. Tu étais disciplinée. Tu étais un outil parfait.*

Elle écrase la pensée comme on écrase un insecte.

— Sortez, dit-elle à ses conseillères.

Elles obéissent. La reine quitte la pièce. Et la porte se referme sur le crime comme sur un mensonge.

Dans la zone presse, c'est une marée.

Des caméras flottantes tournent déjà, projecteurs braqués, micros tendus comme des lances. Des journalistes

de mondes colonisés se tiennent en ligne, prêts à dévorer la moindre syllabe.

Ils sont fidèles au *Roi* par tradition, par culture, par histoire... mais leurs uniformes sont ceux de *Haut-parleuse*. Leurs lois sont les siennes. Ses policières inquisitrices gèrent leurs rues. La colonisation n'a pas besoin de chaînes quand elle a des procédures.

Un journaliste à la voix tranchante parle en direct, sans attendre.

— Nous sommes ici, au cœur de la Planète principale de la reine *Haut-parleuse*, dans un palais qui se disait inviolable. Des sources internes évoquent un massacre. Oui : un massacre. Nous attendons une déclaration officielle de la reine *Haut-parleuse*.

Une autre, visage serré, enchaîne aussitôt.

— Les victimes seraient liées à une opération récente. Opération dont le contenu reste secret. Mais l'ampleur de l'attaque suggère un message politique.

— Un message religieux, corrige un troisième, sourire nerveux. Car, rappelons-le, certaines colonies évoquent depuis des cycles la présence du *Roi* au-dessus des pouvoirs. Or la reine *Haut-parleuse*...

— Ne mélangez pas tout ! coupe une voix hors champ. Ici, c'est une affaire de sécurité !

Les flux se superposent. Les analyses partent déjà dans toutes les directions, comme si réfléchir vite rendait intelligent.

Une rumeur surgit, et elle a l'odeur des vieilles peurs.

— On parle d'entailles, dit une journaliste. D'armes blanches. Longues. Des lames. Et dans l'espace connu, qui combat encore avec des épées ?

Le silence est court, mais il suffit pour que tout le monde pense au même nom.

— *Paix*, souffle quelqu'un.

Le mot circule comme une étincelle. Il saute d'une bouche à l'autre. Il devient titre avant même d'être vérifié.

— Les soldats de *Paix* sont parmi les seuls à manier des épées, dit un chroniqueur, gourmand de sa propre conclusion. Cela paraît archaïque, mais l'efficacité est là. Et si...

— Et si c'était une action du *Roi* ? ose une autre, presque tremblante. Une punition ?

— Non, non, répond un éditorialiste, trop assuré. Les mondes colonisés restent loyaux au *Roi*, mais leur armée obéit à *Haut-parleuse*. Il y a des tensions internes que tous connaissent. Une attaque interne est plus probable. Un règlement de compte. Une faction.

Le mot “faction” fait vendre. “Coup d’État” encore plus.

— Et où est *Pasteure* ? lance un micro, agressif. Elle était sur la mission avec les victimes. Elle a été vue... on dit qu’elle a rapporté quelque chose. Un indice. On dit qu’elle...

La phrase meurt quand un grondement remplit la zone. Pas une alarme : une présence.

Haut-parleuse arrive.

Les caméras se tournent d’un seul mouvement, comme si l’univers avait un réflexe. Elle s’avance, entourée de policières inquisitrices alignées, et chaque pas impose un silence plus solide.

Elle s’arrête devant le pupitre. Sa bouche de haut-parleur pointe la foule.

— Vous voulez un mot, dit-elle.

La phrase tombe, et les journalistes se figent.

— Voici le mot : crime.

Elle laisse le silence se tendre, puis elle ajoute :

— Des hautparleusiennes sont mortes. Dans mon palais. Et si quelqu’un pense que cela prouve une faiblesse... alors il ne connaît pas la suite.

Une journaliste tente.

— Majesté, les armes utilisées... des lames... des épées... une implication des soldats de *Paix* ? Votre ministre, *Apôtesse*, était-elle la principale cible ?

Un frisson traverse les rangs. La reine ne bouge pas, mais sa voix change, très légèrement, comme si elle choisissait la violence sans l'exhiber.

— Vous aimez les hypothèses parce qu'elles vous évitent d'attendre. Alors écoutez : toute personne qui accusera sans preuve sera traitée comme une personne qui participe au crime.

Des murmures, des regards, des caméras qui zooment sur des bouches.

— Une enquête est en cours, continue *Haut-parleuse*. Mes policières inquisitrices trouveront. Elles trouvent toujours.

Elle marque une pause, juste assez pour que le direct avale chaque seconde.

— Et je le dis à ceux qui regardent depuis mes colonies : restez calmes. Obéissez à vos officières. Ne propagez pas de rumeurs. Je ne tolérerai ni panique, ni opportunisme.

Un journaliste ose, plus bas, comme une piquère.

— Et *Pasteure* ?

Le nom claque. Dans la foule, certains sourient déjà, prêts à faire de la rose fluo une histoire facile.

Haut-parleuse fixe l'assemblée.

— *Pasteure* est en mission.

Elle ne dit rien de plus. Elle n'a pas besoin.

Dans les flux, la phrase devient immédiatement un crochet : “en mission” signifie “loin”, signifie “suspect”, signifie “introuvable”. Les commentateurs salivent déjà.

Et pendant que les caméras diffusent le visage de la reine dans tous ses mondes, la vérité, elle, reste peut-être enfermée derrière une autre porte : celle qui n'a pas de poignée, celle qui garde peut-être ce que personne ne doit encore nommer.

Haut-parleuse quitte le pupitre, sans un regard pour les micros. Les journalistes se remettent à parler en même temps, comme des haut-parleurs qui se disputent la peur.

La rumeur s'élève : *Paix*. Épées. Attaque. Trahison.
Roi.

Et quelque part, très loin, un vaisseau file à travers le vide, sans savoir que le retour n'aura plus de salle de débriefing.

Réfléchir

Le rose nacré file, et le noir autour ressemble à une mer qui ne fait aucun bruit. *Miroirine* a encore les côtes serrées par la fuite, comme si la planète de *Moâje* avait laissé ses doigts dans sa cage thoracique. *Keurdarticho* tient les commandes, feuilles tendues, racines calées, regard fixe. Son vaisseau a l'air presque ridicule dans l'espace, comme une blague trop douce au milieu d'une guerre.

— On va où, maintenant ? souffle-t-il, comme si la question pouvait se casser en route.

Miroirine ne répond pas tout de suite. Elle regarde le vide, et dans ce vide, elle voit un trou plus grand que les autres. La disparition. L'absence. La *Galaxie merveilleuse* avalée sans débris, sans trace, sans excuse.

Dans sa tête, la voix de *Trésor de création* n'est pas un son : c'est une direction.

Miroirine inspire, puis parle avec la même paix obstinée.

— On va vers la zone de conflit. Vers tout ce qui touche *Moâje*. Vers l'endroit où le mensonge a besoin d'armes.

Keurdarticho avale sa salive.

— Vers *Flou*...

Le mot tombe dans la cabine comme une lumière froide, comme une lampe qui éclaire mal exprès.

Miroirine hoche la tête.

— Oui. Mais avant... il nous faut une piste intelligente. Pas une intuition. Une structure. Une logique qui ne tremble pas.

Keurdarticho tourne un peu la tête.

— Que veux-tu dire ? Tu veux qu'on réfléchisse ?

— Pas nous tous seuls. Nous, plus un peuple qui pense pour servir le *Roi*, répond-elle. Pas pour se servir lui-même. Il nous faut ce genre d'aide.

Il fait un petit bruit, moitié rire, moitié nervosité.

— C'est rare, ça.

Miroirine le regarde.

— Ça existe.

Il cligne, hésite.

— Où ?

Elle prononce le nom comme on pose une pièce exacte sur une table.

— Le monde de *Cerveau*. Là où l'intelligence et le cœur se frôlent sans se détruire.

Keurdarticho grimace, presque vexé, comme si la route le contredisait.

Miroirine laisse passer une micro-ombre de sourire.

— C'est la vérité qu'on va chercher.

Il reste un instant silencieux. Puis il souffle :

— D'accord. On y va. Mais... si on se fait découper en deux par des gens trop intelligents, je veux que tu dises au *Roi* que j'ai essayé d'être courageux, pas juste... décoratif.

— Je dirai surtout que tu as essayé d'obéir, répond *Miroirine*. Et même ça, c'est insuffisant pour lui.

Il lâche un rire court, un peu dédaigneux.

— Aïe.

— Je te préviens, dit Sentimentale, je connais le fonctionnement de cette planète de penseurs... Ils sont rapides, méthodiques, et vont à l'essentiel. Ils ne perdent presque jamais de temps en parlottes inutiles.

— Super, en avant pour un monde sans sentiments, répond l'artichaut vivant en faisant la moue.

Le vaisseau pivote. Les étoiles se déplacent. Quelques minutes de vitesse lumière. Et quelque part devant, une autre forme apparaît : pas une planète ronde, pas une sphère docile... une masse vivante, plissée, immense, comme si l'univers avait posé là un cerveau géant et avait dit : pense.

La planète-cervelle n'est pas seulement rose : elle est rose de profondeur. Rose de matière. Rose de mémoire. Elle pulse. Elle respire. Des sillons immenses serpentent sur sa surface, comme des rues, comme des veines, comme des phrases. Tout est structure. Tout est connexion.

Keurdarticho ralentit instinctivement, comme si la planète pouvait entendre sa vitesse.

— C'est... c'est vraiment un cerveau.

— Oui, dit *Miroirine*. Et il est plutôt bien fait.

Ils approchent, et l'espace autour se remplit de choses qui ressemblent à des satellites, mais qui bougent comme des neurones. Des points lumineux se déplacent, se synchronisent, s'alignent.

Puis une voix arrive. Pas dans leurs oreilles : dans leurs instruments. Une voix claire, sans chaleur inutile.

— Vaisseau non référencé. Déclinez identité. Objectif. Allégeance.

Keurdarticho se redresse, soudain très conscient que ses feuilles tremblent.

— Heu... bonjour. Je suis *Keurdarticho*. Propriétaire légal de ce vaisseau. Rose. Oui. Je sais.

— Réponse non pertinente. Allégeance.

Miroirine se penche légèrement vers le micro.

— *Miroirine*. Servante du *Roi*. En mission.

Un silence bref. Pas un silence vide : un silence de calcul.

— Décrivez votre mission en 12 propositions maximum.

Keurdarticho murmure, paniqué :

— Douze propositions maximum... ils sont cinglés.

— Chercher la cause de la disparition de la *Galaxie merveilleuse*, dit *Miroirine* simplement. Comprendre le lien avec l'essence de *Moâje*, indice récolté par mes soins. Servir la stratégie du *Roi* contre *Flou*. Refuser les explications faciles. Trouver une piste vérifiable.

Nouveau silence. Puis, comme une lame polie :

— Questions de sécurité. Réponse immédiate.

— Avez-vous déjà coopéré avec *Flou* ?

— Avez-vous déjà propagé un message contre le *Roi* ?

- Votre motivation principale est-elle l'intérêt personnel ?
- Acceptez-vous d'être évalués par analyse logique comportementale ?

Keurdarticho ouvre la bouche, prêt à s'expliquer pendant trois heures.

Miroirine coupe, paisible.

- Non. Non. Non. Oui.

Encore un silence. Un autre, plus long, plus chargé.

Et soudain, deux silhouettes apparaissent à l'écran, comme si elles avaient déjà été là. Deux agents de sécurité, mais pas armés comme des soldats : armés comme des penseurs. L'un a une tête qui est littéralement un cerveau rose, strié, brillant. L'autre a un visage "normal", mais ses yeux bougent comme s'ils lisaient dix textes à la seconde.

- Nous sommes agents cérébraux, dit la silhouette au cerveau-tête. Votre vaisseau va être scanné. Vos micro-tremblements faciaux vont être scannés. Vos incohérences vont être scannées.

Keurdarticho déglutit.

- Je... je suis très cohérent, moi, je... enfin... pas toujours, mais...

— Vous êtes détecté comme louche, dit l'agent, sans méchanceté, comme on annonce la météo. Multiples signaux : impulsivité affective, historique d'obsessions, désir de validation, rose nacré ostentatoire.

— Le rose, c'est pas ostentatoire, c'est... c'est une personnalité !

L'agent au visage normal incline légèrement la tête.

— *Miroirine* : cohérence élevée. Faible bruit émotionnel. Logique stable. Alignement verbal et non verbal. Fidélité au *Roi* détectée.

Keurdarticho se tourne vers elle, presque offensé.

— Faible bruit émotionnel ? Mais... c'est un compliment, ça, vraiment ?

Miroirine murmure, sans le regarder.

— Ici, oui.

Les agents se consultent... sans se parler. Leurs yeux clignent au même rythme. Puis :

— Entrée autorisée. Par confiance envers *Miroirine*. *Keurdarticho* reste sous observation.

— Super, souffle *Keurdarticho*. Je suis officiellement un invité... surveillé.

Le vaisseau descend.

La surface de la planète-cerveille n'est pas un sol : c'est une matière vivante, tiède, traversée de courants. Des structures s'ouvrent comme des synapses. Des portes se forment, se referment, se reforment plus loin, comme si la planète optimisait leur trajectoire en temps réel.

Ils atterrissent sur une plateforme qui ressemble à un lobe poli. Deux agents les attendent en vrai, pas en hologramme.

Le premier a la tête-cerveau rose, vraiment. Le second a une peau presque transparente et un regard qui te donne l'impression d'être un problème à résoudre, mais avec gentillesse.

— Bienvenue, dit le cerveau-tête. Ici, l'intelligence n'est pas un jouet. Elle est un service.

— À qui ? demande *Miroirine*.

— Au *Roi*, répond l'agent, immédiatement. Nous faisons la guerre en réfléchissant. Nous faisons la paix en réfléchissant. Nous faisons la beauté en réfléchissant.

Keurdarticho marmonne :

— Même quand vous allez aux toilettes ?

L'agent au visage normal sourit à peine.

— Très drôle.

Ils traversent une avenue qui n'est pas une route mais un faisceau de connexions : des arcs lumineux qui transportent des données, des idées, des plans. Partout, des habitants. Certains ont des cerveaux visibles comme des couronnes. D'autres ont des apparences simples, presque banales, mais ils parlent comme des livres qui marchent.

Deux enfants passent en courant, récitant un poème à deux voix, pas pour jouer... pour offrir.

— Pour la gloire du *Roi*, dit l'un.

— Pour l'honneur de *Trésor de création*, répond l'autre.

Plus loin, une chorale chante, mais ce n'est pas une chanson molle : c'est une architecture. Les voix empilent des syllabes comme des murs.

— Ils chantent sur *Père du Roi*, explique un agent. Pour se rappeler l'origine. Pour ne pas confondre source et surface.

Keurdarticho chuchote à *Miroirine* :

— Ils sont... adorables. Et terrifiants.

— Ils sont fidèles, répond-elle. Ça change tout.

On les mène directement au cervelet de mémoire.

La bibliothèque de recherche n'est pas une salle : c'est un organe. Un énorme espace de 777 mètres carrés au sol, sur sept étages, mais chaque étage est une couche de pensée. Des rayonnages montent comme des plis. Des livres respirent presque. Des écrans s'ouvrent comme des paupières.

— Ici, dit un agent, nous n'archivons pas : nous relions. Tout ce qui n'est pas relié est suspect.

Keurdarticho lève une feuille timidement.

— Et... on peut chercher “galaxie disparue” ?

— Oui. Mais ce sera trop large. Vous voulez une piste, pas une noyade.

Miroirine s'installe aussitôt. Elle ne fait pas de bruit. Elle devient direction. Ses yeux balayent, ses doigts bougent, et sa logique ressemble à une parole qui ne demande pas : elle avance.

Keurdarticho tente de suivre.

— Attends... pourquoi tu ne commences pas par “disparition” ?

— Parce que “disparition” est un mot de victime, dit-elle. Je cherche un mécanisme.

— Un mécanisme... comme une arme.

— Oui.

Il se frotte le front, ce qui, chez un artichaut, ressemble à une feuille qui panique.

— D'accord. Mécanisme. Mécanisme. Je suis un mécanisme... sentimentalement dysfonctionnel, moi aussi.

Deux heures passent.

Deux heures où les Cerveausois les regardent comme on regarde une équation étrange : avec curiosité, sans moquerie. *Miroirine* cherche, change de méthode, revient, recoupe, refuse les séductions faciles. *Keurdarticho* s'accroche, pose des questions, se perd, revient.

Et puis la planète frissonne.

Pas un tremblement de terre : un frisson de neurone.

Les agents cérébraux se redressent.

— Anomalie détectée, dit l'un. Qualité de recherche... improbable.

Keurdarticho se fige.

— Improbable, c'est mal ?

— Improbable, c'est intéressant, répond l'agent.

Une silhouette entre.

Il n'a pas besoin d'annoncer son titre. L'air autour de lui se met au garde-à-vous, comme si la planète reconnaissait son centre.

Sa tête est un cerveau rose, mais pas comme les autres : plus vaste, plus dense, presque royal. Ses plis semblent tracer des chemins. Ses yeux sont calmes, lucides, presque amusés.

C'est le roi *Cerveau*.

— Deux étrangers, dit-il. Et un algorithme correct.

Keurdarticho bégaye :

— Heu... bonjour... majesté... *Cerveau*...

Miroirine se lève, sans théâtralité.

— Roi *Cerveau*. Nous cherchons la cause de la disparition de la *Galaxie merveilleuse*.

Le roi *Cerveau* la regarde comme on regarde une phrase bien construite.

— Je cherche depuis des semaines, dit-il. Et je cherchais même une bonne manière de chercher. Et ma planète m'alerte... parce que vous, vous cherchez avec le bon algorithme.

Keurdarticho se raidit.

— On... on a un bon algorithme ?

— Votre amie l'a, répond le Roi *Cerveau*. Vous, vous avez... une bonne volonté instable. Mais utile.

— Merci, murmure *Keurdarticho*. Je crois.

Le roi *Cerveau* tourne légèrement sa tête-cerveau vers *Miroirine*.

— D'où vient cette méthode ?

Miroirine ne s'enfle pas. Elle ne fait pas la grande.

— Du *Roi*, dit-elle. Il guide. Même sans qu'on s'en rende compte.

Un silence, encore. Un silence qui ressemble à une reconnaissance.

— Alors le *Roi* vous missionne, conclut le roi *Cerveau* calmement. Pas par un ordre officiel reconnu de tous. Par une direction intérieure qui produit de la précision là où il ne devrait y avoir que du brouillard.

Il fait un geste.

— Venez.

Ils quittent le cervelet de mémoire.

Ils se font conduire par le roi à un ascenseur sous vide monté sur des aimants supraconducteurs, qui les mène au centre de la planète-cerveille en quelques minutes.

Le palais du roi *Cerveau* est au centre de la planète, et le centre n'est pas une place : c'est un nœud. Une zone où toutes les connexions se rejoignent. L'air y est plus "clair", comme si la pensée elle-même y était filtrée.

Dans une salle aux parois vivantes, des données flottent, des cartes s'ouvrent, des schémas se replient. Des Cerveausois travaillent sans agitation, mais avec intensité : stratégie contre *Flou*, analyses des fronts, prédictions, contre-prédictions.

— Nous combattons *Flou* avec des réponses nettes, dit un général cérébral, en passant. La confusion est son arme. Nous, nous coupons. Nous nous sommes servis de votre algorithme pour trouver une faille dans la disparition de la *Galaxie Merveilleuse*.

Et au milieu des informations, une coordonnée apparaîtrait. Un point. Un nom.

Planète de *Sentimentale*.

Keurdarticho écarquille les yeux.

— Non... non, non. On vient de dire qu'on va vers le conflit, pas vers...

Il ne finit pas. Parce que la logique est là, devant lui, et elle se moque de ses préférences.

Miroirine fixe la coordonnée.

— Pourquoi la planète de *Sentimentale* ?

Le roi *Cerveau* ne répond pas tout de suite. Il observe la donnée comme si elle était une phrase à double fond.

— Ma planète ne donne pas de coordonnées au hasard, dit-il. Mais... elle les donne parfois de manière paradoxale, pour forcer l'esprit à sortir de ses rails.

Un technicien arrive en courant. Il a la tête-cerveau un peu plus grise, et une façon de sourire comme si l'humour était un outil de survie dans un monde trop logique.

— Ah, parfait, dit-il en regardant l'écran. On a enfin le pop-up.

— Le quoi ? demande *Keurdarticho*, méfiant.

Le technicien tapote une interface. Un message informatique s'affiche, net, brutal.

“Assembler la bombe de la disparition passe partiellement par les sentiments. La substance sera évidente à reconnaître. Planète de Sentimentale.”

Keurdarticho reste bouche ouverte.

— C’est... c’est une blague ?

Le technicien hausse les épaules.

— L’humour, c’est quand le réel te surprend et que tu ne meurs pas. Donc oui, c’est drôle. Mais c’est surtout vrai.

Miroirine ne discute pas. Son calme est une lame douce.

— On y va.

Keurdarticho se tourne vers elle, presque suppliant.

— Tu n’hésites jamais ?

Elle le regarde.

— J’hésite parfois. Mais je n’obéis pas à mon hésitation.

Le roi *Cerveau* s’approche. Il tient un petit flacon.

Un liquide rose, mais pas le rose décoratif de *Keurdarticho*. Un rose de cœur de planète. Dense. Lumineux.

— Prenez ceci, dit-il. Substance rare, extraite du cœur de ma planète-cerveille. Quelques gouttes dopent l'intelligence pendant quelques minutes. À utiliser au bon moment. Pas pour briller. Pour trancher.

Keurdarticho prend le flacon comme s'il tenait une grenade.

— Doper l'intelligence... chez moi, ça risque de faire... quoi ?

Le technicien ricane.

— Ça risque de te faire réaliser que ton vaisseau est rose pour une raison émotionnelle.

— Je le savais déjà !

Le technicien penche la tête.

— Alors ça te fera réaliser des choses encore plus humiliantes.

Keurdarticho gémit.

Miroirine, elle, incline légèrement la tête vers *Le roi Cerveau*.

— Merci. Pour le coup de main.

Le roi *Cerveau* répond avec une sobriété presque tendre.

— Avec plaisir. Gloire au *Roi*.

Ils remontent vers la surface. La planète-cerveille continue de pulser, comme si elle priait en calculant. Derrière eux, les Cerveausois reprennent leurs stratégies, leurs poèmes, leurs chansons, leurs livres, tous tendus vers le même centre : servir le *Roi* avec une intelligence qui refuse d'être orgueilleuse.

Dans le vaisseau, la rampe se referme.

Keurdarticho s'installe, encore un peu pâle sous ses feuilles.

— Direction... *ma* planète de *Sentimentale*, dit-il, comme on annonce un retour sur un endroit qui t'a déjà giflé.

Miroirine s'attache, calme.

Et en elle, une pensée monte, claire, sans décor, et donc plus forte.

Roi... je suis à toi. Même si la piste passe par ce que les autres méprisent : les sentiments. Même si la vérité se cache dans un endroit qui ressemble à une faiblesse.

Le moteur hurle.

Le rose nacré se tord.

Et ils s'envolent, direction la planète de la présidente *Sentimentale*.

Radio holographique

Le vaisseau haut-parleur glisse dans le brouillard vert comme dans une mer épaisse. À travers le hublot, il n'y a plus vraiment de profondeur, juste cette couleur qui mange les distances et qui donne l'impression que l'univers a été peint à la hâte. Les douze hommes restent attachés, alignés, silencieux, chacun avec sa nuque raide de fatigue et de discipline. *Pasteure* occupe le centre, sans ceinture, comme si la gravité devait s'excuser de lui demander la moindre précaution.

Au-dessus de la console, elle active la radio holographique. Ce n'est pas un simple son : une bande lumineuse se déroule dans l'air, un ruban de pixels qui dessine des ondes, des titres, des visages en miniature. La voix du présentateur apparaît en buste translucide, parfaitement lisse, parfaitement rassurant, le genre de visage fabriqué pour annoncer l'horreur sans déranger le dîner.

— Flash spécial interplanétaire. Mise à jour sur le drame de la salle de débriefing de la planète *Haut-parleuse*. Les autorités confirment la mort d'*Apôtesse* et des policières inquisitrices de l'expédition initiale pour élucider le mystère de la disparition de la *Galaxie Merveilleuse*, le choc spatial. Les corps ont été retrouvés dans la salle, atteints par des

blessures nettes, compatibles avec un instrument tranchant. Une épée, ou l'équivalent.

Un frisson passe dans la rangée des douze. Ce n'est pas un mouvement visible, plutôt une contraction collective, comme si leurs cages thoraciques se souvenaient soudain qu'elles sont vivantes. Certains baissent les yeux. D'autres fixent l'hologramme avec la rigidité de ceux qui espèrent que regarder fort suffit à changer ce qu'ils entendent.

Pasteure ne cligne presque pas. Elle écoute comme on écoute un rapport qui confirme une hypothèse utile.

— Les images de la scène restent sous scellés, poursuit la voix. Nous rappelons que la planète *Haut-parleuse* se trouve dans une zone d'équilibre fragile : présence de partisans du camp du *Roi* et présence de courants favorables à *Flou*. Terrain neutre, disent certains experts, terrain de tensions, disent d'autres.

L'hologramme change. On voit un bandeau d'info, puis un plan fixe sur une porte métallique, puis un schéma simplifié de la salle de débriefing, froid, pédagogique, presque indécent.

— Les enquêteurs évoquent une action rapide, précise. Pas de trace d'explosion. Pas de sabotage lourd. Un acte ciblé. La piste d'une déstabilisation du régime hautparleusien est désormais ouverte.

Un des douze hommes, le plus jeune, serre ses poings contre ses cuisses. Sa voix sort malgré lui, faible.

— *Apôtre*... morte...

Pasteur tourne la tête, lentement, et ce seul geste le fait se taire. Il ravale le reste, comme on ravale un sanglot.

La radio enchaîne sur un autre plateau. Deux silhouettes apparaissent, trench-coat et chapeau, mais version holographique, nette, presque brillante. Sur leur badge, un symbole discret : une loupe stylisée.

— Nous recevons maintenant deux enquêteurs de la planète du président *Mister loupe*, spécialisés dans les affaires sans piste. Messieurs, où en est l'enquête ?

Les enquêteurs ont une façon de parler précise, presque sobre, mais leur sobriété se heurte à l'attente de spectacle du plateau. Ils ne donnent rien à mâcher. Ils décrivent, ils encadrent, ils refusent d'embellir.

— À ce stade, dit le premier, nous n'avons pas de piste sérieuse. Les blessures sont franches, oui. Le mode opératoire suggère une lame maîtrisée. Mais une lame maîtrisée ne désigne pas automatiquement un camp. L'épée existe dans plusieurs arsenaux. Nous refusons de conclure avant d'avoir des faits.

— Les rumeurs évoquent les espions de *Flou*, insiste l'animateur. Une tentative de provoquer un chaos interne...

— Possible, répond le second enquêteur. Mais l'absence de revendication et la précision du geste peuvent aussi correspondre à une opération de contre-renseignement, ou à un scénario destiné à orienter l'opinion. Nous n'écartons aucune hypothèse.

Le plateau se crispe. C'est trop honnête. Ce n'est pas assez vendeur.

L'animateur tente une autre direction, plus chaude, plus émotionnelle.

— Et l'hypothèse majoritaire, celle qui circule le plus, c'est celle d'une action des soldats du roi *Paix*. À cause des épées. À cause du symbolisme.

Les deux enquêteurs échangent un regard. On sent qu'ils ont déjà répondu cent fois à cette phrase, et qu'ils savent qu'elle reviendra mille fois.

— Nous comprenons l'association, dit le premier, mais c'est une association. Pas une preuve. Une épée peut être imitée. Un symbole peut être retourné. Et dans un univers où l'apparence est une arme, l'apparence est souvent le premier mensonge.

Un silence. Puis le plateau coupe, comme si la prudence était un bruit parasite.

La radio affiche une transition. Couleurs vives. Musique accrocheuse. Un jingle qui n'a rien à faire après une

annonce de massacre, et qui pourtant s'impose, exactement parce qu'il n'a rien à faire là. Une page de pub surgit en plein hologramme, avec des lettres énormes et une promesse ridicule.

— Ce soir, ne ratez pas, en exclusivité, la nouvelle mini-série de télé-réalité : Qui a tranché *Apôtre* ? Douze faux suspects. Des rebondissements. Des révélations. Et un final en direct depuis une reconstitution de la salle de débriefing. Votez pour votre coupable.

Les douze hommes restent figés. Un d'eux ouvre la bouche, puis la referme, incapable de trouver une phrase qui ne soit pas une insulte.

L'hologramme déroule des visages, chacun avec une étiquette : le garde jaloux, l'espion mystérieux, le soldat silencieux, l'inquisitrice "qui savait trop", et même un faux "agent du roi *Paix*" au regard trop héroïque pour être vrai. Tout est fabriqué pour capturer l'attention, pas pour chercher la vérité.

Pasteur laisse la pub finir. Elle ne l'interrompt pas. Elle observe l'effet sur ses hommes comme on observe une expérience.

Quand le jingle s'éteint, elle coupe le son d'un geste sec. Le silence revient, plus lourd que le brouillard vert derrière les vitres.

— Voilà ce que fait la peur quand elle n’a pas de *Trésor de création*, dit-elle. Elle se transforme en rumeur. Puis en spectacle. Puis en chaîne.

Un des douze, le plus ancien, ose une respiration un peu plus forte.

— Cheffe... qui aurait intérêt à ça ?

Pasteure le regarde comme si la question était déjà une faiblesse.

— Ta question est trop extérieure. Tu cherches dehors. On vient de te montrer un univers qui ment dehors. Alors tu dois apprendre à chercher dedans.

Les douze se tendent. Ils savent ce que “dedans” signifie quand *Pasteure* prononce ce mot : pas la paix, pas le repos. Une méthode. Une contrainte. Un exercice imposé.

Elle fait un pas entre les sièges, lente, presque pédagogique, et sa voix change. Elle devient celle qu’elle utilise quand elle “enseigne”, quand elle se donne l’air d’être un guide et pas seulement un fouet.

— *Trésor de création* est l’esprit du *Roi*. Il n’est pas seulement une règle, il est une impulsion. Il veut qu’on réagisse avec intuition. Pas avec panique. Pas avec bavardage. Avec l’instinct inspiré.

Les douze échangent des regards furtifs. Certains ont déjà entendu ce discours sur d'autres planètes, dans d'autres salles, avec d'autres mots. Et pourtant, ils écoutent, parce que l'habitude est une prison confortable.

— Vous allez vous laisser aller, continue *Pasteure*. Vous allez vous concentrer à l'intérieur. Vous allez arrêter de vouloir être sages. La sagesse sans élan, c'est de la peur bien coiffée. Moi, je veux l'élan.

Elle pointe un doigt vers la rangée.

— Fermez les yeux.

Ils obéissent. Un par un. Douze paupières qui se ferment comme des portes qu'on verrouille soi-même.

— Respirez. Ne contrôlez pas. Laissez venir la pensée qui s'impose.

Le premier homme ouvre la bouche avant même que la consigne soit finie, comme si la pensée le brûlait.

— C'est *Flou*. C'est sûr. Ils veulent déstabiliser *Haut-parleuse*. Ils veulent qu'on se déchire entre nous.

Pasteure hoche la tête, comme si elle notait une réponse sur un tableau invisible.

— Bien. Suivant.

Le deuxième parle, la voix plus tremblante.

— Non... c'est trop net. Trop propre. Ça ressemble à... une opération militaire. Une démonstration. Les soldats du roi *Paix* font ça. Les épées... c'est leur style.

Un murmure parcourt les autres, même yeux fermés. Le nom du roi *Paix* provoque toujours une friction étrange.

Pasteure ne corrige pas. Elle encourage.

— Continue. Suivant.

Le troisième accuse *Flou* avec un vocabulaire de guerre, déjà sûr de lui. Le quatrième revient sur l'hypothèse du roi *paix*, convaincu que la majorité ne peut pas se tromper. Le cinquième hésite, mélange les deux camps, parle d'un faux drapeau, puis se perd dans sa propre phrase.

Pasteure les laisse faire. Elle ne cherche pas une vérité, elle cherche un mouvement intérieur. Elle veut voir comment chacun réagit quand on lui enlève les preuves et qu'on lui donne seulement une atmosphère.

Les accusations alternent. *Flou* revient comme un réflexe. Le roi *Paix* revient comme une possibilité lourde, presque interdite de la prononcer mais trop tentante pour être ignorée. Et plus les mots se succèdent, plus les douze s'enfoncent dans une certitude fabriquée par leur propre tension.

Quand le dernier a parlé, *Pasteure* s'arrête au milieu d'eux. Elle laisse le silence durer juste assez pour que leur esprit réclame une conclusion.

— Vous voyez, dit-elle. Vous avez tous des intuitions. Et vos intuitions se battent. Ça, c'est normal quand le brouillard est partout.

Elle lève la main vers le hublot, vers le vert épais.

— Le dehors est un brouillard. Le dedans est un brouillard. Alors on avance. On ne se fige pas. On laisse *Trésor de création* nous pousser. Et on collecte. On observe. On ne devient pas de la télé réalité.

Un souffle nerveux échappe à l'un des douze, presque un rire étranglé, parce que l'idée est grotesque et terrifiante à la fois.

Pasteure le fusille du regard, puis reprend avec une froideur claire.

— Maintenant, ouvrez les yeux. Rangez vos émotions. On a une mission.

Elle revient à la console. Le brouillard vert palpite encore, mais on devine déjà, à certains endroits, une dilution, une zone où la couleur devient moins dense, comme si le vaisseau approchait de la sortie.

Pasteure pose sa main sur les commandes, et sa voix tombe, sèche.

— Le vaisseau haut-parleur va sortir du brouillard vert. Et quand on sera dehors, vous arrêterez de mâcher des rumeurs. Vous regarderez. Vous écouterez. Et vous ferez ce que je dis.

Planète Du Souverain Déguisé

Le vaisseau de *Pasteure* sort du corridor de brouillard comme on sort d'une gorge pleine de dents.

Le silence de l'espace paraît presque poli. Dans le cockpit, les douze hommes respirent enfin autrement.

Elle ne les regarde pas.

Elle tient la petite plaque de métal noir que lui a donné *Transformé* entre deux griffes, comme si c'était une clé, comme si c'était une menace. Le code gravé la fait sourire sans joie, juste assez pour que ça ressemble à une promesse.

— Vous voyez, dit-elle. Les loups sont utiles. Parfois.

Personne ne répond.

Elle tape le code dans la console de navigation.

“U6-N6-DH6”

Un bip doux.

Puis un autre.

Puis la voix neutre du système, cette voix qui n'a pas de morale et qui obéit à tout le monde tant qu'on a les chiffres.

— Accès confirmé. Couloirs de transit ouverts. Bienvenue sur la juridiction du souverain *Déguisé*.

Les douze hommes se crispent. Ils savent ce que ce nom traîne derrière lui, même quand on n'a jamais posé un pied là-bas. Des histoires. Des rumeurs. Des forêts noires, des troncs immenses comme des tours, des ombres qui pensent.

Et pourtant, quand la planète apparaît, elle ne ressemble à rien de tout ça.

Elle est... belle.

Une sphère immense, impeccable, avec des mers propres, des plaines vertes qui ondulent, des reliefs doux comme des promesses, et des villes posées dessus avec une précision presque tendre. Des avenues claires, des dômes, des ponts, des ports, des jardins. Une planète de brochure. Une planète qui donne envie de descendre et d'oublier pourquoi on est venu.

Un des douze laisse échapper, malgré lui :

— C'est... accueillant.

Pasteure tourne lentement la tête vers lui.

— Ne dis pas “accueillant” si tu ne veux pas que je te fasse goûter la différence entre “accueillant” et “inoffensif”.

Il baisse les yeux immédiatement.

Elle revient à l'écran, et son esprit fait le lien sans effort.

Déguisé. La matière qui change.

Elle connaît la légende. Tout le monde la connaît. Normalement, la planète est censée ressembler à une forêt noire, une vraie, pas une idée : des arbres de plusieurs centaines de mètres, des racines comme des murs, des branches comme des ponts suspendus, un plafond d'ombre qui avale la lumière. Et là... rien.

Juste une normalité trop parfaite.

Donc c'est vrai.

La planète ment.

Pas par parole. Par peau.

Pasteure sent une petite satisfaction froide monter en elle.

— Il adapte son décor, murmure-t-elle. Selon la guerre. Selon qui arrive. Selon ce qu'il veut que tu croies.

Les douze hommes regardent la planète comme des enfants devant un cadeau, malgré eux. Ils sont fatigués. Ils ont peur depuis trop longtemps. Ils voient une ville propre, un ciel calme, des lumières chaleureuses, et leur corps veut y croire.

C'est ça, le piège le plus efficace : celui qui ne ressemble pas à un piège.

Le vaisseau entre dans l'orbite autorisée. La sécurité spatiale s'approche : des plateformes flottantes, des anneaux de scan, des drones qui tournent comme des yeux.

Une voix arrive sur la fréquence. Douce. Presque souriante.

— Bienvenue, voyageurs. Veuillez ralentir. Procédure de contrôle standard.

Les douze se figent.

Ils se souviennent de *Transformé*, du “standard” qui se décolle comme une peau et qui révèle cinquante loups.

Pasteure, elle, ne bouge pas. Elle a déjà choisi l'attitude : tranquille, presque ennuyée.

— Procédure, répond-elle. Bien sûr. Je suis une hautparleusienne très standard.

Elle présente le code, sans le commenter.

Le scan passe.

Une seconde.

Deux secondes.

Puis le système de la planète répond, comme si la planète elle-même venait de décider qu'ils existent.

— Autorisation reconnue. Passage accordé. Bonne visite.

Aucun harpon.

Aucune passerelle forcée.

Aucune dent qui se montre.

Les douze hommes se regardent, perdus.

— Cheffe... souffle l'un d'eux. Ça a marché.

— Évidemment que ça a marché, répond *Pasteure*. Quand on t'ouvre la porte, c'est rarement par gentillesse. C'est par stratégie.

Le vaisseau descend.

Ils traversent un ciel bleu trop propre. Ils voient des nuages. Ils voient des oiseaux mécaniques, élégants, qui dessinent des cercles au-dessus des villes. Ils voient des routes. Des rivières. Des places publiques où des gens marchent sans courir.

Les douze hommes se détendent malgré eux, comme si leur corps avait oublié comment rester sur ses gardes.

Pasteure observe tout.

Elle ne se détend pas.

Elle note les détails : la symétrie trop parfaite, les sourires trop synchronisés, les angles trop calculés. Les façades changent parfois d'une nuance, comme si la matière hésitait, comme si elle testait une autre version d'elle-même, juste une fraction de seconde, puis revenait à la "bonne" apparence.

Une planète caméléon.

Le vaisseau se pose sur une plateforme immense, entourée de bâtiments administratifs qui ressemblent à des hôtels de luxe.

Une délégation attend déjà.

Des humains élégants, beaux, classes, bien coiffés. Trop bien. Leur élégance a un parfum de théâtre.

Et *Pasteure* reconnaît ce parfum.

Les loups.

Ils sont métamorphosés, comme à leur habitude : peau humaine, posture accueillante, yeux polis. Mais sous la politesse, il y a cette même précision prédatrice, cette

manière de se placer pour voir tout le monde, cette façon de sourire sans jamais perdre le contrôle.

Ils s'inclinent.

— Cheffe *Pasteure*. Bienvenue sur la planète du souverain *Déguisé*. Nous sommes honorés.

Pasteure descend la rampe la première. Elle laisse ses griffes claquer sur le métal, pas trop fort, juste assez pour rappeler qu'elle existe.

— Honorés... dit-elle. On dirait presque que vous avez une âme.

Un rire discret circule. Un rire fin, maîtrisé.

Et celui qui rit s'avance.

Il est humain, élégance parfaite, et pourtant il ne paraît pas si bizarre. Il a trouvé la balance exacte entre sérieux et "je suis ton ami". Un polo blanc, propre, net, et par-dessus, un costard ajusté, posé comme une autorité douce. Pas un costume de chef. Un costume de guide.

Il ouvre les bras, comme s'il accueillait une famille, pas une équipe d'inquisition.

— *Karismatic*, dit-il en s'inclinant. Je suis chargé de votre prise en charge. Sur notre planète, on n'abandonne pas les invités... sauf s'ils le demandent très fort.

Les douze hommes échangent un regard.

Un d'eux ose presque sourire. Ils ne sont pas habitués à ce genre d'humour. Sur la planète de *Haut-parleuse*, l'humour est une faiblesse qu'on corrige à coups de volume.

Pasteure le regarde de haut en bas, un instant de trop, comme si elle évaluait la dangerosité d'un parfum.

— Tu as l'air très sûr de toi.

— C'est le secret, répond *Karismatic*. L'assurance est une politesse qu'on se fait à soi-même. Et quand on se la fait, on la donne aux autres.

Il sait parler.

Pas comme un soldat.

Comme quelqu'un qui vend une idée sans avoir l'air de vendre.

Les douze hommes suivent, dociles, presque soulagés. *Pasteure* marche au centre, rose fluo au milieu de ce décor vert tendre, et le contraste est presque comique. Elle ressemble à une alarme dans une carte postale.

Ils traversent une avenue bordée d'arbres immenses
— pas des arbres "forêt noire de méchants". Des arbres

beaux, espacés, décoratifs, avec des feuilles qui brillent légèrement.

Karismatic parle en marchant, comme si sa voix avait été conçue pour accompagner les pas.

— Je sais pourquoi vous êtes là, cheffe *Pasteure*. Enfin... je sais que vous avez une mission. Ici, on respecte les missions. Tant qu'elles respectent nos traditions.

Pasteure ne le lâche pas des yeux.

— Je dois enquêter sur la disparition de la *Galaxie Merveilleuse*. Je ne suis pas en voyage scolaire.

— La *Galaxie Merveilleuse*... oui, dit *Karismatic* en hochant la tête avec gravité, comme s'il portait le deuil d'un concept. C'est grand. C'est choquant. Et justement... ici, on gère le choc par une chose simple.

Il s'arrête devant un bâtiment qui ressemble à un amphithéâtre, mais intégré dans une architecture de village : une salle de réunion, mais qui paraît incomplète, comme un tribunal sans juge, comme un théâtre sans rideau.

— La réunion quotidienne, dit-il.

Pasteure cligne des yeux.

— Pardon ?

— Une fois par jour. Dans chaque ville. Dans chaque village ou presque. C'est la tradition. Dix minutes.

— Dix minutes... répète *Pasteure*, surprise malgré elle.

Elle pense à la planète de *Haut-parleuse*, aux briefings interminables, aux hurlements qui durent sans fin.

— Dix minutes, confirme *Karismatic*. Dix minutes de réunion.

Les douze hommes regardent la salle. Ils ont envie de dire non, mais ils regardent *Pasteure* avant de décider d'exister.

Et *Pasteure*, elle, a une pensée qui la traverse, sèche.

Ne pas choquer.

Elle se souvient de cette loi qu'elle cite parfois pour faire semblant d'être correcte. Ne pas choquer les autres. Respecter les coutumes, même quand elles ont l'air inutiles.

Alors elle hoche la tête, comme si elle acceptait par grandeur d'âme.

— Très bien. Dix minutes. Mais après, tu me conduis aux informations que mon code d'accès doit me permettre de consulter.

— Bien sûr, répond *Karismatic* avec un sourire lumineux. Vous verrez... ici, l'information vient souvent quand on arrête de la forcer.

Ils entrent.

La salle est pleine. Pas bondée, mais pleine comme un rituel. Des gens assis, droits, attentifs. Des écrans intégrés aux murs. Une scène simple. Pas de décor loufoque. Pas de symboles. Juste un espace bien agencé.

Et *Karismatic* monte sur scène comme s'il y était né.

Il ne prend pas un micro. Il n'en a pas besoin.

Il regarde la salle, et son sourire s'élargit, pas trop, juste assez pour que tout le monde sente sa sympathie naturelle.

— Je suis content que vous soyez là.

Il laisse un silence, un silence précis, un silence qui attire.

Puis il parle, et chaque phrase est un doux crochet.

— Aujourd'hui, on va se rappeler une chose simple. Vous avez tous quelque chose en vous. Quelque chose que beaucoup ignorent. Quelque chose que certains laissent dormir comme un trésor enterré.

Il marque une pause, et l'écran derrière lui affiche un mot :

“Trésor de création.”

Il reprend, plus bas, plus intime, plus persuasif.

— Oui. *Trésor de création*. L'esprit du *Roi* en vous. Pas comme une idée loin là-haut. Pas comme un concept qu'on admire de loin. Non. Comme une puissance intérieure. Comme un héritage.

Pasteure sent les douze hommes se raidir. Le mot “héritage” les touche. Ils aiment l'idée que le *Roi* donne. Ils aiment l'idée du don.

Ils attendent la suite.

Mais la suite ne vient pas comme ils la connaissent, comme ils l'ont connue sur leurs anciens mondes, avant d'être colonisés par les armées d'inquisitrices de *Haut-parleuse*.

Karismatic sourit, et sa voix devient motivante, presque sportive.

— On vous a appris à vous regarder comme des gens faibles. Comme des gens qui doivent se contrôler, se tenir, se freiner,

s'accuser. Mais regardez-vous. Vraiment. Vous êtes à l'image du *Roi*. Vous avez été pensés. Conçus. Sculptés par une intelligence qui ne fait pas d'erreur.

Il lève un doigt.

— Et donc, quand vous faites ce que certains appellent “péché”... ce n'est pas un monstre. Ce n'est pas une condamnation. Ce n'est pas une fatalité.

Il se penche légèrement, confiant.

— Ce sont des erreurs de trajectoire.

L'écran affiche :

“Erreurs de trajectoire.”

— Une trajectoire, ça se corrige, continue *Karismatic*. Et la bonne nouvelle... c'est que vous pouvez la corriger. Vous-mêmes. Avec l'aide de *Trésor de création* en vous. Parce que vous n'êtes pas faits pour ramper. Vous êtes faits pour grandir.

Il sourit, et son humour glisse, fin.

— Et grandir, ce n'est pas devenir plus grand physiquement. Sinon, sur cette planète, on serait tous des immeubles, et franchement... ça coûterait cher en entretien.

Quelques rires, légers.

Même un des douze hommes laisse échapper un souffle amusé, avant de se rappeler qu'il n'a pas le droit d'être détendu.

Karismatic continue, et il le fait comme un chef d'orchestre : il monte, il descend, il rythme.

— Le *Roi* aime chaque habitant de l'univers. Peu importe ses trajectoires. Peu importe ses détours. Peu importe ses chutes. Son amour n'est pas une récompense. Son amour est... sa nature. Et quand vous comprenez ça, vous arrêtez de vous détester. Vous arrêtez de vous freiner. Vous commencez à... vous aligner.

Il ouvre les mains vers la salle.

— Et comment on s'aligne ? On fait du bien. On sert. On aide. Pas pour acheter quelque chose. Pas pour gagner des points. Mais parce que *Trésor de création* en vous vous pousse à devenir meilleur. Pas pour être applaudi. Pour être... heureux.

Les douze hommes écoutent. Ils entendent des mots qu'ils connaissent — servir, faire du bien — mais ils sentent

aussi le manque, comme un trou dans le discours. Ça tourne autour, ça évite, ça contourne.

Ça ne dit jamais ce qu'ils attendent d'entendre.

Et ça ne le dira pas.

Karismatic accélère, motivant, persuasif, presque électrique.

— Et maintenant, je vais vous dire quelque chose que beaucoup n'osent pas dire. Croire en soi... ce n'est pas de l'orgueil quand c'est fait correctement. Croire en soi, c'est reconnaître ce que le *Roi* a mis en vous. La foi... ce n'est pas seulement lever les yeux. C'est aussi lever la tête.

Il tape sa poitrine.

— La foi, c'est la foi en ce que vous pouvez devenir, parce que le *Roi* vous transforme par *Trésor de création*. Il veut votre bonheur. Il veut que vous soyez semblables à lui. Pas en vous écrasant. En vous libérant.

Pasteure sent quelque chose d'étrange.

Une partie d'elle se méfie.

Une autre partie... aime ça.

Parce que ça parle de puissance. De transformation. De progression. Et *Pasteure* est une femme qui grimpe les marches.

Elle observe *Karismatic* comme on observe une arme bien présentée.

— Chaque ville, chaque communauté qui veut vivre selon *Trésor de création*, continue-t-il, doit aller plus loin dans son expérience avec l'esprit du *Roi*.

L'écran affiche :

“Aller plus loin.”

Il laisse le silence travailler, puis il ajoute, très doucement :

— Et aller plus loin... ça veut dire cesser de se contrôler.

Les douze hommes se figent.

Ils connaissent ce mot, “cesse de te contrôler”. Ils ont vu ce que ça peut faire dans certains endroits : des foules, des transes, des gens qui tombent, des gens qui confondent émotion et vérité.

Karismatic sourit, comme s'il lisait leurs craintes et qu'il les transformait en désir.

— Oui. S'abandonner. Laisser *Trésor de création* prendre plus de place. Arrêter de tenir votre esprit comme une cage. Ouvrir.

Derrière lui, l'écran devient noir une seconde, puis affiche une phrase immense, blanche, simple, suspendue comme une promesse :

“Aller plus loin ? S'abandonner ?

Passez voir Karismatic à la fin de la séance pour recevoir l'héritage de puissance de Trésor de création, mais seulement les vrais serviteurs du Roi, le Roi qui veut vous faire du bien.”

La réunion s'arrête net, comme si on coupait un fil.

Dix minutes.

Pas plus.

Les gens se lèvent, calmes, presque satisfaits. Comme après une dose quotidienne de quelque chose qu'on ne nomme pas.

Pasteure reste immobile une seconde.

Elle sent les douze hommes respirer.

Ils sont partagés. Ils aiment le *Roi*. Ils veulent le servir. Et pourtant, ils viennent d'entendre un discours où tout tourne autour d'eux, autour de la puissance intérieure, autour de la progression personnelle. Ils sentent un malaise, comme une vérité qu'on a soigneusement évitée.

Mais ils regardent le mot "héritage" sur l'écran, et leur cœur a envie d'y croire quand même.

Pasteure se tourne vers eux.

— On y va.

— Cheffe... ose un des douze, voix basse. Tu es sûre ?

Elle le fixe.

— Je suis sûre d'une chose : si on veut comprendre cette planète, on doit la suivre là où elle veut nous mener. Et puis... vous voulez tous plus de puissance, non ?

Ils baissent les yeux.

Ils la suivent.

Karismatic les attend au bas de la scène, sourire intact, comme s'il savait exactement ce qu'ils allaient faire depuis le début.

— Cheffe *Pasteure*, dit-il. Je savais que vous viendriez.

— Je viens pour l'information, répond-elle.

— L'information vient avec la transformation, répond-il, comme si c'était évident.

Il les conduit dans un couloir latéral. La matière des murs a une texture douce, presque organique, comme si la planète imitait les lieux rassurants.

Une porte s'ouvre.

Une salle blanche.

Vide.

Au centre, un cercle gravé au sol, presque invisible, comme une cicatrice dans la matière.

Les douze hommes hésitent.

Pasteure avance la première.

— Faites pas vos timides, dit-elle. Vous avez survécu à une planète de hurlements, et vous tremblez devant une salle blanche.

Karismatic rit doucement.

— J'aime votre franchise. Votre autorité. Votre... présence.

Pasteure sent le mot "présence" glisser sur elle comme une main.

Elle ne recule pas.

Il s'approche, et sa voix devient plus lente, plus enveloppante, plus persuasive encore.

— Respirez. Ne cherchez pas à comprendre. Comprendre est souvent une manière de contrôler. Et contrôler... c'est empêcher l'héritage.

Les douze hommes se mettent en ligne, maladroits. Ils essaient de rester dignes. Ils essaient de rester "fidèles".

Pasteure les regarde, et une pensée la traverse, sèche, presque moqueuse.

Ils veulent servir le Roi, mais ils obéissent à mon doigt. Car je suis une gradée du Roi. C'est ça, la vraie hiérarchie.

Karismatic lève la main vers *Pasteure* d'abord.

— Vous, dit-il. Vous avez un charisme naturel. On le sent. Mais vous forcez.

Elle serre les mâchoires.

— Je force parce que je gagne.

— Justement, répond-il avec un sourire fin. Ici, on gagne en lâchant.

Il pose les doigts sur le front de *Pasteure*.

Et sa voix devient un ordre doux.

— Laissez *Trésor de création* vous traverser.

Pasteure veut lutter. Elle veut résister. Elle veut garder le contrôle, parce que le contrôle est sa discipline personnelle.

Mais elle sent quelque chose monter, comme une chaleur qui contourne sa volonté. Pas une douleur. Pas une peur.

Une vague.

Ses griffes se détendent.

Ses épaules s'abaissent.

Son esprit, une fraction de seconde, cesse de tenir.

Et elle tombe.

Pas brutalement.

Comme si le sol venait la chercher.

Autour d'elle, les douze hommes tombent aussi, l'un après l'autre, comme des statues qu'on éteint. Certains murmurent le nom du *Roi* avant de basculer. D'autres n'ont même pas le temps.

Tout devient flou, doux, lourd.

Pasteure entend encore la voix de *Karismatic* comme à travers un filtre.

— Voilà. Ça, c'est aller plus loin.

Des silhouettes bougent. Des mains soulèvent. Pas des mains brutales. Des mains efficaces.

Ils portent les corps.

Ils les replacent correctement dans le cercle.

Et le cercle s'allume.

Un portail.

Un vrai.

Pas une porte. Pas une simple sortie.

Une déchirure dans l'espace, une bouche lumineuse, silencieuse, prête à avaler.

Pasteure ne voit presque plus, mais elle sent le déplacement. Elle sent son corps quitter la gravité, glisser, être aspiré, traverser quelque chose de froid.

La dernière chose qu'elle entend, nette, claire, prononcée à haute voix par *Karismatic*, comme une phrase destinée à être retenue :

— *Transformé* t’a donné le code, tu vas avoir accès à la bonne information, en espérant que tu comprennes ta vraie mission, *Pasteure*.

Puis plus rien.

Le portail recrache.

Le sol est différent. L’air est différent. Il y a une vibration lointaine, comme un cœur mécanique qui hésite.

Les corps tombent, déposés sans violence, dans une autre salle. Sur une estrade.

Une salle où les murs ne sont pas tout à fait stables. Où les couleurs semblent vouloir s’opacifier sans demander d’avis.

Et au loin, derrière une paroi, une ville entière respire comme une humeur.

La planète de la présidente *Sentimentale*.

Pasteure est au sol, encore prise dans la transe, et une pensée floue tente de remonter.

On m’a déplacée.

Donc on veut me guider.

Donc... ils me croient manipulable.

Même dans le brouillard de son esprit, une part d'elle sourit.

Parce qu'elle aime les jeux de pouvoir.

Et parce qu'elle vient d'entrer dans une planète où tout, même les murs, ressemble à une émotion qui peut devenir une arme.

La Bulle

Le rose nacré du vaisseau de *Keurdarticho* se faufile dans une zone qui ne ressemble pas à l'espace.

Ici, la lumière paraît hésiter. Elle se plie, elle se rétracte, elle se retient, comme si l'univers avait peur d'en faire trop. Devant, la planète de la présidente *Sentimentale* gonfle dans le noir, immense, et même à distance on sent son bouton invisible, ce pivot intime qui rend tout instable.

Et surtout, *Keurdarticho* et *Miroirine* ne sont pas seuls.

Des milliers de vaisseaux glissent hors de la zone, paisibles, alignés, mais... trop lents. Pas lents comme des prudents. Lents comme des gens qui ont oublié qu'ils avaient un moteur.

— Tu vois ça ? souffle *Keurdarticho*. Ils sortent de là comme des... comme des ballons fatigués.

Miroirine colle son front au hublot, sans fascination. Sa voix reste plate, mais ses yeux calculent.

— Ils ne fuient pas. Ils s'éloignent comme on quitte une séance de cinéma. Calmes. Trop calmes.

— Peut-être qu'ils ont trouvé l'âme sœur, dit *Keurdarticho* avec une micro-lueur d'espoir ridicule. Et que du coup ils... ils prennent le temps. Ils savourent.

Miroirine tourne la tête vers lui.

— Tu es en train de romantiser une anomalie de trafic spatial.

— Je romantise tout, marmonne l'artichaut. C'est mon talent inutile.

Des points lumineux clignent sur la console. Un appel entrant. Un autre. Puis un troisième, comme si la zone était un marché de messages préenregistrés.

— On répond ? demande *Keurdarticho*, déjà nerveux. Parce que moi, les appels inconnus, ça me rappelle le barman *Mélangé*, et ça finit toujours par... par un contrat implicite où je deviens le décor.

— On répond, tranche *Miroirine*. On écoute. On trie.

Le canal s'ouvre.

Un visage apparaît en hologramme, mais il n'est pas net. Comme si même la projection flottait. Et pourtant, derrière cette forme douce, on sent un loup. Un loup de la planète de *Déguisé*, mal déguisé en humanoïde trop tendre.

Il a les paupières lourdes. Il sourit comme un enfant à qui on aurait promis une friandise infinie.

— Coucou... dit-il. Bonsoir... oh, bonsoir, belles âmes...

— Bonsoir, répond *Keurdarticho*, raide. Vous... vous allez bien ?

Le loup incline la tête, lentement. Sa voix est molle, sucrée, comme si chaque mot se noyait dans du miel.

— On va merveilleusement bien... parce qu'on a compris. On a compris que tout le monde est gentil. Tout le monde. Même ceux qui font du mal... c'est pas grave... on passe l'éponge... le *Roi* passe l'éponge...

Miroirine plisse les yeux.

— Quel *roi* ?

Le loup rit doucement, comme si la question était mignonne.

— Le *Roi* d'amour doux... le *Roi* qui accepte tout le monde... qui ne juge jamais... qui caresse les erreurs... et qui dit : venez comme vous êtes, restez comme vous êtes, surtout... surtout ne changez rien... sauf votre humeur, hein... mettez-la en rose...

Keurdarticho se penche vers *Miroirine*, bouche entrouverte.

— Il est... shooté.

— Je vois, dit *Miroirine*. Continuez.

Le loup rapproche son visage de l'hologramme, presque intime.

— Vous devez aller dans *La Bulle*. Voilà. C'est simple. Allez dans *La Bulle*... et laissez *Trésor de création* vous imbiber... imbiber... comme une pluie tiède dans le cœur... pour un monde de tendresse... pour que tout soit doux... doux... doux...

Il ferme les yeux une seconde, comme s'il goûtait le mot.

— *La Bulle*, répète *Keurdarticho*. Qui vous a dit ça ?

— Tout le monde le sait, répond le loup en souriant plus fort. Tout le monde y va. On y entre, on se pose... et on ressort léger. On flotte. On aime. On arrête de penser... parce que penser, c'est dur... et le dur, c'est méchant...

Miroirine lâche, sec :

— Donc vous avez arrêté de penser.

Le loup acquiesce, fier.

— Oui... c'est ça... c'est beau, hein ?

Keurdarticho grimace.

— C'est surtout dangereux.

Le loup fait une moue triste, comme un enfant contrarié.

— Non... dangereux, c'est un mot dur... faut pas les mots durs... les mots durs font mal... venez dans *La Bulle*. Promis, après, vous serez gentils. Même si vous étiez méchants avant.

Miroirine coupe.

— Terminé. Merci.

Elle ferme le canal.

Le silence revient, mais il est aussitôt déchiré par un autre signal. Puis un autre. Comme une pluie de voix identiques.

Un second vaisseau s'affiche. Même lenteur. Même sourire mou. Une voix de femme, aussi lisse qu'un oreiller.

— Allez dans *La Bulle*... soyez imbibés de *Trésor de création*... pour un monde de tendresse...

Un troisième.

— *La Bulle. La Bulle. La Bulle*. C'est l'évidence...

Keurdarticho lève ses mains-feuilles, dépassé.

— Ils ont tous le même script ! On dirait une pub, mais en version... non-stop.

— C’est une propagande, dit *Miroirine*. Et ils sortent de la zone comme s’ils avaient reçu une dose.

Elle ouvre le carnet de notes qu’ils traînent depuis leur échange avec *Cerveau*. Les pages sont froissées, tachées, vivantes d’urgence. Elle relit à voix haute, pour que ça claque, pour que ce soit une décision et pas un pressentiment.

— Assembler la bombe de la disparition passe partiellement par les sentiments. La substance sera évidente à reconnaître. Planète de *Sentimentale*.

Keurdarticho répète, comme s’il goûtait le mot “évidente” avec prudence.

— Évidente... à reconnaître...

Il regarde les milliers de vaisseaux qui flottent dehors.

— Donc... l’évidence, c’est eux ? C’est... cette *Bulle* ? Ou le truc qu’ils respirent là-bas ?

Miroirine ne répond pas tout de suite. Elle observe les trajectoires, la lenteur collective, la douceur artificielle, la manière dont l’espace, ici, ressemble à une salle de repos géante.

— Si la substance est évidente, dit-elle, alors ce qui saute aux yeux est probablement la piste. Et là... tout pointe vers un seul endroit.

Elle tapote le mot.

— *La Bulle*.

Keurdarticho avale sa salive, puis se force à paraître logique, comme s'il imitait les *Cerveausois*.

— D'accord. Hypothèse : dans *La Bulle*, on distribue quelque chose. Hypothèse : cette chose modifie les gens. Hypothèse : c'est la "substance". Hypothèse : ça touche aux sentiments, donc... *Sentimentale*. Hypothèse : on y va.

Miroirine le regarde, et un micro-sourire sec lui échappe.

— Tu viens de faire un raisonnement.

— Ne t'habitue pas, dit-il. J'ai besoin d'une pause de trois jours après.

Un nouveau message arrive. *Keurdarticho* fait mine de ne pas voir. Il désactive le flux.

— On va y aller, murmure-t-il. Et... je sais où c'est.

— Tu sais où se trouve *La Bulle*, répète *Miroirine*.

— Oui. C'est... c'est mon coin. C'est... mon origine. Enfin... pas mon origine officielle, hein, je suis né comme tout le monde, je suppose... mais c'est l'endroit où j'ai... où j'ai appris à être une feuille sensible au ridicule.

Miroirine penche la tête.

— Donc tu y as déjà été. Dans *La Bulle*.

— Je sais comment on y entre. Je sais comment on y sort. En théorie.

Il marque une pause, puis ajoute, plus bas :

— Et je sais comment on peut s'y perdre, aussi.

Miroirine ferme le carnet.

— Alors conduis.

Le vaisseau descend vers la planète de *Sentimentale*. En s'approchant, la surface n'est jamais stable : des zones deviennent douces, puis rugueuses. Des quartiers se recolorent, comme si l'humeur changeait en direct. Une avenue ressemble à une caresse, puis, cent mètres plus loin, elle devient un couloir de béton. Le monde respire par spasmes.

— Elle est de mauvaise humeur ? demande *Keurdarticho*.

— Je n'en sais rien, dit *Miroirine*. Mais je sens que la planète oscille.

— C'est toujours comme ça, soupire-t-il. Un jour tu sors, tout est rose, les gens s'excusent quand ils te marchent dessus. Le lendemain, tout est gris, et quand ils te marchent dessus, ils te reprochent d'être trop bas.

Le vaisseau se pose dans une zone aérienne, au-dessus d'un vide aménagé. Des structures métalliques immenses montent vers le ciel comme des mâts. Entre elles, quelque chose flotte.

Un stade.

Mais pas un stade.

Une forme de bulle d'eau, gigantesque, opaque, suspendue, tenue par des piliers métalliques comme des os. La membrane tremble légèrement, comme si elle avait un pouls.

Keurdarticho murmure :

— Voilà...

— *La Bulle*, dit *Miroirine*.

Et le mot paraît s'installer dans l'air, lourd. *La Bulle*. Un lieu qui promet de tout rendre doux. Et qui, justement pour ça, donne envie de fuir.

Ils descendent la passerelle. Le sol, au début, est normal. Puis ils atteignent les escaliers.

Des escaliers en barbabapa.

Une matière rose pâle, gonflée, qui s'enroule sous leurs pas comme un sucre vivant. Ça ne colle pas. Ça ne craque pas. Ça amortit, comme si on montait sur un nuage qui veut qu'on oublie le poids.

Keurdarticho grimace.

— Même les marches veulent me faire croire que je vais bien.

Miroirine lâche, sans regarder :

— Ne tombe pas amoureux des escaliers.

— Trop tard, dit-il. Ils me soutiennent. C'est déjà plus que certaines femmes de *Passion*.

Ils arrivent devant la membrane. Elle n'a pas de porte visible. Juste une surface laiteuse, opaque, qui frissonne.

Keurdarticho pose une main-feuille dessus, hésite.

— Ça te fait quoi ? demande *Miroirine*.

— Ça... ça me rappelle une douche émotionnelle. Je déteste cette phrase, mais c'est ça.

Il appuie.

La membrane s'ouvre comme une peau qui consent. Ils entrent.

Et aussitôt, l'air change.

Il devient épais. Saturé. Comme si chaque respiration était un parfum de souvenirs qui n'appartiennent pas à eux. La lumière est diffusée, filtrée, volontairement floue. Tout est fait pour préserver l'intimité : des voiles brumeux, des halos, des zones d'opacité. On devine des silhouettes partout, mais on n'accroche jamais un visage complètement.

Et pourtant, c'est plein.

Cinquante mille sièges. Cinquante mille corps. Cinquante mille présences assises, proches d'une estrade qu'on voit à peine, comme si le centre du lieu était caché derrière une pudeur artificielle.

— On ne voit rien, murmure *Keurdarticho*.

Miroirine avance, sobre. Elle choisit un siège près de l'estrade. Pas au premier rang. Juste assez près pour voir si elle force sa vision.

Ils s'assoient. Autour, des gens respirent, soupirent, tremblent doucement. On entend des mots, mais ils glissent, étouffés, comme si l'air avalait les phrases trop précises.

— Tu vois quelque chose ? demande *Keurdarticho*.

— Presque rien.

Il pointe du menton une silhouette, derrière un voile.

— Je crois que cette dame pleure.

— Ici, répond *Miroirine*, tout le monde pleure. Même quand ils sourient. Écoute donc leurs pleurs, il y en a partout.

Keurdarticho se tasse dans son siège, mal à l'aise. Sa voix baisse.

— Je... j'ai pas envie qu'on me touche le cœur. Il est déjà fragile. Il fait des bruits ridicules.

— Ne le donne pas, dit *Miroirine*. Regarde seulement.

Elle ferme les yeux une seconde. Elle sent son pouvoir comme un muscle qu'on tend. Elle est un miroir féminin : elle reflète, donc elle voit. Mais voir ici demande de lutter contre l'opacité qui est presque une arme.

La Bulle veut le flou.

Elle, elle veut la netteté.

Elle inspire.

Ses yeux s'ouvrent, plus durs.

Et le voile se recule... dans sa concentration.

Elle perçoit l'estrade, enfin. Les structures. Les lumières. Les silhouettes.

Et au centre... une géante.

Rose.

Dix mètres.

Même à travers l'opacité, le rose est une insulte à la discrétion. Une masse qui impose sa couleur au monde.

Miroirine cligne, sent une brûlure derrière ses tempes. Ça coûte. Mais elle tient.

— *Keurdarticho*...

— Quoi ? Qu'est-ce que tu vois ? Tu vois une âme sœur pour moi ? Parce que si tu vois une âme sœur, je te jure je—

— Je vois une géante rose de dix mètres.

Silence.

Puis *Keurdarticho* souffle, presque admiratif malgré lui :

— Dix mètres... c'est beaucoup de rose.

Miroirine continue, sèche :

— Elle est là, sur l'estrade. Et... elle n'est pas "intime". Elle est... connue.

Elle se tourne vers lui, sans lâcher sa vue de miroir concentrée.

— C'est qui ?

Keurdarticho se fige.

— Moi ? Comment je saurais ? Je connais des gens, mais pas des gens de dix mètres, généralement.

— Cherche, dit *Miroirine*. Tu as ton appareil.

Il fouille, sort son truc mi électronique, mi végétal : un objet qui ressemble à une feuille-ordinateur, nerveuse, parcourue de petites veines lumineuses. Il l'active. La surface palpite. Il marmonne en tapotant.

— Je capte un réseau... oui... oh, il y a des flux médiatiques... évidemment, il y a toujours des flux médiatiques quand quelqu'un meurt...

Il lève les yeux, hésite.

— Tu parles de la grosse affaire ? Celle de la planète de *Haut-parleuse* ? Les morts ?

Miroirine ne répond pas. Son regard insiste.

Keurdarticho déglutit, puis lit. Sa voix devient celle d'un lecteur malgré lui, comme un enfant qui annonce une catastrophe sur un devoir.

— D'accord... je trouve... "*Haut-parleuse* : souveraine de la planète d'*Autorité*." Géante. Tête haut-parleur. Elle... hurle des vaisseaux dans l'espace. Et... oui... elle a envoyé les policières inquisitrices pour enquêter sur la disparition de la *Galaxie merveilleuse*.

Il scrolle. Sa feuille-ordinateur frémit.

— Et... là... "drame de la salle de débriefing." *Apôtesse* morte. Les policières aussi. Blessures nettes. Instrument tranchant. Épée ou équivalent. Et... *Haut-parleuse* au centre de la tempête médiatique intergalactique.

Il relève la tête, pâle sous ses feuilles.

— Donc la géante rose... c'est *Pasteure*, seule dame rose en vie de l'expédition.

Miroirine laisse l'information s'enfoncer en elle, comme une pièce qui s'emboîte.

— Elle est ici.

— Peut-être qu'elle est venue se détendre, tente *Keurdarticho* d'une voix trop faible. Peut-être qu'elle a besoin... de tendresse.

Miroirine tourne lentement vers lui un regard sec, presque moqueur.

— Une policière inquisitrice... qui vient chercher une “douche émotionnelle” dans une bulle opaque... au moment où tout l’univers parle de ses petites camarades décédées.

Elle marque une pause.

— Ce n’est pas une coïncidence.

Keurdarticho regarde l’estrade, puis il imagine les cinquante mille silhouettes, puis cette saturation d’émotions qui ressemble à une anesthésie.

— Donc... murmure-t-il, si *Pasteure* a enquêté au début... et si elle est là maintenant... alors ça touche la disparition.

— Oui, dit *Miroirine*. Et si ça touche la disparition... alors la “substance évidente” est peut-être ici.

Elle serre légèrement les doigts sur l’accoudoir. Son pouvoir la fatigue. Mais elle garde la vue nette, encore un instant.

Sur l’estrade, *Pasteure* se tient droite, immense, rose.

Comme quelqu’un qui vient chercher quelque chose.

Et dans *La Bulle*, l’air tremble.

La séance va commencer.

La séance commence comme un basculement.

La *Bulle* cesse d'être une architecture et devient une gorge. L'air pulse. Les gradins respirent. Les escaliers de barbabapa vibrent sous les pas, comme si chaque marche avait été moulée dans une douceur trop sucrée pour être honnête.

L'opacité obéit à des ordres invisibles. Elle se plie, se relève, s'épaissit, s'amincit, comme une paupière géante qui décide ce que le stade a le droit de voir.

Au centre, le décor surgit.

Une statue immense de *Trésor de création* émerge aux yeux de tous, et le mot "immense" paraît soudain ridicule. Cent mètres de haut. Une colonne de présence. Un corps de LED incrustées, mêlées à des morceaux de pierre et de bois, assemblés en spirales majestueuses comme une prière devenue sculpture. Rien ne bouge. Rien ne vit. Et pourtant, ça aspire les regards comme une oreille aspire une vérité facile.

Dans la foule, des milliers de corps basculent en avant, presque au même rythme.

— Oh...

— Regarde...

— C'est... c'est lui...

Des rires montent, nerveux. Des sanglots aussi, déjà, sans raison claire. Les loups de la planète de *Déguisé* se fondent dans l'ombre des rangées, de la laine sur le dos, le regard trop calme, la respiration trop bien tenue. Ils savent se tenir. Ils savent attendre.

Miroirine, elle, ne se penche pas. Elle reste droite, lisse, nette, son corps-miroir renvoyant des éclats qui gênent les yeux autour d'elle. Elle observe. Elle classe. Elle compte.

À côté, *Keurdarticho* tremble comme s'il avait froid alors qu'il n'a pas froid. Ses feuilles frémissent. Son cœur, enfermé sous ses couches végétales, cogne déjà trop fort.

— Je sens un truc, souffle-t-il. Je sens... je sens une chaleur. Comme si... comme si ça venait de l'intérieur.

Miroirine tourne légèrement la tête.

— Ou comme si on te la mettait dessus.

— Non. Non, c'est... c'est doux.

— Le poison aussi, parfois.

Il ne répond pas. Il ne veut pas entendre. Il veut sentir.

Et là, la *Bulle* change encore.

L'opacité se déchire, juste assez pour qu'une silhouette apparaisse. Une arrivée conçue pour être vue. Pour être reçue.

Une adjointe à la présidente *Sentimentale* se matérialise au milieu du stade, visible de tous comme une évidence.

Elle n'a pas de pas. Elle glisse.

Elle est faite de miel.

Pas un miel figé. Un miel vivant, liquide, tentaculaire. Une matière dorée qui a choisi une forme humanoïde par politesse, mais qui ne s'y limite pas : des dizaines de tentacules de miel s'étirent autour d'elle, s'allongent comme des phrases, se replient comme des promesses. Sa présence est tendre et terrifiante à la fois, parce que sa tendresse a une autorité.

Elle se nomme *Émotionnelle*.

Et quand elle parle, c'est comme si le stade se souvenait soudain qu'il a un cœur.

— Regardez-le.

Sa voix ne crie pas. Elle n'a pas besoin. Elle entre. Elle se pose. Elle s'infilte comme une musique qu'on connaît déjà sans l'avoir apprise.

Ses tentacules s'allongent, touchent les bords du stade, effleurent des milliers de personnes, caressent des joues, des fronts, des épaules, des mains, des nuques. Elle ne choisit pas au hasard : elle passe partout, et ce "partout" devient un tri.

À chaque effleurement, les réactions explosent.

Une femme tombe en arrière en riant, les yeux grands ouverts.

Un homme se met à pleurer comme s'il venait de perdre une planète dont il serait le roi.

Deux inconnus s'enlacent en haletant, comme s'ils avaient attendu ce contact toute leur vie.

Des transes commencent, sans tambour, sans musique, juste avec des mots et du miel.

— *Trésor de création...* reprend *Émotionnelle*, en levant une main qui n'est plus une main mais un filament doré. *Trésor de création* est l'esprit du *Roi*. Et l'esprit du *Roi* n'est pas une chaîne. Ce n'est pas une punition. Ce n'est pas une moralisation. Ce n'est pas une contrition qu'on vous colle au front pour que vous marchiez tête basse.

Elle sourit, et ce sourire a la douceur d'une mère... mais le tranchant d'un ordre.

— Le but du *Roi*, c'est la relation. La relation tendre. La relation émotive. La relation vraie. Il ne vous veut pas propres. Il vous veut proches.

Le stade frémit. Les corps réagissent avant les cerveaux.

Les tentacules continuent.

Des milliers de personnes se mettent à se serrer, à se faire des câlins, à s'accrocher comme si la gravité s'était déplacée d'un coup, passant de la planète au voisin.

Keurdarticho se brise, sans bruit. Il pleure.

— C'est ça... dit-il. C'est... c'est ça que je cherchais. Une tendresse... sans calcul.

Il se penche vers quelqu'un, n'importe qui, et ses feuilles enveloppent un bras humain, puis un autre. Il s'accroche. Il sanglote. Il rit en même temps. Sa poitrine végétale se soulève comme si elle voulait s'ouvrir.

Miroirine regarde, glaciale.

Une tentacule finit par l'atteindre.

Elle lui colle au flanc, glisse sur son torse miroir, laisse une traînée dorée.

Miroirine ne tressaille même pas.

Elle essuie.

Lentement.

Avec dégoût.

— Beurk, lâche-t-elle, presque amusée. Ça colle.

Keurdarticho tourne la tête vers elle, les yeux humides.

— Tu... tu sens rien ?

— Si. Je sens du miel.

— Non, je veux dire... la... la tendresse.

Miroirine incline légèrement son visage-miroir. Son reflet attrape des fragments de la statue.

— Je sens surtout qu'on vous pilote.

Dans la foule, des loups déguisés rient aussi, mais leur rire n'a rien de tendre. Ils font semblant de tomber. Ils font semblant de pleurer. Ils savent jouer le théâtre de l'émotion mieux que les vrais émus, parce qu'ils n'ont pas besoin d'être en transe pour imiter.

Émotionnelle, elle, continue, charismatique, souveraine, tendre comme une autorité qui ne se justifie pas.

— Vous avez cru que le *Roi* voulait vous écraser avec des règles. Vous avez cru qu'il voulait vous humilier pour le plaisir. Vous avez cru qu'il voulait vous voir vous restreindre.

Ses tentacules se dressent, et le stade retient sa respiration.

— Mais le *Roi* veut vous aimer. Il veut être avec vous. Et *Trésor de création* est là, en chacun de nous, pour rendre cette relation possible. Pour rendre cette tendresse possible.

Autour, les gens se serrent plus fort. Ça devient une marée d'étreintes, un océan de bras. Des joues se collent. Des fronts se touchent.

Keurdarticho se jette dans un câlin collectif, sans même comprendre à qui il s'accroche. Il pleure comme un enfant.

— Merci... merci... merci...

Miroirine le fixe, choquée, mais pas surprise. Elle a ce regard de quelqu'un qui voit la ficelle et qui s'étonne toujours que les autres ne la voient pas.

— Reprends-toi, souffle-t-elle.

Il ne l'entend pas.

Ou il ne veut pas.

Émotionnelle baisse légèrement la voix, et c'est là que ça devient pire, parce que le stade se tait d'instinct.

— Et maintenant... une prophétie.

Le mot tombe comme un couteau dans une mousse.

— Des personnes vont choisir la tendresse plutôt que la violence.

Les gens frissonnent.

— Des personnes vont arrêter de se protéger avec des dents. Elles vont se protéger avec des bras.

Des larmes coulent partout. Pas des petites. Des grosses. Des vraies. Des larmes qui ruissellent le long des joues et tombent sur les marches, sur les sièges, sur le sol.

— Et c'est maintenant.

Elle tend ses tentacules, et l'opacité réagit comme si elle avait reçu un signal.

— Maintenant, deux mille personnes vont lever la main.

Un murmure traverse le stade.

— Deux mille, répète *Émotionnelle* avec un calme qui ne discute pas. Pas mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf. Pas deux mille trois. Deux mille.

Miroirine plisse ses yeux de miroir.

— *Deux mille*, répète-t-elle à voix basse. *Tiens donc*.

— Touchées par l'esprit du *Roi* : *Trésor de création...* poursuit *Émotionnelle*. Et elles vont recevoir cette tendresse pour pouvoir la répandre dans l'univers.

Elle sourit.

Et dans ce sourire, il y a une douceur... mais aussi une mécanique.

— Si vous voulez choisir et répandre la tendresse... levez la main.

Le stade explose.

Des mains se lèvent partout.

Mais l'opacité se lève seulement par endroits, par fenêtres précises, comme si la transparence elle-même avait une règle de comptage.

Et soudain, on ne voit plus "des milliers de mains".

On voit un tableau.

Deux mille mains visibles.

Exactement.

Parfaitement.

Comme une statistique devenue cérémonie.

Miroirine ricane.

Un rire sec, court, presque cruel.

— Voilà, dit-elle. La *Bulle* vient de faire du montage en direct.

Keurdarticho lève la main.

Il la lève haut.

Il pleure.

Il tremble.

Il sourit.

— Je veux... je veux répandre la tendresse... balbutie-t-il. Je veux être... je veux être quelqu'un de doux.

— Tu es en train d'être quelqu'un de manipulé, répond *Miroirine*.

Il n'écoute plus. Il n'a plus de place en lui pour la contradiction. Ses feuilles sont collées à d'autres corps. Ses joues végétales sont humides.

La séance s'achève comme elle a commencé : par une sensation de destin.

Émotionnelle s'incline légèrement, et ses tentacules se rétractent avec une lenteur étudiée. La foule gémit presque de perdre le contact, comme un enfant qu'on éloigne d'un caprice.

Elle glisse vers les coulisses.

L'opacité se referme à moitié.

La statue de *Trésor de création* reste là, gigantesque, muette, décorative... mais centrale. Comme si tout devait revenir à elle.

La foule continue de pleurer, de rire, de s'enlacer. Les loups, eux, profitent du chaos émotionnel : on ne remarque pas un prédateur quand tout le monde se prend pour un agneau. Eux y compris.

Miroirine ne bouge pas tout de suite.

Elle se concentre.

Elle rassemble ses forces. Elle force son regard à travers les couches d'opacité comme on force une serrure.

Je dois voir. Je dois comprendre. Je ne suis pas venue ici pour applaudir un décor.

Elle fixe la zone des mains levées.

Et elle voit.

Ce n'est pas une impression. Ce n'est pas un délire.

Des traits.

Des filaments.

Une substance couleur chair, presque organique, presque vivante, qui part de chaque main levée. Comme si la peau transmettait quelque chose. Comme si la tendresse avait une matière.

Les flux fendent l'opacité.

Ils traversent.

Ils vont droit vers la statue.

Ils s'y collent.

Ils se mêlent aux spirales de LED, glissent le long des courbes, descendent... descendent... descendent, attirés par une logique de drainage.

Sous la statue, le flux plonge.

Direction les poteaux métalliques qui soutiennent la
Bulle.

Miroirine sent une froideur la traverser.

— Je le savais, murmure-t-elle. Je le savais.

Keurdarticho a toujours la main levée, comme si elle s'était verrouillée en position "oui".

Miroirine attrape sa main.

Fort.

— Aïe ! gémit-il, surpris, comme réveillé d'un rêve trop doux.

— Descends, dit *Miroirine*. Maintenant.

— Mais... mais je...

Elle le secoue, juste assez pour faire tomber une larme de son visage végétal.

— Tu es en train de donner quelque chose, *Keurdarticho*. Tu ne sais pas quoi. Tu ne sais pas à qui. Et tu appelles ça de la tendresse.

Il cligne des yeux.

— C'était... c'était beau.

— Les pièges le sont toujours.

Elle le tire.

Il résiste une demi-seconde, pas par force, par nostalgie.

La foule les bouscule. Des bras cherchent encore des bras. Des gens tombent de fatigue émotionnelle, s'asseyent par terre, rient en pleurant, pleurent en riant.

Un loup déguisé les frôle. Sa laine accroche la traînée de miel sur le flanc de *Miroirine*. Il ne s'excuse pas. Il glisse, discret, comme une mauvaise pensée.

Miroirine ne le quitte pas des yeux.

— On sort.

— Où... où va *Émotionnelle* ? balbutie *Keurdarticho*. Je veux... je veux lui parler.

— Bien sûr que tu veux, dit *Miroirine*. Et c'est exactement pour ça qu'on sort.

Ils descendent les grands escaliers de barbapapa, marche après marche, au milieu d'une marée humaine qui dégouline d'affection.

Keurdarticho trébuche.

— Attends... attends... j'ai l'impression que... que je perds quelque chose.

— Tu perds ton illusion, répond *Miroirine*. Et c'est sain.

Il respire fort, comme s'il venait de courir.

— Je me sens vide.

— Tu te sens pompé, corrige-t-elle.

Il la regarde enfin vraiment.

— Tu crois que... que c'est dangereux ?

Miroirine serre sa main plus fort et accélère.

— Je crois que c'est voulu.

Ils atteignent une zone où l'opacité est plus épaisse, comme un rideau de service. Là, le bruit du stade devient sourd. La tendresse devient lointaine. On n'entend plus que des pulsations, des hurlements étouffés, des sanglots étirés.

Keurdarticho se frotte les feuilles, comme s'il essayait d'enlever une sensation.

— J'ai encore du miel sur moi.

— Tu as surtout encore le goût, dit *Miroirine*. Et le goût, c'est ce qui te fera revenir si tu ne réfléchis pas.

Elle le pousse vers la sortie.

Ils franchissent une membrane d'air. Une porte qui n'est pas une porte. Un passage qui ressemble à un soupir.

Dehors, le monde paraît brutal.

L'air est plus froid. Plus sec.

Le décor de la *Bulle* gronde derrière eux.

Keurdarticho chancelle.

— Je... je n'ai pas envie de retourner là-dedans, dit-il, surpris par ses propres mots.

— Normal. Tu réalises.

Miroirine lève la tête.

Elle cherche.

Elle repère, au loin, l'ombre des poteaux métalliques, les structures qui soutiennent la *Bulle*. Et sur certaines surfaces, à peine visibles, des reflets... comme une humidité couleur chair, qui n'a rien à faire là.

Elle inspire.

Je l'ai vu. C'est réel. Ils prennent quelque chose. Et ils l'envoient là-dessous.

Keurdarticho essuie encore ses joues.

— Pourquoi... pourquoi deux mille ? Pourquoi pas tout le monde ?

— Parce que le chiffre rassure, dit *Miroirine*. Et parce que l'opacité peut fabriquer un faux miracle visible, mais seulement en quantité contrôlée.

Il déglutit, enfin lucide, enfin honteux.

— Et moi... j'ai levé la main.

— Oui.

— Je suis stupide.

— Non, dit *Miroirine*. Tu es exactement le profil qu'ils cherchent.

Il se fige.

— Le profil... qu'ils cherchent ?

Miroirine le tire vers l'ombre d'un mur, loin des flux de sortie, loin des gens encore collants de tendresse.

— Tu cherches l'âme sœur. Tu cherches une chaleur. Tu cherches une relation. Tu es affamé de douceur.

Elle pointe la *Bulle* du menton.

— Eux, ils vendent de la douceur comme on vend un billet. Et pendant que tu achètes, tu payes avec toi-même.

Keurdarticho tremble.

— Alors on fait quoi ?

Miroirine regarde encore les poteaux. Ses yeux-miroirs accrochent un détail : des traces, fines, presque veineuses, qui descendent vers les fondations.

— On descend aussi.

Elle serre sa main.

— Pas pour se faire caresser. Pour regarder où ça va.

Il avale sa salive. Son corps végétal veut reculer. Son cœur, lui, veut comprendre.

— D'accord, murmure-t-il. Mais... je veux juste... je veux juste une chose.

— Dis.

— Si je retombe dans la transe... si je recommence à pleurer comme un idiot...

Miroirine le fixe, sèche.

— Je te traîne encore.

Il hoche la tête, minuscule, humble, presque enfant.

— Traîne-moi, alors.

Elle tourne déjà, déterminée, et l'entraîne le long des structures, vers l'endroit où les spirales de la statue plongent sous le sol, direction les poteaux métalliques qui soutiennent la *Bulle*.

Derrière eux, le stade continue de pleurer.

Devant eux, le mystère va devenir évident.

Flou

Le vide autour de la forteresse n'a plus la neutralité du cosmos. Il a une teinte malade, comme un fruit qui aurait fermenté trop longtemps. Des filaments d'ombre s'y accrochent, et par moments, un frisson passe : pas un courant d'air, plutôt une mémoire de pourriture.

Au centre, *Pourri* occupe tout.

Ce n'est pas une planète, et pourtant il a la rondeur d'un monde. C'est une masse si gigantesque qu'on dirait dix planètes compressées, collées, gonflées d'un seul souffle. Sa surface bouge par lentes vagues, comme une peau qui digère. Des crevasses s'ouvrent, se referment, et laissent suinter des brumes lourdes qui n'ont rien à faire dans l'espace, sauf que *Pourri* impose ses lois.

Face à lui, *Flou* est petit : deux mètres de hauteur, une silhouette fine, une lumière trop propre pour être honnête. Il flotte, droit, le menton légèrement relevé, comme un roi qui se souvient qu'il doit être regardé. Mais sa lumière, ici, ne domine rien. Elle tremble parfois, à peine, comme si elle craignait de se refléter sur cette chair cosmique.

Pourri parle. Avec des mots, nets, posés, parfaitement compréhensibles. Et à chaque syllabe, l'air inexistant semble se remplir d'odeurs impossibles : fosse septique, viande oubliée, fruit éclaté et moisi, eau croupie dans une cave.

— Tu arrives tard.

La phrase s'accompagne d'une bouffée de charogne douceâtre, presque sucrée, qui s'accroche à la gorge de *Flou* comme une main collante.

Flou laisse un sourire glisser sur son visage, une courbe maîtrisée, calibrée pour inspirer confiance ou crainte selon l'angle.

— Je viens quand c'est utile.

Il voudrait que ça sonne comme un ordre. Mais l'odeur qui plane raconte autre chose : ici, les mots de *Flou* sont des décorations.

— Tu viens surtout quand tu as besoin de moi, répond *Pourri*.

Cette fois, c'est une odeur de lait tourné mêlé à du métal rouillé. *Flou* cligne des yeux, comme si l'odeur venait de se rapprocher trop vite.

— Nous sommes proches, dit *Flou*, et il force sa voix à rester lisse. On est presque au bout. L'arme... fonctionne. La

première galaxie a déjà disparu. Sans débris. Sans trace. Juste un manque.

— Oui, souffle *Pourri*.

Le “oui” est accompagné d’une senteur de cave humide et de champignons écrasés. *Flou* sent son propre calme se fissurer, et il déteste ça. Il aime quand ses émotions obéissent. Ici, elles obéissent à un autre.

— Et maintenant, poursuit *Flou*, on vise mieux. On vise plus symbolique. La galaxie du roi *Paix*. Une galaxie pleine de planètes paisibles. Des habitants qui respirent sans regarder derrière eux. Des routes sans pièges. Des nuits sans alarme.

Il prononce “paisibles” comme on prononce “fragiles”, et une satisfaction froide lui traverse la poitrine.

— Tu as encore ce ton de chef, dit *Pourri*.

Chaque mot traîne une odeur différente, comme un assortiment : compost chaud, œufs pourris, sucre brûlé qui vire au rance.

— Je le vois quand tu veux te convaincre que tu décides.

Flou serre les dents. *Ne pas réagir. Ne pas lui donner le plaisir.*

— Je décide, répète-t-il.

— Tu proposes, corrige *Pourri*, et cette correction s'accompagne d'un souffle d'égout et de graisse froide. Tu rêves. Tu enjolives. Puis tu viens ici... pour te recentrer.

Flou voudrait reculer, mais il avance d'un demi-mètre, comme si l'approche pouvait remplacer le pouvoir.

— Tu as de l'influence, dit-il. Tu as... des accès. Tu fais bouger des choses que même mes troupes ne savent pas déplacer.

— Et toi, tu as des armées, répond *Pourri*.

Une odeur de cuir mouillé et de poisson ancien se répand, insistante.

— Des trompeurs, des lueurs, des couloirs. Mais tu as peur des choses qui ne se trompent pas.

Le mot "peur" pique. Il entre sous la peau.

— Je n'ai peur de rien, lâche *Flou*.

— Mens mieux, dit *Pourri*.

La phrase apporte une senteur de linge oublié dans un seau, avec ce petit goût de moisissure qui te donne la nausée avant même de l'identifier.

— On n'a pas le temps pour tes jeux, rétorque *Flou*.

Il fait tourner sa main, et l'espace devant lui se tend, prêt à devenir image. Mais il le retient encore, comme s'il voulait d'abord obtenir l'accord implicite de *Pourri*.

— Il manque encore des éléments pour finaliser l'arme, concède-t-il. Des réglages. Des verrous. Des alignements. Mais on y arrive.

— Bien, dit *Pourri*.

Cette fois, l'odeur est celle d'un fruit trop mûr éclaté sur du bois humide. Ça devrait être banal, presque domestique, et c'est justement ça qui fait frissonner : *Pourri* rend le banal toxique.

— Parle-moi de ce qui te gêne, ajoute-t-il.

Flou hésite. Il déteste dire les noms qui lui échappent. Pourtant, l'endroit lui arrache la vérité comme on arrache une dent.

— *Pasteure*.

Le nom sort, lourd. Il voudrait qu'il tombe proprement, mais il tombe dans la boue.

— Elle bouge, dit *Flou*. Elle enquête. Elle a cette manière d'entrer dans les choses. Elle ne se contente pas des rumeurs. Elle suit les traces. Et je ne sais pas si... au moment voulu... elle sera de notre côté.

— Tu te méfies d'elle parce qu'elle ne t'admire pas, répond *Pourri*.

Une odeur de poussière humide et de viande froide accompagne le verdict.

— Je me méfie d'elle parce qu'elle est une fissure, réplique *Flou* plus vite, trop vite. Une fissure dans le scénario. Elle se croit missionnée. Elle ose parler du *Roi* comme d'une réalité, pas comme d'un slogan.

Il sent sa lumière durcir, comme si le dégoût pouvait servir d'armure.

— Les espions de *Déguisé* la suivent, rappelle *Pourri*.

Et chaque mot vient avec son propre poison : d'abord une odeur de plastique brûlé, puis de fumier gorgé d'eau, puis de sucre rance.

— Ils m'ont rapporté des choses. Elle avance. Oui. Mais elle avance dans un terrain qui la dépasse.

— Ils ont dit quoi, exactement ? demande *Flou*.

La question sonne presque humble, et il s'en veut aussitôt.

— Qu'elle s'approche des mauvaises pistes et des bonnes en même temps, répond *Pourri*, et l'odeur de cave revient, plus épaisse. Qu'elle a déjà compris qu'une disparition laisse des

miettes. Pas des débris visibles. Des incohérences. Des trous dans la logique. Et qu'elle s'accroche à ces trous comme si c'était une preuve.

Flou fait un pas, puis un autre, nerveux.

— Elle ne doit pas être là quand on déclenche la seconde disparition. Elle ne doit pas être dans l'axe. Elle ne doit pas...

— Elle sera là où elle doit être, coupe *Pourri*.

La coupure arrive avec une odeur de bile et de fer.

— Et toi aussi. Le vrai problème, *Flou*, ce n'est pas *Pasteure*.

Un silence s'étire. *Flou* déteste quand *Pourri* laisse de l'espace : il le remplit toujours avec une terrible révélation.

— C'est quoi, alors ? crache *Flou*.

— *Trésor de création*, dit *Pourri*.

Le nom est un coup. Et l'odeur qui l'accompagne est différente des autres : pas seulement sale, mais profonde, comme si la pourriture imitait quelque chose de plus ancien, un avertissement venu d'avant les mots. Un mélange d'orange sur une terre pourrie, de parfum renversé dans une fosse, de lumière passant sur une ombre moisie.

Le corps de *Flou* réagit avant son esprit.

Il tremble.

Pas un frisson discret. Un tremblement qui déforme sa lumière, qui la fait baver autour de lui, comme une lampe qui a peur d'éclairer.

— Non, souffle-t-il. Non... pas lui.

Il recule d'un mètre, puis encore. Son visage perd son masque une seconde, et dessous il n'y a pas un roi : il y a un être qui se souvient de ce qu'il fuit.

— Il est actif, continue *Pourri*.

Une odeur de pluie sur des déchets s'élève.

— Il prépare une contre-attaque.

— Quelle contre-attaque ? demande *Flou*, trop vite, trop haut.

— Je ne te le dis pas, répond *Pourri*.

Et cette fois, l'odeur est presque tendre dans son horreur : pain moisi, vieux vin devenu vinaigre.

Flou fixe l'immensité devant lui, les yeux écarquillés.

— Tu sais et tu ne me le dis pas ?

— Je sais certaines choses, confirme *Pourri*, et la confirmation porte un goût d'égout tiède. Et je veux que tu restes utile. La peur te rend utile. Pas la connaissance. La peur.

Flou avale sa salive. *Il me tient. Il me tient.* Il voudrait se fâcher, mais il sent déjà que sa colère glisserait sur *Pourri* comme une goutte sur une pierre sale.

— Je ne peux pas... murmure-t-il. Je ne peux pas penser à *Trésor de création*. Quand j’entends ce nom, j’entends l’esprit du *Roi*. J’ai l’impression que tout est vu. Pesé. Jugé.

Sa voix se brise sur le dernier mot.

— Ça me terrifie.

— Alors sens, dit *Pourri*.

Et l’odeur qui accompagne “sens” est un redoutable ordre en soi : carcasse au soleil, terre retournée pleine de vers, sucre qui tourne.

Un fin filet de pourriture se détache de la masse, précis comme une aiguille. Il touche *Flou* au torse, sans le blesser, sans le salir visiblement. Juste assez pour lui remplir le nez.

Flou ferme les yeux.

Il savoure.

La nausée devrait le repousser, mais elle le calme. L’odeur fait écran. Elle le détourne de la peur qui le dévore. Il inspire comme on boit une drogue.

— Oui... murmure-t-il. Oui... ça m’aide.

— Ça t'éloigne de lui, précise *Pourri*, et une odeur de linge pourri trempé dans l'huile accompagne la phrase. Ça t'éloigne de lui.

Flou rouvre les yeux. Sa lumière se stabilise. Il reprend son masque. Il reprend son rôle. Il se raccroche à la l'odeur, parce que l'odeur-là ne prononce pas de noms.

— On se concentre, dit-il. On finit l'arme. On prend la galaxie du roi *Paix*. On la fait disparaître comme l'autre. Sans preuve.

Il lève la main, et l'espace devant eux se plisse.

Un hologramme jaillit : immense, translucide, plein de lignes, de points, de trajectoires. Des allers et venues de troupes autour d'un centre. Des ports cachés. Des couloirs d'approvisionnement. Des planètes-usines. Des relais.

— Voilà mes troupes, dit *Flou*, et sa voix reprend du rythme. Mes relais. Mes ports. Mes rotations autour du noyau de l'arme. Et là, les transports d'essence. Là, les détours. Là, les fausses pistes.

— C'est joli, dit *Pourri*.

Le mot "joli" arrive avec une odeur vraiment rance, comme une moquerie parfumée.

— C'est ton organisation. Et c'est ton illusion.

Flou pointe une zone où les lignes tremblent.

— Là, c'est la zone de risque. Les rapports disent que *Pasteure* a mis le nez dedans. Elle a des accès. Elle sait frôler les frontières. Elle sait se glisser entre deux vérités.

— Et tu veux l'écarter, constate *Pourri*.

Odeur : métal mouillé, algues mortes.

— Oui.

— Tu ne peux pas.

Deux mots, et une bouffée d'œuf pourri qui te coupe le souffle. *Flou* serre le poing si fort que sa lumière se contracte.

— Je peux la faire douter, dit-il, presque en défi.

— Tu peux essayer, répond *Pourri*.

Odeur : fumier chaud, fruit fermenté.

La nuance est claire : *Pourri* ne donne pas d'ordre à *Flou* comme un supérieur hiérarchique. Il le fait comme une force de gravité. On ne discute pas avec la gravité. On s'y adapte, ou on tombe.

Flou inspire une fois, puis deux. Il se force à être stratégique, parce que la stratégie est la seule manière élégante d'obéir.

— Alors on garde le mystère, dit-il. On la laisse courir après des miettes pendant qu'on verrouille les derniers éléments. Il manque encore certaines fréquences. Certains alignements. Mais on y est presque.

Il coupe une partie de l'hologramme, agrandit un endroit, et l'absence devient plus visible. Une zone noire, parfaite, qui semble aspirer les regards.

— Disparition numéro deux, prévue murmure *Flou*. La galaxie de *Paix*. Une galaxie qui croit être protégée parce qu'elle est douce.

— Parfait, dit *Pourri*.

Et l'odeur qui accompagne "parfait" est presque triomphante : cave saturée, viande marinée dans la moisissure, putréfaction

L'hologramme tremble légèrement, comme si l'image elle-même avait peur d'être vraie.

— Et quand *Trésor de création* bougera... commence *Flou*.

Sa voix accroche. Son corps se tend. Le tremblement veut revenir.

— Quand il tentera quelque chose, reprend-il, on aura déjà gagné. On aura déjà prouvé que le *Roi* ne protège pas. Que la paix disparaît. Que tout peut être arraché.

— Tu n’as pas compris, dit *Pourri*.

Odeur : eau croupie, fer, souffle d’égout.

— Tu ne prouves rien. Tu salis. Tu infectes. Tu corromps. C’est tout.

Flou ravale sa réplique. *Il a raison, et je déteste ça*. Sa lumière vacille une fraction, puis il la force à briller, comme on force un sourire devant un public hostile.

— On accélère les rotations, dit-il. On double les convois. On fait circuler les troupes comme un ballet. Et surtout... on garde *Pasteure* sous surveillance.

— Elle n’est pas ton problème principal, répète *Pourri*.

Cette fois, l’odeur est plus fine, plus ciblée : un fil de pourriture acide qui se glisse sous le palais.

Flou se fige.

— Alors c’est quoi, mon problème principal ?

Pourri laisse un temps, juste assez pour que *Flou* entende son propre cœur, et juste assez pour que l’odeur de charogne s’installe comme un plafond.

— Ton problème principal, *Flou*, c’est que tu sais, dit-il enfin.

— Je sais quoi ?

— Que dès que *Trésor de création* bouge, tes plans s'anéantissent.

L'odeur qui suit ces mots est terrible, parce qu'elle n'écrase pas : elle persuade. Elle enveloppe.

— Que dès que l'esprit du *Roi* s'approche, tu redeviens ce que tu es vraiment. Un mensonge qui tremble.

Flou tremble. Il ne peut pas s'en empêcher. Sa lumière se dilate, puis se resserre, comme un animal pris au piège.

Et *Pourri* conclut, calmement, avec une douceur saturée de moisissure :

— Maintenant, travaille. Finis l'arme, c'est-à-dire perfectionne-la et ré-arme-là. Et laisse-moi gérer ce qui te dépasse.

L'hologramme tourne, glacé, rempli d'armées en marche autour d'une odeur de pourriture.

Et dans cette odeur impossible qui flotte sans air, *Flou* se raccroche à une seule certitude : il ne peut pas résister à *Pourri*. Pas ici. Pas maintenant. Pas quand le nom de *Trésor de création* existe.

Sous-Sols De La Bulle

La descente dans les sous-sols se fait comme une chute dans un dessert trop sucré.

Tout colle.

Les marches sont en barbapapa tassée, compactée par des milliers de pas. Une matière rose, pâle, presque tendre, mais qui s'accroche aux semelles et tire, comme si la planète refusait qu'on parte vraiment. Au-dessus, *La bulle* respire encore, très loin, un souffle flou qui donne l'impression que l'air est rempli de mains levées.

Ici, c'est autre chose.

Une immense grotte s'ouvre, énorme, arrondie, comme un ventre. Les parois sont faites de barbapapa striée, veinée de filets de miel figé. Des stalactites sucrées pendent du plafond, brillent faiblement, et quand une goutte tombe, elle ne tombe pas : elle se dépose, doucement, comme une caresse qui choisit sa cible.

Pasteur avance en tête.

Son pas est sûr, presque militaire, mais il y a dans sa posture une jubilation froide. Derrière elle, les douze hommes suivent, serrés, dociles, les yeux trop attentifs,

comme s'ils cherchaient l'ordre avant même qu'il soit prononcé. Ils portent encore sur la peau une fatigue émotionnelle, une sorte de moiteur intérieure, comme si *La Bulle* les avait léchés.

Autour, des loups.

Des loups de la planète de *Déguisé*, déguisés à la perfection, la laine propre, le regard neutre, le sourire poli. Ils ne font pas de bruit. Ils sont là comme un décor qui écoute. Parfois, on en voit un cligner lentement des yeux, et on a l'impression qu'il retient quelque chose derrière ses paupières.

Au fond de la grotte, il y a une zone plus sombre, plus dense.

Un réseau de tuyaux translucides descend du plafond comme des racines. À l'intérieur, on devine encore des filaments couleur chair qui glissent, très lentement, comme si la matière hésitait à se séparer de ceux qui l'ont produite.

Une silhouette attend là.

Émotionnelle.

Elle n'a pas besoin d'estrade ici. La grotte est déjà une scène. La barbabapa, déjà un rideau. Et elle, au centre, est un phénomène.

Elle se tourne vers eux, et son sourire est si large qu'on dirait qu'il veut envelopper tout le monde. Ses tentacules bougent avec une douceur calculée, comme s'ils caressaient l'air pour le calmer avant de parler.

— Vous avez bien aimé la séance, dit *Émotionnelle*.

Sa voix ne frappe pas. Elle glisse. Elle se pose sur la peau comme du miel tiède.

Pasteure ne répond pas tout de suite. Elle regarde les tuyaux, les filaments, la matière couleur chair.

Ses douze hommes s'arrêtent d'un seul mouvement, comme si une commande silencieuse venait de tomber dans leurs nuques.

Un loup se place légèrement sur le côté, sans avoir l'air de se placer. Il observe.

— On n'est pas là pour aimer, dit *Pasteure*. On est là pour comprendre.

Elle prononce le mot comme une lame : comprendre.

Émotionnelle rit, un petit rire qui ressemble à une musique publicitaire.

— Oh... toi, tu es délicieuse. Tu veux le secret. Tu veux la mécanique. Très bien.

Elle tend un tentacule vers le réseau de tuyaux.

— Vous avez vu, là-haut, pendant le spectacle dans *La Bulle*... cette substance.

Un des hommes de *Pasteure* avale sa salive. Ses yeux bougent vite, comme s'il revoyait des images.

— La... la couleur chair, murmure-t-il.

— Oui, dit *Émotionnelle* avec satisfaction. La couleur chair que je vous ai laissé voir à vous seuls. Presque organique. Presque vivante. Elle se forme quand les émotions atteignent un certain seuil. Pas une petite émotion. Pas un sourire de politesse. Pas un “ça va” automatique. Non.

Elle approche un tentacule de sa propre poitrine, comme pour sentir.

— Il faut un maximum. Une saturation. Une vague. Une noyade. Quand l'être déborde, il émet. Et ce qui sort... on le capte.

Pasteure plisse légèrement les yeux.

— Et ça s'appelle comment.

Émotionnelle ouvre les bras, théâtrale.

— *Chairdepoulium*.

Le mot tombe dans la grotte et tout le monde l'entend comme un nom interdit. Même les loups semblent se figer une fraction de seconde.

— *Chairdepoulium*, répète *Émotionnelle* en savourant. C'est beau, non ? C'est tendre. C'est charnel. C'est... rentable.

Un des douze hommes fait un pas malgré lui.

— Vous... vous le fabriquez... comment, exactement ?

Émotionnelle tourne la tête vers lui, comme si elle venait de repérer un enfant qui pose une question trop sérieuse.

— On ne le fabrique pas. On le récolte. On crée les conditions. On crée le décor. On crée la pression. On met les êtres en situation de produire. Et ensuite...

Elle pointe du tentacule les tuyaux translucides.

— Ça descend. Ça coule. Ça s'égoutte de l'âme.

Un frisson traverse les douze hommes. Ils ne veulent pas le montrer, mais ils sont humains. Ils ont peur d'avoir déjà donné quelque chose sans le savoir.

Pasteure garde sa posture. Elle ne cligne pas.

— Et ça va où.

Un loup bouge à peine. Un mouvement de mâchoire. Rien d'autre.

Émotionnelle sourit, et soudain son sourire ressemble moins à une caresse qu'à une porte fermée.

— Ah. Voilà. La question qui pique.

Elle recommence à parler doucement, mais il y a dans sa douceur une précision froide.

— Le *Chairdepoulium* est envoyé. Par des vaisseaux. Des vaisseaux du souverain *Déguisé*.

Les loups ne réagissent pas, mais l'air change. On sent que ce nom a un poids.

— C'est du commerce, ajoute *Émotionnelle*. Très simple. Très propre. Très discret. Et l'acheteur...

Elle lève un tentacule, comme pour suspendre la phrase.

— L'acheteur est secret.

Un homme tente :

— Même vous... vous savez pas ?

Émotionnelle incline la tête, presque attendrie.

— Même moi, je ne sais pas. Et c'est très bien comme ça. Moins on sait, plus on vit longtemps.

Pasteure se tourne légèrement vers ses douze hommes.

— Écoutez. Regardez. Retenez.

Le ton est celui d'un ordre. Et dans le fond, il y a autre chose : une satisfaction de domination. *Pasteure* aime quand ils obéissent. Elle aime quand ils deviennent des preuves de son autorité.

Un bruit se fait entendre au fond de la grotte.

Un cliquetis intime.

Comme une bague sur une chaîne.

Les loups s'écartent.

Et elle arrive.

La présidente *Sentimentale*.

Elle entre comme une douceur officielle, escortée par des gardes du corps qui ont l'air d'être des murs. Son bouton, planté sur son cœur, est en mode tendresse. On le voit, on le sent : l'air autour d'elle devient plus moelleux, comme si la planète, d'un coup, décidait d'être gentille.

Elle est habillée de miel et de barbabapa.

Le miel coule sur elle sans tomber. La barbabapa s'accroche à ses épaules comme un manteau de nuage sucré. Et pourtant, malgré cette tenue de tendresse, son regard n'est pas naïf. Il est économique. Calculateur. Professionnel.

Elle sourit à *Pasteure*.

Et, dans ce sourire, il y a une révélation : ce n'est pas juste une planète d'émotions. C'est une usine.

— *Pasteure*, dit *Sentimentale* avec une voix tendre, presque maternelle. Je suis vraiment navrée... navrée de la disparition de la *Galaxie merveilleuse*.

Les mots sont doux. Ils pourraient être sincères. Mais on sent, derrière, le chiffre.

— C'était une galaxie remplie de planètes aux fortes émotions, continue-t-elle. Des planètes... riches. Expressives. Faciles à stimuler. C'était un trésor pour les échanges commerciaux.

Elle pose sa main sur sa poitrine, juste au-dessus du bouton en mode tendresse, comme si elle montrait qu'elle souffre.

— Et maintenant... un trou noir. Plus de routes. Plus de contrats. Plus de flux.

Émotionnelle reste immobile, comme une statue vivante qui écoute sa patronne.

Pasteure observe. Ses douze hommes aussi. Et les loups... les loups écoutent comme si l'air était un rapport.

Sentimentale s'avance, toujours escortée, et sa voix reste tendre.

— Je veux aider votre enquête, *Pasteure*. Pour ces raisons économiques. Je veux retrouver ce qui est perdu. Je veux comprendre qui a coupé ce commerce.

Un garde du corps fait un pas, juste pour rappeler qu'il surveille.

Un des douze hommes, celui qui n'arrive pas à arrêter ses questions, se redresse.

— Madame la présidente... dit-il avec prudence. Ce liquide... *Chairdepoulium*. Qu'est-ce que ça fait, exactement ?

Un silence tombe.

Sentimentale le regarde.

Son sourire reste doux. Mais ses yeux changent. Ils deviennent très simples. Très clairs. Très dangereux.

— Oh, mon petit, dit-elle, et le mot “petit” caresse et écrase en même temps. Tu veux des précisions.

Il hésite.

— Oui... enfin... c'est juste que...

Sentimentale s'approche encore, et l'odeur de miel devient presque écœurante. Trop sucrée. Trop présente.

— Écoute-moi bien.

Elle parle tendrement, comme si elle racontait une histoire du soir.

— Le *Chairdepoulium*, si on le mange, peut influencer les sentiments.

Elle laisse une pause, comme pour laisser le mot entrer.

— Ça peut te faire aimer ce que tu dois haïr. Ça peut te faire trouver doux ce qui te détruit. Ça peut te faire pleurer de joie pour une chaîne.

Le garde du corps derrière elle ne bouge pas, mais on sent qu'il pourrait casser quelqu'un en deux sans salir son uniforme.

— C'est dangereux, même, continue *Sentimentale*, toujours douce. Très dangereux.

L'homme déglutit.

— Et... pourquoi vous faites ça...

Sentimentale sourit plus fort.

— Parce que c'est hyper balèze de le produire, mon petit. Hyper balèze. Il faut des séances. Il faut *La Bulle*. Il faut du monde. Il faut de la mise en scène. Il faut un maximum d'émotions. Il faut un peuple qui croit qu'il vit un moment sacré alors qu'il alimente un tuyau.

Les douze hommes se regardent, minuscules.

Pasteure ne détourne pas les yeux. Elle boit chaque mot.

L'homme insiste, malgré la peur, malgré l'évidence.

— Et... et si... si quelqu'un raconte ça dehors ?

La tendresse de *Sentimentale* devient plus tendre encore. Comme du miel brûlant.

— Oh.

Elle penche la tête.

— Si *Pasteure* ou toi... ou l'un de ces douze hommes... révèle ces informations...

Elle laisse le silence faire le reste, puis elle continue, calmement.

— Je vous retrouverai.

Elle dit ça comme on dit "je t'apporterai une couverture".

— Et je vous ferai goûter ce liquide... quand vous serez tristes.

Une pause.

— Et vous serez enfermés. Et vous en mangerez toute votre vie. En pleurant. De manière atroce.

Elle sourit, douce.

— Et comme c'est un liquide qui influence les sentiments... vous pleurerez encore plus. Vous aurez mal, et vous serez incapables de vous arrêter.

Le silence devient lourd. Même la barbabapa semble se tasser.

Un des douze hommes détourne les yeux, comme s'il venait de comprendre que la fausse douceur peut être une torture.

Pasteure ne recule pas. Son autorité aime les menaces. Elle les reconnaît. Elle les mesure.

— Continue, dit-elle.

Sentimentale garde sa voix tendre.

— Le commerce est discret. L'acheteur est secret. Même *Émotionnelle* ne sait pas.

Elle se tourne légèrement vers *Émotionnelle*, et, sans prévenir, elle prend un petit morceau de tentacule entre ses doigts.

Elle le mange.

Un geste simple.

Un geste intime.

Comme si elle grignotait un bonbon.

Émotionnelle sourit, comme si c'était normal. Et, aussitôt, le morceau réapparaît. Le tentacule se reforme, vivant, docile, habitué.

Un des douze hommes pâlit.

Sentimentale reprend, toujours tendrement, comme si elle n'avait rien fait.

— Mais... si tu insistes, mon petit... si tu veux absolument une piste...

L'homme ne bouge plus. Il est déjà trop loin.

— Dis.

Sentimentale soupire, comme si elle céda à une demande d'enfant.

— L'acheteur du *Chairdepoulium*... c'est forcément un serviteur de *Cupide*.

Le nom tombe comme une pièce d'or.

— Les sommes payées sont tellement grosses... tellement énormes... que seulement *Cupide* peut dépenser de telles fortunes sans ruiner son royaume.

Pasteure plisse les yeux, comme si elle rangeait le nom dans un dossier. Elle ne dit rien, mais on sent que sa tête de haut-parleur enregistre.

L'homme, encore, insiste. Il ne sait plus s'arrêter.

— Et... sinon, d'autres infos importantes sur cette substance étrange ?

La douceur de *Sentimentale* tremble d'un petit rire.

— Ah.

Elle se tourne vers lui, et son bouton en mode tendresse brille presque.

— Il y a une rumeur.

Elle prononce "rumeur" comme si c'était un parfum.

— Une rumeur de couloir.

Émotionnelle sourit plus fort, excitée par le mot.

— Comme quoi *Cupide* aurait connaissance de mélange entre du *Chairdepoulium*... et l'essence de *Môaje*.

Un souffle traverse les tuyaux, comme si la grotte elle-même frissonnait.

— Et les personnes qui auraient tenté ça... seraient devenues folles à lier, conclut *Sentimentale* avec une tendresse affolante.

Elle hausse les épaules.

— Voilà. C'est tout. Une rumeur.

Elle regarde l'homme.

— Et maintenant, tu as assez insisté.

Un garde du corps avance d'un demi-pas. Pas pour frapper. Juste pour rappeler la gravité.

L'homme recule, comme si son corps avait enfin compris.

Pasteure se tourne brusquement vers les douze hommes, et sa voix devient puissante.

— Toi.

Elle désigne celui qui a insisté.

— Tu as bien fait.

Les autres sursautent. Ils ne savent pas s'ils doivent être jaloux ou terrifiés.

— Prenez exemple sur lui, ordonne-t-elle. Il n'a pas reculé. Il a obéi à mon besoin de vérité. Et c'est quand vous obéissez à moi... que vous obéissez au *Roi*.

Le mot *Roi* claque comme un symbole qu'on utilise pour légitimer une chaîne.

Les douze hommes opinent, mécaniques.

L'homme qui a insisté tremble. Il croit recevoir une récompense. Il ne sait pas encore si c'est un piège.

Pasteure lève légèrement la main, comme une bénédiction militaire.

— Je déclare avec force que cet homme recevra de la tendresse du *Roi*.

Un frisson traverse la grotte. Parce que le mot "tendresse" est devenu un outil.

Émotionnelle s'avance aussitôt, ravie, comme si on venait de lui donner un rôle.

— Oh oui, dit-elle. De la tendresse. Viens, toi.

Elle tend un de ses tentacules vers l'homme.

Au bout, du miel.

Un miel épais, doré, vivant, comme s'il avait une température émotionnelle.

L'homme hésite.

Pasteure le fixe.

— Mange, dit *Pasteure*.

Ce n'est pas un conseil. C'est une commande.

Il obéit.

Il goûte.

Le miel touche sa langue, et tout son visage change. Son regard se vide de prudence. Ses épaules se relâchent. Il sourit comme un enfant qui croit qu'on l'aime enfin. Ses mains tremblent, mais pas de peur : de joie molle.

— Oh...

Sa voix sort comme un soupir ridicule.

— C'est... c'est...

Il ne trouve pas les mots. Il n'a plus besoin de mots.

Il devient gaga.

Il regarde *Pasteure* avec admiration. Il regarde *Sentimentale* avec gratitude. Il regarde *Émotionnelle* comme une divinité de barbapapa.

Pasteure observe bien la scène, et un micro-sourire passe sur son visage.

Les loups restent calmes. Ils prennent note.

La grotte respire.

Et, derrière une motte de barbapapa, tout près, cachés comme deux taches de vérité dans une usine de tendresse, deux silhouettes sont immobiles.

Keurdarticho.

Miroirine.

Ils sont couverts de fibres roses, collées à leurs vêtements, à leurs feuilles, à leurs angles. Ils ont réussi à s'introduire en passant par les tendres entrailles de la planète, un passage que *Keurdarticho* connaît trop bien, parce que c'est sa planète, parce qu'il connaît ses humeurs, ses raccourcis, ses pièges.

Ils ont tout entendu.

Ils retiennent leur souffle.

Keurdarticho approche son visage végétal de l'oreille de *Miroirine*.

— On a... on a la piste, chuchote-t-il, et sa voix tremble comme une feuille qui a peur du vent.

Miroirine ne répond pas tout de suite. Ses yeux restent fixés sur les tuyaux, sur la matière couleur chair, sur les gardes du corps.

Puis elle murmure, sèche, précise, comme un ordre qu'on se donne à soi-même :

— Direction le cœur de la zone de front.

Keurdarticho avale sa salive.

— Dans...

Miroirine termine, sans emphase, comme si elle posait une pièce exacte sur une table :

— Direction *Les Luxueuses Mines Cupidiennes...* Trouvons cet acheteur. Et comprenons comment la *Galaxie Merveilleuse* a bien pu se transformer en trou noir.

Utiliser Le Matériel

Le vacarme arrive avant l'image.

Un grondement rose qui déchire le vide, comme si l'espace lui-même se faisait hurler dessus par des milliers de bouches géantes.

Le nouveau vaisseau de *Pasteure* traverse la nuit en vitesse lumière, long comme un mensonge assumé, large comme un caprice de souveraine. Plus de deux mille mètres de métal vivant, de plaques capables de se métamorphoser, de surfaces qui se recouvrent en quelques secondes du camouflage voulu... sauf qu'elle ne veut pas se camoufler.

Elle veut être vue.

Elle a donc ordonné le mode hauts-parleurs géants roses.

Le vaisseau devient une sculpture de mégaphones fluos, empilés, imbriqués, orientés comme des canons. Et ils hurlent. Ils ne chantent pas. Ils propulsent. Ils poussent l'énorme masse dans l'espace par la violence du son. Les loups de *Déguisé* appellent ça une technologie noble. *Pasteure* appelle ça une preuve de sa domination.

Dans le ventre du monstre, des milliers de loups courent, coordonnent, transportent des caisses, roulent des palettes d'armes, vérifient des verrous, serrent des sangles. Leur efficacité est silencieuse... malgré le bruit extérieur. Ils ont appris à travailler dans le chaos.

Douze postes de commandement brillent, alignés comme une rangée de trônes de fortune.

Et aux douze postes, les douze hommes soumis de *Pasteure* s'affairent, chacun sur sa section, chacun sur sa partie de l'armée de *Déguisé* embarquée ici.

Ils parlent vite. Ils obéissent vite. Ils respirent trop vite.

— Secteur propulsion sonore stabilisé, annonce l'un, les yeux secs.

— Systèmes de morphing prêts, ajoute un autre. Camouflage disponible sur douze couches.

— Stock d'armes lourdes : complet, dit un troisième. Canons à impulsion. Lances-grappins gravitationnels. Mines à explosions sonores. Et... euh... les trucs que je n'arrive même pas à prononcer.

Pasteure descend la rampe interne comme on descend un escalier de théâtre.

Elle ne marche pas.

Elle défile.

Sa silhouette se découpe dans les lumières roses, et les hauts-parleurs du vaisseau, dehors, semblent prolonger sa bouche. Comme si l'univers entier était son micro.

— Plus fort, dit-elle sans hausser la voix.

Un des hommes hésite.

— Plus... fort, répète-t-elle, et cette fois le mot a la netteté d'une lame.

Alors les loups ajustent. Les mégaphones hurlent davantage. L'espace vibre. Les étoiles semblent reculer par pudeur.

Les douze hommes se redressent tous en même temps, réflexe de troupe... mais troupe de domestiques.

— Nous approchons du port spatial des *Luxueuses Mines Cupidiennes*, dit l'homme du poste navigation.

— Je sais, répond *Pasteure*. Je le sens.

Elle pose la main sur une console, comme si elle caressait une bête.

Elle croit sentir la route.

Elle croit sentir la domination.

Et pourtant, au même moment, loin de cette masse sonore, un autre vaisseau file.

Petit. Rose nacré. Ridicule et rapide.

Le vaisseau de *Keurdarticho* fend la lumière, et à l'intérieur, tout est à l'échelle d'un être qui n'a jamais voulu être un symbole. Les sièges sont étroits. Les commandes ont des traces de doigts végétaux. Il y a, collé sur une paroi, un petit autocollant : un artichaut souriant.

Keurdarticho pilote comme il sait faire : discrètement.

Miroirine ne dit rien. Elle observe. Elle calcule. Elle garde son calme comme un outil affûté.

Devant eux, l'entrée du port apparaît.

Ce n'est pas une station ronde.

Ce n'est pas un anneau.

C'est une bouche.

Une entrée flottante dans l'espace, suspendue devant un amas de roches noires. Des roches immenses, compactes, comme une montagne sans planète. Et parfois, des reflets dorés, petits, rapides, presque moqueurs, comme si l'or clignait de l'œil.

— Voilà... souffle *Keurdarticho*. Les mines.

— Oui, dit *Miroirine*. Et le cœur de l'achat.

Elle pense à la substance fluctuant dans les tuyaux de la planète de la présidente *Sentimentale*.

Chairdepoulium.

Elle revoit la matière couleur chair couler dans la transparence. Elle revoit le sourire d'*Émotionnelle*, tendre comme une publicité, cruel comme un piège.

Il y a un acheteur.

Un acheteur assez puissant pour faire circuler ça.

Et l'acheteur est lié à Cupide.

Elle serre les doigts. Son torse miroir capte les étoiles et ne tremble pas.

— Et... on est sûrs que c'est ici ? demande *Keurdarticho*, comme si l'espace allait lui répondre.

— L'entrée est unique, dit *Miroirine*. Et l'ego de *Pasteure* est un phare.

Elle se tourne légèrement vers lui.

— Elle ne peut pas se cacher. Même si elle le voulait.

Keurdarticho avale sa salive.

— Elle est... déjà là ?

Comme réponse, le bruit arrive.

Pas dans leurs oreilles.

Dans les instruments.

Dans la coque.

Dans les vis.

Dans la peur.

Une onde sonore rose les rattrape, et l'espace, autour du port, semble vibrer comme une membrane.

Le vaisseau géant apparaît alors, énorme, obscène, fait de hauts-parleurs fluos qui hurlent, et il se place au-dessus du port comme un couvercle.

— Ah oui, murmure *Keurdarticho*. Discret.

— Parfait, répond *Miroirine*. On ne le perdra pas.

Ils entrent dans la zone d'amarrage.

Le port spatial est une architecture de richesse : des docks en métal noir poli, des bras mécaniques qui ressemblent à des doigts avides, des rails lumineux où circulent des chariots chargés de coffres.

Et les coffres ne sont pas seulement gardés par des soldats.

Ils sont gardés par l'argent lui-même.

Des billets vivants flottent en formation, verts, épais, nerveux. Des pièces vivantes roulent, sautillent, tintent, comme des insectes dorés. Elles ont des yeux. Elles ont des bouches minuscules. Elles chuchotent, et ce chuchotement ressemble à un comptage.

— Bienvenue aux *Luxeuses Mines Cupidiennes*, dit une voix métallique, amplifiée, sans émotion. Déclarez votre cargaison. Déclarez votre valeur.

Keurdarticho se crispe.

— Déclarer ma... valeur ?

— Ils aiment ça, dit *Miroirine*. Ici, tout se mesure.

Pendant ce temps, le vaisseau de *Pasteure* se pose dans un fracas rose. Les bras mécaniques s'écartent, presque révérencieux. Les billets vivants frissonnent, comme attirés par le spectacle.

La rampe s'ouvre.

Et *Pasteure* apparaît.

Ses douze hommes descendent derrière elle en deux rangées, comme une garde d'honneur, sauf que leurs yeux ne regardent pas le danger.

Ils la regardent, elle.

— Regardez, dit *Pasteure* à voix normale, et pourtant tout le monde l'entend, parce que les hauts-parleurs du vaisseau projettent ses syllabes dans le port. Regardez ce que c'est que d'arriver.

Un billet vivant s'avance. Il est épais, gonflé, orgueilleux.

— Identité, dit-il.

— *Pasteure*, répond *Pasteure*.

Le billet hésite. Comme si le nom pesait.

— Valeur déclarée ?

Pasteure sourit.

— Inestimable.

Une pièce vivante éclate d'un rire de métal.

— Refus administratif. Choisissez : riche, très riche, ou absolument riche.

— Absolument riche, tranche *Pasteure*.

La pièce note. Le billet s'incline.

— Accès accordé. Zone VIP. Surveillance renforcée. Félicitations.

— Normal, répond *Pasteure*. Je suis faite pour ça.

Sur un autre dock, à l'écart, *Miroirine* et *Keurdarticho* débarquent aussi, mais personne ne les acclame. C'est parfait.

Ils s'éloignent, et les mines se dévoilent derrière les docks : une immensité de tunnels sombres, des galeries taillées dans la roche noire, des ascenseurs de métal qui montent et descendent comme des gorges mécaniques.

Et collée aux mines... une planète.

Pas ronde. Pas docile.

Une planète-usine.

Trois fois la taille d'une planète normale, collée comme un parasite industriel. Sa surface est un chaos organisé : des usines en couches, des plaques, des cheminées, des rails, des hangars, des grues.

Et sur cette planète-usine, une montagne.

Une montagne faite de câbles verts.

Des milliers de câbles. Des cordes épaisses comme des routes. Des serpentins de cuivre, de fibre, de matière inconnue. Ils s'entrelacent et montent vers le ciel, comme si la planète avait des nerfs visibles.

— La planète de *Matos*, murmure *Keurdarticho*, impressionné malgré lui. Elle est... collée.

— Reliée, corrige *Miroirine*.

Entre les mines et la planète, des tunnels géants, des tuyaux verts et rouges, des milliers de diamètres différents. À l'intérieur, ça circule.

De l'or.

De l'argent.

Du matériel.

Et des armes.

Des containers passent, propulsés par des flux pressurisés, comme des globules dans une artère. Parfois, une capsule transparente laisse voir un tas de pièces vivantes entassées, qui se chamaillent, qui rient, qui crient.

— On dirait une banque qui a avalé une usine, dit *Keurdarticho*.

— Ou une usine qui a avalé une âme, répond *Miroirine*.

Ils avancent vers une zone d'échoppes spatiales, adossées à la planète-usine, comme des verrues commerciales. Ça clignote. Ça vend. Ça promet.

Une enseigne attire l'œil : *Équipetoi*.

Les lettres sont en métal vert, et elles s'animent, comme si elles respiraient.

— On va acheter quoi ? demande *Keurdarticho*. Un café ?
Une arme ?

— Tu verras, dit *Miroirine*.

Elle entre.

L'intérieur de l'échoppe est un musée de la paranoïa :
drones miniatures sous cloche, dispositifs d'écoute, lunettes
à spectre, micro-aiguilles, balises, brouilleurs, clés de
chiffrement.

Derrière un comptoir, une machine-vendeuse à
visage lisse affiche des prix. Et les prix sont insultants.

Keurdarticho regarde un petit cube.

— Ça, c'est... juste un cube. Pourquoi ça coûte... ça coûte
l'équivalent d'un palais ?

— Parce que ça écoute un palais, dit *Miroirine*.

Elle s'arrête devant une vitrine.

Un point.

Presque rien.

Un micro-mouchard militaire, à peine un
millimètre, posé sur un support magnétique.

La machine-vendeuse parle, monotone.

— Mouchard hyper technologique. Usage : infiltration.
Collage : surface variée, organique, métallique, vibratoire.
Autonomie : longue. Sécurité : maximale. Prix : scandaleux.

Keurdarticho glisse, nerveux :

— Il le dit lui-même.

Miroirine ne cligne pas.

— Je le prends.

— Mode de paiement, annonce la machine.

Miroirine sort une réserve de valeur compacte, un lingot fin, marqué d'un sceau. Pas une pièce vivante. Pas un billet vivant. Quelque chose de neutre, de froid, qui n'a pas de bouche.

— Paiement accepté. Merci.

Le mouchard est livré dans un étui qui ressemble à un bijou. *Miroirine* l'ouvre. Le point s'accroche immédiatement à sa peau, teste, reconnaît, attend un ordre.

Keurdarticho la regarde faire, fasciné.

— Tu... tu n'hésites jamais. Tu as dépensé une fortune pour ce bidule.

— L'hésitation est un luxe, dit-elle. Pour le *Roi*, pour sa mission, je suis prête à mettre le prix.

Elle paramètre l'appareil sur un hologramme discret. Des lignes d'analyse s'affichent : fréquence, capture audio, capture visuelle via résonance et micro-reflets, synchronisation.

— Tu vas le coller où ? demande *Keurdarticho*. Sur le vaisseau ?

— Sur *Pasteure*.

Il avale sa salive.

— Sur elle... directement.

Miroirine referme l'étui, et son regard devient encore plus précis.

Il faut l'atteindre au bon moment.

Il faut profiter de son narcissisme.

Elle aime être entourée. Elle aime qu'on la regarde.

Donc elle ne regardera pas les détails.

Ils ressortent.

Et dehors, la scène est déjà un spectacle.

Pasteure descend de son vaisseau géant comme d'un trône mobile. Ses douze hommes l'entourent, la couvrent, la servent. Les loups de *Déguisé* forment une escorte souple,

discrète, presque élégante, malgré leurs griffes et leurs regards de prédateurs.

Elle marche vers l'entrée principale des mines.

Les gardes-billets s'écartent.

Les pièces vivantes sautillent en cadence, comme une haie d'honneur.

— Ouvrez, ordonne *Pasteure*.

— Vérification, répond un billet vivant, protocole VIP.

— Je suis le protocole, dit *Pasteure*.

Elle s'avance encore, et sa bouche... sa bouche est un haut-parleur rose.

Un appendice exagéré et puissant, comme greffé à son visage, une extension naturelle de son besoin de dominer.

Miroirine échange un regard avec *Keurdarticho*.

— Maintenant, murmure-t-elle.

Keurdarticho tremble.

— Je... je suis pas sûr d'aimer le mot maintenant.

Miroirine ne répond pas. Elle se fond dans le mouvement, marche comme une ombre, profite d'un

passage de caisse, d'un chariot, d'un bras mécanique qui tourne.

Le monde des riches est toujours encombré.

C'est pratique.

Elle s'approche à quelques mètres.

Le mouchard, dans son étui, semble impatient.

Pasteure s'arrête une seconde, se tourne vers ses hommes.

— Vous voyez ? dit-elle. Ici, on sait reconnaître la grandeur.

Un des douze hommes acquiesce trop vite.

— Oui, *Pasteure*. Ici... ils sentent la grandeur.

— Ils la sentent parce qu'elle est réelle, dit-elle.

Miroirine se glisse derrière une colonne de dock, puis derrière une caisse marquée *MATOS-ARMES*, puis derrière un loup qui passe.

Et elle lance.

Pas fort.

Pas haut.

Un geste minimal.

Le mouchard s'envole comme un insecte invisible, traverse l'air, et vient se coller... sur la bouche-haut-parleur rose de *Pasteure*.

Exactement sur la zone vibratoire.

Là où tout passe.

Là où tout sort.

Le point se fixe.

Il disparaît.

Et *Pasteure* ne sent rien, parce qu'elle est trop occupée à être regardée.

Miroirine recule déjà.

Son calme ne change pas.

Keurdarticho la suit, mais ses feuilles frémissent comme si elles voulaient s'arracher.

— Tu... tu l'as fait, souffle-t-il. Tu l'as vraiment fait.

— Oui.

Ils s'éloignent vers une zone tranquille, entre deux échoppes. *Miroirine* active un petit projecteur holographique. Une bulle d'image s'ouvre, silencieuse.

Et soudain...

Ils voient.

Ils entendent.

Le monde de *Pasteure*.

Son regard.

Ses gestes.

Le port, vu depuis son arrogance.

Les billets vivants, vus comme des domestiques.

Les mines, vues comme un coffre à ouvrir.

La voix de *Pasteure* explose, amplifiée par sa bouche-haut-parleur.

— Je veux parler à votre supérieur.

Un billet vivant répond, servile.

— *Cupide* vous honore de sa structure. Mais *Cupide* est occupé. Des coffres doivent être comptés. Des pièces doivent être comptées. Inventaire non stop, compter, compter, compter.

— Alors je parlerai à celui qui agit pendant qu’il compte, dit *Pasteure*. Au ministre. À celui qui signe.

Le mot ministre fait tiquer *Miroirine*.

Elle ne bouge pas, mais son regard devient plus dur.

Voilà.

Voilà donc l'interface.

Un acheteur organisé.

Un relais.

Keurdarticho chuchote :

— Elle sait déjà qu'il y a un ministre.

Miroirine répond sans détour.

— Elle sait parce qu'il se vend quelque chose. Le chairdepoulium. Et pour le vendre, il faut un acheteur stable, et riche.

Dans l'hologramme, un des douze hommes s'avance.

— *Pasteure*, nous avons les caisses.

Elle tourne la tête.

— Les fonds ?

— Les fonds. Et les... cadeaux.

— Montrez.

Ils ouvrent une caisse.

À l'intérieur, des lingots, des armes miniatures, des modules technologiques. Des choses qui brillent. Des choses qui promettent.

— On va acheter une entrée, dit *Pasteure*. On va acheter un couloir. On va acheter un silence. Et ensuite, on va acheter la vérité sur la disparition de *La Galaxie Merveilleuse*.

Elle avance, payant des gardes, échangeant de l'or et de l'argent pour avancer là où elle veut aller. Et les tuyaux géants apparaissent dans son champ de vision : verts, rouges, pulsants. Des transports passent dedans avec un souffle humide. Les mines vibrent comme un organisme.

— Vous avez l'air pressée, dit une voix nouvelle.

Un loup de *Déguisé* s'approche d'elle, discret, respectueux.

— Le port est à nous, ajoute-t-il. Mais ici... *Cupide* n'appartient à personne.

— Tout appartient à quelqu'un, répond *Pasteure*. Il suffit de trouver le prix.

Keurdarticho grimace, à voix basse.

— Je la déteste un peu.

— Ce n'est pas qu'un peu, corrige *Miroirine*.

Et pourtant, elle continue de regarder. De prendre.
De stocker chaque phrase.

Elle veut parler au ministre.

Donc le ministre existe.

Il faut l'identifier.

Il faut le suivre.

Et pendant que l'hologramme montre *Pasteure* entrer dans les premiers sas des mines, *Miroirine* se tourne enfin vers *Keurdarticho*.

Il attend une explication. Il en a besoin. Il en veut une, comme une couverture.

— Tu m'as dit... murmure-t-il. Tu m'as dit que tu étais décomplexée avec le matériel. Mais... là... on est dans un endroit qui pue l'avidité. Tu le sens, non ?

Miroirine fixe l'image de *Pasteure* qui avance entre des coffres. Puis elle répond, posée.

— Je le sens.

— Alors comment as-tu pu acheter un truc aussi cher... sans trembler ? Cela ne vient-t-il pas en contradiction avec ta foi dans le *Roi* ?

Miroirine baisse légèrement les yeux, et on voit dans son torse miroir une ligne de câbles verts se refléter, comme une veine.

— Le matériel n'est pas un dieu, dit-elle. C'est une clé. Un moyen.

Keurdarticho fronce ses feuilles.

— Oui, mais... certains mondes disent que c'est forcément sale.

— Certains mondes aiment confondre l'outil et le cœur, répond *Miroirine*. Ils croient que refuser l'outil les rend purs. Mais ça les rend seulement... désarmés, et parfois ridicules.

Elle pointe du menton l'hologramme.

— Regarde-la. Elle utilise tout. Elle tord tout. Elle achète tout. Elle ne s'arrête jamais. Et elle appelle ça la puissance.

Keurdarticho souffle.

— Et toi, tu appelles ça quoi ?

Miroirine ne sourit pas.

— Pour *Pasteure*, un vice. Pour moi, une opportunité de servir.

Il reste un instant silencieux. Il voudrait une phrase plus douce. Mais *Miroirine* ne donne pas de douceur gratuite.

Elle continue.

— Je crois au *Roi* d'une manière concrète. Ça veut dire que je marche. Ça veut dire que je cherche. Ça veut dire que je prends des risques. Et ça veut dire que je n'ai pas peur de prendre un outil provenant de l'usine de *Matos* si l'outil sert la mission.

Elle observe la planète-usine collée aux mines, et cette montagne de câbles verts qui ressemble à un système nerveux géant.

— Le roi *Matos* aime le matériel. Ça peut devenir un piège, oui. Mais le matériel, en soi, ne ment pas. Il ne vole pas. Il ne tue pas.

Keurdarticho lève un doigt, hésitant.

— Euh... certaines armes tuent.

— Ce n'est pas l'acier qui décide, répond *Miroirine*. C'est la main qui appuie sur la détente.

Elle marque une pause, puis ses pensées passent, visibles, comme un courant.

Le ministre de Cupide achète le chairdepoulium.

Il faut l'identifier depuis Pasteure et comprendre tout ce mystère. Le chairdepoulium. L'essence de Moâje. Une bombe ? La disparition de la Galaxie Merveilleuse...

Elle relève les yeux.

— L'astuce, dit-elle, ce n'est pas de fuir le matériel. C'est de le retourner pour la cause du vrai roi.

Keurdarticho regarde l'hologramme où *Pasteure* avance, entourée de coffres et de billets vivants.

— Et... tu penses qu'on va vraiment trouver ce ministre ? Et qu'on va tout comprendre ?

— Oui, dit *Miroirine*.

— Pourquoi tu es si sûre ?

Elle le fixe, froide et simple.

— Parce que *Pasteure* va vouloir être applaudie. Et pour être applaudie, elle le trouver, elle va parler. Elle va exiger. Elle va se faire guider. Elle aussi, elle veut comprendre la disparition de la galaxie, et les motifs des commanditaires.

Elle désigne l'image.

— Et nous, on sera dans son ombre. Avec ses yeux. Avec ses oreilles. Avec sa bouche.

Un bruit sec retentit dans l'hologramme.

Un sas s'ouvre.

Des pièces vivantes roulent sur des rails, gardant l'entrée comme des chiens dorés.

Pasteure rit et sa voix éclate.

— Enfin. Voilà un endroit qui me ressemble.

Keurdarticho frissonne.

— Elle se croit chez elle partout. J'imagine qu'elle se sent puissante, avec tout cet argent... D'ailleurs il vient d'ou ? Des loups de *Déguisé* ?

— Oui, répond *Miroirine*. Tout comme son vaisseau camouflé. Elle est bien équipée, bien informée, bien conseillée... Et c'est exactement pour ça qu'elle va nous mener au bon endroit.

Dans son esprit, une phrase se forme, nette.

Pas besoin d'être la plus forte.

Juste besoin d'être à la bonne place, au bon moment.

Et pendant que *Pasteure* s'enfonce dans les Luxueuses Mines Cupidiennes, entre les coffres, les tuyaux, les tunnels et la richesse qui respire, *Miroirine* reste immobile, l'hologramme devant elle, et son calme devient une arme.

— On bouge quand ? chuchote *Keurdarticho*, incapable de tenir plus longtemps.

Miroirine ne détourne pas les yeux.

— Quand elle prononce son nom.

— Le nom de qui ?

— Celui qui achète. On écoute tout, on comprend tout, et puis on avisera.

L'hologramme grésille légèrement, comme si le mouchard se collait encore mieux à la vibration.

Et la voix de *Pasteure* résonne, rose et sûre d'elle, au milieu de l'or vivant.

— Qu'on me conduise au ministre. Maintenant.

Miroirine incline la tête.

— Voilà, dit-elle. Maintenant.

Posséder

Le sas s'ouvre comme une bouche qui consent.

Pasteure entre.

Elle ne se glisse pas, elle s'impose. Sa bouche-haut-parleur rose précède presque son visage, comme si la pièce devait d'abord l'entendre avant d'avoir le droit de la voir.

Derrière elle, ses douze commandants suivent au millimètre, dociles, alignés, yeux droits, mains prêtes à porter, à payer, à flatter. Ils ont l'air d'une garde d'honneur qui a oublié qu'elle était une garde et qui ressemble plutôt à des esclaves.

Le couloir est luxueux au point d'être agressif. Des murs noirs polis, veines d'or qui pulsent, écrans invisibles jusqu'à ce qu'on les regarde, et dès qu'on les regarde, ils s'allument, comme des animaux dressés.

Une pièce vivante roule sur un rail, s'arrête devant elle, se redresse comme un petit garde en uniforme.

— Identification.

— Je suis l'identification, dit *Pasteure* en lui tendant un billet vert.

La pièce vivante hésite une micro-seconde, puis fait ce que font toutes les choses dans ce royaume : elle obéit à l'argent... et à ceux qui parlent comme s'ils en étaient la source.

— Le ministre acheteur vous attend.

Le mot ministre amuse *Pasteure*.

Elle le savoure.

Elle se retourne à peine vers ses hommes.

— Vous entendez ? Ministre. On progresse.

Un des douze sourit trop vite.

— Oui, *Pasteure*. Très... ministériel.

— Chut, dit-elle, sans hausser le ton. Ça me déconcentre de t'entendre respirer.

Ils avancent.

Et plus ils avancent, plus la technologie devient une religion. Des drones silencieux glissent au plafond comme des divinités mécaniques. Des portes s'ouvrent avant même d'être touchées. Des scanners effleurent les corps et s'excusent presque.

Puis une dernière porte.

Pas une porte classique.

Une paroi entière qui se déploie en éventail, comme une fleur de métal.

Un souffle froid.

Et derrière : le bureau.

Un bureau qui ressemble à une salle de trône qui aurait essayé de se faire passer pour une salle de réunion.

Au centre, une table immense, marbre noir, bords luminescents, et au-dessus, des hologrammes qui tournent : schémas d'armement, flux de containers, cartes de routes commerciales, signatures numériques qui s'empilent comme des couches dans un sandwich.

Des millions de billets vivants apparaissent sur un écran : pas des billets immobiles, non. Des billets avec des bras, des jambes, des casques. Une armée de monnaie qui marche en rang, armée de mini-fusils et de petites lames dorées. À côté : des humanoïdes hyper technologiques, silhouettes chromées, yeux bleus, épaules lourdes, canons greffés aux avant-bras, et derrière eux, des batteries de gros canons orbitaux, énormes, démesurés.

Et là, debout, face à l'écran, comme s'il avait été fabriqué par cette pièce elle-même : *Matos*.

Il ne fait pas semblant d'être un ministre.

Il croit être la source du matériel, l'origine du métal, le père des usines, le roi-atelier qui respire des plans et recrache des armes.

À sa droite, assis dans un fauteuil qui ressemble à un coffre-fort moelleux : *Cupide*.

Il a l'air heureux comme un enfant entouré de cadeaux... sauf que ses cadeaux sont des fortunes, et qu'il mord dedans avec les yeux.

Cupide voit *Pasteure*, et il rit tout de suite.

Un rire gras, brillant, content de lui, comme une caisse enregistreuse qui remue sa monnaie.

— Ha ! Voilà notre invitée payante !

Pasteure s'arrête, sourire figé, déjà prêt à devenir un discours.

— Je suis venue pour comprendre.

— Et tu as déjà commencé, ricane *Cupide*. Tu as compris qu'il n'y a pas de petites économies.

Il claque des doigts.

Un billet vivant s'avance, servile, et dépose sur la table une tablette holographique.

Sur l'écran : une facture. Droits de passage. Taxe VIP.
Option "couloir rapide". Option "silence des gardes".
Option "regard admiratif garanti".

— Tu vois, dit *Cupide* en montrant la somme. Quelqu'un m'avait prévenu de ta visite. Alors j'ai préparé l'accueil. J'ai même ajouté une option... "air important".

— C'était inutile, dit *Pasteure*.

— Non, non, insiste *Cupide*. C'était rentable.

Pasteure tourne légèrement la tête vers ses douze hommes.

— Qui a validé ça ?

Un des douze déglutit.

— C'est... c'est passé automatiquement, *Pasteure*. Vous aviez coché "tout accepter pour ne pas perdre de temps".

— Évidemment, dit *Pasteure*. Parce que le temps est un capital.

Elle se tourne vers *Cupide*.

— Tu t'amuses avec des miettes.

Cupide éclate d'un rire encore plus grand.

— Des miettes ? Des miettes qui tombent dans ma bouche, oui. Continue, *Pasteure*. Continue d'être pressée.

Matos ne rit pas. Il travaille.

Il fait glisser une interface de signature au-dessus de la table. Des dossiers se déploient : achats, livraisons, cargaisons, tonnes, métrages, densités.

— On est au bon moment, dit *Matos* sans saluer. On signe.

— Tu signes toujours, répond *Cupide* avec gourmandise. Moi je compte. Lui il signe. C'est notre équilibre.

Pasteure avance enfin, et son regard avale tout : les écrans, les schémas, les armes, les chiffres, les promesses.

— Donc c'est toi, le ministre acheteur.

— C'est moi, dit *Matos*. Pas un ministre. *Matos*. En personne.

Il tapote la liste.

— Achat de chairdepoulium. Lot vingt-sept. Paiement validé. Acheminement en cours.

Le mot chairdepoulium tombe comme une matière visqueuse dans la pièce.

Pasteure le goûte mentalement.

— J'ai entendu parler de cette substance. J'ai même vu son effet.

— Nous aussi, dit *Cupide* en se léchant presque les lèvres. Effet... intéressant. Et surtout : prix... intéressant.

— C'est une dépense énorme, dit *Pasteure*. Même pour toi.

Cupide se penche.

— Même pour moi, oui. C'est pour ça que c'est beau.

Il montre un écran où des colonnes montent.

— Regarde ces sommes. Regarde comme elles tombent. Ça me fait chaud.

Pasteure fronce à peine les yeux.

— Qui est l'acheteur final ?

Le bureau se refroidit d'un degré.

Même les drones semblent écouter.

Cupide fait mine de se boucher la bouche, comme un enfant qui a failli dire un gros mot.

— Secret des affaires.

Matos ne détourne pas le regard.

— Nous achetons. Nous livrons. Nous sommes payés en promesses... et en gages.

Il fait apparaître une autre interface. Des images : coffres de test, avances, garanties, preuves de sérieux. Pas de détails. Juste assez pour qu'on ait envie d'y croire.

— On a déjà reçu des gages, ajoute *Cupide* avec un sourire qui clignote. On a déjà eu des preuves que l'acheteur est sérieux. Très sérieux.

Pasteure se penche légèrement, comme si elle respirait l'odeur du mot sérieux.

— Et vous livrez comment ?

Cupide s'amuse.

— Oh, ça, c'est la partie magique.

Matos fait apparaître une séquence vidéo.

Des vaisseaux automatiques.

Sans pilotes.

Sans voix.

Sans drapeaux.

Ils partent d'un dock, entrent dans un couloir spatial, disparaissent. Puis reviennent, à vide, comme des boîtes qui auraient avalé un secret.

— Ils partent, dit *Matos*. Ils livrent. Ils reviennent.

— Et vous ne savez pas où ils vont, dit *Pasteure*, plus une affirmation qu'une question.

— Personne ne sait, répond *Cupide*, presque fier. Même pas nous.

— Même pas toi ? insiste *Pasteure*.

— Même pas moi, répète *Cupide*. Et tu sais quoi ? Ça rend la chose encore plus excitante.

Pasteure se redresse.

Elle sourit comme si elle allait prêcher.

— Alors écoutez-moi.

Ses douze hommes se tendent. Ils connaissent trop bien ce ton : le ton où elle transforme une hypothèse en vérité.

— L'acheteur final... c'est sûrement le *Roi*.

Le silence s'arrête net.

Puis *Cupide* éclate d'un rire incrédule.

— Le *Roi* ? Le vrai ? Celui contre qui on est en guerre ?

— Le même, dit *Pasteure*. Parce que ça lui ressemble.

Cupide plisse les yeux.

— Ça lui ressemble de payer des fortunes pour une substance malsaine ?

— Ça lui ressemble de vouloir la prospérité de ceux qu'il gouverne, dit *Pasteure*, et sa voix devient presque douce, presque persuasive. Vous avez reçu des gages. Vous avez reçu des preuves. Et vous vous dites : c'est trop gros pour être faux.

Elle pointe les écrans.

— Vous achetez. Vous livrez. Vous investissez. Et quelqu'un vous promet de vous rendre votre investissement... avec intérêt.

Elle marque une pause. Son regard se perd une fraction de seconde, comme si elle écoutait quelque chose à l'intérieur.

Elle se dit que *Trésor de création* remue.

Et des images mentales nettes se collent à son esprit.

Cupide... possédant dix fois plus d'or.

Des montagnes d'or, des rivières d'or, des billets vivants qui applaudissent en se prosternant.

Matos... se faisant construire une deuxième usine-spatiale-montagne, plus grande, plus haute, plus nerveuse, collée aux mines cupidiennes, comme une excroissance d'orgueil.

Pasteure respire.

— Je vois, dit-elle simplement.

— Tu vois quoi ? demande *Matos*, intéressé malgré lui.

— Je vois ce que le *Roi* veut faire de vous.

Cupide se redresse, soudain attentif.

— Il veut... faire quoi ?

— Il veut vous enrichir, dit *Pasteure*, et le mot enrichir sonne comme une promesse sacrée dans ce bureau. Il veut votre confort. Il veut que vous soyez comblés. Qu'il n'y ait plus de manque. Plus de gêne. Plus de limites.

Cupide avale sa salive.

— Ça... ça ressemble effectivement à un acte royal, murmure-t-il. J'ai déjà rêvé de ça. Plusieurs fois.

Pasteure enchaîne, et ses phrases claquent comme des ordres bien emballés.

— Et peut-être... peut-être que le *Roi* voulait se débarrasser de *La Galaxie Merveilleuse* pour une raison étrange. Peut-être qu'il a nettoyé. Peut-être qu'il trie. Peut-être qu'il prépare une nouvelle prospérité... une prospérité sélectionnée.

Elle regarde *Matos* droit dans les yeux. Elle géante, lui tout petit, en comparaison.

— Et vous, vous êtes choisis. Parce que vous savez investir. Parce que vous savez acheter. Parce que vous savez produire. Parce que vous savez compter.

Elle se tourne vers *Cupide*.

— Et parce que tu sais désirer.

Cupide sourit, flatté comme une caisse qu'on ouvre.

— J'aime ce mot. Désirer.

Pasteure fait un pas de plus.

— Vous êtes en guerre contre lui, oui. Mais vous oubliez une chose : le *Roi* aime la puissance. Il reconnaît le succès. Il respecte ceux qui ont des résultats. Et il a toujours un coup d'avance sur nous.

Cupide éclate d'un rire nerveux, mais cette fois ce n'est plus un rire de moquerie. C'est un rire d'anticipation.

— Donc... tu dis qu'on peut le... manipuler.

— Je dis qu'on peut le convaincre, corrige *Pasteure*, et sa correction est une caresse calculée. Parce qu'il est bon. Et parce qu'il veut votre bien.

Matos croise les bras.

— Et notre guerre ?

— Elle n'est pas bonne, dit *Pasteure* avec une certitude qui sonne comme une morale. Servir le *Roi* est toujours mieux que le combattre.

Elle laisse un silence, puis plante la suite, comme un clou.

— Mais.

Le bureau attend.

— Mais si vous venez à lui... pas comme des suppliants.

Elle désigne l'écran où l'armée de billets vivants marche en cadence.

— Si vous venez à lui avec une armée immense. Avec des canons. Avec des humanoïdes surpuissants. Avec vos richesses visibles. Avec votre puissance totale.

Elle sourit.

— Alors il se laissera fléchir.

Cupide ouvre grand les yeux.

— Parce qu'il aime la puissance.

— Parce qu'il sait reconnaître le succès, répète *Pasteur*. Il verra votre armée. Il verra votre prospérité. Il verra que vous êtes riches, comblés, puissants. Et il cessera la guerre. Il considérera que vous êtes prêts pour plus.

Elle se penche.

— Il se rangera à vos côtés.

Un frisson passe sur le visage de *Matos*.

— Tu es en train de dire qu'on peut... forcer le *Roi* à se soumettre...

— Je suis en train de dire qu'on peut l'impressionner, répond *Pasteur*. Et qu'un roi bon... se laisse impressionner par ceux qui investissent et réussissent.

Elle tapote la table.

— Comme vous le faites avec le chairdepoulium.

Cupide et *Matos* échangent un regard.

Ils sont méchants.

Ils sont fourbes.

Mais ils sont aussi... sensibles à ce genre de discours, parce qu'il leur ressemble.

Cupide sourit, lentement, comme un coffre qui s'ouvre.

— J'aime quand tu parles de nous comme si on était le centre.

— Vous êtes le centre, assure *Pasteure* sans hésiter. Le message du *Roi*... vous concerne.

Elle hausse légèrement les épaules.

— Il veut vous faire du bien. Il veut vous voir à l'aise. Riches. Comblés. Ce n'est pas un mauvais roi.

Ses douze hommes hochent la tête, happés, comme si elle venait de transformer un braquage en liturgie.

Cupide se lève enfin.

Il contourne la table, marche lentement, puis revient, comme un prédateur qui se retient de chasser.

— D'accord, dit-il. D'accord. Admettons que tu as raison. Admettons que le *Roi* est l'acheteur. Admettons qu'il nous aime. Admettons qu'il veut notre prospérité.

Il sourit plus large.

— Alors... on va lui montrer ce qu'est la prospérité.

Matos active une interface. Les schémas d'armement grossissent.

— Rassemblement général, dit-il. Armées. Arsenaux. Docks. Tout.

Pasteure hoche la tête, satisfaite.

— Direction *Le Monde Des Politiques*.

— Pour rallier d'autres souverains, ajoute *Cupide* à voix haute, comme s'il était déjà noble. Pour leur proposer la paix... et la puissance.

Pasteure avance d'un pas et lève la main, presque comme une bénédiction.

— Vous allez faire un acte grand. Et le *Roi* le verra.

Cupide rit.

— Et il va s'incliner.

Pasteure répond, douce.

— Il va reconnaître.

Cupide claque des doigts, et des écrans s'allument partout : convocations, appels, signaux, sirènes silencieuses.

Dehors, dans le royaume de métal et d'or, quelque chose commence à bouger.

Une organisation monstrueuse.

Des millions de billets vivants armés sortent des coffres comme des soldats sortent de casernes.

Des humanoïdes hyper technologiques s'alignent. Des épaules se verrouillent. Des canons se chargent.

Les gros canons orbitaux pivotent, lents, majestueux, terrifiants.

Et dans le bureau, *Cupide* et *Matos* affichent l'air de ceux qui viennent de décider une conquête.

Pasteure les regarde, et sa bouche-haut-parleur semble sourire plus que son visage.

Puis elle se tait une seconde.

Et dans ce silence, il y a ce que ses mots ne disent pas.

Elle croit sincèrement servir.

Elle croit guider.

Elle croit que le *Roi* aime ça.

Elle croit que la puissance achète l'accord.

Elle croit que l'argent peut convaincre le créateur.

Cupide se penche vers elle, amical, presque tendre.

— On va faire comme tu as dit, *Pasteure*. On va aller voir le *Roi*.

— Bien, répond *Pasteure*. C'est la meilleure chose.

Cupide hoche la tête, puis se tourne légèrement, juste assez pour que *Pasteure* ne voie pas son visage exact.

Et là, dans sa tête, quelque chose se déroule.

Un plan.

Un plan qui n'a rien de doux.

Un plan qui utilise les mots de la bonté comme des outils.

Dans l'ombre de son sourire, ses pensées sifflent.

Elle croit qu'elle nous guide. Elle ne comprend pas qu'on la dirige comme on veut.

Le vrai acheteur veut le chairdepoulium. Il veut qu'on continue. Il veut qu'on livre. Et il veut qu'on le fasse sans questions.

Si c'est vraiment le roi qui collecte... tant mieux. On prendra aussi ce qu'il a collecté. Et on le revendra encore plus cher.

Et si ce n'est pas lui... tant mieux aussi. On prendra son règne par la force. Dans tous les cas, on devient plus riches.

Et quand on arrivera au monde des politiques, on ne “ralliera” pas. On recrutera. On achètera. On menacera. On écrasera.

Puis on détrônera.

Et tout sera à nous. Le matériel. L’argent. Les mondes. Les guerres. Même les paix.

Et elle... elle restera un micro utile. Une bouche qui attire l’attention pendant qu’on frappe derrière.

Cupide se retourne, sourire propre.

— Alors, dit-il à voix haute, rassemblement. Maintenant.

Matos ajoute, pragmatique.

— Les vaisseaux automatiques continuent. Livraison maintenue. Personne ne touche aux paramètres. Personne ne cherche la destination.

— Secret des affaires, répète *Cupide* avec une joie obscène.

Pasteure hoche la tête, convaincue d’être la voix de la sagesse dans une pièce pleine de vice.

— Je vous accompagne, dit-elle. Je veux être là quand le *Roi* verra votre puissance.

— Bien sûr, dit *Cupide*. Tu seras là. Devant.

— Comme un symbole, ajoute *Matos*.

Pasteure se redresse, flattée, et ses douze hommes se redressent aussi, comme un seul organisme soumis.

La réunion se termine sans vraie fin : juste des décisions qui se mettent à rouler comme des machines.

Et dehors, l'univers commence à trembler.

Dans une zone tranquille du port, entre deux échoppes, une bulle holographique flotte.

Miroirine regarde.

Elle ne bouge pas.

Elle absorbe.

Keurdarticho est à côté, feuilles frémissantes, horrifié et fasciné.

— Ils... ils vont vraiment... faire ça, souffle-t-il.

— Oui, dit *Miroirine*.

— Une armée... des millions de billets... et des humains suréquipés... et des canons... juste pour aller... “impressionner”.

— Ils n'impressionnent pas, répond *Miroirine*. Ils menacent.

Keurdarticho avale sa salive.

— Et *Pasteure*... elle croit vraiment que le *Roi* va aimer ça ?

Elle croit que tout s'achète, pense *Miroirine*, et la pensée est froide, droite, sans décor.

Elle parle, simplement.

— Elle projette. Elle confond la bonté avec la folie.

Keurdarticho tremble.

— Et *Le Monde Des Politiques*... c'est loin ?

— Pas pour un vaisseau vitesse-lumière, dit *Miroirine*.

Il la regarde, déjà en panique.

— Tu veux dire... qu'on va y aller.

— Oui.

— Maintenant ?

— Oui.

— Mais... notre vaisseau est rose nacré.

— Et il est rapide, dit *Miroirine*.

Keurdarticho se lève d'un bond.

— D'accord ! D'accord ! On y va ! Mais si je me fais vaporiser par un billet vivant armé, je veux que tu dises au *Roi* que j'ai été... très... très utile.

Miroirine le fixe.

— Tu seras utile si tu obéis.

— Aïe, murmure *Keurdarticho*. Toujours cette phrase.

Ils replient l'hologramme.

Ils se mettent en mouvement.

Le port est déjà en train de changer : sirènes muettes, rails saturés, coffres qui s'ouvrent, armes qui sortent, billets vivants qui courent en rang, comme si l'argent avait décidé de faire la guerre lui-même.

Au loin, dans les docks, le vaisseau rosé nacré attend, ridicule et courageux.

Keurdarticho accélère, racines frappant le sol.

Miroirine marche vite, précise, déjà en mode mission.

Et derrière eux, dans l'air du port, on entend encore, comme un écho de poison, le rire de *Cupide*... et la voix de *Pasteure* qui se croit guide.

La suite promet d'être palpitante, et tout le monde le sent.

L'Armée

Au départ des *Luxueuses Mines Cupidiennes*, l'espace n'a plus l'air vide : il a l'air loué. Les docks noirs polis s'ouvrent comme des mâchoires, les rails lumineux saturent, les coffres claquent, et l'on voit l'argent se lever en rangs — des billets vivants qui courent au pas, armes au poing, comme si la richesse avait décidé de faire la guerre elle-même.

Le *Roi Cupide* ne commande pas depuis un trône : il commande depuis un sourire net, propre, presque chirurgical, le genre de sourire qui promet la paix en même temps qu'il calcule la guerre. Son empire respire l'or, et ses troupes le reflètent : des essaims de billets verts vivants, des pièces vivantes qui sautillent puis se figent d'un coup, disciplinées, prêtes à servir de garde, d'escorte ou de monnaie d'échange armée.

Autour d'eux, des “canons” ne se cachent même pas : ils s'exposent, brillants, montés sur des plateformes orbitales qui pivotent lentement, comme si l'univers devait admirer l'angle parfait avant d'obéir.

À côté, le *Roi Matos* n'a pas besoin de faire le beau : il fait fonctionner. C'est son rôle.

Quand l'ordre de départ tombe, la flotte n'a rien d'un seul style : c'est un catalogue de domination. Les vaisseaux de *Cupide* ressemblent à des coffres transformés en cuirasses : coques épaisses, arêtes dorées, flancs marqués de sceaux et de chiffres, soutes si vastes qu'on y entend le froissement des billets comme une pluie permanente. Les bâtiments de *Matos*, eux, sont des usines mobiles : modules empilés, bras mécaniques repliés comme des insectes métalliques, containers verrouillés, grappes de drones sous cloche, batteries d'outils et d'armes interchangeables — tout est prêt à être monté, remplacé, “optimisé” en plein vol.

Et puis il y a les humanoïdes suréquipés : pas des soldats “héroïques”, mais des silhouettes fonctionnelles, bardées d'exosquelettes, de visières à spectre, de brouilleurs, de micro-aiguilles, de clés de chiffrement ; du matériel si cher qu'il a l'air insultant, et pourtant produit en série, parce que chez *Matos* le scandale devient standard.

Ils embarquent avec les billets-gardes, et l'on comprend la logique : l'argent protège l'argent, pendant que la machine donne à l'argent un corps capable d'écraser.

Autour de l'armada, les boucliers spatiaux se déploient comme des frontières physiques : couches translucides qui plient la lumière, nappes hexagonales qui vibrent sans bruit, limites nettes où même les poussières d'étoiles semblent rebondir. Ce n'est pas une protection : c'est une déclaration. On ne traverse pas.

Au moment du saut en vitesse-lumière, la scène devient presque indécente : des milliers de coques s'alignent, les canons se verrouillent, les vaisseaux automatiques glissent en tête comme des mules mécaniques, et l'espace se tend... puis se déchire en couloir lumineux. Les étoiles s'étirent, la flotte s'allonge en flèche, et le convoi file, direction *Le Monde Des Politiques* — pas pour convaincre, mais pour acheter, menacer, recruter, écraser : la prospérité brandie comme une arme, et la puissance comme un argument final.

Dans le couloir de vitesse-lumière, le vaisseau de commandement de *Matos* avance comme une usine qui aurait appris à courir. Sa coque n'a rien de décoratif : des strates d'alliages, des panneaux modulaires, des nervures où circulent des flux verts comme des artères techniques. Les boucliers ne brillent pas, ils verrouillent : une géométrie froide, des couches superposées qui calculent l'impact avant même qu'il existe, une limite nette, infranchissable, posée autour de la flotte comme un règlement gravé dans le vide. À l'intérieur, la passerelle ressemble à un atelier sacré : pas de trône, mais un poste central posé au milieu d'un réseau de bras mécaniques, de cartes tactiles, de drones-sondes suspendus sous cloche. Tout est pensé pour servir, réparer, assembler, reconfigurer. *Matos* se tient debout, stable, presque immobile ; sa présence donne l'impression que chaque machine attend son regard pour se mettre au garde-à-vous. Ici, la puissance n'est pas un cri : c'est une logistique parfaite, une domination par l'outil, une certitude

que tout peut être acheté, monté, branché, remplacé, amélioré.

À quelques kilomètres de là, le vaisseau-coffre de commandement de *Cupide* glisse comme un trésor qui aurait mis une armure. Sa coque est une forteresse de coffre-fort : angles lourds, serrures de lumière, sceaux chiffrés, plaques polies où l'on devine des reflets d'or même sans soleil. L'intérieur est un ventre de richesse : couloirs capitonnés, portes à combinaisons mouvantes, salles-soutes empilées comme des étages de banque, et partout ce froissement vivant — billets soldats en rangs, pièces sentinelles qui sautillent puis se figent. *Cupide* règne au centre, entouré d'écrans de comptes, de jauges de profit, de caméras qui observent tout ; il ne s'émerveille pas, il évalue. Il calcule les probabilités de gains de l'opération, et les pourcentages de pertes. Même la vitesse-lumière semble, autour de lui, devenir une transaction : un trajet payé, une arrivée possédée d'avance, une pression colossale qui se referme déjà sur *Le Monde Des Politiques*.

Et les pensées de *Cupide* tournent en boucle.

Je traverse la nuit à vitesse lumière, et tout mon vaisseau-coffre palpite comme une bête repue qui en veut encore. Les étoiles filent en traits blancs, les alarmes murmurent, les boucliers ronflent autour de mon armée, immense, serrée, prête à fondre sur le Monde Des Politiques. Je sens la flotte de Matos pas loin, parallèle, arrogante, comme

s'il pouvait me dépasser. Qu'il essaye. Moi, je ne cours pas après une victoire : je cours après une multiplication.

Et voilà que cette voix revient encore. Pas un souvenir flou. Une phrase nette, gravée en moi comme une promesse scellée sur un coffre.

“Sème une graine et tu récolteras bien plus.

Si tu donnes, on te donnera.

Tu l'auras au centuple. Aie la foi.”

Je l'entends au milieu du vacarme, comme si l'acheteur du chairdepoulium était assis derrière mon crâne, tranquille, sûr de lui. Centuple. Ce mot me remplit. Il fait gonfler mon cœur comme un coffre qu'on force à se refermer sur trop de richesses. Centuple, ça ne se discute pas. Ça se compte. Ça s'empile. Ça se pèse.

J'ai donné. J'ai investi. J'ai lâché une fortune pour lui, et je sais pourquoi je l'ai fait : parce que j'ai reconnu la voix de quelqu'un de grand. Personne ne parle comme ça sans pouvoir. Personne ne promet le centuple sans tenir le marché, les hommes, les lois. Dans ma tête, voilà l'idée comme une évidence : c'est sûrement le Roi. Pasteure a raison. Pas le roi

austère qu'ils décrivent, pas celui qui méprise l'or... non. Le vrai Roi, celui qui achète et récompense ceux qui osent. Celui qui voit ma graine et la fait pousser en arbre de trésors.

Alors je crois. Je crois fort. Je crois comme on serre un lingot pour être sûr qu'il ne s'évapore pas. Je n'ai pas "perdu" en donnant : j'ai planté. Et maintenant, je vais récolter. Je me vois déjà arriver, ouvrir mes coffres, en recevoir d'autres, dix, vingt, cent fois plus grands. Oui, je vais acheter cet univers, le plier, le posséder, le faire chanter à mon nom.

La voix revient encore !

"Aie la foi."

J'ai de quoi sourire. J'ai la foi. Et ma foi brille comme l'or.

Meurtrière ?

La planète de la reine *Haut-parleuse* ne sait pas faire le silence quand elle a peur.

Elle sait faire des couloirs de pression, des membranes d'acier, des départs en propulsion par la gorge de son propre haut-parleur géant. Elle sait faire des lois qui claquent. Elle sait faire des slogans qui vibrent. Mais le silence... non. Le silence, ici, c'est un aveu.

Et aujourd'hui, tout avoue.

Dans les rues, les façades de métal retransmettent en boucle la même bande lumineuse : un ruban d'info qui déroule des chiffres comme on déroule une condamnation. Les gens s'arrêtent, se serrent, se disputent, puis se taisent d'un coup quand le ruban repasse. Les mêmes mots. La même phrase. Les mêmes pourcentages qui attendent de morder.

Dans le ciel, des caméras flottantes font des cercles au-dessus du palais. Elles tournent sans fatigue, comme si l'univers entier avait trouvé son nouveau sport : filmer la chute d'une autorité.

Devant les grilles, la zone presse est devenue une marée compacte. Projecteurs braqués, drones micros tendus,

journalistes alignés comme une armée. Ils n'attendent plus une déclaration. Ils attendent une erreur.

Une journaliste, visage serré, pose sa main sur son oreillette et parle comme si sa voix était une lame.

— Direct continu, direct continu, ici tout peut basculer... on a un chiffre... on a un chiffre confirmé... préparez vos titres.

Un technicien lui chuchote quelque chose.

Elle sourit. Pas un sourire de joie. Un sourire de chasse.

— Mesdames et messieurs, on vous l'annonce : les inspecteurs misterloupois et les cerveausois... ont tranché. Enfin... ils refusent de trancher, mais ils donnent un pourcentage. Et quand un pourcentage tombe, il tombe comme un verdict.

À côté d'elle, un autre journaliste ricane, déjà prêt à faire semblant d'être choqué.

— Un pourcentage, c'est parfait. Ça a l'air scientifique. Ça a l'air propre. Et ça salit très bien.

Sur les écrans géants, le présentateur holographique apparaît, buste translucide, visage trop lisse pour être vrai, la voix calibrée pour annoncer l'horreur sans déranger le dîner.

— Flash spécial interplanétaire. Mise à jour sur le drame de la salle de débriefing. Les victimes... *Apôtesse* et les policières inquisitrices... blessures nettes, compatibles avec une lame longue.

Le présentateur laisse une micro-pause. Une pause qui ressemble à une respiration. Ici, une respiration, ça se vend.

— Nous recevons maintenant un duo d'enquêteurs de la planète du président *Mister Loupe*, ainsi qu'un analyste du peuple de *Cerveau*. Messieurs, où en est l'enquête ?

Deux silhouettes apparaissent : trench-coat, chapeau, badge discret en forme de loupe. Ils ont cette sobriété qui énerve les plateaux, parce qu'elle ne donne rien à mâcher.

— Nous n'avons pas de piste "vendable", dit le premier. Nous avons une série de probabilités.

— Et une probabilité dominante, ajoute le second, sans plaisir. Très dominante.

L'image glisse : un cerveau géant en uniforme, tête lisse, regard sec, et derrière lui, des schémas qui s'ouvrent et se replient comme des pièges. Les cerveausois ne bougent pas beaucoup. Ils coupent.

— Nous avons croisé des données, dit l'analyste cérébral. Des comportements. Des choix de mots. Des timings. Des absences.

Le présentateur se penche, gourmand.

— Dites-le clairement.

— Nous refusons de donner les détails, répond l'analyste. Si nous donnons la méthode, elle sera contournée. Si nous donnons les marqueurs, ils seront imités. Mais nous donnons la conclusion statistique.

Le ruban d'info grossit, s'impose, et le chiffre surgit en énorme :

92%

La zone presse réagit comme un seul corps. Ça crie. Ça se bouscule. Ça jubile. Ça panique. Les caméras tremblent presque d'excitation.

— 92% ! hurle la journaliste sur place. 92% de chances que la reine *Haut-parleuse* soit mêlée au meurtre de *Apôtrese* et des inquisitrices ! Vous entendez ça ?!

Un journaliste, derrière, ajoute déjà son poison.

— Ce n'est plus une rumeur, c'est une science. Et la science...
c'est plus vraie que la justice.

Dans le palais, les grilles vibrent sous les impacts de mains, de griffes, de poings. Les forces de sécurité tentent d'aligner des barrières, mais sur cette planète, même la foule a une tête de haut-parleur : quand elle parle, elle impose.

— Qu'elle sorte !

— Qu'on l'arrête !

— C'est un complot !

— Les cerveausois mentent !

— Les misterloupois vendent leur loupe !

Et au milieu de cette tempête, un autre groupe se tient... presque immobile.

Ils ne hurlent pas.

Ils ne poussent pas.

Ils ne cassent rien.

Ils portent des vêtements simples pour une planète qui adore l'uniforme. Et dans leurs mains, il n'y a pas d'armes. Juste des panneaux sobres, sans images, sans slogans agressifs.

Une phrase revient sur plusieurs :

On veut parler à la reine.

Un autre panneau, plus petit, plus humble :

Calme.

La journaliste les repère immédiatement. Parce qu'ils ne font pas le bruit attendu. Et ce qui ne fait pas le bruit attendu devient suspect.

Elle traverse la foule, suivie d'un drone micro, et plante son visage à quelques centimètres d'un homme.

Il n'a pas une tête de haut-parleur. Il vient d'une colonie. Il a l'air fatigué, mais pas haineux.

— Vous faites partie des partisans du *Roi*, c'est ça ? dit-elle, déjà en accusation. Vous êtes là “calmement” alors que la planète brûle suite à la nouvelle. Ce calme, c'est de la manipulation ?

L'homme cligne lentement, comme s'il refusait de se laisser aspirer par le ton.

— Non. C'est du respect.

— Du respect ? répète-t-elle, moqueuse. Vous respectez une reine que vous accusez en sous-main ?

— On ne l'accuse pas, répond-il. On veut lui parler. Et on respecte son autorité.

La journaliste se tourne vers la caméra, sourire carnassier.

— Vous entendez ? Ils respectent. Ils respectent toujours. Les partisans du *Roi*... toujours polis quand ils veulent contrôler.

L'homme ne bouge pas. Sa voix reste posée.

— On respecte son autorité parce que c'est une manière de respecter le *Roi*. On croit que c'est lui qui a établi les autorités, même quand on n'est pas d'accord avec elles.

— Donc vous dites que votre *Roi* est au-dessus d'elle, lance la journaliste. Et vous appelez ça du respect ?

Une femme du groupe avance d'un pas. Elle parle doucement, mais sa douceur est ferme.

— On ne dit pas “au-dessus” pour écraser. On dit “au-dessus” pour se rappeler qu'aucune autorité n'a besoin de tuer pour être respectée. On veut la vérité. C'est tout.

Le journaliste à côté, jaloux du moment, coupe un instant.

— Attendez, attendez. Vous êtes quand même ceux qui contestent la non-foi de la reine, non ? Vous n'aimez pas sa manière de diriger, vous n'aimez pas... que les femmes dominent les hommes, c'est ça ? Et là, vous venez faire les pacifistes ?

L'homme hoche la tête, sans ironie.

— On n'est pas d'accord avec sa foi, ni avec ses pratiques. Mais on ne vient pas pour une guerre. On vient pour un entretien. On vient pour demander de calmer la planète. Et les colonies.

La journaliste hausse le ton, volontairement.

— Vous voulez calmer... en disant à la reine quoi faire ? C'est exactement la manipulation : vous poussez, vous insistez, vous mettez une pression, puis vous appelez ça "calme".

La femme répond, toujours sans hausser.

— Le calme, c'est ce qu'on vit. La pression, c'est ce que vous fabriquez.

Silence. Une demi-seconde. Juste assez pour que la phrase se plante.

Le journaliste se rattrape, agressif.

— Donc vous accusez les médias maintenant ? Classique. Les partisans du *Roi* : quand on vous contredit, vous dites que c'est un complot.

— On ne dit pas complot, répond l'homme. On dit panique. Et la panique cherche toujours un spectacle.

Le drone micro se rapproche, comme s'il voulait boire la tension.

— Vous niez donc le 92% ? insiste la journaliste. Vous niez la logique de *Cerveau* et la méthode de *Mister loupe* ?

— On ne nie pas leurs compétences, dit l'homme. On dit juste que 92% n'est pas 100%. Et qu'une planète ne devrait pas se déchirer sur un chiffre sans entendre la personne accusée.

La journaliste sourit, triomphante, parce qu'elle a trouvé son angle.

— Voilà. Ils veulent “entendre” la reine. Ils veulent la rencontrer. Ils veulent entrer. Ils veulent accéder au palais. Et la reine est... isolée. Barricadée. Dans son coffre.

Le mot coffre fait frissonner la foule, comme si le métal avait une âme.

Dans le palais, les ministresses passent et repassent dans un couloir verrouillé, la démarche raide, les griffes trop propres, les yeux trop rapides. Elles s'arrêtent devant la porte de titane.

Deux mètres de métal lisse. Pas de poignée visible. Un bloc qui a toujours eu l'air de savoir quelque chose que personne n'ose demander.

Une conseillère chuchote, parce que même chuchoter ici ressemble à crier.

— Elle n'est pas sortie depuis...

Une autre coupe.

— Depuis toute cette saleté de journée.

— Mais... elle fait quoi, là-dedans ?

Personne ne répond. Parce que la question est une faute.

Une ministresse plus grande, casque brillant, mâchoire serrée, se tourne vers les gardes.

— Vous avez entendu quelque chose ? Un mouvement ? Une commande ? Un signe de vie de sa majesté ?

Un garde secoue la tête, presque honteux.

— Rien. Pas même un souffle.

La ministresse avale sa salive.

— La reine dit toujours qu'elle n'a peur de rien... et pourtant c'est là... qu'elle s'enferme.

Une autre conseillère tente une explication, trop vite.

— C'est pour sa sécurité. Voilà. On va dire ça. On va le dire aux médias.

— On va le dire, oui, répond la ministresse. Mais on ne sait pas si c'est vrai.

Et ça, c'est le danger : devoir parler quand on ne sait pas.

Dans la zone presse, justement, une ministresse géante se présente au pupitre. Tête de haut-parleur, griffes chromées, posture d'acier. Elle regarde les caméras comme on regarde une meute.

— Déclaration officielle, dit-elle. La reine *Haut-parleuse* est en sécurité. Elle prend des mesures. Elle protège la stabilité de la planète.

Les journalistes bondissent.

— En sécurité où ?

— Dans le coffre ?

— Pourquoi le coffre existe, au juste ?

— Est-ce qu'elle détruit des preuves ?

— Est-ce qu'elle prépare une fuite ?

— Est-ce qu'elle prépare un coup d'État ?

La ministresse lève une griffe, comme pour trancher le bruit.

— Pas de questions. Vous aurez des informations quand elles seront validées.

Un journaliste rit, méprisant.

— Validées par qui ? Par la reine enfermée ? Ou par vous, ses ministresses, qui ne savez même pas ce qu'elle fait depuis une journée ?

La ministresse tressaille. Micro-tremblement. Presque invisible. Mais les caméras aiment les presque invisibles : ils les agrandissent.

— Nous assurons la continuité, dit-elle, plus fort. La reine reste l'autorité. Toute tentative de désordre sera réprimée.

Un journaliste pointe du doigt les partisans pro-*Roi* derrière les barrières.

— Et eux ? Ce sont eux le désordre ? Ils sont là, “calmes”, mais on sait très bien comment ça marche : ils veulent provoquer, ils veulent faire passer la reine pour une meurtrière, ils veulent discréditer le pouvoir, ils veulent imposer leur *Roi* comme une excuse.

La ministresse hésite. Elle ne veut pas leur donner trop d'importance. Mais ne pas répondre, c'est laisser l'angle s'installer.

— Nous surveillons toutes les factions, dit-elle.

Le mot factions claque. Et quand un mot claque, il devient une arme.

La foule réagit.

- Faction ! Ils l'ont dit !
- Guerre civile !
- Coup d'État !
- Coffre ! Coffre ! Coffre !

Dans le groupe des partisans, la femme ferme les yeux une seconde. *Ne pas répondre à la violence par la violence.* Elle les rouvre et parle vers ceux qui l'entourent.

- On reste là. On ne bouge pas. On ne crie pas.

Un jeune homme, tremblant, demande :

- Et s'ils nous arrêtent ?

- Alors on se laisse arrêter, répond-elle. Et on continue de demander un entretien. Sans haine.

Au-dessus d'eux, un écran repasse la séquence des enquêteurs misterloupois, leur prudence froide, et l'analyste de *Cerveau* qui refuse de donner les détails.

Le présentateur conclut, voix douce, mais phrase assassine :

- Nous rappelons que l'absence de réaction directe de la reine alimente les hypothèses. Et pendant que la planète attend, les colonies se soulèvent déjà.

Dans une autre rue, un écran montre des images de colonies : des statues de la reine renversées, des slogans

peints, des barricades improvisées. Des gens qui hurlent parce qu'ils ont appris à hurler pour exister.

Et toujours le même refrain, entre deux publicités obscènes et deux analyses hystériques :

— 92%.

La journaliste revient vers les partisans pro-*Roi* une dernière fois, comme on revient pour achever un plan.

— Un dernier mot, dit-elle. Si la reine est coupable, vous ferez quoi ? Vous la renverserez au nom de votre *Roi* ?

L'homme la regarde, et son calme a quelque chose de triste.

— Si elle est coupable, elle devra répondre. Mais on ne renverse pas une autorité parce qu'on aime le pouvoir. On demande la vérité parce qu'on aime la vérité.

— Et votre *Roi*, alors ? insiste la journaliste. On dit que vos histoires de *Roi* servent à culpabiliser, à contrôler, à imposer une morale. On dit que vous êtes des fauteurs de trouble.

La femme répond, très simplement :

— On ne veut pas du trouble. On veut parler à la reine. On respecte son trône même si on ne respecte pas ses idées. Parce qu'on ne croit pas que la paix se fabrique en cassant.

La journaliste se tourne vers la caméra, visage fermé, et conclut comme si elle venait d'exposer un danger.

— Vous l'avez entendu. Ils parlent de vérité. Ils parlent de respect. Et pendant ce temps... la reine est enfermée dans son coffre. Et le palais... ne répond plus.

Dans le couloir, derrière les portes, une conseillère approche encore une fois la main de la plaque de titane, comme si elle attendait une vibration, un signe, une syllabe.

Rien.

Juste le métal. Juste le bloc. Juste le mystère qui a toujours été là, mais qui, aujourd'hui, ressemble à une bouche fermée sur une réponse.

Le Monde Des Politiques

Le vaisseau rose nacré file, minuscule et insolent, comme une blague qui refuse de mourir. À l'intérieur, tout tremble à l'échelle de *Keurdarticho* : son souffle végétal, ses feuilles qui frémissent, ses racines qui tapent le sol métallique quand il marche trop vite. À côté, *Miroirine* reste droite, lisse, nette, comme si son calme était un blindage. Son corps-miroir renvoie les lumières du cockpit en éclats froids, précis, presque coupants.

Keurdarticho jette un regard au tableau de bord, puis à elle, puis à l'espace qui avale tout.

Je suis derrière elle, et pourtant j'ai l'impression d'être derrière quelqu'un d'immense.

— On... on est vraiment en train de suivre une armée de billets vivants armés, souffle-t-il.

— Oui, dit *Miroirine*.

— Et... on va se cacher derrière... un truc ? Un truc rouillé ? Je veux dire... c'est officiel, notre stratégie, c'est la rouille ?

Elle ne répond pas tout de suite. Elle ajuste une fréquence. Ses doigts glissent sur les commandes comme on ferme une serrure.

— La rouille ne parle pas, dit-elle. Donc elle protège.

— Je savais que j'aurais dû tomber amoureux d'une mécanicienne, marmonne-t-il.

— Ne tombe amoureux de rien, répond-elle, sans le regarder. Concentre-toi.

Je peux pas. Elle dit ça comme si c'était simple. Comme si on pouvait ranger un cœur dans un tiroir et le fermer à clé.

Devant eux, une planète apparaît, immense, bleu-glace, givrée. Elle n'a pas la rondeur accueillante d'un monde habité : elle ressemble à une décision. Une décision froide. Des forêts gelées dessinent des veines sombres sous une croûte de givre. Des villes, noyées dans le brouillard et le blizzard, clignent à peine : pas des lumières de fête, des lumières de surveillance. Tout est quadrillé. Tout est organisé. Tout est tenu.

Le Monde Des Politiques.

Même la couleur semble disciplinée.

Keurdarticho déglutit.

— J'ai froid rien qu'en regardant.

— C'est normal, dit *Miroirine*. Ici, ils appellent ça la stabilité glacée.

Ils ralentissent. Pas trop. Juste assez pour ne pas être détectés comme une insolence.

Et là, ils la voient.

L'armée.

Un cortège spatial qui fait passer les astres pour de petites décorations. Des vaisseaux de toutes tailles, de toutes formes, de toutes allures, avancent en formation serrée, comme une procession militaire. Certains sont des citadelles flottantes, avec des flancs épais, des canons orbitaux déjà orientés comme des yeux. D'autres sont des transporteurs, ventre énorme, capables d'avaler des milliers de machines. D'autres encore sont des silhouettes fines, rapides, des lames de métal noir qui glissent en escorte.

Et au milieu : deux centres de gravité.

Le vaisseau de commandement de *Matos* : un monstre technologique, propre, optimisé, arrogant de précision. Et à côté, le vaisseau-coffre de *Cupide* : une masse brillante, massive, comme un trésor qui aurait appris à voler. Le coffre n'a pas seulement des armes : il a l'air d'avoir une serrure qui juge. Une serrure qui décide qui mérite de voir.

Keurdarticho colle son visage à une vitre.

— C'est... c'est pas une armée, ça. C'est un déménagement... de domination.

— Chut, dit *Miroirine*.

Ils se rapprochent de leur planque : un vieux satellite abandonné, tout rouillé, tordu, couvert de plaques détachées. Il tourne sur lui-même comme un débris oublié par une civilisation trop pressée. Parfait.

— Tu vois, souffle *Keurdarticho*, je savais que la rouille servirait un jour le *Roi*. J'ai toujours cru en la rouille.

Je dis n'importe quoi. Je parle pour ne pas trembler.

Miroirine ne sourit pas. Mais son silence a un angle moins dur.

— Mets-toi en orbite derrière. Coupe moteurs secondaires. Zéro signature.

Il obéit. Ses racines tapent une dernière fois, puis tout se stabilise. Le vaisseau rose nacré se cale dans l'ombre du satellite, collé à sa carcasse comme une pensée honteuse.

— Voilà, dit-il, fier. Nous sommes officiellement... des miettes.

— Des miettes utiles, répond-elle.

Des miettes utiles... c'est presque tendre, chez elle.

Il active leur dispositif.

Le mouchard.

Un point invisible collé sur la bouche-haut-parleur rose de *Pasteure*, exactement là où tout vibre. Exactement là où tout sort.

Une bulle holographique s'ouvre dans le cockpit, discrète, silencieuse. Et le monde de *Pasteure* envahit le leur.

Un bruit de ventilation lourde.

Des pas réguliers.

Des ordres.

Et sa voix, toujours trop sûre d'elle, toujours comme si l'univers avait été créé pour être son micro.

— On se pose, dit *Pasteure*. Et vous vous tenez droits. Je ne veux pas voir une seule hésitation. Ici, ils respectent l'ordre. Donc ils doivent me respecter, moi.

Un de ses douze hommes répond trop vite, comme toujours.

— Oui, *Pasteure*. Très... ordonné.

— Chut, dit-elle. Tu fais trop de bruit en existant.

Keurdarticho grimace.

— Elle a vraiment dit ça.

— Oui, dit *Miroirine*. Et elle le pense.

Dans l'image, les vaisseaux descendent vers la planète glacée.

La surface se rapproche.

Et là, un gouffre s'ouvre : pas une simple baie de hangar. Une bouche souterraine gigantesque, taillée sous la glace, un parking pouvant contenir des centaines de milliers de vaisseaux. Des niveaux sans fin. Des rails. Des balises. Des lumières blanches. Et surtout : des lignes. Des files. Des couloirs. Des contrôles.

Un monde qui respire par la loi.

Des agents de police circulent déjà, silhouettes droites, uniformes gris, gestes mécaniques. Des drones patrouillent comme des insectes froids. Des panneaux lumineux affichent des règles qui changent en direct : numéros, autorisations, quotas, restrictions, sanctions.

— Bienvenue sur *Le Monde Des Politiques*, annonce une voix automatique. Merci de servir le *Roi* avec discipline. Merci de servir le *Roi* sans émotion.

— Sans émotion ? répète *Keurdarticho*. Ils ont mis ça dans le message d'accueil ?

— Ici, dit *Miroirine*, ils confondent la maîtrise de soi et l'absence de cœur.

Je la regarde parler. Elle est tellement stable. Tellement... belle dans sa stabilité. Et moi, je suis un artichaut qui panique devant un panneau “sanctions”.

Dans l'hologramme, les armées de *Matos* et de *Cupide* se garent.

Ou plutôt : elles se rangent.

Chaque vaisseau trouve sa place comme un soldat trouve son rang. Aucun débordement. Aucun bruit inutile. Même l'arrogance est organisée.

Matos apparaît sur un écran de commandement, pragmatique, yeux déjà en train de se rassasier de ce qu'ils voient.

— Parking souterrain : efficace, dit-il. Bonne capacité. Bon réseau.

Cupide sourit, comme si le mot “capacité” le nourrissait.

— Et tellement de place pour... l'influence, dit-il.

— Restez dans les couloirs autorisés, répète une autre voix administrative. Tout déplacement non validé sera considéré comme tentative d'indiscipline.

— Indiscipline, répète *Cupide*, amusé. Quel mot mignon.

Matos ne rit pas. Il observe les systèmes. Il aime que ça marche.

Pasteure, elle, arrive.

Son immense vaisseau de haut-parleurs descend comme un théâtre mobile. Même au milieu d'un parking gelé, il prend de la place dans l'air. Les hauts-parleurs extérieurs vibrent déjà, comme si elle refusait d'exister sans être entendue.

Keurdarticho se penche vers *Miroirine*.

— Tu crois qu'ici, ils vont lui demander de... baisser le volume ?

— Ils vont lui demander une autorisation, dit *Miroirine*. Et si elle ne l'a pas, ils la puniront.

— C'est... délicieux, murmure-t-il, puis il se reprend. Enfin... je veux dire... c'est juste.

Elle le regarde enfin.

— Tu viens de savourer une punition.

Il bafouille.

— Non... enfin... pas une punition... juste... un rappel à l'ordre. Je suis un personnage qui aime les rappels à l'ordre. J'ai toujours rêvé d'être rappelé à l'ordre par quelqu'un de... compétent.

Silence.

Le miroir de son torse renvoie son propre visage végétal, un peu trop proche, un peu trop ridicule.

Je parle. Je parle. Je parle parce que je suis en train de tomber, et je ne sais pas comment tomber sans faire du bruit.

Miroirine détourne les yeux. Mais sa voix est moins tranchante.

— Regarde. Ça commence.

Dans l'hologramme, une délégation arrive.

Des silhouettes froides, impeccables, encadrées par une escorte de police. Tout le monde marche au même rythme. C'est presque effrayant. Et au centre : un homme en costume sombre, cravate sombre, visage rasé de près, regard sévère, sourcils froncés en permanence. Il se tient immobile, tout droit, comme s'il contrôlait l'air lui-même.

Il ne se présente pas comme un roi.

Il se présente comme une fonction.

— Je suis *Directeur des directeurs*, dit-il, sans chaleur. Ici, nous gérons. Ici, nous cadrons. Ici, nous vérifions. Ici, nous validons. Ici, nous obéissons correctement.

À côté de lui, un autre personnage sourit trop bien, trop propre. Costume clair, dents visibles, gestes de vendeur. Il s'avance avec un enthousiasme calibré.

— Je suis *Publicitaire*, premier ministre, dit-il. Je suis chargé d'enrôler les mondes. D'élargir la structure. D'offrir à chacun une chance de servir... correctement.

Il prononce “correctement” comme un verdict.

Matos incline la tête, politesse technique.

— *Matos*, dit-il. Logistique et puissance.

Cupide ouvre les bras, comme s'il accueillait déjà la planète entière dans un coffre.

— *Cupide*. Richesse et avenir.

— Richesse, répète *Directeur des directeurs*. Ce mot doit être défini. Encadré. Régulé.

— L'avenir aussi, ajoute *Publicitaire* avec un sourire.

Pasteure s'avance, et rien que sa démarche ressemble à une prise de pouvoir. Ses douze hommes se redressent comme un seul organisme soumis.

— *Pasteure*, dit-elle. Je suis ici pour servir et guider. Je suis la voix qui sait.

Le regard de *Directeur des directeurs* glisse sur elle comme un scanner. Il s'arrête sur la bouche-haut-parleur rose. Il fronce un peu plus les sourcils.

— Volume non autorisé, dit-il simplement.

Un micro-silence.

Puis *Pasteure* sourit, persuadée que le monde entier finit toujours par l'aimer.

— Le *Roi* aime la force, dit-elle. Et la force doit s'entendre.

— Ici, répond *Directeur des directeurs*, la force doit se prouver. Par conformité.

Keurdarticho étouffe un petit rire, malgré lui.

— Oh non... elle est tombée sur pire qu'elle.

Miroirine le fusille du regard.

— Pas de moquerie. On écoute.

Et là, un message arrive.

Un bip discret, mais sécurisé. Dans l'hologramme, *Pasteure* tourne la tête vers une console. Son visage change à peine, mais sa bouche-haut-parleur devient plus dure. Elle reçoit un flux. Des liens. Des extraits médiatiques. Des alertes.

La voix de la reine *Haut-parleuse* passe, filtrée, chuchotée comme si la planète elle-même pouvait entendre.

— *Pasteure*. Situation critique. Coalition médiatique. Images diffusées. Contestation. Ils cherchent une faille. Ils veulent me faire tomber.

On entend un bruit de foule en arrière-plan, des journalistes, des questions qui s'empilent comme des pierres.

— Tu dois continuer, dit la reine, plus bas. Je ne peux pas tout expliquer. Mais ma survie politique dépend de ta mission. Tu dois découvrir pourquoi *La Galaxie merveilleuse* a disparu. Tu dois revenir avec une preuve. Un nom. Un fil. Sinon ils me mangent.

Pasteure inspire.

— Je comprends, dit-elle. Je continue. Je vais réussir. Je vais... vous sauver.

Elle ne dit pas “par amour”. Elle dit ça comme on dit “je vais gagner”. Elle clique sur les liens. Elle voit. Elle avale les images. Et son visage se ferme.

— Ils osent, souffle-t-elle.

Elle se redresse aussitôt, comme si la peur était une faiblesse administrative.

— Très bien. Alors je réussis vite.

Dans le cockpit rose nacré, *Keurdarticho* est figé.

— La planète de la reine *Haut-parleuse*... ils sont en pleine crise ? Cette reine, une meurtrière ? Mais... c'est... c'est la planète la plus... tenue.

— Justement, dit *Miroirine*. Quand une planète se croit intouchable, elle oublie comment on tombe.

Il la regarde.

Et là, dans son regard, il y a autre chose que la mission.

Il y a une admiration qui se transforme en besoin.

Elle voit tout. Elle dit tout. Et pourtant, elle ne se vante jamais. Comment on fait, pour être comme ça ?

— *Miroirine*... murmure-t-il.

— Quoi.

— Rien. C'est juste... tu... tu es... tu es vraiment... enfin... tu es cohérente.

Elle le fixe, une seconde.

— Merci.

Un mot simple.

Mais pour lui, c'est comme si quelqu'un venait d'ouvrir une fenêtre dans une pièce trop chaude.

Je crois que je viens de recevoir un "merci" de la personne la plus exceptionnelle de l'univers. Je vais pleurer. Je ne dois pas pleurer. Ici, on est en orbite, à côté du Monde Des Politiques. Ils vont me verbaliser pour humidité excessive.

Dans l'hologramme, la réunion se met en marche.

— La réunion mensuelle commence, annonce *Publicitaire* avec une voix de cérémonial. Dirigeants affiliés, veuillez vous présenter au hall central. Badges obligatoires.

Des agents distribuent des badges en argent, lourds, froids, gravés au laser.

Directeur de tel monde. Directeur de tel monde.
Directeur de tel monde.

Chaque badge est une laisse brillante.

Matos en prend un, le retourne, l'analyse.

Cupide en prend un, le caresse.

— Ça brille, dit-il. Ça fait sérieux. Ça fait pouvoir.

— Ça fait contrôle, corrige *Directeur des directeurs*, en passant à côté de lui.

Ils avancent dans des couloirs de glace et de métal.
Tout est éclairé au néon blanc. Pas de coins. Pas d'ombres.
Pas d'endroits pour respirer sans être vu.

Une phrase est inscrite partout, en lettres froides :

Servir le *Roi* par l'ordre.

Servir le *Roi* par la structure.

Servir le *Roi* par l'obéissance.

Keurdarticho frissonne dans son siège.

— Ils disent servir le *Roi*... mais j'entends surtout “obéis comme un robot”.

— Ici, dit *Miroirine*, ils aiment les règles plus que celui qu'ils prétendent servir.

— Et *Pasteure*, elle va faire quoi ? Elle va... elle va parler trop fort et se faire arrêter ?

— Elle va essayer d'utiliser leur légalisme, dit *Miroirine*. Elle va se faire passer pour l'incarnation de leur ordre. Elle va dire qu'elle est la preuve vivante qu'ils ont raison.

— Et ça va marcher ?

Miroirine regarde l'hologramme. Longtemps.

— Ici, on ne suit pas la personne la plus bruyante. On suit la personne la plus haute dans la hiérarchie.

Elle marque une pause.

— Et aujourd’hui, la hiérarchie va recevoir des invités très riches.

Keurdarticho avale sa salive.

— Donc... aujourd’hui, leur loi va rencontrer l’argent.

— Oui, dit *Miroirine*.

Il se penche un peu vers elle, presque sans s’en rendre compte. Son corps veut se rapprocher, comme si la proximité pouvait calmer son cœur.

— Et nous, on fait quoi ?

Elle répond sans bouger.

— On reste derrière. On écoute ce qu’elle entend. On voit ce qu’elle voit.

Puis, plus bas, comme une confession qu’elle refuse d’habiller :

— Et toi, tu restes vivant.

Il rit, petit rire nerveux.

— Je vais essayer. Mais si je meurs, je veux que tu dises au *Roi* que j'ai été... très... très utile et pas du tout décoratif.

Elle le regarde, et quelque chose passe, rapide, presque invisible.

— Tu seras utile si tu obéis. Je te l'ai déjà dit.

Il fait semblant de soupirer comme si c'était une blague, mais son cœur, lui, prend la phrase comme une corde.

Obéir... à elle... ce n'est pas pareil. Avec elle, ça ressemble à un chemin. Pas à une mission de fous pour retrouver une galaxie évaporée...

Dans l'hologramme, les portes du hall central s'ouvrent.

Un immense amphithéâtre à ciel ouvert, fait de glace et de métal, rempli de dirigeants silencieux. Des rangées parfaites. Des visages brouillés par le brouillard intérieur, comme si même la respiration devait rester discrète. Au centre, une estrade. Au-dessus, des écrans. Et partout, des policiers.

Tout est prêt.

La réunion va commencer.

Et dans le cockpit rose nacré, derrière un satellite rouillé, *Keurdarticho* sent que son souffle s'accélère.

Ce monde est froid. Et pourtant... c'est là que je la regarde, et je sens une chaleur stupide. Une chaleur qui n'a rien à faire ici.

— *Miroirine...*

— Chut, dit-elle doucement, sans dureté cette fois.

Et sur l'hologramme, la voix de *Directeur des directeurs* tombe, nette, sans émotion inutile :

— Ordre du jour. Vérification. Alignement. Soumission.

Le suspense s'installe, gelé, comme un brouillard qui ne se lève jamais.

Le ciel est ouvert, vaste, vide, sans plafond pour retenir quoi que ce soit. La neige tombe droit, sans hésiter, comme si elle obéissait à un règlement intérieur. Les flocons claquent sur la glace et s'écrasent en poussière blanche. Rien ne fond. Rien ne réchauffe. Tout reste. Tout s'accumule.

L'amphithéâtre de glace est creusé dans une masse bleue, taillée au cordeau. Des gradins parfaits. Des angles nets. Pas une irrégularité. Même le vent semble marcher au pas.

Au-dessus de l'entrée, un mot est gravé, profond, impeccable, sans décoration : *Nombroglagla*.

Des agents en uniformes froids vérifient les badges d'argent, lourds, glacés, gravés au laser. Ils ne sourient pas. Ils n'ont même pas l'air d'avoir appris le concept.

— Badge obligatoire, dit un agent.

— Position obligatoire, dit un autre.

— Silence obligatoire, dit un troisième.

Les directeurs de mondes arrivent par centaines, en files. Ils ne parlent pas entre eux. Ils avancent au même rythme. Quand l'un ralentit, il accélère aussitôt, comme s'il venait de commettre une faute.

Au centre, une scène de glace, surélevée, lisse comme un tableau administratif. Derrière, des écrans holographiques affichent des phrases identiques, répétées, alignées :

Servir le *Roi* par l'ordre.

Servir le *Roi* par la structure.

Servir le *Roi* par l'obéissance.

Sur un côté de la scène, *Pasteure* attend, déjà prête à prendre la place, même si personne ne lui a proposé. Sa bouche-haut-parleur rose est immobile, mais on sent la pression derrière, comme un son qui veut sortir et qu'on retient par pure stratégie.

Derrière elle, ses douze hommes. Ses douze commandants. Alignés comme des piquets. Ils ont froid. Un froid sérieux, officiel. Un froid qui s'infiltré dans les articulations et transforme les dents en castagnettes. L'un d'eux a même un cil complètement gelé, figé en arc blanc. Il cligne et ça fait un petit bruit sec.

Pasteure tourne légèrement la tête.

— Ne fais pas ce bruit.

Le commandant ne répond pas. Il essaie juste de ne plus exister.

Pasteure sourit, satisfaite. *Ils apprennent. Ils apprennent le silence. Ils apprennent l'ordre. Ils apprennent la gloire de l'obéissance.*

Sur l'autre côté, *Matos* et *Cupide* prennent place comme des propriétaires qui inspectent une salle qu'ils n'ont pas encore achetée, mais qu'ils ont déjà imaginée à leur nom.

Matos a cette politesse technique, raide, calibrée. Il observe l'amphithéâtre comme on observe une machine.

— Bonne structure, dit-il. Bonne visibilité. Bon contrôle des flux.

Cupide caresse son badge, fasciné.

— Ça brille, dit-il. Ça veut dire que c'est sérieux. Et quand c'est sérieux... ça rapporte.

La neige continue de tomber. Les directeurs s'assoient. Tout le monde s'assoit au même moment. Pas parce qu'on leur a dit. Parce que personne n'ose être en décalage.

Une voix s'élève, propre, cérémoniale, parfaitement neutre. *Publicitaire.*

— La réunion des directeurs de mondes affiliés commence. Présence confirmée. Règlement confirmé. Émotions non requises. Interventions non autorisées hors protocole.

Pasteure incline à peine la tête, comme si elle venait d'entendre une louange.

— Voilà, murmure-t-elle à ses douze commandants. Ici, on sait vivre.

Un des hommes frissonne tellement qu'un petit nuage de vapeur s'échappe de sa bouche.

Pasteure le regarde.

— Tu viens de faire de la buée. C'est très personnel, ça. Contrôle.

Il avale sa salive, comme si c'était un acte illégal, et se fige encore plus.

Au centre, *Matos* s'avance d'un pas, puis un autre, exactement mesuré. Il ne fait pas de grands gestes. Il n'a pas besoin. Il parle comme on annonce un plan d'attaque.

— Directeurs de mondes, dit-il. Une armée se déplace. Une armée ennemie du *Roi*. Ce simple fait suffit à faire basculer une guerre. Nous avons l'avantage rare d'être lucides avant les autres. La lucidité est une ressource. Ceux qui la négligent finissent écrasés par ceux qui la stockent.

Il marque une pause. Le silence est immédiat. Par réflexe.

— Nous ne venons pas demander une permission. Nous venons exposer une opportunité. Une démonstration. Une force. Et une logique. Vous êtes des directeurs. Vous comprenez la logique.

Cupide s'avance à son tour, plus théâtral, plus vivant, mais ici sa vie a l'air d'une provocation. Il ouvre les bras, comme s'il voulait enlacer le monde entier et le ranger dans un coffre.

— Je veux impressionner le *Roi*, dit-il. Je veux qu'il voie. Je veux qu'il comprenne. Je veux qu'il se range du bon côté.

Il appuie sur le mot bon, comme si c'était un chiffre.

— On plante une graine... et on reçoit au centuple. C'est simple. C'est mathématique. C'est une promesse qui sent l'avenir. *Je l'ai entendu. Je l'ai entendu, moi. Cette voix*

d'acheteur... cette voix qui sait. Si tu donnes, on te donnera. Si tu investis, tu récupères. Et pas un petit retour. Non. Le centuple.

Dans les gradins, quelques directeurs bougent légèrement, comme si ce mot centuple venait de les réchauffer une demi-seconde.

Matos reprend, posé, froid.

— Nous allons exhiber l'armement. L'ampleur. Les vaisseaux. Les boucliers. La discipline. Nous allons créer un fait. Un fait visible. Un fait impossible à ignorer. Et le *Roi*, qui aime la force, se rangera. Par intérêt stratégique.

Cupide sourit.

— Et par intérêt financier, ajoute-t-il. Parce que oui, il faut le dire : une paix stable, ça fait circuler l'or. Ça permet de construire. Ça permet d'acheter. Ça permet d'agrandir. Ça permet de posséder.

Les directeurs écoutent. La neige tombe. Les flocons se posent sur les épaules, s'empilent, et personne ne les enlève. Ce serait un geste spontané. Ici, la spontanéité est suspecte.

Cupide penche légèrement la tête, comme un homme qui va être gentil, mais qui n'a pas la patience.

— Et si certains refusent... eh bien... certains mondes seront notés. Catalogués. Classés. Et quand la guerre basculera, on se souviendra de ceux qui ont hésité.

Matos ajoute, calme, presque poli :

— Nous n'aimons pas perdre du temps. Nous n'aimons pas les mondes instables. Nous n'aimons pas les surprises.

Il se recule. *Cupide* se recule. La scène de glace redevient vide, un instant. L'air est si froid qu'il semble coupant.

Alors *Directeur des directeurs* avance.

Il n'avance pas comme un héros. Il avance comme une procédure. Costume sombre. Cravate sombre. Visage rasé. Sourcils froncés en permanence, comme si la réalité entière était déjà coupable. Il monte sur la scène sans regarder la neige, sans regarder le ciel, sans regarder les directeurs. Comme si tout cela était un décor secondaire.

Il parle. Et personne n'ose respirer trop fort.

— Directeurs de mondes, dit *Directeur des directeurs*. Vous allez déclarer si vous participez ou non à cette démonstration d'armement destinée à impressionner le *Roi*.

Il ne dit pas le *Roi* comme un nom vivant. Il le dit comme on dit un symbole sur un drapeau.

— N’oubliez pas où vous êtes. Ici, nous ne fonctionnons pas à l’émotion. Nous ne fonctionnons pas à l’admiration. Il ne s’agit pas d’aimer le *Roi* de manière enfantine. Il ne s’agit pas de l’écouter comme un être qui agirait de manière surnaturelle. Il s’agit de trouver et de préserver la paix. Une paix stable. Une paix administrable. Une paix qui ne bouge pas. L’immobilisme est parfois la forme la plus rassurante de la sécurité.

Sa voix est plate. Et pourtant, chaque mot est un verrou.

— J’entends l’argument de la force. Je l’entends. Je l’enregistre. Je constate que *Cupide* et *Matos* proposent une action structurée, réfléchie, planifiée. Cela me convient. Parce qu’ici, nous respectons ce qui se prévoit. Nous respectons ce qui se contrôle.

Il marche lentement sur la scène, mains derrière le dos, comme s’il inspectait une ligne de production.

— Je vais me soumettre à *Cupide* et à *Matos*. Et je vous conseille de faire de même.

Le mot conseille tombe comme un ordre qui se déguise pour rester poli.

— Je précise. Je ne me sou mets pas par admiration. Je me sou mets par conformité. Je connais les lois du *Roi*. Je les connais mieux que ceux qui les prononcent avec des

trémolos. Et c'est en vertu de ces lois que je me sou mets à *Cupide* et *Matos*.

Il s'arrête. Fixe les gradins. Son regard balaye les centaines de visages comme un scanner, cherchant déjà les futures anomalies.

— Vous affirmez être soumis au *Roi*. Très bien. Alors soyez cohérents. Si vous êtes soumis au *Roi*, vous devez être soumis à ce que la loi impose. Et la loi impose l'ordre. La loi impose la structure. La loi impose la hiérarchie. Je suis votre directeur.

Il reprend, sans respirer plus fort, sans chaleur.

— Je reconnais que *Cupide* et *Matos* ont des intentions correctes. Nobles. Fidèles à la loi du *Roi*. Ils visent une forme de paix. Une paix par démonstration. Une paix par dissuasion. Une paix par gestion de la peur. Cela reste une paix. Et la paix, même froide, reste préférable au désordre. La paix, c'est la loi.

Un flocon tombe sur son épaule. Il ne bouge pas. Le flocon reste. Même la neige semble le craindre.

— Je note aussi un point essentiel. Leur démarche repose sur la réflexion. Sur l'analyse. Sur le calcul. Elle ne repose pas sur le surnaturel. Elle ne repose pas sur l'incompréhensible. Elle ne repose pas sur tout ces fantasmes absurdes qu'on entend dans certains mondes, où l'on ose suggérer que le *Roi* ferait

des actes inexplicables dans la vie des gens. Ici, nous ne validons pas l'incontrôlable. Ici, nous validons le prouvable.

Une micro-pause. Et sous la glace, on sent quelque chose : une tension. Une peur cachée derrière la certitude.

— Car si le *Roi* devait agir sans cadre... si le *Roi* devait provoquer des mouvements hors hiérarchie... alors nos sujets deviendraient ingérables. Les mondes deviendraient instables. Les directeurs deviendraient inutiles. Et je refuse l'idée même d'être dépassé par une puissance qui ne se déclare pas d'abord devant un règlement. Heureusement, ce n'est pas le cas du *Roi*, qui nous a donné sa loi.

Sa mâchoire se serre. Puis il reprend, tranchant.

— Assez. Plus le temps de discourir. J'ai dit tout ce qu'il y avait à dire. Je ne tolérerais aucune réponse émotive à mes propos. Nous ne sommes pas ici pour des élans. Toute spontanéité est interdite, de par nos traditions, je vous le rappelle, chers directeurs. L'ordre doit être maintenu.

Il lève la main, paume ouverte, geste net.

— Le *Roi* n'est pas un interlocuteur. Il est une figure. Un monarque représentatif. Une image d'autorité utile. Il n'agit pas de manière transcendante. Il ne se lève pas d'un trône pour surprendre des administrations. Ceux qui le croient vivant dans ce sens confondent symbolique et mysticisme..

Il descend la main.

— J’apprécie, reprend *Directeur des directeurs*, que la proposition de *Matos* et *Cupide* reste dans le domaine du mesurable. Du planifiable. Du vérifiable. Ici, un dossier vaut plus qu’un frisson. Encore plus un dossier de cette importance.

Il laisse le froid remplir l’espace, puis continue, comme s’il déroulait un règlement déjà signé.

— Certains, ailleurs, aiment introduire des éléments... difficiles à encadrer. Ils parlent d’élans. De voix. D’interventions imprévues. Ils emploient des mots qui n’entrent pas dans une case. Et, comme par hasard, ces mots finissent toujours par justifier des initiatives sans autorisation.

Il fait quelques pas, lents, réguliers. Les gradins ne bougent pas.

— Je ne dis pas cela pour polémiquer. Je le dis pour rappeler une évidence : un monde stable ne se bâtit pas sur l’incontrôlable. Une *Paix* durable ne se maintient pas à coups de surprises.

Sa main se lève à hauteur de poitrine, geste discret, comme un juge qui signale une pièce au dossier.

— Nous avons déjà vu ce que produit l’absence de filtre. Au début, c’est présenté comme de la simplicité. Puis comme de la sincérité. Puis comme une “proximité”. Et enfin, sans

qu'on s'en rende compte, la hiérarchie devient une gêne, la loi un obstacle, l'ordre une option.

Il marque une pause. *Pasteure* ne cligne pas. Ses douze hommes non plus.

— Je vous parle d'un exemple concret, poursuit *Directeur des directeurs*. Un cas connu. Un monde où l'on a laissé la porte entrouverte à ce genre de logique.

Il tourne légèrement la tête, comme s'il regrettait presque d'avoir à nommer l'anomalie.

— Le monde du roi *Prieur*. Soi-disant fidèle au *Roi*.

La phrase tombe, froide, propre, méprisante.

— Là-bas, le peuple parle au *Roi* directement. Sans relais. Sans contrôle. Sans validation. Comme si l'autorité était un dialogue libre. Comme si la loi devait s'adapter à leurs émotions. Ils appellent ça de la "foi". Moi, j'appelle ça un risque systémique.

Son regard se plante dans les gradins.

— Ici, ce risque n'existe pas. Et il n'existera pas. Et si quelqu'un vote contre la proposition de *Matos* et *Cupide*, il devra venir l'expliquer devant moi.

Il ne dit pas je vous demanderai des explications. Il dit il devra. Comme une loi de gravité.

— Maintenant, votez.

Silence.

Un silence si net qu'on entend la neige tomber, et même le petit craquement de la glace, là-bas, au bord, comme si l'amphithéâtre lui-même résistait à l'idée d'une respiration.

Puis, un mouvement. Un seul. Et aussitôt, tout suit.

Des centaines de mains se lèvent au même instant. Des badges brillent. Des bras tendus, droits, disciplinés. Une marée d'accords, propre, sans joie, sans hésitation.

— Pour, dit une voix.

— Pour, dit une autre.

— Pour, répètent les rangs, comme une récitation.

Personne ne dit pourquoi. Ici, on ne justifie pas quand la hiérarchie a parlé.

Pasteure regarde la scène, et son sourire s'élargit, sincère, presque tendre. Elle se penche vers ses douze commandants, qui grelottent encore, mais qui se tiennent droit, parce qu'ils ont compris que le froid n'est pas une excuse.

— Regardez, dit-elle. Voilà la vraie spiritualité de ce monde. L'obéissance sans émotions ridicules. La loi sans ce frisson inutile. Et pourtant... c'est si puissant.

Elle inspire, *et sa pensée roule, chaude, au milieu de la glace : Quel endroit merveilleux. Ici, la règle écrase tout. Ici, je peux enseigner. Ici, je peux régner sans qu'on m'accuse de régner. Ici, l'impitoyable devient une vertu.*

Un de ses commandants tremble tellement qu'un petit tintement sort de son armure, un bruit minuscule, mais réel.

Pasteur tourne la tête, douce.

— Ne t'inquiète pas. Le froid te rendra pur.

Sur la scène, *Matos* acquiesce, satisfait. *Cupide* serre les poings, heureux, déjà en train de compter les conséquences. Et les profits de ces conséquences.

— Parfait, dit *Cupide*. On va faire un spectacle que même le *Roi* ne pourra pas ignorer. Il va plier.

— Nous allons déplacer la balance, dit *Matos*. Peser plus. Il cèdera.

— Et ceux qui veulent rester neutres... ils n'auront plus le choix, ajoute *Cupide*.

Directeur des directeurs ne sourit pas. Il ne félicite pas. Il enregistre. Il valide.

— Décision actée. Alignement acté. Fin de la phase de débat.

Il regarde les gradins une dernière fois, comme on regarde une armée de stylos bien rangés.

— Restez cohérents. Restez froids. Restez administrables.

La neige continue de tomber.

Et dans cet amphithéâtre de glace, à ciel ouvert, la guerre change de forme, non pas dans un cri... mais dans un vote à l'unanimité glaçée.

Publicitaire

Le *nombroglagla* se vide comme un tribunal qui a fini de compter les fautes.

Les centaines de directeurs glissent dehors, en colonnes, sans chaleur, sans désordre, sans une seule phrase inutile. Leurs manteaux craquent de givre. Leurs visages restent cadrés. Même leurs soupirs semblent validés.

Au-dessus, le ciel du *Monde Des Politiques* s'assombrit avec discipline. Pas un coucher de soleil libre. Une extinction réglementaire.

Dans les couloirs, on entend encore la voix de *Directeur des directeurs* résonner dans les têtes, comme un tampon sur une feuille.

- Conforme.
- Validé.
- Correct.
- Applicable.

Et c'est là, précisément là, que *Publicitaire* profite du mouvement.

Il ne se précipite pas. Il ne court jamais. Il avance comme un homme qui sait que tout le monde finit par venir

à lui, parce qu'il a les bons mots et les bonnes portes. Costume clair. Dents trop propres. Le sourire calibré d'un vendeur qui a déjà gagné, mais qui tient à te laisser croire que tu as choisi.

Il se place juste à la bonne distance de *Pasteure*.

Pas trop près, parce qu'elle fait dix mètres et que son ombre est un territoire. Pas trop loin, parce qu'il faut que la proposition ressemble à une évidence.

— *Pasteure*. Je vous prends deux minutes. Deux minutes seulement. Après, je vous offre une nuit entière.

Les douze hommes-commandants se redressent aussitôt, comme s'ils venaient d'entendre un ordre. Ils sont déjà prêts à obéir à quelqu'un d'autre, du moment que ça ressemble à une structure.

Pasteure tourne la tête, lentement. Sa bouche-haut-parleur rose ne dit rien, mais son silence seul fait du bruit.

— Tu es le premier ministre, dit-elle enfin. Le vendeur officiel de cette planète glacée.

Publicitaire rit doucement, sans montrer qu'il rit.

— Je préfère — architecte de consentement. Et oui. Demain matin, les flottes partent. Questions d'organisation. On parle de centaines d'armées différentes. Des chaînes de

commandement incompatibles. Des doctrines qui se détestent. Des logistiques qui se mordent. Et pourtant... tout le monde a signé. Tout le monde a validé la soumission au projet militaire de *Cupide* et de *Matos*.

— Ils ont compris que le *Roi* allait être impressionné, tranche *Pasteure*.

— Ils ont surtout compris qu'ici, on ne survit pas en étant nuancé.

Un souffle blanc passe dans le couloir. On dirait que la planète écoute.

Au loin, dans les sous-sols, ça gronde déjà. Les milliers de loups de la planète de *Déguisé* s'activent autour de l'immense vaisseau hauts-parleurs. On devine des assemblages, des renforts, des pièces d'armement supplémentaires qui s'enclenchent avec une précision froide. Le monstre sonore se prépare à vomir son message dans l'espace.

Publicitaire incline légèrement la tête, comme s'il saluait ce vacarme, que pourtant il n'entend pas.

— Voilà pourquoi je vous invite chez moi. Vous, et vos douze hommes. Une nuit au calme. Avant le départ. Une nuit utile.

— Utile à qui ? demande *Pasteure*.

Le sourire de *Publicitaire* s'élargit d'un millimètre.

— À l'univers. Et... à vous.

Il se retourne, comme si la décision était déjà prise, et il marche. Les directeurs s'écartent. Même l'air semble faire place.

Pasteure suit, et ses pas font vibrer les dalles. Ses douze hommes suivent aussi, dociles, comme une traîne.

La demeure de *Publicitaire* apparaît au bout d'une avenue glacée : un cube immense, net, sans fioritures, mais arrogant par sa seule présence. Un petit palais pensé pour recevoir des gens de toutes tailles, avec des plafonds trop hauts, des portes modulables, des escaliers qui se rétractent ou s'allongent selon qui marche. Un luxe de pouvoir : adaptable.

À l'intérieur, la chaleur est contrôlée. Pas de douceur. Juste une température décidée.

Les douze hommes entrent avec un respect nerveux. Ils regardent tout comme des enfants dans une salle trop propre.

Pasteure s'avance, et l'espace s'organise autour d'elle. Les murs s'éloignent légèrement, comme s'ils avaient appris la prudence.

Publicitaire referme la porte d'un geste calme.

— Installez-vous. Prenez...

Pasteure lève la main. Un geste sec. Tout s'arrête.

— Vous. Dehors de ma vue.

Les douze hommes hésitent une demi-seconde. Ils attendent toujours qu'on leur confirme qu'ils ont bien le droit d'obéir.

— Dormez, ordonne *Pasteure*. Demain, vous aurez besoin d'être frais. Et silencieux.

Ils commencent à monter. Un des plus jeunes, trop soulagé, laisse échapper sa phrase comme on lâche une blague au mauvais moment.

— T'as raison... une histoire et au lit.

Le silence tombe d'un coup.

L'homme comprend immédiatement qu'il a parlé comme un enfant devant un couteau.

Pasteure ne crie pas. Elle pivote simplement, et son mouvement est chirurgical. Son pied griffu décrit un cercle, précis, sans hésitation.

Le contact est bref.

Le jeune homme porte ses mains à son visage. Le sang apparaît. Pas une fontaine. Juste assez pour que la honte soit visible. Il recule, tétanisé, et il continue de monter, la tête basse, en trébuchant.

Publicitaire ne bouge pas. Mais ses yeux, eux, viennent de changer. Une micro-faille dans le contrôle.

— Ici, dit-il doucement, la violence est interdite.

Pasteure le fixe, et ses pensées passent comme une lame derrière ses yeux.

Ils osent me parler de lois.

— Interdite, répète-t-elle, comme si le mot l’amusait.

— Interdite, confirme *Publicitaire*. Et surtout... filmée. Commentée. Découpée. Remontée. Diffusée. Ici, le moindre geste devient une image. Et une image devient une condamnation ou une couronne.

Pasteure avance jusqu’au rez-de-chaussée, dans une pièce immense, cubique, avec un mobilier minimaliste qui semble attendre des signatures plutôt que des personnes. Un salon de premier ministre : pas de souvenirs, pas de désordre, juste des surfaces prêtes à recevoir des dossiers.

Publicitaire la suit. Il a beau faire trois mètres, à côté d’elle, il ressemble à un homme raisonnable venu parler à une statue trop grande.

Ils sont seuls.

Enfin... seuls sans témoins directs. Mais dans ce monde, il n’y a jamais vraiment de solitude.

Publicitaire reprend, calmement :

— Vous êtes une force. Personne ne le nie. Mais ici, la force doit se présenter avec un costume. Sinon elle est rejetée. Vous voulez servir le *Roi* ? Vous voulez rallier ? Alors vous devez apprendre la règle fondamentale du *Monde Des Politiques*.

— Laquelle ?

— Il faut plaire aux gentils et aux méchants en même temps.

Pasteure incline la tête, intriguée malgré elle.

— Explique.

— Les pro-*Roi* veulent une bannière. Les anti-*Roi* veulent un scandale. Si vous leur donnez une bannière trop nette, les anti-*Roi* la brûlent. Si vous donnez un scandale trop brut, les pro-*Roi* ont peur de vous suivre. Alors on fabrique... une surface. Une surface lisse.

Il se met à marcher, doucement, comme s'il présentait un produit.

— Vous avez une voix. Une bouche-haut-parleur. Et une notoriété croissante. Les médias de tout le cosmos vous ont vu aux côtés de *Matos* et *Cupide*. C'est parfait. Mais vous devez comprendre : votre message ne doit pas être vrai seulement. Il doit être consommable.

— Je ne suis pas un produit.

— Ici, tout l'est, dit *Publicitaire* sans même la défier. Les guerres. Les émotions. Les idées. Même la loyauté.

Pasteure serre légèrement ses griffes. Elle se retient. Elle sent qu'il sait des choses.

— Tu donnes de bons conseils, finit-elle par dire. Des conseils de manipulation.

— Merci. C'est mon ministère. Images. Slogans. Polarisation contrôlée. Contradictions utilisables. Je connais les lois, mais surtout... je connais les foules.

Il s'arrête devant un mur où une surface noire attend un geste. Il passe la main. Des projections apparaissent : schémas médiatiques, courbes d'opinion, extraits de discours, silhouettes de plateaux, bandeaux d'infos.

— Regardez. Un camp veut entendre — force. L'autre veut entendre — paix. Vous, vous direz les deux, mais jamais au même endroit.

— Mentir ?

— Non. Cadrer. C'est différent. Mentir, c'est risqué. Cadrer, c'est professionnel.

Pasteure le contemple. Elle comprend. Elle n'aime pas ce qu'elle comprend. Mais elle aime le pouvoir que ça promet.

— Tu veux faire de moi une hautparleusienne lisse, dit-elle, la voix plus basse. Conforme aux lois du *Monde Des Politiques*.

— Oui. Parce que sinon, vous serez détruite ici. Et détruite...

vous ne servirez personne. Ni le *Roi*. Ni vos alliés. Ni votre mission.

Le mot mission résonne comme une clé.

Pasteure se redresse.

— Ma mission est top secrète.

— Évidemment, dit *Publicitaire* avec un sérieux soudain. Les vrais secrets ne se crient pas. Mais à mon poste, vous vous doutez bien que j'ai accès à beaucoup d'informations.

Elle hésite. Elle savoure déjà l'instant où elle va prononcer quelque chose que seuls les puissants ont le droit de connaître.

Je touche au but. Je le sens.

— Écoute bien, dit *Pasteure*. Seuls les plus puissants de l'univers doivent être au courant de comment... et de qui... a fait disparaître *La Galaxie Merveilleuse*.

Le visage de *Publicitaire* ne trahit pas une surprise. Il trahit une satisfaction.

— Enfin, murmure-t-il. Enfin vous le dites.

Pasteure le fixe, piquée.

— Tu savais.

— Oui. Je savais que vous finiriez par y venir. C'était évident.

Et je savais que vous aviez besoin de moi avant même de l'admettre.

Un silence, lourd, exact.

Au loin, sous la maison, des vibrations : les loups continuent de préparer l'immense vaisseau hauts-parleurs. Armement supplémentaire. Ajustements. Renforts. Le futur se monte pièce par pièce.

Publicitaire se sert un verre d'eau. Pas d'alcool. Ici, même les tentations sont sous contrôle.

— Vous m'avez partagé votre secret, dit-il. C'est un geste de confiance. Ça mérite... une réponse.

Pasteure ne cligne pas.

— Parle.

— *Le Monde Des Politiques* est impliqué. Au plus haut niveau.

La phrase tombe sans décor. Comme un tampon sur un front.

Pasteure inspire.

Je le savais. Je le savais.

— Et ce n'est pas tout, continue *Publicitaire*. Je suis le seul à savoir qui est l'acheteur du chairdepoulium.

Le mot chairdepoulium semble salir la pièce, même prononcé doucement.

Pasteure avance d'un pas.

— Tu mens.

— Si je mentais, vous ne seriez déjà plus ici, dit *Publicitaire*, toujours calme. Je ne mens pas. Je vends. Et je protège ma marchandise.

Elle le regarde comme on regarde une porte qu'on ne peut pas défoncer sans faire du bruit.

— L'essence de *Moâje* a été utilisée, ajoute *Publicitaire*. Pour le choc spatial. Pour la disparition.

— Je m'en doutais, souffle *Pasteure*. Je le sentais. Comme une odeur dans la lumière.

Elle serre les mâchoires. Une rage froide. Mais derrière, une excitation qui pulse.

Quelqu'un pilote tout dans l'ombre... ou plutôt dans la lumière. Et si c'est vraiment le Roi... alors pourquoi ?

— Vous voulez tout découvrir, dit *Publicitaire*. Le pourquoi du comment. Le qui. Le comment du comment.

— Oui.

— Alors vous allez devoir prouver que vous êtes fiable.

Pasteure sourit, presque tendrement. Un sourire de prédatrice qui entend le mot proie.

— Je suis fiable.

— Non, corrige *Publicitaire*. Vous êtes puissante. Et c'est différent.

Il marche vers une console encastrée dans le mur. Il pose sa paume. Un tiroir sort sans bruit. Dossier noir. Scellé. Un contrat épais, d'une propreté insultante.

Il le pose sur la table, face à elle.

— J'ai l'accord de la personne qui a fait disparaître la galaxie.

Pasteure reste immobile, mais son regard devient plus aigu.

— Tu as... son accord.

— Oui. L'accord de vous révéler un autre morceau du puzzle. Pas tout. Pas encore. Juste assez pour vous garder vivante... et utile.

Elle rit sans joie.

— Il me teste.

— Il vous teste, confirme *Publicitaire*. Et moi, je fais passer le test.

Il ouvre le contrat. Les pages sont pleines de clauses. Des mots froids. Des mots qui coupent.

— Confidentialité totale. Rupture équivaut à...

Il marque une pause, comme pour laisser le terme faire son travail.

— ...la mort.

Un silence lourd.

Même les vibrations du sous-sol semblent se calmer un instant, comme si les loups eux-mêmes avaient entendu.

Pasteure regarde le contrat. Elle ne tremble pas. Elle n'a jamais tremblé devant une menace. Mais là, ce n'est pas une menace de brute. C'est une menace de système. Et ça, c'est plus dangereux.

Publicitaire tourne légèrement une page.

— En échange de ce dévoilement, vous vous engagez à trois choses. Trois axes. Trois obligations.

— Dis.

— Un : ne jamais faire de vagues médiatiques.

Pasteure hausse un sourcil.

— Je suis une vague, moi.

— Justement. Vous allez devenir... une vague contrôlée. Une vague autorisée.

Il continue.

— Vous allez recevoir un nouveau statut important. Un statut qui vous protège, mais qui vous encadre. Vous serez visible, mais pas incontrôlable.

Pasteure écoute. Elle hait l'idée. Elle adore la promesse.

— Deux : jouer un rôle d'enrôlement.

Il appuie sur le mot, parce qu'il sait qu'il excite.

— Rallier des recrues. Attirer. Séduire. Convaincre. Par tous les moyens en votre pouvoir. Pour le mystérieux acheteur du chairdepoulium.

Pasteure sent un frisson de victoire remonter.

L'acheteur me veut. Donc je compte. Donc je suis au centre.

— Et trois, dit *Publicitaire*, la voix plus lente : respecter scrupuleusement toutes les règles du *Monde Des Politiques*.

Elle grince presque.

— Je respecte déjà des règles.

— Ici, ce ne sont pas les vôtres.

Il se penche, et son sourire devient plus intime, plus dangereux.

— Faire du politiquement correct. Du lisse. Du conforme. Quitte à... malgré votre foi... adopter certains principes de mondes opposés au *Roi*. Juste pour que ça passe. Sans encombre.

Le dernier mot tombe comme une chaîne.

Pasteure relève les yeux.

— Tu veux que je me mélange.

— Je veux que vous surviviez, dit *Publicitaire*. Et que vous ralliez le maximum. Les bons et les méchants. Les pro-*Roi* et les anti-*Roi*. Parce qu'au final, la structure ne se nourrit pas de pureté. Elle se nourrit de masse.

Elle reste droite. Immense. Silencieuse.

Ses pensées bouillonnent derrière son sourire.

Je touche le cœur du secret. Je n'ai jamais été aussi proche. Et voilà qu'on me demande de lisser ma bouche... de polir ma voix... de devenir acceptable.

Elle regarde la dernière page. Là où il faut signer.

Publicitaire pose un stylet sur la table, délicatement, comme s'il déposait une arme.

— Voilà, dit-il. Vous signez, et je vous donne un morceau de puzzle. Vous refusez... et vous restez avec vos soupçons. Et

demain matin, les flottes partent. Les centaines d'armées.
Cupide. Matos. Vous, au milieu, sans clé supplémentaire.

Pasteure avance sa main griffue au-dessus du stylet.

Elle sourit.

Un sourire de femme qui croit servir le *Roi...* et qui sent, pour la première fois, que la lumière peut aussi aveugler.

La pointe du stylet tremble à un millimètre du papier.

Pasteure ne signe pas encore. Ses griffes restent en suspens, comme si l'encre allait la juger.

— Avant d'écrire, je veux savoir une chose, dit-elle, la voix basse, mais amplifiée par sa bouche-haut-parleur comme une salle vide qui résonne.

— Je t'écoute, répond *Publicitaire*, trop tranquille.

— Est-ce que je pourrai garder ma foi dans le *Roi...* ou est-ce que ton cadre va me la découper en morceaux.

Publicitaire sourit. Il ne sourit pas comme un ami. Il sourit comme une affiche.

— Pas de problème. Foi personnelle, posture publique.

— Traduction.

— Tu crois ce que tu veux, tant que ça ne heurte pas tes nouvelles fonctions.

- Et si ma foi ordonne de parler vrai.
- Alors tu parleras vrai... avec des mots qui passent.

Il se penche, et sa voix devient presque chantante, presque slogan.

— Ta foi n'est pas un souci, *Pasteure*. Tant qu'elle reste compatible. Tant qu'elle rentre dans le cadre du *Monde Des Politiques*.

— Compatible avec quoi.

— Avec ton statut. Avec l'image. Avec l'objectif.

Il tapote doucement le contrat, comme on tapote une carte de visite.

— L'acheteur du chairdepoulium n'a rien contre ta foi à toi. Il n'a rien contre tes prières, tes convictions, tes élans. Il est même... très ouvert.

— Ouvert, répète *Pasteure*.

— Tant que ça rallie. Tant que ça ne scandalise pas. Tant que ça ne déclenche pas de guerre d'opinion.

Pasteure reste immobile. Ses yeux brillent d'une fierté qui monte comme une marée.

Il est intelligent. Il veut ménager la chèvre et le chou. Il veut rallier des mondes sans les choquer. C'est exactement la manière d'agir du Roi. Ne jamais scandaliser. Ne jamais heurter. Toujours attirer. Toujours cadrer.

Elle sent une chaleur froide dans sa poitrine, un sentiment qui ressemble à de l'élection.

Le Roi m'observe. Le Roi approuve. Je suis choisie. Je suis la tête de quelque chose. Je vais devenir... la voix. La voix du maître de l'univers.

Elle relève le stylet.

— Donc, dit-elle, si je comprends bien... je peux garder ma foi, à condition qu'elle soit utile.

— À condition qu'elle soit... présentable, corrige *Publicitaire*.

— Présentable.

— Et performante.

Il claque la langue, comme s'il validait une étape.

— Ici, on ne te demande pas d'abandonner ce que tu crois. On te demande d'apprendre à le vendre sans casser la vitrine.

Pasteure laisse échapper un souffle qui pourrait être un rire.

— Vendre.

— Rallier, dit *Publicitaire* aussitôt. Toujours le bon mot.

Elle baisse enfin la pointe du stylet.

L'encre touche le papier.

Une signature énorme, nerveuse, comme une griffe qui prétend être une écriture. Le contrat ne tremble pas. Le contrat absorbe.

Puis *Pasteure* recule la main, et elle regarde la case suivante.

La case de *Publicitaire*.

Vide.

— À toi, dit-elle.

Publicitaire ne bouge pas. Il contemple le document comme on contemple une arme qu'on n'arme pas tout de suite.

— Pas encore.

— Tu joues à quoi.

— À vérifier que tu sais obéir sans te sentir humiliée.

Le rythme s'accélère dans l'air. Les vibrations, au loin, dans les souterrains, rappellent l'immense vaisseau hauts-parleurs en préparation. On devine le métal qu'on emboîte, les renforts qu'on serre, les loups de *Déguisé* qui travaillent comme une marée noire silencieuse.

Pasteure serre les mâchoires.

— J’ai signé.

— Tu as signé un papier, dit *Publicitaire*. Maintenant, signe ton rôle.

Il se redresse. Ses trois mètres deviennent une silhouette de panneau publicitaire vivant. Il avance vers le centre du salon, puis vers le tapis.

Un tapis trop parfait. Trop bien posé. Trop propre.

Pasteure le suit du regard.

— Dernier test, dit *Publicitaire*.

— Je n’aime pas les tests.

— Personne ne les aime. Tout le monde les subit. La différence, c’est ceux qui réussissent.

Il s’agenouille, sans perdre sa dignité. Il glisse deux doigts sous le bord du tapis.

Et il soulève.

Un déclic.

Une trappe se dessine, invisible jusqu’ici, comme si le plancher refusait d’avouer qu’il avait un ventre.

Une lumière froide s’échappe immédiatement. Pas une lumière chaleureuse. Pas une lumière qui rassure. Une lumière qui évalue de manière glaciale.

Pasteure plisse les yeux.

- Qu'est-ce que c'est ?
— Là où on devient... utile.

La trappe s'ouvre entièrement, et la lumière grimpe le long de la pièce comme une brume blanche.

Publicitaire se tourne vers elle, très calme.

- Tu vois, là, tu es grande. Impressionnante. Brute.
— Brute, répète *Pasteure*, vexée.
— Brute dans le sens... non cadrée. Ici, en bas, on cadre.

Il tend la main, comme s'il l'invitait à descendre dans un monde qui lui appartient déjà.

— Descends.

Pasteure hésite une seconde, juste une seconde.

Le Roi me regarde. Il approuve. Je suis choisie. Je ne vais pas reculer devant une trappe.

Elle se penche. Le trou est assez large pour elle. Les marches se rétractent et s'allongent, mécaniques, pensées pour les tailles multiples. La maison de *Publicitaire* est un piège élégant : elle sait accueillir, donc elle sait enfermer.

Pasteure descend.

Le froid devient plus net. Plus sec. Une salle souterraine immense apparaît, lisse, cubique, et remplie

d'écrans. Des dizaines. Des centaines. Des murs entiers d'images muettes qui n'attendent qu'un ordre pour parler.

Sur une table centrale, des dossiers. Des bandeaux d'infos prêts à s'afficher. Des slogans en attente, comme des balles dans un chargeur.

Publicitaire descend derrière elle, et referme la trappe au-dessus, sans bruit.

— Bienvenue dans mon vrai salon, dit-il.

— Tu vis ici.

— Je fabrique ici.

Il marche entre les écrans. Chaque pas allume une ligne, une interface, une courbe.

— Ici, je mesure le monde.

— Tu le manipules, corrige *Pasteure*.

— Je l'oriente, répond *Publicitaire* avec un sourire automatique. La manipulation, c'est quand on se fait attraper. Moi, je fais ça propre.

Un écran s'allume à gauche : une foule pro-*Roi*, en liesse. Bannières. Symboles. Visages levés.

Un autre écran s'allume à droite : une foule anti-*Roi*, rageuse. Poings. Pancartes. Slogans inversés.

Les deux mondes se regardent sans se toucher.

Publicitaire se place au milieu, comme un arbitre qui adore le combat.

— Voilà ton terrain.

— Je croyais que mon terrain, c'était l'armée, dit *Pasteure*.

— Ton terrain, c'est la bouche. Ta bouche-haut-parleur. Ton image. Ta posture. Si tu réussis ici, l'armée suivra sans réfléchir.

Il se tourne brusquement, et son ton claque.

— Premier exercice.

— Je ne suis pas venue pour jouer.

— Si. Tu es venue pour jouer, et pour gagner. Alors écoute.

Il pointe l'écran pro-*Roi*.

— Tu leur parles.

— Facile.

— Non. Tu leur parles sans exciter les autres.

Il pointe l'écran anti-*Roi*.

— Tu leur parles.

— Impossible.

— Non. Tu leur parles sans donner l'impression de trahir les premiers.

Pasteure sent sa fierté gonfler. C'est un défi. Elle aime les défis quand ils promettent un trône.

- Donne-moi un sujet, dit-elle.
- La disparition de *La Galaxie Merveilleuse*.

Le mot tombe, et tout, autour, semble se figer.

- Tu vas faire un message qui marche pour les deux camps, dit *Publicitaire*. Tu as une minute.

Pasteure inspire. Sa poitrine se soulève comme un mur.

Ses pensées se pressent, rapides, comme une prière qui se transforme en stratégie.

Ne pas choquer. Ne pas scandaliser. Rallier. Cadrer. Le Roi agit ainsi. Je dois agir ainsi.

Elle lève la tête, comme si un public invisible la regardait déjà.

- Je sais que vous avez mal, commence-t-elle. Je sais que cette disparition a laissé un vide, une colère, des questions. Je ne viens pas vous imposer une version. Je viens vous proposer une direction.

Publicitaire lève un doigt.

- Trop directif. Direction, ça fait peur. Réessaie.
- Tu coupes déjà !
- Je cadre déjà.

Pasteure serre les griffes, puis recommence, plus lisse, plus politique, plus froide.

— Je viens écouter, rassembler, et agir avec responsabilité.

Publicitaire sourit, satisfait.

— Voilà. Responsabilité, c'est un mot qui endort les deux camps.

Il appuie sur une commande. Un bandeau apparaît sur les écrans, comme si un journal diffusait en direct :
RESPONSABILITÉ, UNITÉ, ACTION.

— Continue, ordonne *Publicitaire*. Et pense à ta foi. Mais... propre.

Pasteure incline légèrement la tête.

— Ma foi me pousse à croire que la vérité existe, dit-elle. Mais je sais aussi que la vérité, sans sagesse, peut devenir une arme. Alors je choisis une vérité qui soigne.

Publicitaire applaudit une fois, sec, comme un clap de tournage.

— Magnifique. Une vérité qui soigne. Ça ne veut rien dire, mais ça sonne comme un baume.

Pasteure se redresse, fière.

Je suis faite pour ça. Le Roi m'a formée sans que je le sache.

Publicitaire bascule un autre écran. Un montage de violences verbales, d'extraits de discours, de scandales.

— Maintenant, deuxième exercice. La provocation.

Il appuie encore. Un visage masqué apparaît, une voix synthétique sort d'un haut-parleur souterrain. Pas un personnage visible. Juste une présence qui parle.

— Les gens te trouvent trop brutale, *Pasteure*.

La phrase vise juste.

Pasteure se tend.

— Les gens sont faibles.

— Erreur, coupe *Publicitaire* immédiatement. Dans *Le Monde Des Politiques*, les gens ne sont jamais faibles. Ils sont sensibles.

— Sensibles, répète *Pasteure* avec dédain.

— Sensibles, insiste *Publicitaire*. Et toi, tu vas respecter leur sensibilité.

La voix synthétique recommence, plus agressive.

— Tu es dangereuse. Tu es extrême. Tu es un risque.

Pasteure ouvre la bouche, prête à mordre avec des mots.

Publicitaire lève la main.

— Ne réponds pas avec ton tempérament. Réponds avec ton statut.

Pasteure avale sa colère. Elle sent le pouvoir derrière la laisse. Et elle aime ça.

— Je comprends vos inquiétudes, dit-elle. C'est normal de se poser des questions face à une fonction aussi grande. Je m'engage à travailler dans le cadre, avec transparence et responsabilité.

Publicitaire ferme les yeux une seconde, comme s'il savourait.

— Transparence. Excellent. Tu ne dis rien de dérangeant, mais tu promets une sensation.

La voix synthétique change.

— Et ta foi, alors. Tu vas l'imposer.

— Je ne l'impose pas, répond *Pasteure* aussitôt, lisse. Je la vis. Et je respecte chaque conscience.

Publicitaire rit doucement.

— Respecter chaque conscience. Voilà la phrase. Mets-la en boucle, et tu peux conquérir une planète entière.

Pasteure sent une fierté immense la traverser.

Le Roi m'approuve. C'est forcément lui. Seul le Roi sait parler comme ça : ferme, mais sans choquer. Exact. Poli. Irréprochable.

Elle se voit déjà au-dessus des armées, au-dessus des flottes, au-dessus des directeurs. Elle se voit comme une tête, une bannière, une voix officielle.

— Alors, dit-elle, le dernier test, c'est ça ?

— Non, répond *Publicitaire*. Ça, c'était l'échauffement.

Il marche jusqu'à une colonne de verre au fond de la salle. À l'intérieur, la même lumière froide pulse, enfermée comme une chose vivante. Pas une flamme. Pas un néon. Une lumière qui ressemble à une preuve.

Pasteure s'approche, fascinée.

— C'est quoi ?

— Un morceau de puzzle, dit *Publicitaire*.

Il pose sa main contre le verre. Une fente s'ouvre, et un petit objet glisse sur un plateau : une plaque fine, métallique, gravée d'un symbole minimaliste.

Pasteure la prend entre deux griffes. Le métal est glacé. Le symbole est simple, mais il fait mal au regard, comme s'il contenait plus que ce qu'il montre.

— C'est... une signature, souffle-t-elle.

— Oui.

— La signature de l'acheteur du chairdepoulium. La signature du véritable personnage derrière la disparition de *La Galaxie Merveilleuse*.

Pasteure sent son cœur battre plus fort. Elle voudrait hurler de triomphe. Mais elle se retient. Politiquement.

— Et tu me donnes ça... maintenant.

— Je te le montre, corrige *Publicitaire*. Je ne te le donne pas encore.

Il récupère la plaque d'un geste rapide, et la remet dans la colonne. La lumière pulse plus fort, comme vexée d'avoir été exposée.

— Pourquoi ?

— Parce que je dois voir ce que ça te fait.

Il la fixe. Ses yeux cherchent une faille.

— Si tu es fiable, tu ne t'excites pas. Tu ne t'emballes pas. Tu ne fais pas de vagues.

— Je ne fais pas de vagues, répète *Pasteure*.

Elle s'efforce de rester lisse. Mais à l'intérieur, c'est un feu.

Le Roi. C'est lui. C'est forcément lui. Je viens de toucher son ombre. Je suis proche. Tellement proche. Il me teste. Il me forme. Il m'élève.

Publicitaire observe son visage, comme une caméra.

— Tu trembles.

— Je suis grande. C'est le sol qui tremble à cause de l'armement des vaisseaux dans le parking, corrige *Pasteure*.

— Belle pirouette.

Il remonte vers la table, et il ressort le contrat.

— Tu as signé. Très bien. Mais je n'ai pas signé, moi.

Il redescend et pose la feuille sur la table métallique, au milieu des écrans.

— Pour que je signe, il me faut une phrase.

— Une phrase.

— Oui. Une phrase qui prouve que tu as compris le cadre.

Pasteure croise les bras.

— Dis-moi la phrase.

— Non. Trouve-la.

Le silence tombe encore. Les écrans montrent les foules, pro-*Roi* et anti-*Roi*, comme deux bêtes qui attendent qu'on les lâche.

Pasteure inspire. Sa voix sort, plus douce qu'avant, plus contrôlée.

— Je servirai... sans choquer le public.

Publicitaire secoue la tête.

— Pas assez.

— Je servirai l'acheteur... en respectant les sensibilités.

— Mieux, mais pas encore.

Pasteure sent une irritation monter. Elle la coupe net. Elle la polit.

Je veux la signature. Je veux la suite. Je veux le puzzle complet. Je veux tout comprendre.

Elle se redresse, et elle parle comme une affiche parfaite.

— Je garderai ma foi en privé, et je porterai un message public compatible avec tous.

Publicitaire s'immobilise. Puis il sourit.

— Voilà. Foi privée, posture publique. Compatible avec tous. Ça, c'est idéal dans *Le Monde Des Politiques*.

Il prend le stylet.

Mais il ne signe toujours pas.

Il approche la pointe du papier, puis s'arrête, encore.

— Dernière chose, dit-il, la voix plus basse.

— Encore.

— Oui. Parce que tu n'as pas encore vu le vrai prix.

Il appuie sur une commande. Un écran central s'allume, plus grand que les autres. Une simple phrase apparaît, froide, administrative, sans émotion.

NOUVEAU STATUT : VOIX OFFICIELLE
OBLIGATION : NEUTRALITÉ DE SURFACE
SANCTION : DÉFAUT = EFFACEMENT

Pasteure fixe le mot effacement.

— C'est quoi, effacement.
— Une mort propre, répond *Publicitaire* sans trembler. Sans scandale. Sans vagues.

Il se penche vers elle, presque tendre.

— Tu veux être la tête de quelque chose, *Pasteure* ?
— Oui.
— Alors accepte d'être lisse.

Il lève le stylet.

— Et maintenant... je signe, si tu descends encore.

Pasteure fronce les sourcils.

— Encore plus bas.
— Encore plus bas, confirme *Publicitaire*. Parce que la trappe sous le tapis... ce n'était que l'entrée.

Il se tourne vers le fond de la salle, là où la lumière froide pulse derrière une seconde porte, plus discrète, plus épaisse.

Une porte sans poignée.

Une porte qui attend une autorisation.

Publicitaire pose sa main dessus, et la porte s'ouvre avec un souffle de glace.

La lumière froide se déverse.

Et *Pasteure* comprend, dans le même instant, que le test n'est plus une phrase.

Le test, c'est ce qu'il y a derrière.

Les Livres

Le vieux satellite rouillé tourne sur lui-même, lentement, comme un déchet oublié qui refuse de mourir. La rouille craque par endroits, en plaques, et des boulons flottent, retenus par rien d'autre que l'habitude.

Planqué dans l'ombre du métal mort, le vaisseau rose nacré de *Keurdarticho* se fait minuscule.

Dans le cockpit, la lumière des instruments reste au minimum, un souffle de vert et de blanc sur le torse miroir de *Miroirine*. Sur les écrans, une image s'impose, nette, intrusive : *Pasteure* et *Publicitaire*. Le son arrive en couches, filtré, comme si même l'espace hésitait à transporter leurs paroles.

Miroirine ne bouge pas. Elle écoute. Elle enregistre. Son calme est palpable.

Keurdarticho, lui, bouge trop, sans bouger vraiment. Ses feuilles frémissent, ses racines se crispent sur le sol, comme si le métal du cockpit était une terre hostile.

— On est... vraiment invisibles ? souffle *Keurdarticho*, comme s'il craignait qu'un mot trop fort fasse sonner la rouille.

— On est assez invisibles, répond *Miroirine* sans quitter l'écran des yeux.

— J'aime pas "assez".

— Tu préfères "pas du tout" ?

Il ne répond pas. Il avale sa salive. Il regarde *Miroirine* de côté, juste une seconde, comme on regarde une étoile qu'on n'a pas le droit de toucher.

Sur l'écran, *Publicitaire* parle vite. Il a cette manière de vendre ses phrases, de les emballer, de les tendre comme des cadeaux qui mordent.

— Il faut que tu comprennes, dit la voix amplifiée, il faut que tu te conformes. Il faut que tu rassembles. Pro-*Roi*, anti-*Roi*... les deux. Tout le monde. On fait une grande scène. On fait une grande cause. On fait une grande communauté. Et après... on oriente.

Pasteure sourit, et son sourire a quelque chose d'orgueilleux, presque gourmand.

— Je sais orienter, dit-elle. Je suis née pour orienter.

Keurdarticho frissonne.

— Elle a dit "orienter" comme on dit "écraser", murmure-t-il.

— Chut, dit *Miroirine*.

Il obéit. Mais son regard revient sur elle. Encore.
Toujours.

*Elle est là... elle est là avec moi, là, maintenant...
pense-t-il, et la pensée le traverse comme un courant chaud.
Et pourtant, tout ce monde veut la chasser comme une
poussière...*

Miroirine ne cligne pas. Sa peau miroir capte l'écran,
la lueur des étoiles, et renvoie tout sans trembler.

Puis, sans prévenir, quelque chose se passe en elle.

Ce n'est pas un bruit extérieur. Ce n'est pas un
instrument qui sonne. Ce n'est pas une alarme.

C'est une voix.

À l'intérieur.

Une voix qui ne force pas comme Pasteure. Une voix
qui ne crie pas. Une voix qui a le poids d'un ordre doux, et la
douceur d'un ordre absolu.

— *Stop.*

Miroirine se fige. Son torse miroir change à peine,
mais dans son regard de miroir, une infinie profondeur
s'ouvre.

— *Miroirine, tu as besoin de temps avec le Roi. Soyez tous les deux calmes, je vais vous donner du temps. Pour le Roi, un jour est comme mille ans, et mille ans comme un jour.*

Keurdarticho se tourne vers elle, paniqué.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Tu... tu as entendu quelque chose ?

Miroirine pose enfin les yeux sur lui. Et, pendant une seconde, son calme se fait presque tendre.

— Oui, dit-elle. On nous donne du temps.

— Du temps... pour quoi ?

Elle hésite, très légèrement. Pas parce qu'elle ne sait pas. Parce qu'elle mesure.

— Pour respirer. Pour regarder. Pour comprendre.

Keurdarticho ouvre la bouche, et il veut poser cent questions, mais la première n'a même pas le temps de naître.

L'air se plisse.

Le cockpit, le satellite, l'ombre, la rouille... tout se met à vibrer comme une peau.

Et là, juste devant eux, l'espace s'ouvre.

Pas comme une porte. Comme une apparition.

Une silhouette se dessine, nette, irréfutable.

Miroirine la reconnaît avant même de réfléchir.

— Machine...

La reine *Machine* est là.

Un robot, mais pas un robot froid. Pas un robot de prison. Pas un robot de contrôle. Quelque chose de plus ancien, de plus étrange. Une autorité silencieuse.

Elle a un seul bras, et ce bras n'est pas un manque : c'est un choix. À la place d'une main, une grosse télécommande intégrée, massive, précise, comme si le temps lui-même attendait ses boutons.

Derrière elle, deux moteurs frémissent, et le son est bas, presque un ronronnement de métal vivant.

Elle ne marche pas. Elle flotte, juste assez pour que le monde se souvienne qu'il n'est pas maître de ses lois.

— Vous êtes en mission, dit *Machine*. Et vous êtes fatigués.

Keurdarticho a un mouvement de recul.

— Je suis pas fatigué, je suis... stressé.

— C'est une forme de fatigue, répond *Machine* sans ironie.

Miroirine secoue la tête, respectueuse, mais ferme.

— On doit surveiller *Pasteure*. On doit comprendre ce qu'elle fait avec *Publicitaire*.

— Votre présent ne changera pas, dit *Machine*. Je vous ramènerai exactement à l'endroit où vous étiez. Exactement.

— Comment ? souffle *Keurdarticho*. Vous allez... déplacer le satellite ?

— Je vais déplacer votre poche de réalité, répond *Machine*. Ce n'est pas pareil.

Keurdarticho cligne des yeux.

— C'est... pire.

Miroirine murmure, presque pour elle-même :

— Ordre de *Trésor de création*...

Machine acquiesce.

— Ordre reçu. Ordre exécuté.

Elle lève son bras unique. La télécommande s'illumine. Des symboles courent, comme des insectes de lumière.

Et soudain, une bulle naît.

Une bulle spatio-temporelle.

Elle ne se construit pas. Elle se décide.

Elle englobe le vaisseau. Elle englobe le satellite rouillé. Elle englobe même les boulons flottants, les plaques de rouille, la poussière métallique.

L'intérieur devient silencieux, comme si le bruit avait été laissé dehors.

Keurdarticho regarde autour de lui, bouche ouverte.

— On est... dans une bulle.

— Oui, dit *Machine*.

— C'est... solide ?

— Oui.

— Et si je... je tape ?

— Ne tape pas, dit *Miroirine*, sèche.

— Je voulais juste vérifier...

— Ne vérifie pas le temps, *Keurdarticho*. Le temps vérifie les gens.

Il se tait. Il regarde *Miroirine* et, malgré la peur, une chaleur lui monte.

— Tu... tu dis des trucs comme ça... et ça sonne... comme si c'était normal.

Elle le fixe.

— C'est normal.

La bulle se met à bouger.

Pas comme un vaisseau.

Comme une pensée.

Les étoiles glissent. Le vide se replie. L'espace s'étire
comme un tissu.

Et en un instant, ils ne sont plus au même endroit.

Le satellite rouillé flotte désormais à côté d'une
planète.

Mais "planète" est un mot trop petit.

C'est un monde immense.

Un monde qui fait la taille de cent planètes.

Un monde qui grossit de jour en jour.

Ils le voient, vraiment : la masse se dilate doucement,
comme si elle respirait, comme si elle avalait du volume.

— C'est... vivant, murmure *Keurdarticho*.

— C'est composé de couches, dit *Machine*. Comme un
oignon.

Miroirine s'approche de la paroi de la bulle. Elle flotte. Ses pieds quittent le sol du cockpit, et elle ne tombe pas. Elle dérive, comme si l'apesanteur l'avait adoptée.

Keurdarticho la suit, maladroit, ses racines cherchant un appui qui n'existe plus.

— Je... je sais pas flotter élégamment, dit-il.

— Personne ne t'a demandé d'être élégant, répond *Miroirine*.

Il la regarde, et quelque chose en lui fond.

— Toi, tu flottes... comme si t'étais née pour ça.

Elle tourne la tête vers lui. Son visage miroir attrape une étoile et la pose sur ses traits.

— Je suis née pour servir, dit-elle. Pas pour plaire.

— Ça tombe mal, souffle *Keurdarticho*. Parce que... tu plais quand même.

Il le dit trop vite. Trop honnêtement.

Un silence.

Dans la bulle, même *Machine* ne commente pas.

Miroirine ne rit pas. Elle ne se moque pas. Elle le regarde, simplement, comme on regarde un être fragile.

— Concentre-toi, dit-elle, mais sa voix a perdu un millimètre de tranchant.

Keurdarticho avale sa salive.

— Je suis concentré. Sur... la mission.

Et sur toi. La pensée reste en lui, comme un secret qu'il n'ose pas pousser jusqu'aux lèvres.

Ils sortent du vaisseau.

Machine fait un geste, et la bulle commence à avancer, lentement, majestueusement, vers la planète.

Plus ils approchent, plus ils comprennent que ce monde est fait de matière étrange.

Des reliefs de pages.

Des continents de papier.

Des océans de mots.

Des chaînes de montagnes qui ressemblent à des piles infinies.

Et partout, des lumières : pas des lumières de soleil.
Des lumières de lecture.

— Au centre, dit *Machine*, il y a le roi *Le Livre*.

— Le roi *Le Livre...* répète *Keurdarticho*, comme si sa bouche devait s’habituer.

— Oui, dit *Machine*. Il fournit des millions de pages à la minute, via une technologie qui mélange robotique et lumière.

Miroirine ferme un instant les yeux. Pas pour ne pas voir. Pour prononcer les bons mots.

— Et ces pages... dit-elle, elles sont toujours les mêmes.

— Toujours les mêmes, confirme *Machine*. Soixante-six tomes. Intacts. Sûrs. Faisant autorité.

Keurdarticho se gratte une feuille, nerveux.

— Soixante-six... c’est précis, quand même.

— Le *Roi* aime la précision, dit *Miroirine*.

Ils entrent dans la première couche.

Et d’un coup, l’échelle change.

Ils survolent une immense bibliothèque qui fait la taille d’une ville. Des rayonnages comme des falaises. Des ponts suspendus entre des tours de livres. Des escaliers en spirale, sculptés dans des couvertures.

Il y a des livres normaux.

Des livres muets.

Des livres qui attendent d'être ouverts.

Et puis, un peu plus loin, ça devient autre chose.

Des livres vivants.

Des livres avec des yeux gravés dans la tranche.

Des livres qui écrivent.

Ils écrivent sans arrêt.

Leurs pages se tournent toutes seules, et de l'encre coule, et des phrases apparaissent, comme si la pensée avait pris une plume.

— Première couche, dit *Machine*. Livres normaux. Bibliothèques. Archivage.

— Et là ? demande *Keurdarticho*, fasciné malgré lui.

— Toujours première couche, répond *Machine*. Mais déjà, certains livres deviennent vivants. Ils commentent. Ils expliquent. Ils racontent ce qu'ils ont compris des histoires du *Roi*.

Miroirine flotte plus près. Son reflet capte des lignes entières, sans les toucher.

— Certains commentaires... murmure-t-elle... sentent la lumière.

— Oui, dit *Machine*. Certains sont profonds. Instructifs. Surtout dans les couches proches.

— Et ceux-là ? demande *Keurdarticho*, en montrant, horrifié, une zone où des livres vivants se disputent en se jetant des pages à la figure.

— Ceux-là... dit *Machine*... grandissent aussi. Mais pas dans le bon sens.

Ils avancent.

Ils passent une frontière invisible, et la deuxième couche apparaît.

Ici, ce ne sont plus seulement des commentaires.

Ce sont des commentaires de commentaires.

Des volumes immenses où chaque page répond à une autre page.

Des villes entières construites sur une phrase.

Des places publiques où des livres vivants, debout sur des couvertures, écrivent sur des pupitres de papier, entourés d'autres livres qui applaudissent en claquant leurs pages.

— Couche suivante, dit *Machine*. Commentaires de commentaires.

— C'est... infiniment bavard, murmure *Keurdarticho*.

— C'est un monde qui ne sait plus s'arrêter, dit *Miroirine*.

Ils montent encore.

Une autre couche englobe tout ça.

Là, les débats commencent.

Des débats écrits sur les commentaires de commentaires.

Des disputes.

Des manifestes.

Des "réponses aux réponses".

Des "rectifications des rectifications".

Et au loin, plus loin, des couches encore, où ça devient presque absurde : des pamphlets, des caricatures, des résumés malhonnêtes, des mots qui se battent pour être les plus bruyants.

— Ça traite de tout, dit *Machine*. C'est hyper vaste. Et la planète ne cesse d'augmenter de volume au fil des jours, des mois, des années.

Keurdarticho regarde la masse gigantesque autour d'eux, qui continue de gonfler doucement.

— Donc... plus les gens parlent... plus ça grossit.

— Oui, dit *Machine*.

— Et ça grossit même quand ils parlent mal.

— Oui, dit *Machine*.

— C'est... injuste.

— Le volume n'est pas un signe de vérité, répond *Miroirine*.

Keurdarticho la regarde encore. Et cette fois, son regard n'est pas seulement amoureux. Il est admiratif, comme un élève devant une phrase qui le dépasse.

— Tu... tu dis ça comme si tu l'avais toujours su.

Miroirine ne détourne pas les yeux du monde-livre.

— Je l'ai appris en perdant des choses.

Keurdarticho n'ose pas demander quoi. Il sent que ce "quoi" est sacré.

Machine avance avec eux, stable, comme une reine qui connaît chaque couloir d'un palais infini.

— Je vais vous montrer, dit-elle. Trois ouvrages. Trois couches. Pour que vous compreniez.

Un mouvement de son bras unique.

La télécommande pulse.

Et trois livres apparaissent devant eux, comme suspendus dans la bulle.

Ils ne flottent pas comme des objets.

Ils flottent comme des exemples.

— Couche quatorze, annonce *Machine*.

Le premier livre a une couverture brillante, prétentieuse, et déjà, *Miroirine* sent quelque chose d'irritant, comme un parfum trop sucré.

Keurdarticho lit le titre, plisse ses feuilles.

— “L’habillement correct pour adorer le *Roi*”... oh non.

Miroirine ouvre une page.

Elle lit deux lignes.

Et elle explose de rire.

Un rire franc, rare, qui claque dans la bulle comme une étoile qui éclate.

— C’est... impossible, dit-elle entre deux souffles.

— Quoi ? demande *Keurdarticho*, et déjà il sourit, parce que son rire à elle lui fait quelque chose dans le ventre.

Miroirine lit, encore, et elle rit plus fort.

— Ça parle du rose, dit-elle. Ça dit que le *Roi* n'aime pas le rose, que c'est trop féminin, que le *Roi* est viril, qu'il aime le bleu...

Keurdarticho prend le livre, avec précaution, comme si c'était une bête ridicule.

Il lit.

Il lit encore.

Et soudain, ses feuilles tremblent.

Ses yeux se remplissent.

— Le... le bleu... murmure-t-il.

Miroirine s'arrête de rire. Surprise.

— Qu'est-ce que tu fais ?

Keurdarticho renifle, pathétique et sincère.

— Ça... ça vante les bienfaits du bleu dans la vie... le ciel... la mer... la profondeur... la paix... c'est... c'est beau...

Il pleure. Vraiment.

Dans une bulle spatio-temporelle, à côté d'une planète de cent planètes, un artichaut vivant pleure sur une ode au bleu.

Miroirine le regarde, et un sourire lui vient, malgré elle.

— Tu es... incroyable.

— Je suis sensible, dit *Keurdarticho* en essuyant ses larmes avec une feuille. C'est une qualité.

— Oui.

— Tu te moques ?

— Non, dit *Miroirine*. Je... je constate.

Il la fixe, et son cœur végétal s'accélère.

— Quand tu ris... dit-il, hésitant... c'est... comme si... tout mon espace respirait.

Miroirine détourne légèrement la tête, comme si la phrase avait touché un endroit dangereux.

— Couche quatorze, dit *Machine* calmement, comme si elle refusait de sourire. Beaucoup de bruit. Peu de substance. Mais parfois... des gens y mettent quand même de l'émotion.

Keurdarticho renifle encore.

— J’ai de l’émotion, oui.

— On a remarqué, dit *Miroirine*.

Il sourit, et sa peur recule d’un pas.

— Couche sept, annonce *Machine*.

Le deuxième livre apparaît plus lourd. Sa couverture n’a rien de brillant. Elle est sobre, dense, presque sévère.

— “La prédestination à l’éternité avec le *Roi*... et la prédestination à une souffrance éternelle... La souveraineté du *Roi* sur le salut.” dit *Machine*.

Miroirine le touche à peine et, tout de suite, son visage change.

Son rire disparaît.

Sa profondeur revient.

Elle lit.

Et dans son reflet, il y a comme une lumière qui se lève, lente, humble.

— C’est... glorifiant, murmure-t-elle.

Machine prend le livre, lit aussi, et on dirait qu’elle se nourrit. Pas d’huile. Pas de carburant.

De sens.

— Ici, dit *Machine*, on s'approche.

Keurdarticho regarde les pages, comme on regarde un précipice.

— Je... je peux lire ?

— Oui, dit *Miroirine*.

Il lit une phrase.

Il lit la suivante.

Son visage se ferme.

— Je comprends rien.

— Continue, dit *Miroirine*.

Il continue.

Et quelque chose se passe : il a peur.

Pas peur d'un monstre. Peur de comprendre.

— Ça... ça veut dire que... le *Roi*... décide ?

— Oui, dit *Miroirine*.

— Et... que... moi... je... je suis...

Il ne finit pas.

Ses feuilles tremblent.

— Je veux pas... mal comprendre, murmure-t-il.

Miroirine s'approche. Elle flotte juste devant lui. Ses yeux sont calmes, et sa voix devient plus douce.

— Tu n'es pas obligé de tout comprendre en une minute, dit-elle. Tu n'es pas obligé d'avoir une tête de bibliothèque pour être aimé du *Roi* et te soumettre à Lui comme il faut.

Keurdarticho la regarde, bouleversé.

— Tu... tu dis “aimé” comme si c'était... sûr.

— Ça l'est, dit-elle. Pour ceux qui ont cru le message et demandé pardon, et aussi pour les autres.

Il avale sa salive.

— J'ai besoin d'air.

— Alors respire.

Il respire. Et la manière dont elle le guide, dont elle ne l'écrase pas avec son intelligence, le fait tomber encore un peu.

Je la vois... je la vois vraiment... pense-t-il. Elle est forte et elle n'humilie pas... elle est belle et elle ne se sert pas de ça...

Machine referme le livre de la couche sept.

— Profond, dit-elle. Mais pas pour faire peur. Pour montrer la grandeur royale.

— Ça me fait peur quand même, dit *Keurdarticho*.

— La grandeur fait peur aux petits orgueils, répond *Machine*.

Miroirine jette un regard à *Machine*.

— Il n'a pas d'orgueil, non ?

— Presque tout le monde en a, dit *Machine*. Même les artichauts.

— Même les robots ? tente *Keurdarticho*.

— Même les robots, répond *Machine* sans hésiter. C'est pour ça que j'obéis.

Silence.

— Couche deux, annonce *Machine*.

Le troisième livre apparaît.

Et là, tout change.

Ce n'est pas seulement un livre dense.

C'est un livre qui semble... vivant d'une autre manière.

Comme si les pages respiraient.

Le titre est long, lourd, mais il a une beauté : “La transformation de quelqu’un de choisi par le *Roi* par *Trésor de création*.”

Miroirine pose ses doigts uniques sur la couverture.

Et elle ferme les yeux.

Elle lit quelques lignes.

Elle ne se délecte pas comme *Machine*.

Elle est touchée.

Profondément.

On dirait qu’une partie d’elle se met à genoux, à l’intérieur.

— Les attributs de *Trésor de création*... murmure-t-elle, la voix presque cassée. C’est... merveilleux.

Keurdarticho prend le livre, déterminé à ne pas être “celui qui ne comprend rien” une troisième fois.

Il lit.

Il plisse ses feuilles.

Il relit.

— Je... je comprends rien, dit-il, vaincu.

Machine ne se moque pas. Elle explique.

— Tu cherches avec ta logique. Ce livre parle aussi à autre chose. Il parle à la partie qui apprend à louer.

— Louer... c'est... comme dire merci ?

— Oui, dit *Miroirine*.

Keurdarticho regarde *Miroirine*. Il la voit, dans sa lumière intérieure, et il sent que même s'il ne comprend pas les mots, il comprend ce que ça produit en elle.

Et ça le bouleverse.

— Quand tu lis ça... dit-il... tu deviens... encore plus... toi.

Miroirine ouvre les yeux.

— Je deviens... quoi ?

Il cherche.

Il n'a pas le vocabulaire.

Il est un artichaut dans un univers de bibliothèques.

Mais il se lance.

— Tu deviens... claire. Pas juste... miroir. Claire.

Un souffle.

Miroirine reste immobile.

Puis, très doucement :

— Merci.

Il sourit, idiot, heureux.

— De rien.

Machine regarde les trois livres. Puis elle fait disparaître les deux premiers. Elle laisse le troisième un instant de plus, comme si elle respectait son poids.

— Vous voyez, dit-elle. Certaines couches sont superficielles. D'autres approchent le centre. Mais le centre, lui, ne change pas.

Elle lève le bras.

— Venez.

La bulle avance.

Ils traversent couche après couche.

Et plus ils se rapprochent du centre, plus l'air semble lourd, comme si le silence avait du sens.

Les villes de commentaires deviennent moins bruyantes. Moins hystériques. Plus concentrées.

Les livres vivants écrivent, oui, mais ils écrivent avec respect. Avec tremblement.

Les débats s'éloignent. Les bavardages disparaissent.

Et puis, au loin, une lumière apparaît.

Une lumière qui n'est pas un soleil.

Une lumière qui ressemble à une page blanche qu'on n'a pas salie.

Au centre de la planète, le roi *Le Livre* est là.

Immense.

Pas juste un livre. Un roi-livre.

Son ventre et son chapeau sont faits de soixante-six tomes, empilés, imbriqués, vivants, et pourtant parfaitement intacts. Comme si rien, jamais, n'avait pu les déchirer.

Autour de lui, une technologie danse.

De la robotique.

Des bras mécaniques de lumière.

Des faisceaux qui découpent des pages à une vitesse folle.

Des millions de pages par minute.

Toujours les mêmes.

Toujours sûres.

Toujours pleines de la parole du *Roi*.

Keurdarticho n'ose plus parler.

Ses feuilles cessent de trembler.

Il est petit. Il le sent. Mais il n'est pas écrasé.

Il est... placé.

Miroirine flotte devant la scène, et son corps miroir renvoie la lumière du centre sans la déformer.

Elle murmure, en elle-même, et la pensée à la douceur d'une prière, sans bruit.

Enfin... du temps... enfin... le centre...

Keurdarticho dérive jusqu'à elle, doucement, comme s'il craignait de casser quelque chose.

— *Miroirine...*

Elle tourne la tête.

— Oui.

Il hésite, puis il dit, simplement, comme un enfant qui n'a plus de retenue:

— Je suis content d'être là... avec toi.

Un silence.

La planète respire.

Les pages naissent.

La lumière écrit.

Miroirine le regarde, et pour la première fois, son calme ressemble à une chaleur.

— Moi aussi, dit-elle.

Machine reste derrière eux, droite, reine et servante à la fois.

— Prenez ce temps, dit-elle. Votre présent ne bouge pas. Mais vous, vous pouvez bouger à l'intérieur.

Et dans la bulle spatio-temporelle, à côté du centre, *Keurdarticho* sent que, malgré la peur, malgré *Pasteure*, malgré *Publicitaire*, malgré les couches infinies et les mots qui gonflent ce monde...

Il y a quelque chose qui ne gonfle pas.

Quelque chose qui ne se vend pas.

Quelque chose qui ne se commente pas pour exister.

Quelque chose qui est là.

Et *Miroirine*, à côté de lui, reflète cette chose-là.

Et ça, c'est encore plus dangereux que tout le reste.

Parce que ça lui donne envie d'être vrai.

La lumière du centre n'est pas un décor, c'est une pression douce. Elle appuie sur le regard, elle appuie sur le cœur..

La bulle spatio-temporelle glisse encore, puis ralentit, comme par respect.

Et ils y sont.

Le centre.

Le roi *Le Livre* est debout.

Il dépasse l'idée même d'un roi. Il a un port droit, immobile, mais tout le reste de lui est en mouvement. Les pages de son ventre et de son chapeau tournent si vite qu'elles ne ressemblent plus à des pages. Ce sont des cylindres lumineux, compacts, vibrants, comme si la matière avait accepté de devenir lumière sans perdre son poids.

Keurdarticho ouvre la bouche, mais aucun son ne sort. Ses feuilles frémissent comme devant un vent qui ne souffle pas naturellement.

Miroirine se tient près de la paroi de la bulle, et son corps miroir renvoie la rotation des pages comme une auréole fracturée.

— C'est... donc lui, murmure *Keurdarticho*.

— Oui, répond *Machine*. C'est lui.

Des robots-lumière tournoient autour du roi *Le Livre*. Ils n'ont pas l'air de machines lourdes : ce sont des lignes, des bras, des pinces faites d'éclats, de précision, d'obéissance. Ils entrent dans les cylindres lumineux, en retirent des pages comestibles sans jamais ralentir la rotation, et les pages sortent déjà pliées, scellées, prêtes.

La technologie est un mélange impossible : robotique et lumière, mécanique et éclat, comme si la matière avait appris à servir.

Et puis, juste après, le spectacle devient encore plus grand.

Des routes sortent des couches.

Pas des routes imaginaires : de vraies artères, gigantesques, qui s'ouvrent dans l'oignon-planète et ressortent vers l'extérieur, comme des veines qui alimentent un cosmos entier.

Sur ces routes, des camions roulent.

Des camions énormes, mais silencieux, équipés de remorques vitrées où les pages comestibles s'empilent par milliers. Chaque remorque pulse d'un blanc doux, comme si elle transportait de la nourriture et la... vérité à la fois.

Plus loin, au-dessus des couches, des vaisseaux attendent.

Des cargos de lumière.

Des transporteurs à coque sombre, avec des soutes entièrement tapissées d'étagères. Et les robots-lumière y glissent les pages comestibles avec une vitesse qui donne presque le vertige.

Puis les vaisseaux partent.

Ils s'élancent.

Ils traversent les couches, ils sortent de la planète, et ils filent dans toutes les directions du cosmos, vers des librairies, des comptoirs, des bibliothèques sur des mondes innombrables.

— Ça part partout, souffle *Keurdarticho*. Même... même là où presque personne ne pense à venir.

— Surtout là, dit *Machine*.

Le roi *Le Livre* tourne la tête vers eux.

Et le centre, d'un coup, devient intime.

Son regard les atteint comme une main sur l'épaule.
Pas une main qui écrase. Une main qui place.

— Approchez, dit-il.

La voix du roi *Le Livre* n'a pas besoin de volume.
Elle a de l'autorité.

La bulle s'ouvre comme une membrane. L'air du centre les enveloppe. Ce n'est pas de l'air : c'est une présence calme.

Keurdarticho avance, flottant encore un peu, comme s'il marchait sur une pensée.

Miroirine suit, droite, vigilante.

Machine ferme la marche, et ses moteurs ronronnent d'une façon inhabituelle. On dirait... de l'impatience contenue.

Le roi *Le Livre* regarde *Keurdarticho* plus longtemps que les autres.

Comme s'il l'avait déjà vu, déjà compris, déjà nommé avant même qu'il ouvre la bouche.

— *Keurdarticho*.

L'artichaut sursaute.

— Oui... oui, roi *Le Livre*.

— Tu portes un trouble.

Keurdarticho rougit, ce qui est compliqué pour un artichaut, mais ça se voit quand même : ses feuilles prennent une teinte plus chaude, plus vive, comme si sa sève montait d'un coup.

— Je... je sais.

— Tu as peur de ce trouble.

— Oui.

— Et tu as peur d'aimer.

Keurdarticho déglutit. Ses racines se crispent.

— Je... je veux pas... me tromper.

Le roi *Le Livre* s'approche d'un pas. Les pages-cylindres tournent toujours, et pourtant il est stable, calme, souverain.

— Le *Roi* a créé les sentiments, dit le roi *Le Livre*. Il a créé la joie, la crainte, l'attachement, l'élan, la douceur, la peine. Tu crois que c'est un accident, parce que tu n'arrives pas à les tenir.

Keurdarticho baisse les yeux.

— J'arrive pas à les tenir.

Le roi *Le Livre* ne le réprimande pas méchamment. Il parle avec franchise, oui, mais la franchise est enveloppée d'une vraie tendresse qui ne flatte pas et ne casse pas.

— On ne tient pas les sentiments avec les doigts. On les tient avec *Trésor de création*. Sans lui, tu t'agites. Tu te juges mal. Tu te condamnes. Tu confonds l'amour et la faim. Tu confonds l'admiration et la peur.

Keurdarticho relève les yeux, bouleversé.

— J'ai... j'ai peur de la perdre.

— Tu n'es pas propriétaire, dit le roi *Le Livre*. Tu es appelé à maîtriser, pas à posséder.

— Maîtriser... murmure *Keurdarticho*.

Le roi *Le Livre* pose sa voix plus profondément, passionnée, comme si chaque mot venait du centre même du centre.

— Maîtriser, ce n'est pas étouffer. Ce n'est pas faire semblant. Maîtriser, c'est tenir. C'est laisser le *Roi* te mettre à ta place juste. L'amour sentimental n'a pas à être ton maître. Le *Roi* doit être ton maître. Et quand le *Roi* est maître, l'amour sentimental devient un serviteur magnifique.

Keurdarticho reste figé.

Je... je comprends... un peu... je comprends comme on comprend un paysage... en respirant... pense-t-il, tremblant.

Miroirine observe, et quelque chose en elle se détend. Comme si elle voyait *Keurdarticho* enfin respirer sans se détester.

Elle se tourne vers le roi *Le Livre*.

— Pourquoi sommes-nous là ?

Le roi *Le Livre* la regarde, et dans ce regard il y a un axe, une verticalité.

Miroirine soutient ce regard sans insolence, sans fuite.

Machine s'avance avant que le roi *Le Livre* ne réponde.

— Je réponds, dit *Machine*.

Elle ne s'excuse pas. Elle n'a pas l'air de prendre la place de quelqu'un. Elle exécute un ordre.

— Vous êtes là parce que *Trésor de création* a ordonné un temps. Parce que votre mission vous expose, et que ton intérieur, *Miroirine*, a besoin d'être nourri. Parce qu'on ne traverse pas les couches du cosmos en ne mangeant que des miettes de commentaires.

Miroirine ne cligne pas.

— Alors que le roi *Le Livre* me nourrisse, dit-elle.

La phrase sort sans orgueil. Comme une décision.

Machine acquiesce.

— Tu vas manger une page. Seule. Dans une pièce de la bibliothèque du centre.

Keurdarticho se tourne vers *Miroirine*, inquiet.

— Seule ?

— Seule, répète *Machine*. Une heure.

— Pourquoi seule ? insiste *Miroirine*.

— C'est ainsi.

Le *Roi Le Livre* reste silencieux, mais son silence approuve.

Miroirine inspire.

— D'accord.

Elle se tourne vers *Keurdarticho*.

— Ne panique pas.

— Je panique jamais, dit-il trop vite.

Elle le fixe.

— Tu panique tout le temps.

— Oui, admet-il. Mais... je panique doucement.

Un micro-sourire effleure *Miroirine*. Puis elle se redresse.

— J’y vais.

Deux robots-lumière apparaissent, comme des éclats obéissants. Ils guident *Miroirine* à travers un couloir de rayonnages, un corridor au centre où les livres ne sont pas des décorations : ils respirent, ils pèsent, ils observent.

La pièce est là.

Petite, comparée au reste du monde.

Mais dense.

Les murs sont couverts de volumes profonds, serrés, alignés, comme une armée de vérités qui ne crient pas.

Au centre, une table simple.

Un siège.

Un silence.

Miroirine s’assoit.

Un robot-lumière dépose devant elle une page comestible.

Une page de jambon.

L'odeur est réelle. La texture est réelle. Et bien sûr, il y a de l'écriture sur la page. Des caractères nets, fins, qui semblent gravés dans la nourriture elle-même.

Le robot-lumière ne parle pas. Il recule. Il disparaît.

Miroirine reste seule.

Elle prend la page de jambon entre ses doigts uniques.

Elle la porte à sa bouche.

Elle mord lentement.

Elle mâche.

Elle laisse le goût s'installer.

Elle mange tout doucement, comme si chaque morceau était un pas vers le centre.

Et à mesure qu'elle mange, les mots viennent.

Pas par les oreilles.

Par l'intérieur.

Comme si la page descendait dans son être et se transformait en phrases vivantes.

— *Je ne change jamais. Je suis le même hier, aujourd'hui, et éternellement.*

Elle remange.

— *Mes lois sont désagréables à la chair.*

Elle sent la résistance, oui. Une résistance ancienne en elle, une vieille habitude de vouloir plier le monde à son confort.

Elle mâche plus lentement.

— *Je suis un roi d'ordre.*

Elle ferme les yeux.

Le mot ordre ne l'agresse pas. Il la tient. Il la met droite.

Elle continue.

— *Dans mon peuple, j'ai interdit à la femme de dominer sur l'homme, de lui enseigner les paroles de Le Livre.*

Son corps miroir semble se refroidir d'un millimètre. Pas de peur. De lucidité.

Elle reste immobile, longtemps.

Elle reprend.

— *La désobéissance à mes lois provoque la mort, les ténèbres.*

Une image traverse son esprit : des couches lointaines, bruyantes, où tout est débat, où tout est légère poussière... et au fond, le noir.

Elle respire, lentement.

Puis viennent les derniers mots.

— *Miroirine, aime-moi de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta pensée et de toute ta force.*

Et là, un mot se détache.

Pas comme les autres.

Le mot pensée.

Il se marque dans la tête de *Miroirine* comme une gravure. Comme si quelqu'un avait pressé un sceau à l'intérieur de son esprit.

Pensée.

Pensée.

Pensée.

Elle reste assise, immobile, avec la page presque finie, et elle mange encore plus doucement, comme si elle voulait laisser le mot descendre jusqu'au fond.

Une heure passe.

Ici, une heure n'est pas une fuite. C'est une construction.

Quand *Miroirine* se lève enfin, elle est repue.

Pas seulement repue de jambon.

Repue de vérité.

Elle sort.

Le couloir la reçoit, silencieux. Les rayonnages la regardent passer.

Au dehors, au centre, *Keurdarticho* attend.

Et le spectacle continue : les robots-lumière prennent, acheminent, déposent, chargent. Les camions roulent. Les vaisseaux partent. La nourriture du centre irrigue l'univers.

Keurdarticho voit *Miroirine* arriver et son cœur végétal fait un bond.

— Ça va ?

Elle s'arrête devant lui.

Elle le regarde droit dans les yeux.

— Oui.

Ce oui est simple. Mais il a un poids. Un poids nouveau.

Keurdarticho avale sa salive.

— Tu... tu as l'air... différente.

— Je suis posée, dit-elle. Je suis... ordonnée.

Keurdarticho frissonne.

— Ça te va bien.

Dans l'esprit de *Miroirine*, le mot pensée reste gravé. Et elle comprend que ce centre n'est pas seulement une usine à pages. C'est une source.

Keurdarticho se rapproche de *Miroirine*, comme attiré malgré lui.

— Pendant que tu étais... dans ta pièce... j'ai eu peur.

— De quoi ?

Il hésite, puis lâche, sans armure :

— Que tu reviennes... et que tu n'aies plus besoin de moi.

Miroirine le fixe. Et, contre toute attente, son regard se fait doux.

— J'ai besoin du *Roi*, dit-elle. Et j'ai besoin de toi.

Il prend une inspiration.

— Et... mes sentiments ?

Elle le regarde plus longtemps.

— Ils existent, dit-elle. Le *Roi* les a créés.

Keurdarticho ouvre la bouche, prêt à s'effondrer.

Elle continue, calmement :

— Mais ils ne doivent pas commander. Tu as entendu ce que le roi *Le Livre* t'a dit. *Trésor de création* te fera les maîtriser. Pas les nier.

Keurdarticho ferme les yeux un instant, comme soulagé et frustré à la fois.

— C'est dur.

— Oui.

— Mais... je préfère dur et vrai, murmure-t-il, plutôt que facile et... tordu.

Miroirine acquiesce.

— Moi aussi.

Elle se tourne vers *Machine*.

— *Machine*.

La reine *Machine* finit de manger une page comestible. Ses circuits gardent une lueur douce.

Elle se tourne, attentive.

— Oui.

Miroirine parle avec une simplicité qui tranche le monde.

— Je sais ce que je dois faire. Ramène-nous dans le présent s'il te plaît. Et merci pour tout.

Keurdarticho se raidit.

— Déjà ?

— Notre mission continue, dit *Miroirine*.

Machine incline la tête.

— Ordre compris.

Le roi *Le Livre* les regarde tous les deux.

— Bon retour, dit-il.

Miroirine le salue, sans théâtralité.

Keurdarticho s'incline, maladroit, avec ses feuilles qui tremblent.

— Merci, roi *Le Livre*.

Le roi *Le Livre* pose ses yeux sur lui une dernière fois.

— Et *Keurdarticho*...

— Oui ?

— *Trésor de création* mettra de l'ordre. Et ne confonds pas la passion avec la mission. La mission peut porter une passion pure, mais la passion seule détruit la mission.

Keurdarticho sent la phrase s'ancrer. Ça fait mal. Et ça fait du bien. Quelque chose... quelqu'un l'attire. Il le sent.

— D'accord, murmure-t-il.

Machine lève son bras unique. La télécommande pulse. L'air se replie.

La bulle revient autour d'eux, enveloppant à nouveau le centre, le satellite rouillé, le vaisseau caché, comme si tout ça était un petit paquet dans les mains d'un ordre supérieur.

Le spectacle du centre s'éloigne, mais la lumière reste dans leurs yeux.

La planète gigantesque se rétracte dans le champ de vision, puis disparaît derrière un pli de l'espace.

Le trajet ne ressemble pas à un voyage. C'est une remise à l'endroit.

Et soudain...

La rouille.

Le silence froid.

Le satellite qui tourne.

Le cockpit sombre.

Les écrans.

Exactement comme avant.

Comme si pas une seconde n'avait bougé.

Sur l'écran, *Publicitaire* parle encore à *Pasteure*, au milieu de ses stratégies et de ses sourires.

— ...tu dois te conformer, dit sa voix, tu dois être assez large pour avaler tout le monde. Le pro-*Roi* et l'anti-*Roi*. On construit une scène où chacun se retrouve, et après, on guide.

— Je guide déjà, répond *Pasteure*. Je guide mieux que le *Roi*.

Keurdarticho serre les feuilles. Il sent une colère, mais il la garde. Il se souvient : ordre.

Miroirine fixe l'écran.

Son reflet renvoie l'image de *Pasteure*, mais son intérieur n'est plus attiré par le bruit. Son intérieur est fixé sur le centre.

Et dans sa tête, le mot pensée est toujours là.

Comme un sceau.

Comme un axe.

Elle se tourne vers *Keurdarticho*.

— On reste cachés. On écoute. On note.

— Et après ? souffle-t-il.

Miroirine parle bas, mais chaque mot est net.

— Après, on obéit au *Roi*.

Keurdarticho la regarde, et son cœur se serre d'amour et de respect. Cette fois, ce n'est plus une panique. C'est plus naturel, et un peu plus viril.

— D'accord, dit-il. Je suis avec toi.

Miroirine revient à l'écran.

Et pendant que *Pasteure* continue de se vendre, pendant que *Publicitaire* continue de fabriquer une foule, dans l'ombre du satellite rouillé, deux êtres gardent le silence.

Un silence nourri.

Un silence ordonné.

Une pensée prête à agir.

Mondmortose

Le cockpit du vaisseau rose nacré tremble à peine, mais *Keurdarticho* a l'impression que tout tremble quand même : ses feuilles, son souffle, sa patience.

Devant lui, l'hologramme du mouchard s'ouvre comme une fenêtre indiscreète. Une image froide. Une lumière qui n'a pas de chaleur. Une profondeur qui donne envie d'avaler sa salive.

Keurdarticho tourne vers *Miroirine* un regard trop vivant pour un moment pareil.

— On la voit. On la voit vraiment... comme si elle était là, avec nous.

— Oui, dit *Miroirine*.

— Et on entend...

— Oui.

— Ça me toujours fait bizarre, souffle-t-il. Comme si on... volait un bout de réalité.

Miroirine ne commente pas. Son corps-miroir renvoie la lueur bleutée du flux. Son calme, lui, ne renvoie rien : il absorbe.

Keurdarticho hésite, puis il lâche, trop vite :

— Tu crois qu'elle va... se faire tuer ?

Miroirine ne bouge pas. Et sa voix tombe, simple, sans décor, comme une consigne qui ne s'excuse pas :

— Concentre-toi. Observe bien les images et les mots.

Le flux bascule.

Les marches noires.

La descente.

Et *Pasteure*.

Les escaliers sont noirs comme une décision. Pas des escaliers "de bâtiment". Des escaliers d'abîme. Les marches boivent la lumière, et la lumière, ici, est une lumière froide, presque médicale, comme si elle venait d'un plafond qui n'a jamais connu la douceur.

Publicitaire descend devant, à une cadence régulière, sans fatigue visible. Costume clair impeccable, sourire calibré même quand il ne sourit pas. Il ne parle pas. Il ne remplit pas. Il laisse le silence faire son travail : il étire, il prépare, il installe.

Pasteure le suit. Dix mètres de rose fluo dans une gorge de métal. Sa bouche-haut-parleur rose reste immobile, mais sa présence fait du bruit quand même. Ses griffes

claquent parfois contre une rampe, juste pour rappeler que rien ne lui résiste vraiment.

Des heures.

La même lumière.

Les mêmes marches.

Les mêmes murs noirs qui semblent se rapprocher, comme s'ils voulaient écouter.

Enfin, l'air change.

Pas une chaleur : une odeur.

Une odeur de désinfectant, de verre, de chimie... et de quelque chose d'autre, plus vivant, quoique imbibé de mort. Plus visqueux. Plus ancien. Une odeur de cadavre qui a appris à devenir utile.

Publicitaire s'arrête devant une porte sans poignée. Une dalle noire. Il pose sa main, et le métal reconnaît sa main.

La porte s'ouvre sans bruit.

L'immense salle apparaît.

Des centaines de chercheurs en blouse blanche. Des visages concentrés, des gestes rapides, des yeux qui ne

regardent pas *Pasteure* trop longtemps, comme si la hiérarchie pouvait les punir rien qu'avec une pupille.

Au centre : l'aquarium.

Un monstre de verre, long, colossal, avec des ouvertures équipées de gants intégrés, comme une prison conçue pour toucher sans être touché. À l'intérieur, une tentacule.

Une tentacule de méduse.

Cent mètres de longueur.

Visqueuse. Lustrée. Palpitante.

Elle pulse comme un cœur, mais un cœur qui n'a jamais aimé. À travers le verre, on voit des variations de pression, des contractions, des spasmes lents... comme si elle respirait le laboratoire.

Un tuyau rose électrique l'alimente, branché comme une perfusion d'orgueil technologique. Et à l'extrémité, la tentacule éjecte, par petits jets, un liquide noir. Lent. Dense. Presque beau. Un noir qui brille un peu, comme s'il contenait une promesse.

Pasteure ne dit rien. Elle regarde. Et dans son silence, quelque chose se lève.

Ce pouvoir...

Elle sent la jalousie arriver, pas comme une honte, mais comme une vocation. Les pensées fusent dans sa grosse tête.

C'est ça, la puissance. Une puissance qui ne demande pas la permission.

Publicitaire se place à côté d'elle, juste à la bonne distance. Il laisse son regard effleurer le monstre, comme un homme qui présente un produit dont il connaît déjà la valeur.

— Voici le *Mondmortose*, dit-il. Un poison.

— Un poison, répond *Pasteure*, sans détour, comme si elle comprenait déjà.

— Un poison mortel, oui. Et un outil, surtout.

— Un outil pour quoi.

— Pour assujettir.

Le mot tombe sans émotion, donc il fait encore plus froid.

Un chercheur fait coulisser un compartiment amovible. Un autre prélève une micro-dose. Un troisième note. Aucun ne respire trop fort.

Pasteure suit chaque geste, fascinée. Une partie d'elle a envie d'être à leur place. Une autre a envie que ce soit eux, sous le verre.

- Cette tentacule... souffle-t-elle. Elle est vivante.
— Elle est vivante, confirme *Publicitaire*. Et elle appartient à *La Mort*.

Le laboratoire semble se crispier au nom.

Les blouses blanches continuent, mais plus raides.

Pasteure relève la tête, yeux brillants.

- *La Mort*... donc.... c'est juste ?
— Juste ? répète *Publicitaire*, doux.
— Selon la loi du *Roi*. Est-ce vraiment juste d'utiliser des morceaux de *La Mort* pour gérer des peuples ?

Un silence.

Puis *Publicitaire* choisit son angle, comme un vendeur qui ouvre une vitrine.

- Tu veux être juste, dit-il. Tu veux être pure. Tu veux être une fille du *Roi*.
— Oui.
— Alors écoute. Le *Roi* est le *Roi*. Tout lui est soumis.
— Le bien lui obéit.
— Et le mal aussi.

Pasteure plisse les yeux. Elle aime la clarté, mais elle aime encore plus quand la clarté la grandit.

- Tu es en train de dire que le *Roi* utilise le mal.
- Je dis qu'il se sert de tout.
- Pour faire quoi ?
- Pour faire du bien à son peuple. Même quand ça passe par des choses sombres.

Il s'approche d'un pas. Sa voix reste posée. Son sourire reste propre.

— Ici, on dit que tout concourt au bien de ceux qui aiment le *Roi*. Le bien. Le mal. Les accidents. Les catastrophes. Le *Roi* plie tout. Et si on est à son image... on doit apprendre à plier tout aussi.

Pasteure sent une chaleur monter, une chaleur froide, paradoxale, délicieuse.

Être à son image. Lui ressembler. Agir comme lui. Prendre le monde et le tenir.

— Donc, dit-elle, si je comprends... on doit utiliser le bien et le mal... pour sa gloire.

— Exactement.

— Et c'est ça, ta foi à toi ?

— C'est ma foi dans l'ordre, corrige *Publicitaire*. Dans le plan. Dans la stabilité.

Pasteure fixe la tentacule. Le liquide noir perle encore.

Je veux ça.

Pas “je veux comprendre”.

Je veux ça.

Le pouvoir.

La capacité de faire plier.

La capacité de rendre docile.

Elle avale sa salive, mais son orgueil avale plus vite.

— Donc le *Mondmortose*...

— Est un carburant politique, dit *Publicitaire*. Un blizzard invisible. Une rigueur diffuse. Une obéissance qui se prend pour une vertu. Quand il est diffusé dans l’air, de manière diluée bien sûr, les peuples cessent de discuter. Ils deviennent conformes.

Au fond du laboratoire, un robot-drone approche, silencieux. Il flotte comme une autorisation. Il tient un contrat.

Le papier est noir. Les lignes sont pâles. Et le document a l’air d’être déjà d’accord avec lui-même.

Le drone s’arrête devant *Publicitaire*. Une petite lumière clignote.

— Contrat prêt, annonce une voix synthétique.

Publicitaire saisit le stylet sans se presser.

Pasteure suit la pointe du regard, ravie, comme si elle assistait à un sacre.

Il signe.

Une signature nette. Précise. Aucune hésitation.

Pasteure sent son cœur gonfler.

Il signe devant moi. Donc je compte. Donc je suis dedans. Donc c'est le Roi derrière tout ça. Parce que rien d'aussi grand ne peut se faire sans lui.

Publicitaire replie le contrat. Puis il prend une minuscule fiole.

Une seule goutte du liquide noir.

Elle semble peser une tonne.

Il la tient devant *Pasteure*.

— Bois.

— Tu veux que je boive ça ?

— Oui.

Elle ne recule pas.

Mais elle regarde la goutte, et elle l'envie comme on envie une couronne.

Ce noir... Il commande. Il fait taire. Il rend stable. Il rend puissant.

— Mais je vais mourir, dit-elle, juste pour tester.

— Non, dit *Publicitaire*. Toi, tu es une hautparleusienne. Tu es conçue autrement. Tu vas résister. Et tu vas être transformée.

Il laisse la conviction faire le reste, comme toujours.

— Tu vas recevoir les capacités nécessaires à ta nouvelle fonction.

Le mot la frappe : fonction.

Elle adore ça.

Un rôle. Une place. Une marche de plus.

Elle ouvre sa bouche-haut-parleur, mais ce n'est pas un cri qui sort, c'est une acceptation.

— Donne.

Elle s'incline à sa hauteur.

Il verse.

Elle boit.

La goutte descend, et *Pasteure* a l'impression qu'un hiver noir se propage dans sa poitrine. Un hiver qui ne demande pas pardon.

Elle titube une seconde.

Puis ses yeux se vident.

Ses griffes glissent.

Et elle s'effondre de tout son long, immense, lourde, à côté de l'aquarium.

Les chercheurs ne crient pas.

Ils notent.

Ils mesurent.

Ils contrôlent.

Et la tentacule pulse, comme si elle approuvait.

Dans le flux du mouchard, *Keurdarticho* lâche un souffle étranglé.

— Elle... elle est tombée...

Miroirine ne le regarde pas.

— Observe. Et laisse moi penser.

Quand *Pasteure* se réveille, ce n'est pas dans le laboratoire.

C'est dans le salon de *Publicitaire*.

Elle se redresse d'un coup.

Son corps est toujours de dix mètres.

Mais il a changé.

Plus musclé. Plus dense. Plus "tenu", comme si la puissance s'était ordonnée en elle.

Et plus féminin, aussi, d'une manière presque insolente : une féminité travaillée par une transformation, comme si le poison avait compris son orgueil et avait voulu le flatter pour mieux l'installer.

Elle touche ses cheveux rose fluo.

Elle sent ses trois broches-médailles habituelles.

Et une quatrième.

Une broche noire.

Elle l'arrache presque, la tire devant ses yeux.

Dessus, il y a écrit :

"PUISSANCE MORTELLE"

Elle a un frisson. Pas de peur.

De plaisir.

— C'est... à moi, souffle-t-elle.

— Oui, dit *Publicitaire*. Maintenant, tu portes officiellement une part de *La Mort*. Pour la gloire de ton Roi, bien entendu.

Elle tourne sa main droite.

Et elle voit la marque.

Une tâche noire, indélébile, comme si on avait posé un sceau vivant sur sa peau.

— Ça, c'est quoi.

— Un prototype, dit *Publicitaire*. Une technologie du *Monde Des Politiques*. On teste un système d'achat et de vente... sans monnaie.

Pasteure lève les yeux.

— Sans pièces. Sans billets.

— Sans rien de visible. Juste une marque. Une validation. Une traçabilité parfaite.

Il se rapproche un peu.

Ses yeux glissent sur elle, malgré lui, et il déteste ça, parce que ça lui rappelle qu'il est un homme, pas un concept.

— Puisque tu as une nouvelle fonction, tu seras une précurseure. Une stabilité incarnée. Un nouvel ordre.

Pasteure se lève. Et son mouvement suffit à changer la pièce : le salon devient plus petit, comme s'il demandait pardon à ses proportions.

Elle marche vers un miroir.

Et là, elle voit son visage.

Magnifique.

Toujours rose fluo, mais plus “pur”, plus sculpté, plus irrésistible. Et dans ses pupilles... quelque chose tourne.

Comme un paysage.

Comme une neige.

Comme des lignes.

Comme le *Monde Des Politiques*, contenu dans un regard.

Elle sourit.

Et elle sent son orgueil se nourrir.

— Je suis... exceptionnelle, dit-elle.

— Oui, lâche *Publicitaire*, trop vite. Puis il se reprend. Exceptionnellement... fonctionnelle.

Elle éclate d'un rire bref.

— Tu te contrôles.

— Je me contrôle toujours.

— Pourtant tu me regardes.

Il baisse la voix, et ça devient une drague émotionnelle, un glissement qu'il maquille en protocole.

— Disons que... une directrice de monde... ça impressionne.

Pasteure adore ça. Ça la flatte. Ça gonfle la broche noire dans ses cheveux comme une petite victoire.

— Donc c'est officiel, dit-elle, se tournant vers lui. Je suis directrice de monde.

— Officiellement, oui.

— De quel monde ?

— Pas encore, dit *Publicitaire*. Le temps n'est pas venu. On te dira tout ça plus tard. Il reste encore quelques étapes à franchir.

Elle serre les mâchoires une seconde, vexée... puis son orgueil décide que le mystère, c'est aussi une forme d'honneur.

— Très bien. Je patienterai. Mais je n'arrête pas mon enquête pour autant. Je travaille toujours pour ma reine, la reine *Haut-parleuse*.

Elle s'avance, et son ton devient tranchant.

— Qui est l'acheteur du chairdepoulium ?

Publicitaire garde son sourire. Le sourire qui dit “non” sans dire “non”.

— Tu sais déjà que je ne te le dirai pas.

— Je suis une inquisitrice. Une directrice.

— Tu es surtout une pièce stratégique, corrige-t-il. Et on ne donne pas le nom du centre aux pièces qui bougent trop.

Elle penche la tête, dangereuse.

— Alors donne-moi au moins un fait.

Il soupire, comme s'il faisait une faveur. Une faveur qu'il avait prévu de donner.

— L'acheteur se fait livrer de grandes quantités de *Mondmortose*. Notre planète le fournit. Par cargos spatiaux automatiques, sans pilote. Comme pour le chairdepoulium.

Pasteure serre les griffes. Son esprit fait le lien, vite.

— Donc il prépare quelque chose.

— Il prépare, oui.

Elle fixe sa marque noire sur la main droite.

— Et *La Galaxie Merveilleuse* ? Le choc spatial ?

— Une arme, dit *Publicitaire*. Une arme faite de plusieurs éléments.

Il compte sans compter, comme s'il récitait une recette qui tue.

— Le *Mondmortose*. Le chairdepoulum. L'essence de *Moâje*. Et un dernier élément.

Pasteure se redresse.

— Quel élément ?

— Un activateur secret. Je te l'ai dit. Il te reste des étapes à franchir pour terminer ton ascension.

Elle le regarde, et son sourire revient, lent, satisfait, dangereux.

— Donc c'est bien ça. Il y a un plan. Et je suis dedans.

Publicitaire ne répond pas tout de suite. Il la regarde, encore. Il se déteste un peu pour ça. Puis il remet son masque, parfait.

— Tu es dedans, oui. À condition de rester à l'image du *Roi*... comme tu dis.

— Je le resterai, dit *Pasteure*.

Et je le dépasserai, pense-t-elle.

Dans le cockpit, via le mouchard, *Keurdarticho* murmure, la gorge sèche :

— Elle est... encore pire...

Et *Miroirine*, toujours sans trembler :

— Observe. Ne t'éparpille pas. On a besoin de chaque mot.
Je dois penser. Penser est la clé. Penser. Penser. Penser.

Penser selon Lui

Le bouchon saute, et la fiole rose disparaît dans la bouche de *Miroirine* d'un seul trait.

Une seconde.

Puis tout s'emballe.

Le cockpit du vaisseau rose nacré reste le même, la rouille du vieux satellite aussi, mais dans sa tête, un autre univers s'ouvre comme une porte sans charnière. Les pensées ne marchent plus. Elles courent.

Je sens... le monde du roi Cerveau. De l'intérieur. Pas une vision. Un accès. Comme si ma nuque était devenue une clé. Comme si je venais d'avaler une bibliothèque entière. Je ne réfléchis plus : je traverse des couloirs de réflexion ! Que m'arrive-t-il ? Je n'empile plus : je relie. Je recolle. Et chaque morceau se met à sa place tout seul, avec une froideur parfaite et méthodique !

Keurdarticho s'approche aussitôt. Il ne parle pas, d'abord. Il sort un petit tissu de sa poche — une feuille épaisse, propre, qu'il garde pour les urgences — et il le pose sur le front de *Miroirine*.

— Tu chauffes, murmure-t-il. Tu chauffes beaucoup.

Elle ne répond pas. Pas parce qu'elle ne veut pas. Parce que répondre, là, ce serait ralentir.

Je vois la phrase du Roi dans ma tête comme si elle était gravée sur de la pierre... Interdit. Clair. Tranchant. Pas une option. Une loi. Et la désobéissance... produit les ténèbres. Les ténèbres ne sont pas une ambiance. Les ténèbres sont un phénomène. Le choc. La Galaxie Merveilleuse avalée. Le trou noir. La disparition. Ce n'est pas "inexplicable". C'est une conséquence.

Keurdarticho essuie encore. Sa main-feuille tremble un peu, mais il s'applique, comme s'il faisait un geste noble et secret.

— Je peux... souffler sur toi ? dit-il, puis il se reprend aussitôt. Non. Mauvaise idée. Ça ferait de la buée. Et... et tu es déjà en surchauffe.

Une micro-seconde, *Miroirine* tourne les yeux vers lui. Un regard qui dit merci sans le dire. Puis elle replonge.

Le dernier ingrédient. L'activateur secret. Le morceau manquant. Je le vois maintenant. Pas en "déduction". En évidence. La planète de Haut-parleuse. Une planète où les hautparleusiennes enseignent, dominant, imposent, retournent l'ordre du Roi tout en prétendant le servir. C'est là que ça se fabrique. C'est là que ça s'épaissit. C'est là que la

rébellion devient carburant. Et ce carburant... je le connais. Je l'ai vu. Le liquide rose dans les tuyaux de l'aquarium. Le liquide rose qui nourrit la tentacule de La Mort. Le liquide rose qui permet de produire le Mondmortose. Le lien est direct. Même couleur. Même logique. Même odeur de mensonge.

Une sensation traverse sa tête, comme un frisson de lucidité.

Pas une pensée à elle.

Quelque chose de plus profond, plus stable.

Trésor de création.

Ce n'est pas une voix qui parle fort. C'est une précision qui s'impose.

Ne cherche pas l'entrée par la force. Cherche l'habitude. Cherche la maintenance. Le mal adore les routines.

Miroirine serre la mâchoire.

Oui. La maintenance. Parce qu'une planète haut-parleur, c'est des conduits. Des membranes. Des rails internes. Des chambres. Un monstre technique. Et tout monstre technique a des gens invisibles qui le réparent.

Keurdarticho la regarde, et son cœur se serre. Ce n'est plus seulement de la peur. C'est autre chose. Quelque chose de doux, de grave, qui le rend plus droit.

— Tu... tu deviens encore plus... toi, souffle-t-il. Je sais pas comment expliquer. Tu fais peur au danger.

Elle ne sourit pas. Mais sa pensée, elle, sourit d'un millimètre.

Dans le monde de Cerveau, je déroule des plans. Je les aspire. Je les compare. Je trouve la forme exacte de la planète de Haut-parleuse. Voilà. Une gorge. Une bouche. Des couloirs. Des salles de pression. Et... une zone interdite, scellée, près du centre. Une anomalie structurelle. Un coffre. La reine. Son bloc de titane. Tout mène là.

Trésor de création revient, comme un souffle vivant.

Le coffre n'est pas seulement fermé. Il est protégé par l'image. Par le statut. Il faut le contourner.

Miroirine inspire doucement. Elle ne panique pas. Elle organise.

Donc je n'attaque pas la serrure. Je deviens une pièce du décor. Je deviens invisible en plein jour. Je me déguise en banalité.

Elle ouvre les yeux, cette fois pleinement. Les pupilles nettes, mais le front brûlant.

Keurdarticho essuie encore, délicatement, comme s'il touchait une chose sacrée.

— Dis-moi juste un truc, dit-il. Un petit truc. Un mot. Que je sache que tu n'es pas devenue... une calculatrice vivante qui va m'abandonner sur ce satellite comme un ticket de caisse.

— On bouge, dit *Miroirine*.

Il sursaute.

— On bouge. J'aime bien quand tu dis ça. Ça veut dire qu'on n'est pas morts. Pas tout de suite.

— Écoute, dit-elle, et sa voix reste basse, mais elle coupe. Il nous faut un accès au cœur de la planète de la reine Haut-Parleuse. Et l'accès passe par la maintenance.

— La maintenance... répète *Keurdarticho*, comme si le mot avait un goût de cambouis. Donc... il nous faut des vêtements de maintenance.

— Oui.

— On n'a pas de vêtements de maintenance.

— On va en prendre.

Ses feuilles se crispent.

— À qui ?

— Aux loups déguisés du souterrain-parking du *Monde Des Politiques*.

Silence.

Puis *Keurdarticho* avale sa salive avec dignité, comme s'il venait d'accepter une mission héroïque qui sent mauvais.

— D'accord. On va voler de la laine tranformatrice à un loup. C'est... c'est exactement la phrase que je voulais prononcer aujourd'hui. Très bien.

Miroirine ne rit pas. Mais une micro-pression dans sa poitrine ressemble presque à une tendresse.

Je ne dois pas me disperser. Pensée. Mission. Gloire du Roi. Pas gloire de mon intelligence. La fiole du roi Cerveau me donne de la vitesse, mais la direction... c'est le Roi. Je ne suis pas le moteur. Je suis le volant.

Trésor de création glisse une dernière précision, nette comme un verrou qui clique.

La laine ne sert pas qu'à changer de peau. Elle sert à passer là où l'orgueil ne passe pas : les couloirs des "petits".

Miroirine se lève. Son corps reste calme, mais son esprit est une armée.

Keurdarticho se lève aussi, trop vite, comme si l'amour lui donnait des jambes supplémentaires.

Il s'approche, et avec un sérieux presque poétique, il essuie une dernière fois le front de *Miroirine*.

— Tu sais, dit-il, je... enfin... je veux dire... si jamais tu dois choisir entre la mission et... et ma survie... choisis la mission.

Il hésite, puis ajoute, plus bas, plus vrai.

— Mais si tu peux sauver les deux, j'aimerais bien être dans ta vie quand tu gagneras.

Miroirine le fixe une seconde. Son regard ne ment pas.

— Tu seras utile si tu obéis.

Il ferme les yeux, comme frappé par la beauté rude de cette phrase.

— Oui, murmure-t-il. Oui. J'obéis...

Ils se tournent vers la sortie du cockpit.

Le vaisseau rose nacré attend, ridicule et courageux, comme toujours.

Et dans la tête de *Miroirine*, le plan est déjà tracé, propre, glacé, lumineux.

*Entrer par la maintenance. Approcher le coffre.
Trouver l'activateur. Prouver que les ténèbres ont une source.*

Débusquer le vrai responsable de la disparition de La Galaxie Merveilleuse.

Elle pose une main sur la coque.

— *Roi, pense-t-elle, je ne cours pas pour moi. Je cours pour ta gloire. Garde-moi droite.*

Keurdarticho inspire, se donne un air brave, puis lâche, presque en chuchotant :

— Bon. Allons dépouiller un loup. Avec respect, évidemment.

Et ils partent.

Armée Royale

L'espace n'est plus vide.

Il scintille.

Des millions de coques avancent, étincelantes, comme si l'obscurité avait accepté de devenir un écrin. Ce n'est pas une flotte "militaire" au sens froid du terme : c'est une procession. Une armée — oui — mais une armée qui ressemble à une œuvre.

Des vaisseaux longs comme des villes. Des vaisseaux ronds comme des perles. Des vaisseaux nervurés, gravés, ciselés, couverts de reliefs lumineux qui ne servent à rien... donc qui servent à dire quelque chose.

Ils avancent en formation, parfaite.

Pas parce qu'un officier crie.

Parce que des milliers de conducteurs conduisent.

Des serviteurs. Des mains. Des regards. Des êtres qui ne veulent pas être au centre.

Un seul commande : le *Roi*.

Et pourtant le *Roi* n'est pas là physiquement.

Mais personne ne se trompe sur sa présence. Elle n'est pas une silhouette. Elle est un ordre silencieux qui traverse les cages thoraciques.

Trésor de création habite en chacun d'eux.

Et ça se voit, même sans le voir : la discipline a une douceur. La précision a une paix. L'obéissance n'a pas d'angoisse.

Les conducteurs se déplacent sur des passerelles transparentes, au-dessus de salles immenses où des millions de soldats attendent, droits, calmes, prêts.

Beaucoup viennent de la planète de *Messenger*.

Ce sont des affiches vivantes.

Elles marchent avec des pieds en or, en diamant, en pierres précieuses. Elles n'ont pas besoin de bijoux : elles sont déjà des annonces. Leur peau est une surface où des lettres dorées bougent lentement, comme si le texte respirait. Certaines phrases brillent davantage selon l'angle de la lumière, comme une encre qui refuse d'être plate.

Ils ne se dispersent pas.

Ils se rangent.

Ils se répondent.

Quand l'un tourne, les autres tournent, au même tempo, sans se regarder, parce qu'ils se connaissent par la mission.

Leurs voix ne font pas du bruit pour exister. Elles s'alignent comme des chœurs.

— Rang trois, verrouillage des harnais.

— Rang quatre, vérification des munitions de lumière.

— Rang cinq, distribution des lames.

Là, ce sont les soldats de *Paix*.

Blancs.

Argentés.

Une présence qui calme juste en la voyant.

Ils portent l'épée comme une chose simple, à la ceinture, sans la caresser, sans la désirer. L'épée n'est pas un jouet. C'est un outil.

Et au-dessus de cette immensité, comme un plafond vivant, les vaisseaux-hangars s'ouvrent et se ferment avec lenteur, révélant des armes impossibles.

Des canons qui avalent la lumière et la recrachent en munitions compactes, plus denses que du métal.

Des tubes d'eau pressurisée, des réservoirs si vastes qu'on dirait des mers contenues. Les jets qui en sortent, en test, peuvent traverser des couches de titane comme si c'était du papier fatigué.

Des boucliers lumineux, en couches, qui vibrent doucement, comme un tissu. On ne dirait pas une protection. On dirait une promesse.

Et tout ça avance.

Sans vitesse-lumière.

Parce que le vent les pousse.

Un vent spatial.

Pas un phénomène. Pas une météo.

Un souffle.

Comme si *Trésor de création* lui-même poussait la flotte du plat de la main.

Les coques frémissent.

Les lumières s'étirent.

Les étoiles deviennent des traits.

Et l'armée file.

Dans l'un des vaisseaux de commandement, l'ambiance est différente : moins de foule, plus de silence... mais un silence habité, comme une salle où quelqu'un d'invisible écoute.

Au centre, une table holographique projette la route.

La planète de *Haut-parleuse* est là, loin encore, mais déjà reconnaissable : une signature rose, une vibration sonore qui flotte autour d'elle, comme un écho permanent.

À côté de la projection, il y a deux silhouettes.

Paix est un géant.

Quatre mètres de calme. Une masse blanche et argentée qui pourrait faire peur, mais qui ne le veut pas.

À côté de lui, *Messenger* paraît petit — ce qui, dans d'autres mondes, serait un mensonge, parce qu'il est immense pour beaucoup. Mais face à *Paix*, il a l'air d'une bannière vivante qui a décidé de marcher à côté d'un mur.

Il est une grande affiche aux beaux pieds.

Ses pieds brillent comme des trésors, et lui, il bouge vite. Trop vite. Il est survolté.

Il tourne autour de la table, ses lettres dorées frémissent, ses mots scintillent comme s'ils voulaient s'envoler.

— Regarde ça, dit *Messenger*. Regarde. Regarde !

Paix baisse un peu la tête. Le geste est lent. Comme si même sa curiosité refusait de se précipiter.

— Je regarde, répond *Paix*. J'ai juste besoin d'un angle... compatible avec ta vitesse.

— Oh pardon, ironise *Messenger*. Monsieur fait tout au ralenti parce que monsieur est une montagne de sérénité.

— Monsieur fait tout au ralenti parce que monsieur n'a pas besoin de prouver qu'il existe, dit *Paix*.

Messenger s'arrête net.

Son texte brille plus fort, comme vexé.

— Je ne prouve rien. Je... je bouillonne, c'est différent.

— Oui, dit *Paix*. Tu bouillottes. On dirait un parchemin qui a avalé une comète.

— Merci.

— Ce n'était pas un compliment.

— Je le prends quand même, répond *Messenger*, déjà reparti.

Il pointe la carte, du doigt.

— On y est presque. Et là-bas... c'est du bruit. Du rose. De la propagande en haut-parleur. Ça va être... ça va être...

Il cherche un mot.

Il le trouve avec un sourire.

— Ça va être musical.

Paix pose sa main sur la table. Elle est énorme. Sa paume couvre une galaxie entière dans l'hologramme.

— Le but n'est pas la destruction, rappelle *Paix*.

Messenger ne se fâche pas. Il sait. Il est juste... électrisé.

— Je sais, je sais. Mais le mal ne va pas s'arrêter parce qu'on lui demande gentiment.

— On ne lui demande pas gentiment, dit *Paix*. On lui fait échec.

— Voilà ! s'exclame *Messenger*. Merci. C'est ce que je dis. Faire échec. Avec style.

Paix le regarde, et quelque chose dans ses yeux — une douceur amusée — répond.

— Avec style... et avec vérité.

Un silence.

Pas vide.

Un silence où l'on sent la présence du *Roi*.

Comme si le *Roi* ne parlait pas, mais guidait quand même, en appuyant sur la bonne part de chacun.

Messenger inspire.

On dirait qu'il avale de la lumière.

— Tu sais ce qui me rend fou ? dit-il plus bas.

— Ton existence entière ? propose *Paix*.

— Non, ça, c'est normal, répond *Messenger* du tac au tac. Non. Ce qui me rend fou... c'est que même maintenant, même avec tout ça... le *Roi* veut sauver.

Il désigne la flotte.

— On pourrait effacer. On pourrait réduire en poussière. On pourrait faire taire l'univers entier en une seconde.

Il tape du doigt sur la table holographique.

— Et pourtant... ordre strict : sauver. Ramener. Transformer. Réconcilier. Faire la paix. Mettre les êtres en paix.

Paix hoche la tête.

— Parce que le *Roi* ne veut pas des ruines. Il veut des vivants.

— Oui, dit *Messenger*. Il veut que tout l'univers soit sauvé... et en paix.

Il lève les yeux vers *Paix*, presque rieur.

— Tu sais pourquoi ça me rend fou ? Parce que ça me fait l'aimer encore plus.

Paix ne répond pas tout de suite.

Puis, lentement :

— Ça, c'est un bon genre de folie.

Messenger sourit.

Et là, il se rapproche, comme un enfant qui va montrer un jouet interdit.

— Bon. Maintenant, parlons de mes munitions.

Paix soupire, mais son soupir est un sourire caché.

— Je savais que ça arrivait.

— Elles sont prêtes, dit *Messenger*. Mes soldats... ils ont des armes spéciales. Je te le dis, tu vas aimer.

— Je t'écoute.

Messenger tape dans ses mains, une fois.

Sur l'hologramme, une série d'icônes s'ouvrent : des schémas, des trajectoires, des ogives.

Mais ce ne sont pas des ogives en métal.

Ce sont des mots.

Des balles lourdes faites de texte doré.

Des missiles où l'écriture est la matière.

Des bombes dont la coque est une phrase.

— Le message de *Roi*, dit *Messenger*, avec une fierté presque comique. Des grosses balles. Des missiles. Des bombes de texte.

Il ricane.

— Quand ça touche...

Paix le coupe.

— Mort ou transformation.

Messenger claque la langue.

— Oui. Tu as lu la notice.

— Je lis toujours la notice, dit *Paix*. Quelqu'un doit rester adulte.

— Je suis adulte ! proteste *Messenger*. Je suis juste... enthousiaste.

— Tu es un enthousiasme avec des pieds en or, dit *Paix*. Ce qui n'aide pas à rester discret.

Messenger éclate de rire.

— Discret ? On est une armée de lumière dans l'espace ! Discret, c'est fini depuis longtemps !

Ils se regardent.

Et leur complicité fait du bien à la salle, comme si même la stratégie respirait mieux.

Paix reprend, plus sérieux :

— Et tu sais pourquoi je me réjouis, moi ?

Messenger penche la tête.

— Dis-moi. Dis-moi. Mais si tu dis “parce que tu aimes te battre”, je te colle une affiche sur la figure.

— Bonne chance, dit *Paix*.

Puis, il répond :

— Je me réjouis parce que, quand ça transforme... ça devient un ami.

Messenger ouvre les bras, comme si son texte voulait applaudir.

— Voilà ! Voilà ! Tu vois ! C'est pour ça qu'on se comprend !

— On se comprend parce que le *Roi* nous a mis du même côté, corrige *Paix*.

— Oui, d'accord, dit *Messenger*. Mais quand même, tu pourrais reconnaître que je suis agréable à côtoyer.

Paix le regarde de haut.

— Tu es... bruyant à côtoyer.

— C'est presque pareil.

Un signal discret traverse la salle : une vibration dans la table. Un frisson dans l'air. Pas une alarme, non.

Une confirmation.

Le vent spatial s'intensifie.

Le souffle de *Trésor de création* appuie davantage.

La flotte accélère encore, sans effort mécanique, comme si le cosmos avait été reprogrammé pour servir.

Paix ferme les yeux une seconde.

On dirait qu'il écoute une voix qui ne passe pas par les oreilles.

Message se tait, parce qu'il sent aussi.

Trésor de création est là, en eux.

Et dehors, l'armée brille plus fort.

Comme si chaque soldat devenait une lampe, non pour se montrer... mais pour éclairer.

Paix ouvre les yeux.

— Conducteurs, dit-il calmement.

Sa voix suffit.

Un conducteur s'avance, droit, humble, lumineux.

— *Paix*.

— Transmission à l'ensemble des lignes : rappel de l'ordre royal.

Le conducteur s'incline.

— Oui.

Message ajoute, trop vite :

— Et dites-le avec joie ! Avec... enfin, avec sérieux joyeux. Vous voyez ?

Le conducteur ose un micro-sourire.

— Oui, *Messenger*.

La voix part dans toute la flotte.

Pas une voix qui hurle.

Une voix qui guide.

— Ordre de *Roi* : nous avançons vers la planète de *Haut-parleuse*. Nous ne sommes pas envoyés pour détruire, mais pour faire échec au mal, et pour sauver. Discipline. Unité. Courage. Aucun conducteur ne commande : un seul commande, le *Roi*. Nous servons.

Dans les vaisseaux-hangars, des millions de soldats redressent encore plus leurs épaules, comme si l'ordre les avait rendus plus légers.

Les affiches vivantes alignent leurs pieds précieux, et leurs lettres dorées vibrent d'une même phrase, comme un refrain.

Les soldats de *Paix* posent la main sur la garde de leur épée, pas pour l'aimer, mais pour se souvenir : la paix n'est pas une absence de conflit, c'est le fruit d'une présence.

Messenger regarde *Paix*.

— Tu es prêt, géant ?

— Je suis né pour servir, dit *Paix*. Et toi ?

Messenger sourit, son texte flamboyant comme un soleil compact.

— Moi aussi.

Puis, plus bas, comme une pensée qu'il laisse sortir quand même :

Et si une seule de mes bombes de mots transforme un cœur... alors tout ce déplacement vaudra plus que mille victoires.

Dehors, la planète de *Haut-parleuse* grossit dans l'hologramme.

La signature rose pulse, lointaine, comme un avertissement sonore.

Mais l'armée ne tremble pas.

Elle avance.

Lumineuse.

Unie.

Artistique.

Fidèle.

Et poussée, non par la vitesse... mais par le souffle vivant de *Trésor de création*.

Reprendre La Laine

Le satellite rouillé craque encore quand *Keurdarticho* le regarde pour la dernière fois, comme si la vieille ferraille voulait retenir le dernier souffle de chaleur qu'ils lui volent. Autour, l'espace est un froid pur, sans odeur, sans pardon. Et au milieu de ce silence, le vaisseau rose nacré pulse doucement, vivant sous sa coque, prêt à filer.

— Tu es sûre de toi, murmure *Keurdarticho*, lampe torche déjà en main alors qu'ils ne sont même pas partis.

— Non, répond *Miroirine*. Mais je suis sûre que si on hésite, on meurt. Nuance.

Il avale sa salive. Ses feuilles tremblent à peine. Il a déjà connu le ridicule, le rejet, la honte... mais ça, c'est autre chose. Là, il n'y a pas de bar, pas de rires, pas de sentiments faciles. Là, il y a des procédures, des codes, et des armes.

— Et moi qui pensais que mon plus grand danger, c'était les rendez-vous, souffle-t-il.

— Tu peux encore mourir... d'amour, répond *Miroirine*. Ça fera une belle évolution.

Un rare sourire lui échappe malgré tout. Elle le voit, et ça l'amuse une demi-seconde. Puis elle se penche sur la console.

— Accroche-toi.

Le rose nacré se contracte, comme un muscle. Ils filent sur *Le Monde Des Politiques*.

Cette planète ne brille pas : elle serre les dents. Une masse froide, hérissée de structures, noyée dans une couche de glace et de règles. Ils descendent en silence, sans fanfare, comme deux fautes qui essaient de passer pour des mots parfaits

Le vaisseau se pose dans une forêt glacée, en toute discrétion.

Il est 3h du matin.

Tout est bleu-noir. Les branches sont des griffes. La neige grince, et le moindre bruit a l'air d'un aveu.

— Lampes, dit *Miroirine*.

— Déjà fait, répond *Keurdarticho*, et il se déteste d'être fier d'un truc aussi simple.

Ils avancent entre les troncs, à pas courts, prudents, dos courbé, comme si la planète pouvait lire leur intention

dans la nuque. Au loin, des grondements sourds : des moteurs, des hangars, une armée qui se prépare.

— Doucement, chuchote *Miroirine*. Ils sont des centaines, des milliers. C'est une ruche... sauf que les abeilles ont des grades.

— Et nous, on est deux touristes perdus, souffle *Keurdarticho*.

— Non. On est deux ombres. Et je déteste le tourisme.

Ils atteignent une bouche d'accès : une descente vers le parking souterrain. L'air y est plus sec, plus métallique. L'odeur du pouvoir : huile, électricité, discipline.

Là-dessous, les néons sont très hauts, trop hauts, comme des étoiles artificielles fixées au plafond pour rappeler aux soldats qu'ils vivent sous contrôle, même sous terre. Le parking est immense, organisé au millimètre. Des rangées de vaisseaux, des files de troupes, des silhouettes qui passent vite, sans parler.

Ils se plaquent contre un pilier.

— On ne peut pas improviser ici, murmure *Keurdarticho*. C'est... c'est un monde de checklist. On va se faire repérer.

Miroirine ferme les yeux une seconde. Elle sent encore en elle la trace de la fiole du roi *Cerveau*. Quelque

chose colle à sa lumière, comme une intelligence étrangère qui tourne encore, qui classe, qui range, qui calcule.

*Concentre-toi. Trouve les procédures de ce monde gelé.
Utilise la planète-cerveille...*

Elle rouvre les yeux.

— Donne-moi trente secondes.

Elle glisse vers une borne de contrôle cubique. Pas une course : une glisse. Ses pas ne claquent pas, ils s'éteignent. Une main sur le panneau, l'autre qui tient la lampe torche vers le sol pour ne pas projeter leurs ombres trop loin.

Les symboles s'affichent.

— Bon... ils aiment les codes. Ils aiment tellement les codes qu'ils doivent s'embrasser avec.

— Tu peux faire ça plus tard, souffle *Keurdarticho*. Là, j'aimerais qu'on reste vivants.

Ses doigts tremblent à peine. Les lignes de procédure se déroulent dans sa tête comme si quelqu'un les lui dictait. Accès maintenance. Couloirs de service. Zones mortes de caméras. Fréquences d'identification. Motifs de patrouille.

— Voilà, chuchote-t-elle. On passe par le couloir numéro trois, puis on se fond sous la coque du gros vaisseau. Celui-là.

Elle pointe du menton.

Au fond, énorme, noir, massif : le vaisseau de *Haut-parleuse*. Une cathédrale de métal posée sur des pylônes, avec un ventre qui pourrait avaler des bâtiments.

— C'est... indécent, souffle *Keurdarticho*.

— C'est politique, répond *Miroirine*. Donc oui : indécent.

Ils se faufilent.

Un pas. Deux pas. Un souffle. Une pause. Tout est rythme, tout est espionnage, tout est tension dans les mollets.

Ils arrivent sous le monstre. L'ombre y est épaisse. La lumière des néons ne touche plus vraiment le sol. Ils sont enfin dans un endroit où la lumière hésite.

— On y est, souffle *Keurdarticho*.

— Chut.

Un cliquetis.

Pas un cliquetis de métal. Un cliquetis de laine humide qu'on traîne.

Un souffle animal. Trop proche.

Puis une silhouette sort de l'ombre.

Un loup.

Un vrai loup, bas sur pattes, avec une gueule longue, des crocs visibles... et sur son dos, une laine de mouton, épaisse, étrange, presque vivante. Elle accroche la lumière et la tord, comme si elle pouvait devenir autre chose à volonté. Sauf que là, il n'est pas transformé. Là, il est brut. Naturel. Et méchant.

Entre ses pattes avant, une énorme sulfateuse.

Il la lève.

— Stop.

La voix est grave, râpeuse, mais intelligente.

Keurdarticho se fige. Son cœur se serre sous ses feuilles comme un poing.

— On... on est perdus, tente-t-il, ridicule.

Le loup ne rit pas.

— Non. Vous êtes infiltrés.

Silence.

Miroirine sent le monde se resserrer, comme si le plafond descendait.

Et là, sans prévenir, le loup appuie sur la détente.

Une rafale part. Vraies balles. Acier pur. Elles déchirent l'air, ricochets sur le métal, étincelles.

— À terre ! crie *Miroirine*.

Keurdarticho plonge, mais une balle lui effleure la jambe : un choc sec, une brûlure courte. La sève de sa racine coule légèrement, un filet transparent sur le sol froid.

— Ah...!

— Ça va ? souffle *Miroirine*, déjà en train de se redresser.

— Oui... c'est rien... c'est juste... ma dignité et ma racine, répond-il, serrant les dents.

Le loup recharge d'un geste brutal.

— Je vais vous hacher.

Miroirine lève les yeux vers les néons, très haut, trop haut.

Et *Trésor de création* est là. Pas une apparition théâtrale. Une direction. Une présence qui tranche l'intérieur de sa peur.

La lumière est à toi. Ne cherche pas à frapper : cherche à guider. Fais converger. Choisis le point.

Elle inspire.

Je ne suis pas une victime. Je suis un miroir.

Elle se dresse, pleine face au canon.

— *Keurdarticho*, bouge pas.

— Facile à dire, souffle-t-il, coincé au sol, les feuilles crispées.

Les balles repartent.

Cette fois, *Miroirine* ne fuit pas. Elle attire.

Elle fait converger son corps de miroir, comme si chaque morceau d'elle devenait une surface parfaite. Les néons, là-haut, se reflètent. Un, deux, dix, cent... la lumière se rassemble, se plie, s'additionne. Elle sent le guidage de *Trésor de création* comme une main invisible sur son épaule.

Plus fin. Plus serré. Encore.

Elle pointe.

Un rayon explose.

Pas un rayon doux. Un rayon concentré, violent, net, qui traverse l'ombre et frappe le loup en plein torse.

Une fraction de seconde.

Le loup n'a même pas le temps de comprendre.

Il est carbonisé.

Ses crocs deviennent noirs. Sa laine se met à vibrer sous le choc, puis se détache, arrachée par l'onde de chaleur, et s'envole comme un flocon épais dans l'air glacé du hangar.

Keurdarticho reste muet, bouche ouverte.

— Tu... tu viens de... griller un loup.

— Oui, répond *Miroirine*, essoufflée. Et je t'interdis de faire une blague.

— D'accord. Je... je ferai une prière silencieuse pour sa laine, alors.

Elle lève les yeux, alerte.

Des bruits.

Des pas.

Des autres loups arrivent, loin, mais ils courent. On entend leurs griffes sur le sol. On entend des ordres.

L'alerte se propage comme une fièvre.

Miroirine attrape au vol la laine qui tourne encore, chaude, presque vivante.

— On n'a pas le temps.

Elle coupe la laine en deux d'un geste sec, en donne une moitié à *Keurdarticho*.

— Enroule-toi.

— Je... je sais pas faire ça, souffle-t-il.

— Si.

Il obéit.

Ils s'enveloppent.

Et la laine réagit.

Leur silhouette se tord, se recompose, se densifie. Leur peau devient fourrure. Leur posture change. Leurs pas deviennent ceux d'une bête.

Deux loups, maintenant, identiques à ceux de la planète de *Déguisé*. Deux loups dans un monde de loups.

— C'est... bizarre, grogne *Keurdarticho* d'une voix qui n'est plus vraiment la sienne.

— Ne t'habitue pas, répond *Miroirine* en louve. Je refuse de finir en couple de canidés.

Ils se mettent à courir.

Pas vers la sortie. Pas vers le haut. Vers le chaos organisé : là où les loups passent, là où les patrouilles

s'entremêlent. Ils se fondent dans le flux, tournent un angle, puis un autre, puis disparaissent entre deux rangées de vaisseaux.

Derrière, les poursuivants arrivent, reniflent, grondent, hésitent.

— Ils sont où ?!

— Ils étaient là !

— Impossible, on aurait senti !

Miroirine ralentit, se cale parmi un groupe de loups déjà alignés près d'un vaisseau secondaire. Elle baisse la tête, copie la posture. *Keurdarticho* fait pareil, un peu trop appliqué.

— Tu ressembles à un loup qui demande la permission d'exister, murmure-t-elle.

— Je suis poli, répond-il. C'est mon défaut.

Le temps passe.

L'alerte reste, mais elle se dilue. Trop de mouvements. Trop de troupes. Trop de vaisseaux.

Puis le petit matin arrive, gris, blafard, sans soleil. Et avec lui, l'ordre suprême : décollage.

Le Monde Des Politiques se réveille comme une machine. Des centaines de mondes ont envoyé leurs armées ici. Des parkings entiers sont pleins. Des rangées infinies de troupes, de directeurs soumis au *Directeur des directeurs*, des vaisseaux de transport, des cargos militaires, des unités disciplinées comme des lignes d'écriture. En par dessus tout cela, les gigantesques armadas de *Matos* et de *Cupide*, guidant le tout.

— C'est énorme, souffle *Keurdarticho*, loup parmi les loups.

— Regarde pas trop, répond *Miroirine*. Un espion qui admire, ça finit mal.

Les portes s'ouvrent. Les moteurs rugissent. Les trappes claquent. Et la masse décolle.

Un à un, puis par dizaines, puis par centaines, puis par milliers.

Le ciel se remplit de métal.

Ils montent à bord d'un simple vaisseau de troupes, appartenant au souverain *Déguisé*. À l'intérieur, ça sent la sueur froide, l'huile, l'obéissance. Les loups sont serrés, assis, calés, silencieux.

Miroirine garde la tête basse.

Keurdarticho sent sa blessure, faible, mais présente.

— Tu saignes encore, murmure-t-elle sans le regarder.

— Très légèrement. C'est romantique, non ? Une petite blessure d'espionnage.

— Si tu recommences, je te laisse te faire adopter par une meute.

Il étouffe un rire, puis se force au sérieux.

Dehors, la flotte entière s'arrache.

Vitesse lumière.

Les étoiles deviennent des cordes lumineuses.

Des centaines de milliers de vaisseaux filent ensemble, comme une seule volonté.

Direction la planète de *Haut-parleuse*.

Et au milieu de cette armée gigantesque, deux loups restent parfaitement immobiles, invisibles parce qu'ils ont choisi le bon masque au bon moment. *Miroirine* serre la laine sur elle comme une seconde peau, et dans sa tête, une pensée traverse, froide et claire.

On y est. Maintenant, chaque seconde peut nous trahir. Alors on avance. Sans bruit.

Accords Hiérarchiques

Le vaisseau de troupes du *Souverain déguisé* avale la vitesse lumière comme une habitude. À l'intérieur, les loups restent tassés, immobiles, l'odeur de sueur froide et d'huile collée aux parois. *Miroirine* garde la tête basse, museau tourné vers le sol, posture exacte. *Keurdarticho* copie... un poil trop.

Sous la laine vivante, leurs oreillettes sont coincées contre leurs crânes, minuscules, invisibles. Un fil d'à peine rien court jusqu'à l'intérieur de leur fourrure. Et dans ce fil, il y a une autre présence : le mouchard, collé sur la bouche-haut-parleur de *Pasteure*, qui transforme chaque souffle rose en révélation.

— Ne bouge pas ton oreille de feuillage fébrile, grogne *Miroirine* sans lever les yeux.

— Je bouge pas. C'est mon oreille qui panique toute seule, répond *Keurdarticho*.

Un grésillement. Puis une voix s'impose dans leurs têtes, trop sûre d'elle pour demander la permission.

— Mes douze. Statut.

Dans l'autre vaisseau, celui de *Pasteure*, la salle de commandement suprême est une scène.

Les douze hommes-soumis répondent presque en chœur, comme si la peur les synchronisait.

- Propulsion sonore stabilisée.
- Morphing prêt, camouflage disponible.
- Armement vérifié. Mines sonores prêtes.
- Troupes de loups en ordre.
- Cargo interne verrouillé.

Pasteure descend quelques marches, lente, impériale. Sa broche noire, *Puissance mortelle*, accroche la lumière comme une promesse qui ne se repent pas. Elle a les yeux pleins d'élévation, mais une élévation qui veut un trône, pas un ciel.

- Plus fort, dit-elle.
- Plus... fort, répète un des douze, déjà en train d'obéir.

Le vaisseau hurle davantage. Les loups travaillent quand même, efficaces dans le chaos, parce qu'on les a dressés pour être utiles sans discuter.

À côté d'elle, *Publicitaire* sourit comme un slogan qui a appris à marcher.

- Alors, annonce-t-il, destination confirmée : la planète de *Haut-parleuse*.
- Pourquoi, tranche *Pasteure*. Donne-moi une raison qui me grandit.

Publicitaire incline la tête, respect parfait, poison parfait.

— Un test.

— Un test pour qui ?

— Pour toi. Pour eux. Pour l'univers.

Dans le vaisseau de troupes, *Keurdarticho* serre les dents.

— Elle dit test comme si elle disait couronne...

— Tais-toi et écoute, murmure *Miroirine*. On n'est pas là pour commenter sa psychologie rose.

Une autre voix glisse sur la fréquence du mouchard : *Publicitaire*, plus bas, presque tendre.

— *Pasteure*, si vous réussissez sur *Haut-parleuse*, vous ne serez plus seulement une inquisitrice brillante. Vous serez une preuve. Une preuve qu'on peut prendre une planète saturée de médias... et en sortir une victoire.

Pasteure laisse un silence, comme si elle goûtait le mot.

— Je veux être plus qu'une preuve. Je veux être celle qu'on cite.

— Exactement, souffle *Publicitaire*. Et vous serez citée.

Un bip sec coupe la scène. Un signal externe.

Dehors, la flotte s'épaissit.

Des chasseurs surgissent en vitesse lumière, par centaines, puis par milliers, jaunes comme une insolence. Des géants jaunes dans des chasseurs stellaires dopés, armes spéciales, réservoirs d'armements pleins d'essence de *Moâje*. Ils arrivent comme une fanfare armée.

Dans la radio visuelle de *Pasteure*, les caméras de la flotte captent leurs acrobaties : vrilles, boucles, passages à ras des coques, effets de lumière volontairement arrogants.

— Regardez-nous ! semblent-ils crier sans parler.

Un des douze hommes-soumis avale sa salive.

— Les chasseurs de l'altesse *Moâje*... ils se la racontent.

Pasteure sourit. Pas amusée. Impressionnée. Jalouse.

— Ils ont de la puissance. Et ils le savent.

— Ils veulent être vus, commente *Publicitaire*, toujours vendeur. Et vous aussi. Parfait : même besoin, même direction.

Dans le vaisseau de troupes, *Miroirine* sent le piège dans la phrase.

— Il l'enrobe. Il la nourrit.

— Il la vend à elle-même, murmure *Keurdarticho*. C'est... c'est dégoûtant et brillant à la fois.

Le grésillement change. Nouvelle fréquence. Plus froide. Plus sécurisée. Une voix métallique s'annonce : chiffrement signé *Matos*.

— Liaison *Matos* active. Accès par clé double. Contrôle de saturation. Personne n'écoute. Personne.

Cupide arrive dessus comme un coffre qu'on claque.

— Moi j'écoute. Et je veux du résultat.

Le ton de *Cupide* est vraiment sec.

— *Pasteure*, *Publicitaire*, vous êtes là ?

— Je suis là, dit *Pasteure*, et sa voix veut dominer la fréquence comme elle domine ses couloirs.

— Présent, répond *Publicitaire*, douceur d'affiche, sourire de pub.

Cupide ricane.

— Bien. *Matos* est là aussi. Dis quelque chose, matériel ambulant.

Matos répond avec une lenteur fière, comme s'il caressait ses propres circuits.

— Je suis là. Fréquence parfaite. Cryptage parfait. Technologie parfaite. De rien.

— On n'est pas là pour te féliciter, crache *Cupide*. On est là pour vérifier un point.

Pasteure coupe, impatiente, et elle regarde Publicitaire en parlant dans le micro.

— On va sur la planète de *Haut-parleuse*. Je veux savoir exactement pourquoi.

Publicitaire reprend aussitôt, avant qu'elle ne prenne trop de place, comme un vendeur qui reprend le micro à l'instant exact.

— Parce que c'est stratégique. Parce que c'est un test. Et parce que c'est la seule planète qui peut nous donner ce qu'il nous faut.

Le silence qui suit a un goût de méfiance.

Matos lâche, sec :

— C'est toi qui as choisi la destination. On veut comprendre. On devait faire une parade devant le *Roi*. Une démonstration. Une rencontre. Tu nous avais promis ça.

— Une parade, renchérit *Cupide*, et ses mots comptent l'or à haute voix. Une parade, c'est rentable. C'est de la conversion. C'est du ralliement. C'est... du futur doré.

Pasteure appuie, voix tranchante, orgueil gonflé par le *Mondmortose*.

— Je veux être vue par le *Roi*. Je veux qu'il me mesure. Je veux qu'il comprenne que je suis utile. Je veux qu'il me donne... plus.

— Vous serez vue, promet *Publicitaire* immédiatement, comme s'il avait un stock de promesses dans sa poche. Mais il y a un problème grave à régler sur la planète de *Haut-parleuse*. Et ça doit rester secret.

— Secret ? explose *Cupide*. Tu te moques de qui ?

— Secret ? répète *Matos*, et on entend le sourire froid de l'ingénieur. On est sur MA fréquence, avec mon armée, et tu me parles de secret comme si c'était ton invention.

Pasteure grogne, plus dangereuse que bruyante.

— Tu savais même pas si le *Roi* serait là-bas, c'est ça ? Tu nous fais avancer à l'aveugle ?

Publicitaire laisse passer une seconde. Une seconde calculée, où il les laisse s'énervier pour qu'ils s'accrochent à lui ensuite.

— Je suis le seul en contact avec celui qui fabrique la bombe. Donc oui, je décide de certains angles.

Trois voix montent en même temps.

— Tu décides de rien !

— Tu nous mets en danger !

— Tu joues avec mon ascension !

Et pendant ce chaos radio, dans le vaisseau de troupes, *Keurdarticho* et *Miroirine* échangent un regard complice, minuscule, invisible au milieu des loups serrés.

Ils y sont.

C'est ridicule.

— Ça sent l'activateur, souffle *Keurdarticho*.

— Chut.

Dans la salle de commandement de *Pasteure*, les douze hommes-soumis font semblant de ne rien entendre, mais leurs épaules se contractent à chaque haussement de ton. Les loups, eux, continuent de se démener dans tout le vaisseau. Obéissance pure.

Publicitaire finit par céder, comme un vendeur qui accepte de “révéler l'offre” après avoir créé la tension.

— Très bien. Je vous dis tout.

Silence immédiat. Même *Cupide* se tait pour écouter, comme si l'info était un coffre à ouvrir.

— L'activateur secret s'appelle le rebellium, dit *Publicitaire*. Une substance produite par la planète de *Haut-parleuse*. Sans ça, pas de finalisation. Et sans finalisation... pas de deuxième bombe de disparition spatiale. Écoutez. Je vais le dire d'une seule traite, parce que vous confondez puissance et déclenchement. La bombe n'est pas un plan d'attaque,

c'est une dissuasion militaire, la plus puissante qui soit. On ne s'en sert pas : on la montre. On l'exhibe comme une couronne noire au-dessus d'une table de négociation, et tout le monde comprend sans qu'on appuie sur quoi que ce soit. Le *Roi* n'est pas stupide, il est attaché à ses habitants, il aime trop l'univers pour accepter le risque d'une autre disparition de galaxie, même infime, même "accidentelle". Il a bâti sa légitimité sur la protection, sur l'idée qu'il garde, qu'il sauve, qu'il tient le chaos à distance ; alors on lui place sous le nez l'unique chose qu'il ne peut pas laisser planer. Tu veux une parade, *Cupide* ? Voilà : une arme qu'on brandit, et des millions de regards braqués, des journalistes qui comptent les secondes, des peuples qui retiennent leur souffle. Tu veux une preuve de supériorité, *Matos* ? Voilà : une capacité irréfutable, une équation qui le dépasse. Tu veux l'élévation, *Pasteure* ? Voilà : le moment où le *Roi* cède sans bataille, parce qu'il n'a pas le droit moral de jouer à quitte ou double avec des galaxies vivantes. Celui qui est derrière tout ça a déjà fait exploser une première bombe. Avec l'exhibition d'une deuxième, et l'étalage de votre puissance, le Roi se rangera.

L'explication tombe dans les oreilles, lourde comme une masse infinie.

Tous comprennent enfin l'enjeu. *Cupide*. *Matos*. *Pasteure*. *Kendarticho*. *Miroirine*.

Matos réagit d'abord, matérialiste jusqu'aux neurones.

— Une substance. Produite. Donc on peut la stocker. La transporter. La protéger. Ça me va. Où est le cargo ?

Pasteure se penche presque sur son haut-parleur, avide.

— Donc c'est là-bas qu'on prend ce qui manque. Et ensuite on menace d'effacer des galaxies. Ensuite on efface... l'insoumission du *Roi*. Tout en l'aimant, bien sûr, bafouille-t-elle, embrouillée.

Cupide jubile, mais veut sécuriser l'investissement.

— Et le *Roi* ? Il nous attend là-bas ? Dis-moi qu'il nous attend. Dis-moi qu'on ne fonce pas juste pour ramasser une pièce du puzzle.

Publicitaire répond avec un calme insultant.

— Je n'ai pas dit qu'il nous attendait. J'ai dit qu'on a besoin du rebellum.

La colère remonte, immédiate.

— Tu avais promis !

— Tu nous as vendu une scène !

— Tu m'as vendu une élévation !

Publicitaire ne crie pas. Il laisse les autres faire du bruit, puis il place sa voix au bon endroit, comme une pub qui coupe un programme.

— Écoutez. La reine *Haut-parleuse* est en danger politique. C'est le centre de tous les médias. Sa planète est cernée : journalistes, manifestants, anti-*Roi*, pro-*Roi*. Et depuis le meurtre d'*Apôtesse*, les *misterloupais* enquêteurs et les policières-inquisitrices tournent autour comme des mouches autour d'un pot de miel.

Miroirine se fige, oreillette brûlante.

— Il le dit. Il le dit vraiment, murmure-t-elle.

— Donc c'est bien ça, souffle *Keurdarticho*. Le rebellium. L'activateur. La bombe.

Publicitaire continue, plus vendeur encore, parce qu'il sent qu'ils glissent vers l'accord.

— Sur *Haut-parleuse*, plus rien de camouflé ne sort. Trop de caméras. Trop de foules. Donc il faut une intervention armée. Une arrivée massive. Du chaos. Un rideau.

Cupide grince.

— On voulait une parade, pas un rideau.

— Une parade, dit *Matos*, c'est propre. C'est rentable. C'est esthétique.

Pasteure claque, impatiente.

— Et moi, je veux être applaudie, pas noyée dans une foule de journalistes.

Publicitaire leur offre la logique, toute prête, emballée.

— Justement. J'avais prévu le chaos. Des centaines de milliers de vaisseaux qui arrivent ensemble : les journalistes ne sauront plus où cadrer. Les *misterloupois* seront occupés à se marcher dessus en cherchant des preuves. Et pendant qu'ils s'étranglent à l'antenne... un cargo sort en douce avec le rebellium. Et là, le Roi viendra à nous. On exhibe la bombe. Avec tous ses journaliste en plus... Il viendra. Il ne pourra pas ne pas venir, sinon badaboum.

Un temps.

Puis *Cupide* expire, malgré lui.

— C'est... logique.

Matos calcule déjà.

— Si le cargo a une coque anti-radar et un brouillage sonore, ça passe. Je peux optimiser.

Pasteure hésite une seconde, juste une, parce que son ego voulait une scène plus belle. Puis la broche noire lui rappelle qu'elle aime surtout gagner.

— Très bien. On le fait. On sort le rebellium.

Publicitaire laisse un léger sourire passer dans sa voix. Un sourire qui n'appartient qu'à lui.

— Parfait. Alors on reste sur mon plan. Et on arrête de crier : ça fatigue les fréquences, même celles de *Matos*.

— Tu me respectes, grogne *Matos*.

— Je te vends du respect, corrige *Publicitaire*.

Enchaînement sec, sans respiration.

— On arrive quand ?

— Bientôt.

— Et le *Roi* ?

— On arrivera.

— Tu joues gros.

— Je joue toujours gros.

La liaison se coupe.

Dans le vaisseau de troupes, *Keurdarticho* serre les griffes dans la soute.

— On a tout, souffle-t-il. On a la substance. On a la planète. On a leur plan.

Miroirine ne répond pas tout de suite. Elle fixe le métal, les loups, l'obéissance autour. Elle sent la guerre venir, et derrière la guerre, la scène médiatique, les caméras, le bruit, le mensonge qui se déguise en information.

Et au milieu... un cargo en douce.

- On doit trouver le rebellium avant eux, dit-elle enfin.
- Et empêcher leur plan, ajoute *Keurdarticho*.
- Oui. Et rester vivants.

Dans la salle de commandement suprême, *Publicitaire* s'éloigne de *Pasteure* avec une politesse parfaite. Il marche jusqu'à une console secondaire, là où aucun des douze hommes-soumis n'ose regarder.

Il connecte une clé. Il code. Il chiffre.

Une seule phrase part, fine, propre, froide.

- Message crypté envoyé à *Directeur des directeurs* :

“Mission assujettissement des pensées accomplie.”

Et dans sa tête, des mots se déroulent, satisfaits, silencieux, plus dangereux qu'un cri.

C'était facile. Ils sont si prévisibles.

L'Odeur

Le vide est propre, en théorie. Pourtant, devant *Pourri*, il y a toujours quelque chose qui s'accroche. Une lourdeur. Une charogne invisible. Un plafond d'odeur qui n'a pas besoin d'air pour exister.

Flou reste droit, lumineux, presque beau à force d'être sûr de lui. Sa lumière pulse par à-coups contrôlés, comme si même son corps obéissait à un plan.

— Tu as une sale tête.

Pourri ne répond pas tout de suite. Il laisse un temps, juste assez pour que le silence devienne une pression.

— Je ne le sens pas, dit-il enfin.

— Tu ne le sens pas quoi ? réplique *Flou*, trop vite. Tu ne le sens pas... organisé ? Tu ne le sens pas... efficace ?

Pourri incline à peine sa masse, et l'odeur se fait plus dense, plus convaincante.

— Je ne le sens pas... victorieux pour nous.

Un mot simple. Une phrase courte. Et pourtant, *Flou* cligne comme si on venait de lui souffler de la cendre dans la lumière.

— On est en avance, dit *Flou*. On est parfaitement en avance. L'échiquier est clair. Les lignes sont propres. Les pions sont en place.

Il lève la main. L'espace devant lui se plisse et un hologramme jaillit, immense, rempli de trajectoires, de relais, de ports, de détours. *Flou* parle en montrant, comme si montrer suffisait à rendre vrai.

— Regarde. Regarde comme c'est simple. Ici, nos rotations. Là, nos fausses pistes. Et là... le point qui va faire basculer tout le reste.

— C'est joli, souffle *Pourri*.

Le "joli" tombe avec une moquerie rance.

— Ce n'est pas "joli", répond *Flou*, ça marche. Et ça va marcher. Parce que moi, je travaille. Parce que moi, je prévois. Parce que moi—

— Parce que toi, tu parles, coupe *Pourri*.

L'hologramme tourne, glacé. *Flou* serre le poing, se force à sourire.

— *Keurdarticho* est sous contrôle, dit-il, en appuyant chaque syllabe. Il croit encore qu'il choisit. Il croit encore qu'il décide. C'est ça, le luxe des pions : ils ont l'impression d'être des rois.

— Et tu es sûr de toi, dit *Pourri*.

Ce n'est pas une question. C'est une pesée. Une gravité.

— Je suis sûr, répète *Flou*. Il est placé. Il est orienté. Il va faire ce qu'il doit faire, sans comprendre qu'il le fait.

Il se penche, rapproche l'hologramme, agrandit une zone. Ses doigts tremblent à peine, juste ce qu'il faut pour que ça reste invisible... sauf pour *Pourri*.

— Et pendant qu'il avance, nous, on ferme la main. On finit. On verrouille. On enlève le dernier hasard.

Pourri laisse encore un temps. Puis, doucement :

— Tu sens ?

Flou a un rire sec.

— Je sens quoi ? Ton parfum ? Il est... mémorable.

L'odeur se durcit. Métal mouillé. Algues mortes.

— Non, dit *Pourri*. Pas moi.

Flou fronce les yeux, agacé malgré lui.

— Alors quoi ?

Pourri ne bouge presque pas. Mais on dirait que c'est l'univers qui bouge autour de lui.

— La flotte du *Roi*.

Les mots éclatent comme une défaite. *Flou* se redresse.

— Elle avance, oui. Et alors ? Qu'elle avance. On l'attend. On la guide. On la détourne.

— Elle n'avance pas "comme tu le souhaites", dit *Pourri*. Elle avance trop bien.

Flou ouvre la bouche, la referme, puis repart, plus haut, plus vite, comme s'il voulait recouvrir la phrase.

— Tu dramatises. Ils ont de la discipline, d'accord. Ils sont lumineux, d'accord. Mais ils ne voient pas l'échiquier entier. Ils ne voient jamais l'échiquier entier.

Pourri souffle, et cette fois l'odeur ressemble à une certitude.

— Elle est poussée.

— Poussée par quoi ? ricane *Flou*. Par leur enthousiasme ? Par leurs chants ? Par leurs affiches vivantes ? Ou alors encouragée par ces soldats de *Paix* avec leurs épées archaïques ?

Pourri fixe *Flou* sans yeux visibles, et pourtant *Flou* se sent regardé jusqu'au cœur.

— Par le souffle vivant de *Trésor de création*, dit *Pourri*.

Le silence tombe d'un bloc.

Puis *Flou* tremble.

Pas un tremblement spectaculaire. Un tremblement profond. Sa lumière se dilate et se resserre, frénétiquement.

— Non, dit *Flou*, trop vite. Non. Ce n'est pas... ça ne change rien. C'est juste... une image. Une façon de parler. Un style.

— Ton problème principal, *Flou*, dit *Pourri* avec une douceur saturée de moisissure, c'est que tu sais.

— Je sais quoi ? crache *Flou*, déjà en train de se battre contre lui-même.

— Que dès que *Trésor de création* bouge, tes plans s'anéantissent.

Flou tente de rire. Ça sort comme un bruit cassé.

— Mes plans sont... blindés. Mes plans sont...—

Il avale sa salive. Il cherche une phrase qui ne tremble pas. Il n'en trouve pas.

Alors il change de cible. Il attrape une autre certitude, comme on attrape une rambarde.

— *Pasteure*, lâche-t-il.

Le nom sort comme une bouée.

— *Pasteure* est... maîtrisée. Maintenant. À la perfection.

Le mot perfection est trop propre dans cette pièce, et ça se sent. Même *Flou* l'entend.

— Tu la tiens, demande *Pourri*, calme.

— Je la tiens, insiste *Flou*. Je sais comment elle pense. Je sais ce qui la fait avancer. Je sais ce qui la fait douter. Je sais où appuyer. Je sais... comment la conduire sans qu'elle se rende compte qu'elle marche où je veux.

Pourri laisse retomber une seconde, puis confirme, comme on ferme un verrou.

— Elle est prête.

Flou inspire, comme si ça suffisait à redevenir solide.

— Voilà. Tu vois ? Les pions sont en place. Même elle. Même—

Un vent spatial arrive.

De nulle part. Sans annonce. Sans logique.

Pas une tempête. Un souffle. Un déplacement d'invisible.

Et ce souffle pousse l'odeur de *Pourri* sur *Flou*.

D'un coup, *Flou* sent la pourriture comme si elle entraît sous sa lumière. Une puanteur franche, épaisse, intime. Il a un micro-hoquet. Son éclat vacille.

Ses épaules se raident.

Puis, malgré lui... il baisse la tête.

Juste un peu.

Assez pour que *Pourri* le voie.

Assez pour que *Flou* se haïsse.

— Ce n'est rien, murmure *Flou*, trop bas, comme s'il essayait de se convaincre lui-même.

Le vent spatial continue, une seconde encore, puis disparaît, comme s'il n'avait fait que passer pour déposer un message.

Pourri ne bouge pas.

— Maintenant, dit-il doucement, travaille. Finis. Et laisse-moi gérer ce qui te dépasse.

Flou reste immobile, lumière tremblante, tête légèrement inclinée, comme si l'échiquier venait de bouger sans lui demander la permission.

Débarquement

Le ciel autour de la planète de *Haut-parleuse* se remplit d'un seul coup.

Ce n'est pas une arrivée. C'est une prise d'otages visuelle.

Des centaines de milliers de vaisseaux surgissent en vitesse lumière, comme des couteaux qui s'ouvrent en même temps. Les grosses coques de *Matos* et les flottes alignées de directeurs soumis à *Directeur des directeurs* s'éparpillent en couronnes, encerclent, verrouillent, saturent les couloirs d'approche. Les drones de signalisation paniquent. Les balises hurlent. Les vaisseaux de journalistes, déjà trop nombreux, tournent comme des mouches autour d'une lampe — ils ne savent plus quoi cadrer, alors ils cadrent tout, donc rien.

Le cargo de troupe n'a rien d'un vaisseau élégant. C'est un ventre de métal, une soute immense, des anneaux de verrouillage, des passerelles qui grincent, et une odeur de sueur froide mélangée à l'huile. Autour, l'espace pulse déjà d'une agitation anormale, comme si quelque chose se préparait à frapper.

Dans la soute, les loups et les louves de la planète de *Déguisé* se pressent, équipés, prêts, nerveux sans vouloir l'avouer. Ils portent cette assurance spéciale des gens qui savent se transformer, mentir avec leur peau, jouer un rôle sans jamais se salir l'intérieur. Des museaux métalliques, des fourrures synthétiques, des crocs décoratifs, et des regards qui vérifient tout.

Toute l'armée a reçu l'ordre d'envahir les alentours de la planète de la reine *Haut-parleuse*, sans autres explications. Et c'est ce que tout le monde fait, sans discuter.

Miroirine et *Keurdarticho* sont au milieu, deux anomalies qui essaient d'avoir l'air d'être des anomalies volontaires.

— Tête basse, souffle *Miroirine*. Épaules lourdes. Marche comme si tu avais payé ton uniforme.

— J'ai pas d'uniforme, marmonne *Keurdarticho*. J'ai... un corps.

Elle le regarde de biais. Son visage-miroir renvoie la lumière des néons avec une froideur parfaite, comme si ça la faisait rire de l'intérieur.

— Justement. Ton corps crie. Il crie très fort. Il crie "je suis un légume qui s'est trompé de porte".

— Je suis pas un légume. Je suis un artichaut.

— Ah pardon. Ça change tout. Les loups vont se dire —
Oh, un artichaut, normal, il va à la guerre.

Il retient un sourire, puis se reprend, trop tard. Un loup passe, et son regard s'arrête sur eux.

— Vous deux. Vous avez l'air louche. Votre unité ?

Miroirine répond sans hésiter, comme si elle avait déjà joué cette scène dix fois.

— Maintenance de coque. Détachement temporaire. On surveille les attaches. Ordre de... de stabilisation.

Le loup plisse les yeux.

— Maintenance ? Ici ? On est en soute de troupe.

— Justement, dit *Miroirine*. Quand tout le monde pense troupe, personne ne pense attaches. Et quand une attache lâche... tout le monde pense “trop tard”.

Un silence. Le loup cherche un détail qui cloche. *Keurdarticho* panique, et panique avec son corps. Ses feuilles se crispent. Sa posture devient raide, trop polie, trop “pas loup”.

— Et lui, il a quoi ? demande le loup en pointant *Keurdarticho*. On dirait qu'il va présenter une excuse.

Keurdarticho ouvre la bouche, et c'est catastrophique.

— Je... je suis... ravi d'être là.

Le loup cligne des yeux, incrédule.

Miroirine s'interpose, calme, presque amusée.

— Il est en mode infiltration. Il répète son personnage. Il fait le journaliste infiltré chez les loups. Ça lui permet de... de mieux haïr les journalistes.

— Haïr les journalistes ? répète le loup.

— Très fort, confirme *Miroirine*. C'est pathologique. Il les déteste tellement qu'il les imite. C'est sa thérapie.

Le loup hésite, puis ricane.

— C'est tordu.

— Merci, dit *Miroirine*. On fait ce qu'on peut... avec ce qu'on a.

Le loup s'éloigne, pas totalement convaincu, mais pas assez motivé pour creuser. Ici, personne ne veut perdre du temps à enquêter sur un détail, pas quand l'espace lui-même semble s'énerver.

Miroirine attrape le bras de *Keurdarticho* et le tire vers une passerelle latérale, là où les ombres sont plus épaisses.

— Plus jamais ça, souffle-t-elle.

— Quoi ?

— Plus jamais — ravi d'être là.

Il baisse la tête.

— J'ai paniqué.

— Je sais. Et tu paniques comme quelqu'un qui a une conscience. Mauvais signe si tu viens de la planète de *Déguisé*.

Il déglutit, puis, plus bas :

— Je peux pas faire semblant comme eux.

— Bonne nouvelle, répond-elle. On n'est pas là pour faire semblant longtemps. On est là pour voler une navette, et disparaître.

Ils avancent entre des caisses de matériel, des harnais, des racks d'armes. Des louves rient trop fort pour se prouver qu'elles n'ont pas peur. Un loup ajuste ses crocs décoratifs comme s'il réglait un accessoire de scène. Tout le monde joue à être prêt.

Au fond de la soute, dans un coin "réservé logistique", une série de petites navettes sont suspendues par des bras d'arrimage. Certaines sont banales. D'autres ont des formes agressives, comme des jouets dangereux.

La petite navette qu'ils veulent est là, presque cachée derrière un module de fret. Une tête de loup métallique, recouverte de piques, compacte, sournoise. Pas faite pour transporter. Faite pour mordre, accrocher, entrer vite et ressortir vite.

— Voilà, souffle *Miroirine*.

Keurdarticho la fixe, fasciné et inquiet.

— Elle est... elle a l'air méchante.

— Oui. C'est parfait. Personne ne questionne un truc méchant. Tout le monde se dit — normal, c'est pour faire peur.

Ils approchent. *Miroirine* adopte ce pas de technicienne qui sait où elle va et qui déteste être interrompue.

Un duo de loups garde le secteur. L'un mâche quelque chose. L'autre pianote sur une tablette de contrôle.

— Accès logistique fermé, grogne celui à la tablette.

Miroirine ne s'arrête même pas.

— Inspection d'arrimage. On a eu un micro-tremblement de coque à l'entrée dans la zone. Si une navette se détache au mauvais moment, elle part dans le vide et on passe pour des amateurs.

Le loup à la tablette ricane.

— On est pas des amateurs.

— Parfait, dit *Miroirine*. Alors laissez les pros éviter que vous ressembliez à des amateurs.

Il la regarde, puis regarde *Keurdarticho*, qui, au lieu d'avoir l'air blasé, a l'air... poli. Trop poli. Il incline légèrement la tête, comme s'il allait dire merci.

Le second loup fronce les sourcils.

— Lui, il fait quoi ?

Keurdarticho ouvre la bouche.

Miroirine lui écrase doucement le pied.

Il sursaute, et sa réaction, enfin, ressemble à quelque chose de vivant. Il grogne, presque.

— Grr.

Le loup-garde plisse les yeux.

— Tu grognes comme un animal de compagnie.

Keurdarticho rougit. *Miroirine* soupire, comme une technicienne épuisée par la bêtise du monde.

— Il a eu un accident de formation. Il a été élevé par des vidéos de dressage. On le rééduque. C'est long. Très long.

Elle se penche vers le loup, confidentielle.

— Entre nous, il croit encore que “assis” est une stratégie militaire.

Un silence, puis un éclat de rire du garde qui mâche.

— Laisse-les, dit-il. Ça me plaît. Ça change. Laisse-les faire leur boulot.

Le loup à la tablette hésite, puis déverrouille un panneau.

— Deux minutes. Pas plus.

— Deux minutes, répète *Miroirine*. Merci.

Ils passent.

Sous la navette, *Miroirine* se glisse près des attaches, doigts rapides. *Keurdarticho* fait le guet, et essaie de respirer sans avoir l'air de respirer.

— Tu sais faire ? souffle-t-il.

— Non, murmure-t-elle. Mais je sais avoir l'air.

Elle trouve le verrou principal. Un système simple, presque insultant : la planète *Déguisé* aime le paraître, pas la sécurité. Ici, la menace, c'est toujours l'image, jamais le boulon.

Un clic.

Un autre.

Un bourdonnement.

La navette tremble légèrement.

Trésor de création, pense-t-elle, et la pensée glisse en elle, vive, précise. *Maintenant. Pas une seconde de plus.*

Elle sent la sagesse de l'esprit du Roi comme une main sur son poignet.

— On y est, souffle-t-elle. Monte.

Keurdarticho grimpe dans la navette tête de loup, maladroit, feuilles qui accrochent une poignée. Un bruit sec. Trop fort.

Le garde se retourne.

— Hé !

Miroirine saute à l'intérieur, referme le panneau, et son visage-miroir capte une dernière lueur de la soute : des regards qui s'allument, une suspicion qui naît.

— Démarre, dit-elle.

— Je... je sais pas—

— Démarre comme si tu étais un loup, souffle-t-elle. Pas comme si tu demandais la permission au vide.

Keurdarticho pose ses mains sur les commandes, et heureusement, ça répond. La navette gronde. Les attaches cèdent.

Des pas courent. Une alarme locale commence à biper.

— Stoppez ça ! hurle quelqu'un dehors.

Miroirine se penche, voit le garde à la tablette lever son arme vers le cockpit.

Elle sourit, petit sourire sec.

— Tu vois, dit-elle à *Keurdarticho*. Finalement, tu n'avais pas besoin d'un uniforme. Il fallait juste un bon moment pour être... pas ravi.

La navette décroche. L'espace les prend.

Ils se détachent du vaisseau.

— Doucement, souffle *Miroirine*.

— Doucement... répète *Keurdarticho*, qui tremble, et pourtant il sourit. C'est fou, toi, quand tu dis "doucement", j'ai l'impression que même le danger...

— Chut.

Le revêtement du vaisseau se plie, s'ajuste, devient une peau de façade. En une seconde, la tête de loup disparaît sous une coque de journaliste : logos criards, caméra ventrale, fausse antenne de direct. Un mensonge propre.

Ils se faufilent.

Entre deux escadrons, sous un hangar volant, derrière un géant de fret qui porte sur sa coque une pub clignotante pour "L'ultime matériel indispensable", ils glissent, invisibles parce que noyés dans la foule des vaisseaux inombrables.

Keurdarticho regarde la planète, immense, et avale sa salive.

— C'est... c'est élégant.

— C'est une gorge, répond *Miroirine*. Un système de propulsion. Une bouche. Des conduits. Et une reine qui adore qu'on la regarde.

Trésor de création revient en elle, pas comme une voix qui rassure, plutôt comme un souffle qui indique la direction.

La maintenance. L'habitude. L'angle mort.

Miroirine ferme une seconde les paupières.

Oui, la maintenance.

— On se change, dit-elle.

Dans le cockpit, la laine tranformatrice — humide, vivante, obéissante — glisse sur eux comme une consigne. Elle devient uniforme de maintenance : combinaisons neutres, badges ternes, gants techniques. Cette technologie n'est pas belle. Elle est utile.

La planète les avale par l'arrière.

Ils laissent la navette dans une rue au hasard, et descendent.

Ils entrent dans un dédale de rues où tout hurle... même quand personne ne parle.

Des passages nervurés d'acier, des rails, des modules de contrôle du son. Et surtout, partout, l'étalage.

Ici, la féminité n'est pas une couleur. C'est une hiérarchie.

Les panneaux publicitaires affichent des slogans en lettres roses agressives :

— “Elle décide, tu obéis.”

— “La douceur commande.”

— “La reine est la règle.”

Les boutiques ont des logos de couronnes sur des bouches rouges, des silhouettes de talons qui écrasent des

mots comme “doute”, “contradiction”, “effort”. Les mannequins holographiques sont des géantes parfaites, sourire lustré, posture de victoire, tandis que des hommes — plus petits, plus ternes, trop polis — portent les sacs, ouvrent les portes, s’inclinent avant même qu’on les regarde.

Une hautparleusienne passe, géante, peau métallique teintée violet nacré, cils démesurés, griffes brillantes. Derrière elle, deux hommes en uniforme finement repassé tiennent des tablettes et murmurent :

— Oui, madame.

— Tout de suite, madame.

— Bien sûr, madame.

Keurdarticho baisse la tête, impressionné, un peu mal à l’aise.

— C’est... c’est intense.

— C’est de l’image, dit *Miroirine*. Donc c’est fragile.

Ils avancent, badges bien en évidence. Ils passent des contrôles. Trop faciles. Comme prévu : la maintenance n’est pas “prestigieuse”, donc personne ne la respecte assez pour la surveiller.

— Contrôle vocal, dit une opératrice, sans lever les yeux.

Miroirine tend son badge.

— Maintenance sonore, secteur gorge arrière.

— Oh. D'accord. Passez.

Un autre poste. Un scanner.

— Raison de l'intervention ?

Miroirine ne réfléchit pas. Elle déroule.

— Fluctuation de membrane. Résonance parasite. Risque de désalignement propulsif.

Le technicien acquiesce, déjà rassuré par les mots compliqués.

— Vous avez cinq minutes. Et faites vite, on a des journalistes vraiment partout.

Ils entrent dans les entrailles centrales.

Là, la planète devient plus technologique encore, presque organique : des conduits vibrent à peine, des câbles chantent très bas, comme si le métal priait. L'ambiance est vraiment particulière.

Keurdarticho se rapproche, trop près, à cause de la peur et... autre chose.

— *Miroirine*...

— Avance.

— Je veux juste... je veux dire... si on sort de là...

Elle marche sans tourner la tête.

— On sortira.

— Oui, mais... si on sort, je... je veux arrêter de faire semblant. J'ai compris. J'ai pas juste peur pour toi. Je suis...

Il inspire, et ça sort, enfin, lourd et simple :

— Je suis amoureux de toi.

Un silence d'une demi-seconde. Pas un malaise. Une mise au point.

Miroirine ralentit juste assez pour que ses mots tombent sans l'écraser.

— Tu fais bien de le dire.

Il se redresse, comme si ça suffisait déjà à le nourrir.

— Donc... ?

Elle le regarde, et son visage-miroir renvoie une lumière froide, nette, honnête.

— Donc je te demande de le garder en place. Pas de l'éteindre. De le mettre de côté, le temps qu'on finisse la mission.

— Et après ?

Elle choisit ses mots, pour ne pas le casser.

— Après, on verra ce que le *Roi* décide de faire de nous. Mais là, maintenant, si tu veux me prouver quelque chose... obéis. Reste vivant. Et reste utile.

Keurdarticho déglutit. Il a mal, mais il sourit quand même, parce qu'elle ne s'est pas moquée.

— D'accord, murmure-t-il. Je... je t'offre mon obéissance romantique.

— Ton silence, surtout, souffle-t-elle.

Ils repartent, prennent des bus à propulsion sonore, et des tapis à onde de son qui transportent les piétons à une vitesse folle à travers la ville. Ils continuent d'avancer, focalisés sur leur objectif.

Plus loin, une zone centrale : un cœur de maintenance, avec des consoles alignées.

Ils arrivent au point exact que *Miroirine* cherchait depuis le début.

En scannant leurs insignes, les portes de la maintenance centrale s'ouvrent devant eux comme une cathédrale technique. Des consoles alignées, des écrans qui pulsent au rythme du son, des colonnes de vibration qui montent et descendent comme des poumons. Tout est propre, trop propre. Et surtout, tout est bloqué.

Devant eux, une autre porte de sécurité, opaque, sans poignée. Un autre scanner. Un verrou vocal réservé aux “mesdames autorisées”. Au-dessus, un slogan gravé dans le métal, élégant et cruel — Elle passe, tu attends.

Keurdarticho s’arrête net.

— On est coincés.

Des pas résonnent derrière eux, loin mais réels. Quelqu’un patrouille. Quelqu’un arrive.

Miroirine ne bouge pas. Ses yeux lisent les angles, les conduits, les failles. Elle cherche l’issue comme on cherche un mensonge dans une phrase.

Et *Trésor de Création* se lève en elle, clair, net, au bon moment.

Pas la porte. Les conduits. Tu ne forces pas. Tu te faufiles.

Elle inspire. *Trésor de Création* ne la pousse pas par la panique. Il la guide par la sagesse, le tout en étant d’un calme redoutable.

— Les conduits... murmure-t-elle.

— Les conduits ? répète *Keurdarticho*, qui regarde une grille minuscule. On peut à peine passer un doigt.

— Justement.

Il la fixe, et un sourire nerveux lui échappe.

— Oserai-je te demander de m'expliquer rapidement ? Tu veux te transformer en spaghetti ?

— On ne se transforme pas vraiment, dit-elle. On utilise l'outil qu'on a.

Elle tire doucement sur la laine transformatrice de sa combinaison. La matière glisse, vivante, impatiente.

— Ça va nous étirer, explique-t-elle. Comme des serpents. On sera minces. Longs. On passe là où personne ne pense qu'un corps peut passer.

Keurdarticho avale sa salive.

— Je te rappelle que je t'ai dit que j'étais amoureux de toi.

— Et je te rappelle que je te répondrai mieux quand on ne sera pas coincés entre une porte féministe et une patrouille.

Il souffle, à moitié vexé, à moitié admiratif.

— Tu sais être polie en refusant.

— C'est une compétence de mission, dit-elle. Allez. Tu me fais confiance ?

Il hoche la tête, sérieux.

— Je te fais confiance.

Trésor de Création murmure en elle, comme une dernière précision.

Maintenant.

La laine transformatrice obéit comme un outil vivant. *Miroirine* la tire de sa combinaison, la laisse filer entre ses doigts, et la matière devient aussitôt un fil unique, long, continu, presque invisible.

— Maintenant, souffle-t-elle.

— Maintenant quoi...? répond *Keurdarticho*, déjà trop haut dans la gorge.

— Tu fais confiance. Et tu ne paniques pas.

— Facile à dire quand on n'est pas... un artichaut qu'on va étirer.

Elle lui lance un regard qui dit “pas le moment”, mais il y a une pointe d'humour dedans.

— Relax, on ne va pas mourir. On va pousser le pouvoir de la laine transformatrice au maximum de ses possibilités.

— Très rassurant.

La laine les saisit. Elle ne serre pas, elle réécrit.

Leurs corps s'affinent d'un coup, à une vitesse époustouflante, comme si la matière décidait où mettre la

masse. Deux centimètres de large. Dix mètres de long. Le tout en deux secondes. Une verticalité absurde, une souplesse de corde. Ils n'ont plus de "bras", plus de "genoux", juste une trajectoire.

Keurdarticho émet un son étranglé.

— Je... je suis... un lacet.

— Un lacet utile, dit *Miroirine*. Glisse.

Ils s'insinuent dans un conduit de faible propulsion sonore, à peine plus large qu'eux. Les parois vibrent doucement, un ronronnement grave qui traverse leur peau nouvelle. Ils avancent en ondulant, et chaque mouvement est une décision.

Et là, *Trésor de création* règne en elle.

Pas une présence seulement douce. Une présence lucide. Un fil de sagesse qui coupe la peur en deux.

À gauche. Pas le gros conduit. Le petit. Le discret.

Miroirine n'hésite pas. Elle se plie, se tord, se faufile dans un embranchement qui ressemble à une erreur de plan. Derrière, *Keurdarticho* essaie de l'imiter, mais il accroche une aspérité et manque de se déchirer.

— Stop, dit-elle.

— Je stoppe pas, je... je suis coincé.

— Respire. Tu ne peux pas te permettre de perdre ta dignité ici.

— Je n'ai plus de dignité, je suis un spaghetti.

— Un spaghetti qui doit bouger, corrige-t-elle, sèche. Avance.

Elle revient en arrière, l'aide à se dégager, et le guide par micro-pressions du fil, comme si elle tenait une ligne de pêche.

— Tu vois, murmure-t-elle, ça, c'est l'infiltration. Être ridicule, mais silencieux.

— Tu es... incroyablement... efficace, souffle *Keurdarticho*. Même étirée, tu es...

Il cherche un mot, et le mot sort trop vrai.

— Tu es belle.

Elle ferme une seconde les yeux.

Concentre-toi. Mission. Rebellium. Avant eux.

— Merci, dit-elle simplement. Garde-le pour après.

— Après quoi ?

— Après qu'on ait fait ce qu'on est venu faire.

Il comprend. Il obéit. Il ravale ce qui déborde, et ça lui coûte, mais il le fait.

Ils glissent encore. Les conduits deviennent plus froids. Le son plus dense. Comme si la planète entière respirait par ici.

Un autre carrefour. *Miroirine* hésite une fraction de seconde.

Trésor de création tranche.

Pas la ligne large. La ligne étroite. Le vrai passage est toujours celui qui est le plus étroit.

— Par là, dit-elle.

Ils s'étirent jusqu'à une grille de maintenance. La laine se resserre, les replie, les fait passer entre deux barreaux comme une eau dirigée. De l'autre côté, une chambre technique, plus vaste, avec des capteurs, des manomètres, des tuyaux épais.

— On y est, souffle *Miroirine*. Le réservoir.

— Enfin...

Elle sent la laine arriver à sa limite. Ça chauffe sous leur peau.

— Reprends ta forme dès que je dis “maintenant”, dit-elle.

— Maintenant...?

— Pas tout de suite. Tu répètes ce mot comme si tu voulais qu'il arrive avant moi.

Il s'étouffe d'un rire nerveux.

— Je suis impatient.

— Moi aussi.

La pièce résonne d'un bruit lointain. Des pas, peut-être. Ou juste la planète qui travaille.

Miroirine attend le bon battement. Pas le moment spectaculaire. Le moment vide.

Trésor de création lui donne le timing comme une précision chirurgicale.

Maintenant.

— Maintenant !

La laine relâche enfin, sans faire le moindre bruit. Le monde redevient logique.

Miroirine retrouve son corps de miroir, debout, légère, visage lisse, reflet tendu. *Keurdarticho* reprend sa forme d'artichaut, feuilles frémissantes, respiration saccadée.

Ils se tournent ensemble vers la cuve.

Le réservoir du rebellium.

Le réservoir tranche dans la salle comme une insulte lumineuse. Une masse de métal rose fluo, flashy, criarde, tellement saturée qu'elle semble éclairer par elle-même, sans câble ni source. La lumière rebondit sur ses courbes et gifle les rétines, un éclat agressif qui donne l'impression d'avoir du sable dans les yeux. Cette violence visuelle déplaît à *Miroirine* : son corps de miroir renvoie l'attaque, et son esprit la trouve vulgaire, presque menaçante. À l'inverse, *Keurdarticho* s'y attarde avec une fascination tranquille, comme si cette couleur lui faisait du bien.

Miroirine active le panneau. Les verrous s'ouvrent. Un souffle d'air froid s'échappe.

— Voilà... dit *Keurdarticho*, déjà soulagé.

Le capot se lève.

Rien.

Pas une lueur. Pas une goutte. Pas une brume. La cuve est vide, propre, presque arrogante.

Le silence tombe d'un coup, lourd comme un casque.

— Non... murmure *Keurdarticho*.

— Ça... ça n'a aucun sens, dit *Miroirine*.

Il s'approche, se penche, regarde le fond comme si le rebellium pouvait se cacher par timidité.

— On est au bon endroit. On a suivi le plan. On a... on a rampé dans la planète comme des vers.

— Comme des serpents, rectifie *Miroirine* à voix basse, et il y a quelque chose de dur dans son calme. *Trésor de création* ne lui a jamais appris à douter.

Elle pose sa main sur le rebord, sent le métal.

Ils l'ont pris ?

— Qui...? souffle *Keurdarticho*. Qui a pu—

Il s'interrompt. L'idée, même sans nom, lui glace la gorge.

Au loin, une vibration change, comme si la planète venait d'avaler une alarme.

Miroirine retire sa main.

— On ne comprend pas encore, dit-elle. Mais on ne reste pas là à essayer de comprendre en plein milieu du danger.

Keurdarticho la regarde, les yeux pleins de questions... et d'elle.

— Je te suis.

Elle répond sans douceur excessive, mais sans le briser.

— Tu n’as pas le choix, en fait.

Elle jette un dernier regard à la cuve vide.

Trésor de création murmure en elle, calme et tranchant.

Fais confiance au Roi.

Et *Miroirine* sait qu’ils viennent d’arriver trop tard... ou pile à temps pour autre chose.

Combat Spatial

Le vide autour de la planète se froisse d'un seul coup, comme une peau qu'on pince.

Un vent spatial passe. Pas une métaphore. Un souffle réel, invisible, qui appuie sur les coques, qui aligne les trajectoires, qui donne à chaque vaisseau une précision de danse.

Puis la lumière arrive.

Des centaines de milliers de vaisseaux, de toutes tailles, de toutes formes, surgissent en grappes nettes et disciplinées. Les lignes ne tremblent pas. Les rangées ne se chevauchent pas. On dirait une armée qui a appris à respirer ensemble.

Sur les coques, deux emblèmes dominant, deux façons de briller sans se vanter : l'emblème de *Paix* et celui de *Messenger*. Deux flottes distinctes, mais un seul mouvement, porté par le souffle de *Trésor de création*.

Dans le vaisseau de commandement, la salle est blanche et profonde, traversée d'hologrammes qui vibrent frénétiquement.

Le roi *Paix* se tient droit. Calme. Ses yeux suivent les trajectoires méthodiquement.

Le roi *Messenger* est déjà trop vivant pour rester immobile. Il a cette énergie joyeuse qui donne envie de lui dire de se taire tout en espérant qu'il ne se taise jamais.

— Contact visuel, annonce un conducteur.

L'hologramme se remplit d'une autre lumière. Plus agressive. Plus sale.

La flotte adverse est là, déjà étalée comme une vitrine.

Des vaisseaux-cargaisons de *Cupide*, énormes, gonflés, recouverts de plaques dorées et de codes-barres lumineux, escortés par des essaims de drones qui ressemblent à des pièces vivantes armées.

Des plateformes de *Matos*, modulaires, pleines de canons qui se ré-assemblent en temps réel, comme si le métal s'ennuyait dès qu'il avait une forme fixe.

Le vaisseau de *Pasteure*, une masse noire striée de nervures, recouverte de haut-parleurs qui pulsent, avec des bouches de tir de partout. Autour, des vaisseaux remplis de policières inquisitrices venues en renfort, compacts, prêts à mordre le vide.

Et plus loin encore, les chasseurs de *Moâje*, minuscules à l'échelle, rapides, nerveux, porteurs de cette essence qui ne ressemble pas à une munition mais à une idée liquide.

— Ils sont nombreux, souffle un conducteur.

Messenger penche la tête, amusé.

— Ils ont confondu “nombreux” avec “intouchables”.

Paix le regarde de côté.

— Tu ne vas pas faire le malin pendant une guerre.

— Je ne fais pas le malin. Je fais le... motivé.

— Tu fais le bruyant.

— C'est mon talent.

Un silence tombe juste après, dense, plein.

Le souffle spatial s'appuie davantage. On le sent dans les épaules, dans les coques, dans les trajectoires. Comme si quelqu'un disait : maintenant.

Paix parle, simplement.

— Ordre royal. Pas de négociation. Pas de spectacle. Pas d'ego. On avance.

Messenger ajoute trop vite, comme s'il fallait que la joie fasse aussi partie de la discipline.

— Et souvenez-vous : quand ça touche... c'est mort ou transformation.

— Tu vas le répéter combien de fois ? demande *Paix*.

— Jusqu'à ce que tout le monde l'ai dans le cœur. Et dans la coque.

Et c'est pile à ce moment qu'il intervient. Directement.

Le souffle de *Trésor de création* ne passe pas par les haut-parleurs. Il descend directement dans les pensées, net, sans bruit, comme une évidence qui s'impose.

Vous, les trois cents conducteurs de la flotte de Messenger. Maintenant. Ensemble. Vous n'attaquez pas. Vous enveloppez.

Autour de la planète de *Haut-parleuse*, les trajectoires se resserrent. Des vaisseaux avancent un court instant en vitesse lumière, traversant l'ennemi, puis se stoppent, puis glissent, se placent bord à bord, et l'immobilité tombe d'un seul coup, compacte, parfaite, comme si l'espace venait d'être cousu.

Enroulez-la. Pas un trou. Pas une respiration. Isolez cette planète.

Le filet se déploie. Ce n'est pas un bouclier de métal. C'est un tissage de phrases, de mots posés dans le vide, lourds, clairs, infranchissables. Chaque vaisseau ouvre ses flancs et laisse sortir des lignes d'écriture vivante qui s'accrochent aux lignes voisines, se verrouillent, se répondent, jusqu'à former une peau autour du monde.

Conservez l'arme de protection de Messenger déployée jusqu'à nouvel ordre. Personne ne passe. Personne ne force.

Sous les yeux horrifiés de *Cupide*, *Matos*, *Pasteure* et *Publicitaire*, La planète devient intouchable, isolée, retirée du champ du possible. La reine *Haut-parleuse* est soudainement coupée de l'univers, même son armée est bloquée en orbite. Et tout autour, la bataille imminente reste dehors, rejetée à la périphérie, condamnée à tourner autour de ce noyau désormais inaccessible.

Publicitaire transpire à grosses gouttes. Il faut vite réfléchir à la suite.

Ok... la parade. C'est tout ce qui me reste. Je le sais que ça tient sur du vide, je le sens, mais je n'ai rien d'autre à brandir. Le rebellium, c'est mort. La planète de Haut-parleuse est verrouillée. Et moi, je suis là, coincé entre des alliés qui veulent du résultat et une armée du Roi qui ne répond même pas. Alors je m'accroche à mon premier mensonge propre : "on impressionne, il se montre, il cède". Une flotte bien rangée, des lumières, une puissance qui se voit... comme si le Roi allait sortir parce qu'on a fait une belle image. Je n'y crois plus, pas

vraiment. Mais si j'échoue, si je ne le vends pas encore, je n'ai plus rien à mettre dans leurs mains. Et ils ne me pardonneront pas le vide. De toute manière, à ce stade, ils vont être forcés de combattre...

Publicitaire tourne la tête et il voit le trait vert.

Ce premier tir part de son camp. On dirait une erreur. Un soldat stressé qui a appuyé trop vite.

Un rayon vert, long, violent, coupe l'espace et frappe un vaisseau de première ligne de *Paix*. La coque se fend, puis l'intérieur s'ouvre comme une fleur métallique arrachée. La lumière du vaisseau fuit. Des silhouettes disparaissent en une seconde, sans cri audible, juste un clignement de présence.

Un autre tir suit. Puis dix.

Et là, la bataille commence vraiment.

Les flottes de *Paix* et de *Messenger* ne reculent pas. Elles ne se dispersent pas. Elles glissent.

Le souffle de *Trésor de création* les accompagne à chaque micro-virage. Chaque vaisseau devient précis comme une main guidée.

Des lasers pleuvent, des tirs qui mordent, des impacts qui font éclater des grappes de métal.

Et au milieu de ça, l'armée du *Roi* répond avec ses munitions impossibles.

Du côté de *Messenger*, les premières bombes partent.

Ce ne sont pas des ogives.

Ce sont des phrases.

Des balles lourdes faites de texte doré, des missiles dont la coque est une écriture vivante, des bombes de message qui filent dans le noir en laissant derrière elles une traînée de lettres qui ne s'éteint pas.

Quand la première frappe un vaisseau de *Cupide*, on voit le choc comme une lecture forcée.

La phrase s'imprime sur la coque, traverse les blindages, pénètre les circuits, touche les êtres.

Et immédiatement, deux issues.

Sur le pont du vaisseau touché, certains tombent, raides, comme si leur corps refusait d'abriter ce qu'ils venaient d'entendre.

D'autres, au contraire, se redressent. Tremblants. Pas héroïques. Vivants.

Ils lâchent leurs armes.

Ils tombent à genoux là où ils peuvent, entre deux consoles, dans une soute, contre un mur.

Ils comprennent.

Et dans leur compréhension, quelque chose casse.

Pas la coque.

Eux.

Ils se mettent à parler, à demander pardon, à pleurer en sachant pourquoi, à prononcer des mots qui ne sont pas des slogans, des mots simples, bruts, vrais

Puis ils se relèvent.

Ils se tournent.

Et ils tirent sur leurs anciens alliés.

Dans l'espace, un groupe de vaisseaux cupidiens commence à s'entretuer sans comprendre. Les uns hurlent à la trahison. Les autres répondent avec une précision nouvelle, comme s'ils avaient enfin trouvé un nord.

Sur le vaisseau de commandement, un conducteur annonce :

— Conversion à bord de l'ennemi. Plusieurs unités se retournent.

Messenger sourit, et son sourire a quelque chose de trop tendre pour une guerre.

— Voilà... voilà ce que je disais.

Paix ne sourit pas autant, mais sa voix s'adoucit quand même.

— Reste concentré.

— Je suis concentré. Je suis juste... heureux.

Un bruit sec traverse l'hologramme.

Une salve d'armes de *Matos* s'ouvre.

Ce ne sont pas des lasers ordinaires. Ce sont des systèmes qui se recomposent, des faisceaux qui changent de fréquence en plein tir, des filets d'énergie qui cherchent la faille comme des insectes. Ils mordent les boucliers, les contournent, les épuisent.

Une frégate de *Paix* se fait couper en deux. Une autre explose par l'intérieur, comme si on avait retourné sa propre force contre elle.

Les pertes du *Roi* s'affichent. Des nombres. Des silhouettes. Des lumières qui s'éteignent.

Et pourtant, personne ne flanche.

Parce que ce n'est pas du courage de cinéma.

C'est une absence de peur. Une décision déjà prise.

Paix parle aux lignes.

— Gardez l'ordre. Ne poursuivez pas pour vous venger. Ciblez pour libérer.

Messenger enchaîne, sans laisser respirer, comme si l'urgence devait être joyeuse.

— Évitez les zones de tirs imprécis. Les chasseurs de *Moâje* sont là.

Au même instant, les chasseurs passent.

Ils arrivent en essaim, fusées nerveuses, et leurs armes crachent des gerbes d'essence diluée. Ce n'est pas une flamme, ce n'est pas une lumière : c'est une pulvérisation brute, un liquide transmuté en destruction.

Quand ça touche un vaisseau de *Messenger*, il ne reste presque rien. Une poussière, un éclat, une traînée de fragments.

Mais leur précision est mauvaise. Trop de puissance, trop peu de maîtrise.

Une gerbe dévie et frappe un transport de *Cupide*. Explosion immédiate. Des pièces vivantes éclatent, des drones tombent comme des insectes découpés.

Une autre gerbe touche un vaisseau de policières inquisitrices de la reine *Haut-parleuse*. Il se disloque. À l'intérieur, des cris silencieux, des silhouettes qui se cognent au métal avant de disparaître.

La flotte ennemie se fait du mal à elle-même, et elle continue quand même, parce que la panique ne s'arrête pas pour être logique.

Sur un canal radio saturé, une voix surgit, lisse, maîtrisée, trop publicitaire pour être de la peur pure.

Publicitaire.

— Ici *Publicitaire*. Commandement des flottes associées. Cessez le feu. Nous demandons audience. Nous venons voir le *Roi*. Nous avons une proposition... —

La réponse est du silence.

Pas un silence technique.

Un silence choisi.

Paix ne regarde même pas le canal. Il se moque de ce commandant ennemi qui change son plan.

Messenger se contente de souffler, presque amusé.

— Il a encore cru qu'on était en réunion.

Paix répond sans monter la voix.

— On obéit à *Trésor de création*. Pas à ses micros.

Dans le camp adverse, la rage gonfle.

Sur le vaisseau de *Cupide*, on imagine ses doigts compter le coût de chaque explosion comme on compte des pièces tombées dans un gouffre.

Sur les plateformes de *Matos*, les systèmes se recalibrent, s'adaptent, inventent une nouvelle manière de tuer toutes les dix secondes.

Sur le vaisseau de *Pasteure*, les ordres partent en vagues, en hurlements, en déclarations.

— Je déclare qu'ils doivent tomber !

— Je déclare qu'ils doivent se taire !

— Je déclare qu'ils doivent être écrasés !

Des policières inquisitrices foncent sur les lignes de *Paix*. Elles sont nombreuses, elles sont entraînées, elles ont la foi dure dans l'autorité. Elles s'accrochent aux flancs des vaisseaux, lancent des grappins, tentent des abordages.

Et elles tombent.

Pas toutes. Mais assez pour que la planète entière, là-dessous, sente que l'espace est devenu un cimetière lumineux.

Un croiseur de *Paix* se fait encercler par trois transports inquisitrices. Les grappins mordent, les sas se percent, des silhouettes sautent dans le vide comme si le vide était un couloir.

À l'intérieur du croiseur, l'abordage commence.

On ne l'entend pas, mais on le devine : coups, cris, métal, corps.

Puis une bombe de texte de *Messenger* frappe directement le transport principal, collé au flanc.

La phrase traverse.

À l'intérieur du transport d'inquisitrices, l'effet est brutal.

Certaines meurent, raides, comme si leur système refusait la vérité qu'on vient d'y injecter.

D'autres s'arrêtent. Net.

Leur posture casse. Leur autorité se fend.

Elles regardent leurs mains, leurs armes, les visages autour.

Et elles comprennent qu'elles ont obéi à autre chose qu'au vrai *Roi*.

Elles lâchent.

Elles coupent les grappins.

Elles se retournent.

Le transport inquisitrice, au lieu de continuer l'abordage, tire sur ses propres escortes.

Dans l'espace, une chaîne d'explosions suit. Des vaisseaux ennemis se détruisent entre eux parce que, au milieu, des repentis se mettent à combattre contre ce qu'ils faisaient une minute plus tôt.

Sur le vaisseau de commandement, un conducteur annonce, voix étranglée par l'ampleur :

— Plusieurs unités de *Haut-parleuse* changent de camp.

Messenger ne peut pas s'empêcher.

— *Paix*, tu vois ? Tu vois ? Tu vas encore dire que je suis bruyant, mais là, franchement—

— Continue de guider ta flotte, coupe *Paix*, et il y a une pointe d'humour calme. Tu pourras te féliciter plus tard.

— Je me félicite toujours plus tard. C'est faux. Je me félicite maintenant.

Le souffle spatial s'intensifie encore.

Les vaisseaux du *Roi* deviennent presque irréels, comme si leur mouvement avait été simplifié. Chaque

esquive tombe juste. Chaque angle est parfait. Chaque tir arrive au moment où l'ennemi ouvre sa garde.

Du côté de *Paix*, ses munitions répondent à la violence.

Des tirs d'eau.

Pas une eau ordinaire.

Une eau qui frappe comme une décision, qui traverse les boucliers, qui s'infiltre dans les circuits, dans les combinaisons, dans les poumons.

Quand ça touche, l'effet est le même choix terrible, mais différent dans la sensation : ça lave ou ça casse.

Un vaisseau de *Matos* reçoit un jet plein.

Sur le pont, un groupe de techniciens s'effondre, comme si leur corps avait été coupé de sa propre énergie.

Plus loin, un autre groupe tombe à genoux, haletant, comme si l'eau venait de leur rendre une mémoire oubliée. Ils pleurent, se tiennent la tête, puis se relèvent avec une urgence nouvelle : arrêter ce qu'ils faisaient.

Ils sabotent leurs propres canons.

Le vaisseau devient inutile en dix secondes.

La bataille est immense, et pourtant, elle garde un centre : l'obéissance au souffle.

Dans un couloir radio adverse, *Matos* insiste, froid, calculateur, persuadé que toute guerre est une négociation qui a juste oublié ses mots.

— Flotte du *Roi*. Ici *Matos*. Fréquence sécurisée autorisée. Communication acceptée. Demande d'audience officielle. Nous avons—

Toujours rien.

Cupide s'invite, sa voix propre comme un sourire de banque.

— Nous avons des ressources. Nous avons une offre. Nous avons une proposition de futur. Nous pouvons—

Rien.

Pasteure arrive, et sa voix est pire, parce qu'elle ne demande pas : elle exige.

— Je veux être vue. Je veux qu'il sache que je suis là. Je veux—

Rien.

Le silence devient une gifle.

Et autour, ça continue d'exploser.

Des vaisseaux se font pulvériser.

Des vaisseaux se transforment.

Des vaisseaux perdent des gens, mais ne perdent pas la direction.

Le sang ne se voit pas dans l'espace, mais la mort, elle, se voit très bien : c'est une lumière qui s'éteint.

Paix fixe les pertes sur un panneau. Ses mains ne tremblent pas. Ses yeux, si.

Pas de peur.

De tristesse.

Messenger le voit. Il se calme une seconde, comme un enfant qui comprend qu'il faut arrêter de courir.

— Ils n'ont pas peur, murmure-t-il. Ils... ils y vont vraiment.

— Oui, dit *Paix*. Parce qu'ils savent pour qui ils vivent. Donc ils savent comment mourir.

Puis *Messenger* reprend son rôle, parce que rester trop longtemps dans la douleur, c'est perdre l'élan.

— Conducteurs. Formation spirale. On ouvre un corridor vers le flanc droit. On vise les plateformes de *Matos*.

— Reçu, répond une voix.

La flotte de *Messenger* se réorganise comme une phrase qu'on réécrit en plein vol. Les vaisseaux tracent une spirale lumineuse. Les bombes de texte partent, concentrées en un seul jet.

Une plateforme de *Matos* est touchée. Elle résiste une seconde, tente d'adapter ses boucliers, puis la phrase pénètre.

À l'intérieur, c'est le chaos.

Des soldats meurent.

D'autres se relèvent en criant des ordres nouveaux, pas des ordres de domination : des ordres d'arrêt, des ordres de reddition, des ordres de repentance hurlée.

La plateforme tire soudain sur sa voisine.

Explosion.

Les fragments frappent un vaisseau cupidien.

Explosion.

La chaîne de réaction se propage comme une vérité qui refuse de rester localisée.

C'est là que *Publicitaire* comprend que sa stratégie s'effondre. Pas seulement parce qu'il perd des vaisseaux, mais parce qu'il perd le contrôle du récit.

Alors il force une dernière carte.

Une communication sécurisée, ouverte avec l'autorisation de *Matos*.

Le canal s'ouvre dans le vaisseau de commandement de *Messenger* et *Paix*.

Une vibration, un petit son net.

Messenger lève les yeux, agacé.

— Oh non. Pas lui. Pas maintenant.

Paix ne bouge pas.

— Laisse.

L'image holographique apparaît : *Cupide*, *Matos*, *Pasteure*, *Publicitaire*. Quatre visages, quatre façons de vouloir la même chose.

Ils parlent presque en même temps. Ça coupe. Ça grésille.

— Où est le *Roi* ? crache *Cupide*.

— Nous exigeons un contact officiel, dit *Matos*, froid.

— Ecoutez-moi, dit *Pasteure*, la voix chargée d'orgueil.

— Nous sommes prêts à une alliance, reprend *Publicitaire*, déjà en train de vendre l'air.

Messenger se penche vers le micro. Son visage est calme, mais son calme n'est pas inoffensif

— Vous voulez la vérité ?

Ils se figent, comme si, enfin, quelqu'un avait décidé de jouer à leur jeu.

Messenger continue, sans théâtralité inutile.

— Le *Roi* n'est pas là.

Silence.

Le genre de silence qui ne comprend pas ce qu'il vient d'entendre.

Puis *Pasteure* explose.

— C'est impossible.

Cupide serre la mâchoire.

— Tu mens.

Matos cligne à peine.

— Où est-il, alors ?

Publicitaire garde son sourire, mais ses yeux calculent très vite, comme une publicité qui vient de découvrir qu'il n'y a plus de public.

Message répond, simple, guidé par la voix interne de *Trésor de création*.

— Vous avez déplacé des armées pour impressionner quelqu'un que vous ne pouvez pas impressionner. Vous avez amené des armes pour forcer quelqu'un que vous ne pouvez pas forcer. Vous avez voulu faire une parade... vous avez provoqué *Trésor de création*... et vous avez déclenché une guerre.

Il marque une micro-pause, juste assez pour que ça entre.

— Et pendant que vous criez, nous, on obéit.

Paix ajoute, presque doucement.

— On ne vous doit pas d'explications. On vous doit un échappatoire.

Cupide tremble de rage.

— Un échappatoire ?!

— Oui, dit *Message*. Mort ou transformation. Vous connaissez déjà le menu.

Pasteur grince, folle.

— Je ne suis pas venue pour ça. Je suis venue pour monter.

Message reprend, et sa voix se durcit, juste un peu.

— Tu montes déjà. Tu montes dans ton orgueil.

Le canal se coupe brutalement. Sans salut. Sans conclusion.

Et la bataille reprend plus fort, comme si cette seconde de parole avait seulement servi à allumer davantage la colère.

Dans la flotte ennemie, *Matos* déclenche des armes nouvelles, des faisceaux en torsade, des mines gravitationnelles, des disques de métal qui se déploient en fleurs tranchantes.

La reine *Haut-parleuse*, depuis son coffre, envoie des vagues d'inquisitrices, encore, encore, comme si le nombre pouvait écraser la vérité.

Moâje lâche des essaims de chasseurs, et l'essence pulvérise, sans toujours choisir sa cible.

Du côté du *Roi*, les vaisseaux continuent, guidés par le souffle.

Ils encaissent des pertes.

Ils perdent des frégates, des escadrons, des lumières.

Mais ils gagnent aussi autre chose, à chaque impact de texte, à chaque jet d'eau : des ennemis qui deviennent des frères.

On voit des scènes impossibles.

Un vaisseau de *Cupide* qui protège un vaisseau de *Paix* en se plaçant devant un tir.

Un transport inquisitrice qui se retourne et ouvre un corridor pour laisser passer des blessés.

Une plateforme de *Matos* sabotée de l'intérieur par ceux qui, une minute plus tôt, y travaillaient avec fierté.

Et au milieu du chaos, l'armée de *Paix* et de *Messenger* reste ce qu'elle est : un mouvement discipliné, guidé, précis.

Messenger parle à ses conducteurs, et même en guerre, il n'arrive pas à s'empêcher d'être lui-même.

— Vous voyez le flanc gauche ? On va l'aider à comprendre. Avec douceur.

Le souffle spatial s'appuie encore.

Il ne s'arrête pas.

Jamais.

Le combat continue.

Le Passage Du Traître

Le filet de texte tient.

Autour de la planète de *Haut-parleuse*, les trois cents vaisseaux restent immobiles, bord à bord, comme si l'espace avait été cousu d'un seul geste. Les phrases vivantes s'accrochent, se verrouillent, se répondent. Tout ce qui tente d'approcher rebondit, non pas sur du métal, mais sur du sens. Un bouclier bien réel fait de sens impénétrable.

Et pourtant, la bataille n'attend pas.

Les tirs de *Matos* fouillent les angles, les essaims de chasseurs passent trop vite, et les vaisseaux ennemis se blessent eux-mêmes dans leur panique. Au milieu du vacarme, *Paix* garde la voix droite, sans colère.

— Gardez l'ordre. Pas de vengeance. Pas de poursuite inutile.

Message est à côté, électrique, trop vivant pour une guerre. Ses lettres dorées tremblent, comme si la joie voulait rester malgré tout.

— Ils vont craquer, dit-il. Ils craquent déjà.

— Reste concentré, répète *Paix*, parce que c'est sa manière de protéger les troupes.

Sur l'autre canal, dans le vaisseau devenu, rose fluo, mais toujours hurlant, de *Pasteure*, la scène est inverse : tout est victoire avant même d'avoir gagné.

Elle est debout, dix mètres de rose fluo, bouche-haut-parleur immobile mais souveraine. Ses griffes reposent sur le bord d'une console comme sur un trône. Autour, ses douze hommes respirent mal. Et *Publicitaire* transpire encore, mais il calcule.

La planète est enfermée. Intouchable.

Et c'est précisément à ce moment que la petite plaque de métal noir vibre.

Pas un bip ordinaire. Un appel qui reconnaît un accès. Une permission.

La plaque est froide, lourde, gravée d'un code que *Pasteure* connaît déjà : U6-N6-DH6.

L'écran de la console ne s'allume pas : c'est la plaque elle-même qui devient interface. Une carte qui n'affiche pas une route... mais une présence.

Une voix arrive.

Calme. Professionnelle. Trop propre.

— Cheffe *Pasteure*. Ici un commandant du filet.

Les douze se redressent d'un coup. Ils veulent y croire. En quoi, peu importe, mais ils veulent croire que cette intervention va changer les choses en leur faveur.

Pasteure, elle, ne bouge presque pas.

— Que voulez-vous ?

Publicitaire glisse un sourire en coin, déjà prêt à emballer ce moment en slogan.

— Nous avons... une opportunité, reprend la voix. Une brèche possible. Une seule. Courte.

Pasteure penche la tête, féminine, dominatrice.

— Parlez.

Un silence, minuscule. Puis la voix change à peine, mais quelque chose dedans se dévoile, comme une dent sous une lèvre.

— Je ne parle pas au nom du *Roi*.

Dans le cockpit, l'air se durcit.

Pasteure sourit.

— Évidemment que non.

La voix continue, posée.

— Je m'appelle *Traître*. Je tiens un point du filet. Et je vais l'ouvrir.

— Pourquoi ? demande l'un des douze, trop bête pour se taire.

Sans même regarder, *Pasteur* lève un doigt.

— Tu te tais.

Puis, à la plaque :

— Tu veux quoi, *Traître* ?

Un souffle. Presque un rire.

— Rien. Je sers *Déguisé*. Et *Déguisé* aime les choses qui glissent. Les choses qui s'infiltrant. Les choses qui volent.

La phrase tombe, nette.

— Vous voulez récupérer le rebellum. Je vous donne la porte.

Publicitaire cesse de transpirer.

On le voit à son corps : il se remet en place. Il retrouve sa colonne vertébrale de vendeur. Ses yeux redeviennent des vitrines.

— On y est, murmure-t-il, comme si le monde venait de cliquer au bon endroit. On y est. La faille. Le passage.

Pasteure serre la plaque. Pas de peur. De possession.

Elle jubile. Elle se voit déjà revenir, brandissant la matière, dominatrice, intouchable. Elle se voit applaudie par l'univers, et même par ceux qui la détestent, parce qu'ils n'auront plus le choix. Elle voit le *Roi*, bon, juste et aimant, refusant de voir une autre bombe de disparition galactique en fonction, et se soumettant à elle, se rangeant de son côté pour toujours.

— Ouvre, ordonne-t-elle, simple.

La plaque chauffe légèrement, comme si elle buvait l'ordre.

De l'autre côté, dans le filet, *Traître* agit.

Sur l'hologramme de *Paix*, une anomalie apparaît : une lettre qui frissonne, une couture qui se détend.

— Qu'est-ce que c'est ? demande un conducteur.

Une autre voix, dans les trois cents, déraile.

— Il y a... un retrait. Une ligne qui lâche.

— Impossible, tranche quelqu'un. Le filet est impénétrable. C'est *Trésor de création* qui a donné l'ordre d'isolement de cette planète. Et il n'échoue jamais.

Mais il se produit ce que personne ne veut croire : une phrase se décroche, volontairement

Un seul segment.

Comme si une maille de sens acceptait la trahison.

Le vaisseau de *Traître* glisse de son poste, recule d'un mètre, puis de dix, et l'écriture vivante attachée à sa coque se déverrouille. Le vide s'ouvre en une fente minuscule, mais suffisante. Une respiration interdite.

Dans le vaisseau de *Pasteure*, tout bascule en accélération.

— Propulsion sonore maximale, dit-elle à ses douze. Je veux sentir la planète trembler quand on entre.

— Cheffe... le filet—

— Je sais, coupe-t-elle. Il va s'ouvrir. Parce que tout s'ouvre devant moi. Je le déclare au nom du *Roi*.

Publicitaire se penche vers une console secondaire, doigts rapides, déjà en train de redessiner la scène.

— On reformule la guerre. On la repositionne. On transforme une brèche en corridor d'acquisition. On entre, on prend le rebellum, on ressort. Simple, efficace, mémorable.

À ce moment précis, un message privé claque dans son oreille.

Pas sur les haut-parleurs. Dans ses circuits personnels. Une fréquence de transmission personnelle.

La voix est celle de *Directeur des directeurs*. Sans chaleur. Sans doute.

— *Publicitaire*. Intervention anticipée. Ne discute pas. Accomplis le plan. Utilise *Pasteure*. Récupère ce qu'il faut. Tu sais quoi faire.

Le sourire de *Publicitaire* devient parfait.

— J'étais prêt, souffle-t-il pour lui-même. J'étais toujours prêt.

Et dans l'espace, sur le vaisseau de commandement de *Messenger*, *Trésor de création* descend à nouveau dans les pensées, sans bruit, sans surprise.

Pas une émotion. Une direction.

Dans la tête de *Messenger*, la consigne est claire, froide et droite.

Fonce, Messenger. Vitesse. Suivi. Ne te laisse pas distraire par la fuite de Traître.

Messenger ne sursaute pas. Il n'a pas le droit d'être surpris. Il est déjà en mouvement.

— *Paix*, dit-il, trop vite. Ils ouvrent.

— Je vois, répond *Paix*. Tu vas faire une bêtise héroïque ?

— Non, répond *Message*, vexé. Je vais faire une bêtise... disciplinée.

— C'est pire.

Message pivote, traverse la passerelle en courant, lettres scintillantes, et atteint son hangar personnel. Sa navette l'attend : une forme antique et magnifique, un rouleau ancien devenu machine, coque courbée comme un parchemin serré, texte gravé sur ses flancs, prêt à être déroulé dans le vide.

Il saute dedans seul.

— Tu sais, dit *Paix* dans son oreillette, si tu meurs, je vais devoir supporter le silence.

— Alors je reviens, répond *Message*. Pour te sauver de toi-même.

— Quel sacrifice.

Dans l'instant, le souffle spatial pousse.

Pas un vent naturel : une pression de volonté.

La navette-rouleau part comme une phrase lancée à travers une gorge.

La brèche s'ouvre.

Une seconde.

Deux.

Le vaisseau de *Pasteure*, composé de hauts-parleurs et de propulsion sonore, s'y jette comme une reine qui traverse une foule qu'elle méprise. Les phrases du filet frottent sa coque, tentent de refuser le passage, mais l'absence de maille de *Traître* suffit : la peau de mots est trouée.

— Voilà, dit *Pasteure*, tranquille. Le monde apprend.

Publicitaire s'accroche à un siège, mais rit.

— Une entrée exclusive. Un accès limité. Une rareté. Ça, c'est du pouvoir.

Derrière, la navette-rouleau de *Message* arrive.

Beaucoup trop vite.

Vraiment.

— Ralenti, lâche *Paix*.

— Je peux pas, répond *Message*. Le vent me pousse.

— Oui, dit *Paix*. Je sais. Fais-lui confiance. Alors fais-moi plaisir : vise juste.

Message ne répond pas. Il vise.

La navette passe au ras des lettres vivantes. Certaines accrochent sa coque, tentent de le lire, de le retenir, mais le rouleau répond par son propre texte : une écriture qui tranche, pas en violence, en vérité de trajectoire.

Il passe.

Et déjà, le filet se referme.

Les vaisseaux voisins de *Traître* tirent leurs lignes d'écriture pour réparer l'absence. Les phrases se recousent d'elles-mêmes, comme un tissu qui refuse d'admettre qu'il a été blessé.

Sur les canaux des trois cents, c'est un choc collectif.

— Il a lâché ! hurle un conducteur.

— C'est une trahison ! crache un autre.

— On le suit ! On le—

— Non, tranche *Paix*. Personne ne bouge. Le filet doit tenir. C'est l'ordre.

Un silence de rage. Mais l'ordre reste l'ordre.

Dans le même temps, *Traître* ne revient pas à son poste.

Il fuit.

Son vaisseau s'arrache vers le noir, accélération brutale, trajectoire sale, comme un voleur qui connaît déjà la sortie. Au loin, une zone d'ombre l'attend : la flotte de *Déguisé*, cette présence qui n'aime pas être vue, mais qui aime être partout.

Un conducteur tente de le verrouiller.

Trop tard.

Traître disparaît dans l'irrégularité des signaux, comme une pensée mauvaise qu'on n'arrive pas à attraper.

Et la planète redevient inviolable, soudée, hermétique, intouchable, comme si rien ne s'était passé.

Sauf que trois intrus sont déjà de l'autre côté.

À l'intérieur de la brèche, l'espace change de texture. La planète de *Haut-parleuse* est immense, rose et vibrante, entourée d'un halo sonore qui fait trembler les instruments. L'arrière du monde apparaît : une zone moins "scène", plus "mécanique". Une gorge de propulsion, des conduits, des entrées qui avalent.

Pasteure redresse la tête, déjà triomphante.

— Derrière, dit-elle. On entre par l'arrière. On prend ce qui brille. Et on ressort comme des déesses.

Elle se sent déjà reine d'un univers qui n'a pas encore compris. Elle marche à l'intérieur de sa victoire comme on marche dans une salle qui porte déjà son nom.

Publicitaire ajuste un écran, yeux brillants.

— On va écrire la légende, directrice *Pasteure*. On va la vendre avant même qu'elle arrive.

C'est vrai. Je suis maintenant directrice de monde. Mais lequel ?

Dans son oreillette, *Paix* garde la voix basse, rassurante, comme une main posée sur l'épaule d'un ami qui court trop vite.

— *Messenger*... je suis là.

Un souffle, un rire bref dans la navette-rouleau.

— Heureusement.

Et les deux vaisseaux, celui qui hurle et celui qui écrit, filent vers l'entrée arrière de la planète, pendant qu'au-dehors, les deux-cent quatre-vingt-dix neuf tiennent encore le filet, immobiles, choqués... et obligés de faire confiance au *Roi*, même quand l'espace vient de prouver qu'il peut être trahi.

Le Coffre Enfin Ouvert

Le bloc de titane est là, derrière le trône, comme une absence trop lourde pour être un simple mur. *Pasteure* s’y plante devant, insolente, cheveux rose fluo impeccables, médailles qui pincet sa victoire comme des griffes. *Publicitaire* se tient à côté, trop calme, trop propre dans sa manière de respirer.

La surface du titane frissonne.

Une jointure invisible s’ouvre.

Et la reine *Haut-parleuse* sort.

Elle ne “sort” pas comme on ouvre une porte. Elle émerge, lentement, comme si le coffre la recrachait après l’avoir gardée bien au chaud. Ses griffes touchent le sol, puis son cône d’acier se tourne vers *Pasteure*.

— Te voilà.

Pasteure sourit, tranquille, dominatrice, comme si elle arrivait déjà couronnée.

— Majesté, répond *Pasteure*. J’ai fait ce que je fais toujours...

Un silence.

— Je gagne.

La reine laisse passer un bruit qui ressemble à un rire étouffé.

— Entre.

Elle se décale. *Pasteure* et *Publicitaire* passent dans la faille. À l'intérieur, l'air est plus froid. Plus secret. Le métal n'a plus d'écho public. Il a un écho privé.

La reine referme.

Le titane se resoude derrière eux avec une douceur monstrueuse.

— Je suis fière, dit la reine, comme on félicite un outil qui a bien coupé. Tu as tenu ta place. Tu as tenu ta mission. Tu as même tenu ton style.

— Le style, c'est une discipline, lâche *Pasteure*.

— Oui. Et la discipline, c'est ce qui fait que je t'ai choisie.

Publicitaire ne bouge pas. Ses yeux glissent déjà, comme s'il connaissait la pièce par cœur.

Au milieu du coffre, un grand trône rose attend. Pas un trône décoratif. Un trône technique : raccordements, tuyaux, pompes, veines transparentes, embouts brillants.

Sur le côté, une table holographique rose projette la bataille dehors : des nuées de vaisseaux, des filets compacts immobiles, des mots infranchissables qui font barrière, et des trajectoires qui se brisent dessus comme sur une loi.

Les flottes de *Paix* et de *Messenger* prennent le dessus. Les masses lourdes de *Cupide* et les modules-usines de *Matos* reculent, piqués, pressés, déstabilisés. La centaine d'armées pliées sous le commandement de *Directeur des directeurs* se disloque en ordres contradictoires, comme si l'autorité se fissurait de l'intérieur.

— Tu vois, dit la reine, sans regarder l'hologramme, même quand le *Roi* n'est pas là, son monde gagne.

Pasteure relève le menton, presque fière d'être témoin d'une défaite qu'elle croit déjà avoir transformée en tremplin.

— Il gagne parce que ses gens obéissent, dit-elle. Et parce que les autres... jouent.

— Exact. Et toi, tu joues mieux que les autres.

La reine se rapproche, et sa voix baisse, ce qui reste une tempête intime.

— Tu crois que tu as découvert des choses.

— Oui, répond la géante rose. *L'essence de Moâje. Le rebellium. Le Mondmortose. Le chairdepoulium.* Ces éléments servent à...

— Tu crois que tu as ouvert une piste.

Pasteure sourit encore, comme si ça l'amusait.

— J'ai ouvert une porte. La porte de votre coffre.

La reine répond, douce :

— Non. Tu as regardé par le trou d'une serrure que je tiens depuis le début.

Un silence tombe. Même les tuyaux du trône rose ont l'air de retenir leur souffle.

— J'étais au courant, continue la reine. Depuis le début. Je sais à quoi servent ces éléments. Je sais ce qu'ils fabriquent ensemble. Je sais quelle bombe a effacé *La Galaxie Merveilleuse*.

Pasteure sent une chaleur froide lui traverser la nuque, mais elle ne bouge pas. Elle ne donne pas le plaisir d'un choc.

— Et toi aussi, dit la reine en tournant lentement son cône vers *Publicitaire*. Toi aussi, tu savais.

Publicitaire hausse à peine une épaule.

— Évidemment.

— Depuis quand ? demande *Pasteure*, faussement légère, comme si elle parlait d'un détail administratif.

Publicitaire la regarde enfin.

— La reine *Haut-parleuse* savait tout depuis le début.

La phrase tombe comme un couteau posé sur la table. Sans sang. Juste la certitude.

Derrière, une ouverture latérale s'allume.

Des policières inquisitrices entrent, en cadence. Deux d'entre elles traînent des captifs.

Keurdarticho, mains-feuilles serrées, yeux fous, respiration en rafales.

Miroirine, droite, regard net, silence solide.

Le contraste amuse *Pasteure* instantanément. Elle glisse un sourire vers la reine.

— Vous m'offrez un public.

— Ils ont été pris au réservoir, dit la reine. Là où on n'a pas le droit d'exister sans permission. Je les laisse écouter. Ça les instruira...

Keurdarticho tremble.

— Non non non... c'est pas une instruction, ça, c'est un enterrement vivant...

Miroirine ne répond pas. Elle observe tout. Le trône. Les tuyaux. La table holographique. Les trois visages du pouvoir : la reine, *Publicitaire*, *Pasteure*.

Roi... pense-t-elle, et la pensée est un axe. *Je suis ici. Je ne bouge pas. Trésor de création est avec moi.*

Une inquisitrice s'approche des deux captifs.

— Donnez la laine.

Keurdarticho recule d'un pas.

— C'est... c'est pas une laine, c'est une technologie. Enfin c'est une laine, oui, mais...

— Donnez, répète l'inquisitrice.

Elle arrache.

Deux laines transformatrices, une dans chaque main.

Et là, quelque chose déraile.

Une laine est trempée, l'autre est sèche comme de la poussière.

Au sol, sous la main qui tient la laine trempée... c'est sec. Trop sec.

Et sous la main qui tient la laine sèche... le sol est mouillé, comme si l'eau refusait d'être là où elle devrait être.

L'inquisitrice fronce les sourcils, baisse la tête, ne comprend pas.

Un léger souffle lui passe le long de la nuque.

Elle se fige une demi-seconde.

Puis elle se redresse comme si rien ne s'était produit, mais ses griffes ont serré un peu trop fort.

Pasteure le voit. Et ça l'amuse moins.

La reine, elle, s'en moque.

— Revenons aux adultes, dit-elle.

Keurdarticho fait un bruit étranglé.

— On va mourir.

La reine désigne le trône rose.

— Ce dispositif fabrique le rebellium. C'est un substance sonore.

Publicitaire ajoute, avec cette voix de vendeur qui explique un produit :

— C'est rare. Très rare.

— Et très difficile à produire, dit la reine. Il faut une hautparleusienne au sommet de sa gloire, au sommet de sa féminité, au sommet de sa domination sur des hommes fidèles au *Roi*, pour produire ce son si particulier, que nous arrivons à stocker... Pour ensuite l'envoyer à Publicitaire, qui se charge de l'acheminer au fabricant de la bombe. Il combine les autres éléments pour arriver à la produire. Le rebellium est comme l'étincelle qui permet à la bombe de se déclencher.

Pasteure rit, sans joie.

— Quelle recette !

La reine s'approche encore.

— Avant, c'était *Apôtesse* qui le produisait. Elle gardait le secret. Puis elle a cessé. Elle a perdu en autorité. Et quand elle a commencé à comprendre d'où venait *l'essence de Moâje*... elle a failli tout révéler.

Keurdarticho écarquille les yeux.

— *Apôtesse*... la ministre... morte... donc c'était elle qui...

Miroirine ferme doucement les paupières une seconde. Pas une prière. Une stabilité.

La reine continue, tranquille :

— Alors je l’ai assassinée. Elle et les policières inquisitrices qui étaient impliquées. J’ai effacé les traces. Et j’en ai laissé d’autres. Des marques d’épée pour faire accuser les soldats de *Paix*. Détournement médiatique. Temps gagné. Diversion.

Pasteure hoche la tête comme si on lui présentait enfin la pièce qui manquait. Elle prend l’information comme un trophée.

— Donc la scène de crime était un décor.

— Tout est décor, répond la reine. Sauf le résultat.

Sur l’hologramme, un groupe de vaisseaux de *Cupide* explose en silence. Un autre se rend. La ligne du filet de mots tient. Les forces de *Messenger* gagnent encore un anneau autour de la planète.

Plus la vérité s’étale dans le coffre, plus la bataille bascule dehors. Comme si l’univers aimait punir les gens qui parlent trop.

Publicitaire se penche vers *Pasteure*, presque intime.

— Tu comprends maintenant pourquoi tu es ici.

— Je comprends que je suis la pièce maîtresse, dit *Pasteure*, sourire fixe.

— Oui. C’est toi qui dois produire *le rebellium*. Et quand tu le produiras... celui que je connais pourra faire une deuxième

bombe. Une vraie dissuasion. Le *Roi* n'acceptera pas de voir une autre galaxie disparaître. Il se rangera.

Keurdarticho gémit.

— Mais c'est... c'est du chantage cosmique...

La reine approuve, satisfaite.

— Et c'est pour ça que je te veux comme remplaçante d'*Apôtesse*.

Elle pointe *Pasteure* d'une griffe.

— Directrice de...mon monde. C'est-à-dire première ministre. C'est ton poste. Si tu réussis.

Pasteure ne respire même pas plus vite. Elle a déjà la sensation d'être assise sur ce siège depuis toujours.

— Ça me va, dit *Pasteure*. Je suis née pour monter.

Keurdarticho secoue la tête, presque en pleurs.

— Mais vous êtes... vous êtes en train de dire ça comme si vous étiez frère...

— Je suis frère, répond *Pasteure*, simple. Je suis forte. Je domine. Et je sais rester droite pendant que les autres s'écroulent. C'est pour cela que je suis la seule à pouvoir désormais produire *le rebellium*.

Miroirine fixe *Pasteure*. Pas avec haine. Avec lucidité.

— Tu peux dominer et quand même être perdue, dit-elle.

La reine rit, sèche.

— Voilà qui est mignon. La captive donne des leçons.

Sur l'hologramme, les forces de *Matos* reculent encore. On voit des pertes du côté du *Roi*, oui, mais la pente générale est claire : les autres vont vers la défaite.

Publicitaire se redresse.

— Alors, on y va ?

La reine désigne le trône rose.

— Assieds-toi, *Pasteure*. Concentre-toi. Pense à ton nouveau poste. Pense à ta domination. Pense à ce que tu vas devenir.

Pasteure avance.

Elle s'assoit.

Le trône l'engloutit à moitié, sangles, capteurs, tuyaux qui se rapprochent comme des serpents polis. Les raccords cliquètent. De longs tuyaux se fixent sur sa bouche de haut-parleur. Des dizaines de tuyaux roses sortent du trône, et recouvrent presque entièrement sa bouche géante, prêts à capter le son.

Keurdarticho étouffe un sanglot.

— Oh non... oh non... elle va vraiment le faire...

Miroirine, elle, reste immobile, calme, mais ses yeux ne quittent pas les tuyaux.

Pasteure ferme les yeux.

Et dans sa tête, elle ne voit pas une mission.

Elle voit déjà sa victoire.

Elle pense à ses douze commandants fidèles au Roi, mais... soumis.

Je les domine. Pas le Roi. Moi seule.

Elle se concentre.

Percée Médiatique ?

Le filet de texte tient autour de la planète de *Haut-parleuse*. À l'extérieur, l'espace rebondit sur du sens. À l'intérieur, la rue rebondit sur de la colère.

Devant le palais, la foule est une marée qui n'arrive plus à redescendre. Les anti-*Roi* crient, cognent, s'enflamment. Les pro-*Roi* sont là aussi, serrés, moins bruyants, mais pas toujours sereins. Des hommes fidèles, des femmes fidèles, qui retiennent les bras de leurs propres voisins, qui répètent qu'il faut comprendre, pas brûler.

Au-dessus des têtes, des drones-caméras tournent comme des mouches affamées. Les journalistes intergalactiques, coincés sur la planète, se sont focalisés sur leur activité : la diffusion. Et tout l'univers regarde.

La navette-rouleau de *Messenger* se pose au bord de la place, pas triomphale, pas spectaculaire — juste exacte. Elle glisse, se cale, se tait.

Et le silence dure une demi-seconde.

Puis les policières inquisitrices géantes se rapprochent. Têtes de hauts-parleurs, griffes chromées, armures roses tendues comme des promesses.

— Identifiez-vous, hurle l'une, et l'air tremble.

Messenger sort. Lettres dorées, trop visibles pour mentir. Il ne lève pas les mains. Il lève la voix, mais sans force.

— Je suis *Messenger*.

Une griffe se tend vers lui.

— Tu es l'ennemi de *Haut-parleuse*. Tu n'entres pas. Personne n'entre.

Dans son oreille, une voix calme.

— Reste droit, dit *Paix* dans son oreillette.

Messenger inspire. *Je suis poussé. Pas par l'orgueil. Par le souffle.*

Il fait un pas vers les caméras plutôt que vers les griffes.

— Je ne suis pas ici pour vous combattre. Je suis ici pour vous parler.

La foule réagit au mot parler comme à une provocation. Des huées, puis des questions, puis des insultes contradictoires.

— Dis ce que tu veux et repars !

— Tu mens !

— Où est la reine ?

- Pourquoi elle est dans son coffre ?
- Pourquoi on se bat dehors pendant qu'elle se cache dedans ?

Les pro-*Roi* tentent de calmer.

- Laissez-le parler !
- On veut savoir !

Les géantes inquisitrices hésitent. Arrêter *Messenger* devant toutes ces caméras, c'est offrir un symbole. Ne pas l'arrêter, c'est perdre la posture.

Alors la foule choisit à leur place.

Elle se jette sur les barrières, pousse, renverse, s'écrase, se relève. Les géantes vacillent sous le poids des corps. On attache une griffe. On bloque une jambe. On grimpe sur une armure comme sur une statue qu'on veut humilier.

Et les caméras adorent ça.

Messenger n'en profite pas pour courir. Il en profite pour parler.

- Écoutez. Je ne viens pas prendre votre planète. Je viens dire ce que le *Roi* veut que je dise.

Dans son oreille, *Paix* souffle, presque moqueur.

- Ne te fais pas avaler par le spectacle.

— Je sais, murmure *Messenger*.

Il se tourne vers les objectifs, comme s’il parlait à l’univers entier en face, et pas à une foule derrière.

— Le *Roi*...

Il s’arrête une fraction. Pas pour créer du suspense. Pour laisser le mot retomber sans bruit. Toutes les caméras sont sur lui.

— ...vous voit. Et il vous appelle.

Un journaliste, au premier rang de la zone presse, sourit déjà. Sourire d’homme qui aime les interruptions. Son badge clignote : rédacteur en chef, chaîne majeure, autorité reconnue. Et pourtant, son regard est un couteau anti-*Roi*.

Il fait un signe sec.

Sur des centaines d’écrans, au même moment, l’image de *Messenger* se coupe.

Jingle.

Couleurs criardes.

Voix surexcitée.

— Mesdames de l’univers ! Marre des hommes “fidèles” qui obéissent à un *Roi* invisible ? Voici le manuel indispensable : Dominez en douceur, écrasez avec élégance ! Les

Haut-parleusiennes l'ont fait pendant des siècles : colonies tenues, hommes soumis, stabilité assurée ! Achetez maintenant ! Bonus : dix phrases prêtes à hurler sur votre homme !

D'autres chaînes anti-*Roi* font de même, couvrant le message de l'affiche vivante par des publicités diverses.

Les autres caméras continuent de filmer *Messenger* qui annonce son message à presque tout l'univers.

Dans son oreille, *Paix* grince.

— Certains font de la pub pour couvrir tes mots mon ami.

— Je vois, dit *Messenger*. *Je parle quand même. Même si c'est couvert. Le souffle n'a pas besoin de l'exclusivité. Le souffle n'a besoin de rien, en fait. Dire ce message est juste un cadeau que le Roi me fait.*

La foule, à bout, frustrée, se cherche une cible concrète. La tension est trop forte. Quelque chose va céder. La guerre à l'extérieur, la reine cloîtrée à l'intérieur. C'en est trop.

Le palais est là.

Le coffre est là, quelque part derrière.

Alors tout bascule.

Les anti-*Roi* poussent vers la porte de titane. Les pro-*Roi* crient de reculer. Personne ne recule. Des armes technologiques sortent de la masse de gens, compactes, brillantes, trop chères pour être rassurantes. Des faisceaux s'enfoncent dans le métal. Des ondes cherchent une fréquence. Des étincelles sautent.

Le titane résiste.

La foule s'acharne.

— Coffre !

— Coffre !

— Coffre !

À la troisième charge, un bruit sec traverse la place. Pas une explosion encore. Une fissure.

Puis la vraie détonation — courte, propre, chirurgicale.

La porte cède.

Un souffle chaud sort du coffre comme d'une bouche qu'on aurait forcée.

Et d'un coup, on voit.

Haut-parleuse est là, immense, tendue, enfermée dans son propre statut. À côté, *Publicitaire* a le visage de quelqu'un qui calcule déjà comment vendre cette scène

comme un “tournant historique”. Autour, des policières inquisitrices maintiennent deux captifs : *Miroirine*, corps miroir ligoté, regard fixe, et *Keurdarticho*, feuilles tremblantes, racines crispées, attaché comme une erreur qu’on veut exposer.

Et au fond, près du trône récolteur de rebellium, *Pasteure*.

En transe.

Le corps incliné, la gorge ouverte, la voix trop forte, comme si elle voulait dominer même l’air.

— Ça y est ! Ça y est ! Ça se plie ! Ça cède ! Je donne ! Je donne tout !

Ses yeux brillent d’une victoire déjà célébrée. *Je suis au-dessus. Je suis la preuve*. Elle hurle encore, comme si le trône allait l’applaudir.

Toujours rien dans les tuyaux de *rebellium*.

La foule se fige. Le direct devient muet, même quand il a du son.

Le rédacteur en chef, celui qui a tenté une publicité pour couper le message, a déjà recommencé à diffuser — pas par bonté. Par obligation professionnelle.

Messageur avance.

Les gens s'écartent, sans comprendre pourquoi. Ce n'est pas de la peur. C'est un respect involontaire, comme si quelque chose, à travers lui, rappelait une règle plus ancienne que tout.

Trésor de création, pense la foule sans le dire. *Une autorité qui ne crie pas*.

Messenger entre dans le coffre.

Le rédacteur en chef se glisse derrière lui, rapide, ravi, déjà prêt à "raconter la vérité" à sa manière.

Et au moment où le dernier pas franchit le seuil, un voile de fumée noire tombe.

Pas une fumée qui flotte.

Une fumée qui ferme.

Une paroi impénétrable, totale, mystérieuse. Plus personne ne voit. Plus personne ne passe. Les mains frappent le vide noir comme on frappe une porte qui n'existe plus.

Dehors, la foule hurle.

Et dedans, sont entrés *Messenger*... et le journaliste en chef.

Retraite

Le titane garde le froid comme une rancune. La fumée noire a fermé le monde : le coffre est une poche scellée où chaque respiration revient cogner au métal.

Au centre flotte l'hologramme, table de lumière nerveuse. Autour, tout prend la forme d'un état-major forcé.

Miroirine reste debout, ligotée, corps-miroir renvoyant les éclats du champ holographique. Les liens la font paraître fragile, et ça la rend plus dure. À côté, *Keurdarticho* a les feuilles tassées, racines entravées, et il sursaute à chaque grésillement.

Les deux policières-inquisitrices encadrent, posture de tribunal.

Au fond, près du trône récolteur, *Pasteure* fait face aux tuyaux vides. Sa bouche-haut-parleur rose est entrouverte. Son front brille. Ses médailles cliquettent au rythme d'une concentration qui ressemble à un début de transe. Elle ne regarde pas l'hologramme. Elle regarde l'intérieur de sa victoire.

Plus près de la lumière, *Messageur* se tient sans théâtre, et pourtant la pièce se réorganise autour de lui,

comme si une loi plus ancienne que le titane venait de s'asseoir. Ses pieds d'or ne font aucun bruit.

Le journaliste en chef, collé à lui, ne tient pas en place. Il cherche déjà les angles.

— Si je résume, dit-il, on est enfermés dans le symbole du pouvoir, on regarde le pouvoir perdre dehors, pendant que le pouvoir ici essaye d'en fabriquer un autre ?

Il pointe *Pasteure* du menton.

Messenger laisse passer une seconde. Sur l'hologramme, le filet de vaisseaux reste compact, immobile, phrases déployées comme des rails impossibles à franchir. Des impacts frappent, s'éteignent. Des escadrons adverses tentent une percée, puis se figent.

— Ce n'est pas "perdre", dit *Messenger*. C'est céder à la vérité.

— La vérité, ricane le journaliste en chef, c'est un mot qu'on imprime sur n'importe quoi.

De côté, *Publicitaire* respire comme un homme qui a toujours une sortie. Costume impeccable, regard trop clair. Il effleure un bouton : l'hologramme zoome, et l'on voit des coques riches, lustrées, encerclées. Les projectiles ne déchirent pas : ils transforment. Les vaisseaux coupent leurs moteurs, dociles.

Sur le champ holographique, des codes couleur clignotent : pertes, redditions, trajectoires. Les unités de *Paix* avancent comme une phrase bien ponctuée, sans précipitation. Un ordre passe, invisible et pourtant lisible dans chaque manœuvre : aucune salve gratuite, aucune colère. Quand un vaisseau adverse ralentit, une escouade se détache, l'encadre, le "touche" d'un texte bref — et la coque change de camp comme on change d'idée. La guerre ressemble à une conversion massive, tenue par une discipline.

— Ils ne tirent même pas pour tuer... marmonne *Keurdarticho*, voix froissée. Ils tirent pour... ramener.

— C'est l'ordre du *Roi*, dit *Messenger*, sans détourner les yeux.

Le journaliste en chef plisse les paupières, notant déjà la formule, puis se ravise, contrarié de se surprendre à la trouver belle.

— Transformation, murmure *Miroirine*. Pas destruction.

Une inquisitrice lui donne un coup de manche.

— Silence.

— C'est de la stratégie, répond *Miroirine*, froide.

Les haut-parleurs du coffre bippent, propres, sécurisés. Une voix filtrée tombe : *Matos*.

— Ici *Matos*. Rapport de pertes.

Une autre voix se superpose, plus vivante : *Cupide*.

— Et rapport de ruine. Parce qu'il faut appeler ça par son nom.

Le journaliste en chef se redresse, ravi.

— Voilà du direct. Les chefs de guerre en pleine défaite.

Publicitaire augmente le volume. Tout le coffre écoute.

— Nos lignes ont tenté de briser le filet, reprend *Matos*. Les phrases sont infranchissables. Les unités adverses restent immobiles, mais leurs projectiles de texte touchent à distance. Nos boucliers perdent de l'efficacité. Nos vaisseaux... deviennent "alliés" ou détruits dès qu'ils sont frappés.

— Ce mot, crache *Cupide*, je le déteste. Ça sonne comme "perte sèche".

— La perte est chiffrée, répond *Matos*. Et elle devient inacceptable.

L'hologramme confirme : l'anneau de lumière se maintient autour de la planète. Les marques de *Cupide* clignotent, puis s'éteignent.

— On avait l'image, dit *Cupide*, on avait la masse, on avait les moyens... et là, c'est comme si l'univers décidait que notre argent pèse moins que leurs mots.

— L'univers ne décide pas, dit *Messenger* doucement. Le *Roi* décide.

Le journaliste en chef tourne un sourire de scalpel.

— Même quand ça explose, vous ramenez ça à votre *Roi*.

— Parce que c'est vrai. Et parce que c'est une bonne nouvelle.

Au fond, *Pasteure* sourit, sans joie.

— Bonne nouvelle ? Vous appelez ça une bonne nouvelle ? Vous êtes adorable.

Ses mains tremblent au-dessus du trône, comme si elle pétrissait l'air.

Je suis au-dessus. Je suis la preuve. Je vais leur prendre ce qu'ils croient posséder. Je vais dominer leurs hommes fidèles. Je vais les faire plier, un par un, en souriant.

Le journaliste en chef observe ce frémissement avec une avidité de caméra.

— Ça, souffle-t-il, c'est une scène.

Pasteure ne le regarde même pas.

— Je me concentre, répond-elle. Je me célèbre.

Dans le haut-parleur, *Matos* tranche.

— Décision : retraite tactique. Repli. Préservation des unités restantes. Les pertes sont trop grandes.

Cupide ajoute, plus bas, comme si sa cupidité avait peur.

— Je retire mes flottes. Je garde ce qui peut encore être gardé.

Le silence tombe, lourd. Même l'hologramme semble respirer moins vite.

Keurdarticho laisse échapper un souffle tremblant.

— Donc... ils arrêtent ?

— Ils arrêtent parce qu'ils perdent, dit *Miroirine*. Ils disent "tactique" pour ne pas dire "humiliation".

Le journaliste en chef se penche vers l'hologramme, fasciné.

— C'est historique.

— C'est une chance, dit *Message*.

— Une chance de quoi ? De vous faire applaudir ?

— Une chance, une victoire, répond *Message*.

Le journaliste en chef ouvre la bouche, prêt à mordre, mais un bruit le coupe : un glouglou sec, minuscule.

Le coffre semble se contracter. La fumée noire derrière la porte pulse comme un cœur. Les inquisitrices échangent un regard : peur professionnelle. Même *Messenger* sent la tension se tendre juste avant l'irréversible.

Un filet rose apparaît dans un tuyau.

Une larme. Une première goutte de rebellium.

Et *Pasteure* tressaille comme si on venait de lui donner un trône. Ses yeux brillent d'une victoire déjà célébrée.

— Vous voyez, dit-elle, et sa voix amplifiée devient presque chantante. Je produis. Je domine même la matière. Je suis la seule.

Publicitaire ne bouge pas. Il regarde la goutte, puis l'hologramme, puis le journaliste en chef. Son calme est celui d'un homme qui n'a jamais besoin de courir.

— Une goutte ne suffit pas, dit-il très bas. Continue.

Le journaliste en chef le regarde. Un sourire lent monte.

Publicitaire soutient ce sourire. Il fixe le journaliste en chef d'un air complice, précis, presque louche, comme si, derrière la retraite de *Cupide* et *Matos*, une autre narration venait de s'ouvrir.

Cardiaque En Flammes

Le voile de fumée noire reste là, immobile, comme une frontière qui n'existe que pour humilier ceux qui sont de l'autre côté.

Le journaliste en chef, lui, affiche un air content. Il a réussi à passer. Il marche dans le coffre de titane avec la légèreté de quelqu'un qui pense déjà au titre qu'il va vendre, et il pointe sa caméra vers *Pasteure*.

— Magnifique... souffle-t-il. Voilà du direct.

Pasteure ne lui donne même pas un regard. Elle est trop occupée à gagner.

Ses mains tremblent au-dessus du trône récolteur. Les tuyaux greffés à sa bouche de haut-parleur s'ouvrent, prêts à avaler ce qu'elle a de plus intime. Sa gorge se serre. Son ventre se contracte. Ses médailles vibrent dans ses cheveux comme des petites bêtes impatientes.

— Vas-y, dit *Haut-parleuse*, sa voix faisant vibrer les rivets du coffre. Fais-le. Montre-leur.

Publicitaire est derrière, collé à l'air comme une affiche vivante, sourire calibré, yeux qui brillent d'une avidité propre.

— C'est maintenant... murmure-t-il. C'est l'étincelle.

Dans un coin, *Miroirine* et *Keurdarticho* sont encore tenus par des policières inquisitrices. Liés, surveillés, ramenés à l'état d'objet. *Keurdarticho* respire trop vite. Il essaie de regarder ailleurs, mais ses feuilles le trahissent : elles frémissent vers *Miroirine* malgré lui.

Pasteure ferme les yeux.

Je suis au-dessus. Je suis la preuve. Je suis la voix qui écrase.

Et soudain elle émet le son.

Un cri déchirant, aigu, brutal, qui n'a pas de genre fixe : un mélange de féminité et de masculinité, comme si sa gorge avait été fabriquée pour dépasser les catégories. Le son devient matière. Une couleur. Un rose fluo lumineux qui semble ronger l'air.

Les tuyaux aspirent.

Ils aspirent comme des poumons mécaniques, goulus, et le cri se transforme en liquide dans les câbles. Un flux rose, criard, presque douloureux à regarder. Le coffre de titane résonne. Même les vis ont l'air de vouloir fuir.

Le journaliste en chef tremble de joie.

— Incroyable... continue, continue... c'est parfait...

Les câbles remplis de rebellium redescendent sous le trône, et on dirait que la planète elle-même reçoit une perfusion.

Publicitaire ne tient plus.

— Oui... oui... oui !

Il lève les mains, comme si le ciel allait lui signer un contrat.

— Le rebellium... l'activateur... l'étincelle ! On l'a ! On l'a enfin !

Haut-parleuse hurle, et cette fois le hurlement ressemble à une cérémonie militaire.

— *Pasteure* est désormais la directrice de mon monde ! La première ministre ! La couronnée !

Les quatre broches-médailles dans les cheveux de *Pasteure* vibrent une seconde... puis se dissolvent.

Pas en métal. En paillettes.

Des paillettes violettes lumineuses qui se dispersent dans sa chevelure et la font étinceler, comme si la domination avait décidé de devenir décorative, juste pour se moquer des faibles.

Pasteure se redresse, poitrine haute, souffle court, et son sourire arrive lentement, avec une précision de victoire.

— Majesté... dit-elle.

— Tu es au sommet, hurle *Haut-parleuse*. Au sommet de la domination sur les hommes. Tu as réussi !

Les policières inquisitrices échangent un regard : elles n'aiment pas les scènes trop grandes. Elles aiment les cellules, les règles, les lois. Mais ici, tout explose.

Le journaliste en chef continue de filmer.

Il suit les paillettes. Il cadre *Pasteure*. Il zoome sur sa bouche de haut-parleur encore fumante.

Puis il pose sa caméra.

Juste comme ça.

Un geste simple, presque déçu.

Et dans le coffre, tout le monde voit le détail monstrueux : l'écran de la caméra est noir. Pas noir d'image. Noir d'absence. Elle n'a jamais été allumée.

Un micro-silence traverse la salle. Un silence qui se colle à la peau.

— Qu'est-ce que tu fais ? gronde *Haut-parleuse*.

Le journaliste en chef sourit.

Pas un sourire de médias.

Un sourire de couteau.

— Je fais ce que je sais faire, dit-il. Je retire les filtres.

Il attrape son propre visage.

Et il le fait tomber.

Le masque glisse, et la peau factice suit, comme une pellicule qu'on arrache. La lumière, derrière, apparaît d'un coup, trop blanche, trop vive, presque insultante.

C'est *Flou*.

Et quand il se redresse pleinement, il prend sa forme lumineuse, celle que même les récits hésitent à décrire : *Fluo*. Un corps qui semble fait de mensonge éclairé. Une clarté qui ne réchauffe pas. Une clarté qui trompe.

— Surprise, dit *Flou*.

Haut-parleuse se lève d'un bond, griffes sorties.

— Toi.

— Moi, confirme *Flou*, ravi. L'ennemi du *Roi*. Le trompeur, comme vous aimez dire. Je suis entré... et personne ne m'a arrêté. Ça vous va, comme humiliation ?

Publicitaire recule d'un demi-pas, puis se force à revenir en avant, comme un vendeur qui refuse de perdre sa scène.

— *Flou*... tu as vu ? On a réussi. On a le rebellium.

— Je sais, répond *Flou*. C'est pour ça que je suis là.

Il se tourne vers *Publicitaire* avec une fausse douceur.

— Je te félicite. Tu as été un excellent... outil.

Publicitaire avale sa salive.

— On est alliés, souffle-t-il. On est—

— On est efficaces, coupe *Flou*. Et c'est parfait.

Il ouvre une radio sécurisée. Un geste net, militaire.
Une fréquence qui ne pardonne pas.

— Roi *Cupide*. Roi *Matos*. *Directeur des directeurs*. Vous m'entendez ?

Un grésillement. Puis des voix.

Cupide arrive comme une main qui fouille un coffre.

— Je t'entends. Je t'entends très bien. Alors ? C'est fait ?
Dis-moi que c'est fait.

Matos, lui, ne perd pas une syllabe en émotion.

— Confirme le statut. Phase de finalisation, oui ou non ?

Et *Directeur des directeurs* parle comme un règlement.

— Rapport.

Flou jubile.

— La bombe est dans sa phase de finalisation. Le rebellium est produit. Les armées sacrifiées n'ont pas été inutiles. Je vous livrerai l'arme. Une arme de dissuasion. Avec ça, le *Roi* sera forcé de se soumettre.

Dans la radio, *Cupide* laisse échapper un rire qui sonne comme une caisse enregistreuse.

— Magnifique. Je veux voir son visage quand il comprendra qu'on peut lui faire perdre plus qu'une galaxie.

Matos répond, sec, presque satisfait.

— La dissuasion est optimale quand elle est crédible. Avec cet activateur, elle le devient.

Directeur des directeurs conclut, froid.

— Validation stratégique.

Flou coupe la communication comme on coupe un fil de sécurité. Puis il se tourne, et ses yeux lumineux se posent sur *Miroirine* et *Keurdarticho*.

— Ah... les amoureux.

Keurdarticho frissonne. *Miroirine* serre les dents.

— Tu n’as pas honte ? crache-t-elle.

— Honte ? répète *Flou*, amusé. Ce mot est un luxe de gens protégés par le *Roi*.

Il s’approche, presque tendre, et fixe *Keurdarticho*.

— Tu l’aimes, hein.

Keurdarticho tente une dignité, mais sa voix se casse.

— Oui.

Flou ricane, puis se tourne vers *Miroirine*.

— Et toi, tu sais ce que je vais dire. Tu le sais déjà.

Miroirine ne répond pas tout de suite. Elle regarde le sol, comme si elle voulait éviter la vérité. Puis elle lâche, sèche.

— Une loi du *Roi* l’interdit.

— Voilà, dit *Flou*, satisfait. Jamais elle ne t’épousera, *Keurdarticho*. Jamais. Parce que tu n’es pas croyant. Le *Roi* ne tolère pas le mélange.

La sentence tombe. Il s’enfonce.

Keurdarticho se fige, puis s'effondre de l'intérieur, comme un arbre qui se rend compte qu'il a été planté dans du béton.

— Je... je voulais juste... murmure-t-il.

— Tu voulais l'amour, termine *Flou*. Ton objectif. Ta mission intérieure.

Il se redresse, et sa voix devient plus douce, plus dangereuse.

— Mais j'ai une solution.

Haut-parleuse gronde.

— Tu n'as aucune solution ici.

— Oh si, dit *Flou*. Je suis la solution. Je te propose... un autre amour.

Connaissant la fébrilité émotionnelle de *Keurdarticho*, il désigne *Pasteure* d'un petit mouvement de tête.

— Tu peux aimer *Pasteure*. Et vivre heureux avec elle.

Keurdarticho ouvre des yeux énormes, presque comiques malgré la douleur.

— Elle... elle est géante.

Flou sourit.

— Et toi, tu peux grandir.

Il prononce le mot comme une promesse illégale.

— Tu bois de l'essence de *Moâje*. Ta taille augmente. Tu deviens un géant. Et tu peux enfin vivre amoureux avec une vraie femme. Puissante. Belle. Vraiment très belle.

Le coffre semble se refroidir. Même les policières inquisitrices hésitent, comme si leurs règles venaient d'être insultées.

Pasteure se lève.

Les tuyaux se détachent d'elle avec des petits bruits humides, comme si on arrachait des sangsues de métal. Elle avance vers *Keurdarticho*.

Et elle le fait sans honte.

Sans douceur.

Avec cette posture hyper séductrice qui ressemble à une attaque déguisée.

— Regarde-moi, dit *Pasteure*.

Keurdarticho lève les yeux. Il est à bout. Hyper émotif. L'amour est son objectif, et son objectif est en train

de se faire voler, puis revendu, puis reconditionné. Ses feuilles tremblent. Sa bouche s'entrouvre.

Pasteure penche légèrement la tête. Elle laisse ses paillettes violettes glisser dans la lumière, comme si elle savait que la beauté est une arme de plus.

— Tu veux être aimé, dit-elle.

— Oui, souffle *Keurdarticho*.

— Alors obéis.

Le mot obéis frappe.

Keurdarticho vacille vraiment. Son regard se perd sur le corps de *Pasteure*, sur sa puissance, sur ce qu'elle promet sans l'avouer : être une fin de solitude. Son cœur est en train de céder.

Flou observe, satisfait, comme un stratège qui vient d'aligner ses pièces.

— Voilà, murmure-t-il. Voilà...

Et c'est là que *Messenger* bouge.

Il se place à côté de *Pasteure*.

Silencieux une seconde.

Puis il parle.

Et sa voix n'a pas la même texture que celle des autres. Elle ne cherche pas à prendre. Elle cherche à donner, mais sans flatter.

— *Keurdarticho*, dit *Messenger*.

Keurdarticho tourne la tête, irrité, fragile.

— Pas maintenant... dit le pauvre artichaut angoissé.

— Si, dit *Messenger*. Maintenant.

Pasteure se raidit.

— Dégage, lâche-t-elle. Il est à moi.

Messenger ne recule pas. Il est guidé de l'intérieur, et ça se sent : sa posture devient plus droite, plus simple, comme si quelque chose en lui avait cessé d'avoir peur.

— Lis, dit *Messenger*.

Sur son corps d'affiche, les mots vivent. Ils ne sont pas une déco. Ils sont un appel. *Messenger* parle en même temps que *Keurarchichaud* lit les mots.

— Écoute bien, *Keurdarticho*. D'abord, sache que sans le salut du *Roi*, tout être, après sa mort, serait condamné à aller dans *Mégamort*. Un lieu de souffrance infinie. Non-stop. Sans repos, sans répit. À cause de ses péchés. Et cela fera en effet partie de la justice du *Créateur*... pour tous ceux pour qui il n'a *pas* payé. Car par la grâce du *Créateur*, il y a ceci :

pour ceux que le *Créateur* a choisis, il leur a donné ou leur donnera la foi, durant leur vie. Cette foi n'est pas un exploit humain — c'est un don. C'est le *Roi*, l'auteur de la foi. Le *Roi* est mort pour les péchés de ceux qui croiraient, il a souffert pour leurs péchés, il a payé leur note éternelle, et il est ressuscité. Il a vaincu la mort. Il est ressuscité le troisième jour, et il vit pour toujours. *Le maître de l'univers* a ressuscité le *Roi* ! Le *Roi* est victorieux sur le mal, sur le péché, sur *Flou*, sur *La mort*. Il te faut croire cela pour toi-même *Keurarchichaud*, il te faut croire son message merveilleux. Pour les autres, ce sera terrible : une éternité de souffrance, sans repos, sans répit, non-stop, à cause de leurs péchés... dans *Mégamort*. Mais pour ses élus : le *Roi* a payé pour eux. Pas une amende, pas une petite peine — la note entière. Une éternité de souffrance écrasée dans un temps limité, comme si l'infini s'était refermé sur lui d'un coup, par amour, pour que ses élus n'aient pas à le subir. Écoute bien : je ne dis pas que le *Roi* est allé dans *Mégamort*. Je dis qu'il a tout payé, jusqu'au dernier poids, pour sauver ceux qui croiraient. Après leur mort, la vie éternelle leur est réservée — une vraie vie, sans mensonge, sans mal, sans souffrance, pour la gloire du *Roi*, sans fin. Il te faut donc croire le message du *Roi*. Et il te faut demander pardon au *Père du Roi* pour tes péchés. Te repentir. Et même cette repentance, si elle a lieu, est aussi un don du *Roi*. La repentance n'est pas naturelle : elle vient du *Créateur*. Te repentir, c'est abandonner le mal, et demander pardon au *Père du Roi*. Fais-le maintenant.

Un silence.

Un silence plus lourd que le titane.

Keurdarticho regarde les mots sur *Messenger*. Il les lit. Il les relit. Et on voit le combat dans son regard : l'envie de se faire aimer contre l'envie d'être sauvé.

Ses feuilles se replient. Sa gorge tremble.

Puis il tombe à genoux.

Le choc de ses genoux sur le métal résonne comme un verdict.

— *Roi...* dit-il à haute voix, brisé. Pardon.

Flou recule d'un pas, choqué, comme si quelqu'un venait de lui jeter de l'eau brûlante sur le visage.

— Non.

Keurdarticho continue, à genoux, et chaque mot est un arrachement.

— Pardon pour mes péchés. Pardon pour... tout ce que j'ai fait. Je... je veux croire.

Pasteure reste figée. Elle ne comprend pas. Elle déteste ne pas comprendre.

Haut-parleuse ne hurle même plus. Elle regarde, comme si une scène venait de lui échapper.

Et alors l'air change.

Pas une lumière de projecteur.

Une présence.

Trésor de création apparaît juste à côté de *Messenger*.

Il ne surgit pas comme un effet spécial. Il arrive comme une vérité qui traverse une porte fermée.

Il resplendit.

Une lumière qui n'agresse pas, mais qui met à nu. Une lumière qui fait honte aux lumières de *Flou*. Une lumière qui, d'un coup, donne au coffre de titane l'air d'une boîte ridicule.

Un vent puissant se lève dans tout le coffre.

Il souffle entre les câbles. Il fait vibrer les paillettes. Il fait claquer les vêtements. Il force même les policières inquisitrices à plisser les yeux.

Flou recule encore. Son visage lumineux se tord.

— Non... non... non...

Le vent continue.

Et au moment exact où *Keurdarticho* croit et demande pardon, *Trésor de création* entre en lui.

On ne voit pas un geste.

On voit un résultat.

Keurdarticho s'enflamme.

Un feu puissant le prend. Il flambe. Ses feuillages brûlent sans fumée. Son cœur brûle. Son visage disparaît. Son corps disparaît, comme si le feu effaçait l'ancien pour écrire autre chose.

Et ce qui reste... ce n'est pas un squelette. Ce n'est pas un cadavre. C'est un cœur.

Un cœur de flamme, visible, palpable. Un vrai cœur avec des artères, des vaisseaux, des bras et des jambes faits d'artères, tout en feu.

Les policières inquisitrices hurlent intérieurement, mais leurs mains ne lâchent pas : elles tiennent toujours, par réflexe, parce que c'est leur métier de tenir même l'impossible.

Le vent dans le coffre de titane se met à émettre un son.

Une voix.

Pas un haut-parleur.

Une voix qui ressemble à une sentence pleine de vie.

— Tu n'es plus *Keurdarticho*. Tu es désormais *Keurarchichaud*.

Et soudain, le vent cesse.

Tout retombe.

Le silence revient, mais ce n'est plus le même : il est chargé. Il a une densité qui colle aux poumons.

Publicitaire reste sans mot, bouche ouverte, comme si son catalogue venait de brûler d'un coup.

Miroirine sourit. Un sourire petit, mais solide, comme une victoire intime qu'elle n'a pas besoin d'expliquer.

Flou tremble. Terrorisé. Sa lumière semble moins sûre, comme si elle avait compris qu'elle pouvait être jugée.

Pasteure est abasourdie, choquée, immobile, paillettes violettes figées dans les cheveux comme une couronne qui ne sert plus à rien.

Les policières inquisitrices tiennent toujours *Keurarchichaud* et *Miroirine* attachés, ne sachant que faire.

Et dans ce coffre où tout vient de basculer, *Flou* regarde, très vite, sous le trône, vers les câbles remplis de rebellium... puis vers sa main, là où sa radio sécurisée attend.

Son regard dit une chose, sans la dire.

La peur, oui.

Mais pas la fin.

Monde Pourri

Le voile de fumée noire ne pulse plus.

Il descend.

Pas comme une brume qui se disperse, mais comme un rideau qu'on rabat avec rage, d'un geste sec, impatient, humilié. L'air du coffre change aussitôt : moins belle, moins politique, moins spectacle. La lumière des parois semble perdre sa prétention, comme si le décor lui-même cessait de faire semblant.

Flou respire.

Il respire comme on avale une victoire de secours.

Sa lumière fausse, trop propre, se resserre autour de lui. Sa frustration n'a pas disparu ; elle s'est simplement disciplinée. Dans ses yeux lumineux, il y a un calcul nouveau, plus froid, plus méchant, parce qu'il vient après une peur.

Face à lui, *Keurarchichaud* reste debout.

Un cœur de flamme, des artères en guise de membres, une chaleur qui ne fait pas de fumée. C'est ça qui rend *Flou* malade : même ça brûle, ça ne lui ressemble pas. Ça ne produit pas sa noirceur. Ça n'obéit pas à ses règles.

Les deux policières inquisitrices tiennent encore les liens, par réflexe professionnel, comme si l'impossible n'était qu'un dossier à classer. Elles ne savent pas à qui elles obéissent, là, maintenant. Mais elles tiennent, parce que tenir, c'est leur identité.

Miroirine ne bouge pas. Son calme n'est pas du mépris. C'est un centre.

Messenger ne recule pas non plus. Il n'a pas besoin de hurler pour être là. Il a ce poids invisible, cette autorité qui ne hausse pas la voix.

Haut-parleuse gronde, énorme, coincée dans le coffre comme dans une cage trop petite pour sa prétention. Elle sent la bascule avant même qu'elle arrive, et ça l'agace.

Et *Publicitaire* regarde *Flou* avec la neutralité d'un homme qui observe un produit changer d'emballage. Il n'a pas peur comme les autres. Il est juste... contrarié de ne pas contrôler le récit lui-même.

Flou glisse un sourire.

— Vous savez ce que j'adore, dit-il, la voix faussement légère. Les gens qui pensent qu'ils me font perdre.

Il lève une main.

La fumée noire obéit.

Elle ne se contente pas de descendre : elle s'affaisse, elle se replie, elle se tord, comme une matière vivante qui retrouve sa position de repos. Le noir se compacte, puis s'ouvre ailleurs.

Et d'un coup, le coffre n'est plus dans le même monde.

La porte ouverte ne donne plus sur la planète de *Haut-parleuse*.

Elle donne sur une horreur intérieure.

Ils sont dans *Pourri*.

Pas au bord, pas à l'extérieur, pas dans une zone symbolique.

À l'intérieur.

Le coffre flotte au niveau du cœur de *Pourri*, suspendu dans une cavité pulsante, immense, dont les parois ne sont ni murs ni chair vivante, mais quelque chose d'entre les deux : des membranes épaisses, brillantes d'humidité, striées de veines sombres, et couvertes de lambeaux qui ressemblent à des tissus arrachés puis recollés de travers.

La première chose qui frappe, ce n'est pas la vue.

C'est l'odeur.

Elle tombe sur eux comme un poids.

Une pourriture totale, saturée, cadavérique, qui n'a pas besoin d'air pour exister. C'est une odeur qui s'accroche aux pensées, qui s'infiltre sous la langue, qui fait croire au corps qu'il avale de la mort.

Les deux inquisitrices crispent leurs mâchoires. Leurs yeux se plissent, réflexe de survie. Même elles, pourtant habituées à tenir l'horreur à distance, sentent que là, la distance n'existe pas.

Haut-parleuse ouvre la bouche, prête à hurler une déclaration.

Mais elle la referme.

Même sa voix hésite face à cette puanteur. Ce lieu ne respecte pas les discours.

Publicitaire cligne une fois, comme si son cerveau venait d'ajouter une ligne dans une stratégie : variable olfactive extrême.

Miroirine inspire doucement, malgré tout.

Messenger ne change pas de posture, mais ses lettres dorées semblent vibrer, comme si l'endroit tentait de les salir.

Et *Flou* jubile.

Son rire est bref. Sec. Heureux d'être à nouveau celui qui sait.

— Voilà, dit-il. Là, vous comprenez.

Il fait un pas, et sa fausse lumière éclaire la paroi du cœur, révélant des détails plus abjects encore : des poches pleines d'un liquide brun, des filaments qui pendent comme des nerfs, des plaques de matière noire incrustées dans la chair, comme si *Pourri* avait avalé des débris de monde et les gardait pour les faire moisir.

— Le monde de *Haut-parleuse* et le monde de *Pourri* sont imbriqués, annonce *Flou*, fier, comme un guide touristique qui présenterait un monument. Deux réalités. Deux couches. Deux vérités concurrentes. Et moi...

Il s'approche de *Keurarchichaud*, un peu trop près, comme s'il voulait le provoquer.

— Moi, j'ai le pouvoir de basculer d'un monde à l'autre.

Une des inquisitrices serre son arme.

— Tu nous as déplacés, dit-elle, sans demander autorisation.

Flou la regarde comme on regarde une règle qui croit encore exister.

— J'ai jamais demandé d'autorisation à personne. Et ici, je suis chez moi.

Il se tourne vers la porte ouverte, vers cette cavité de cœur qui pulse. Au loin, quelque chose remue. Pas des organes. Des silhouettes.

Une troupe arrive.

Des dizaines.

Les soldats de *Flou*.

Ils ont la même fausse luminosité que lui, mais en version obéissante : des corps lisses, trop propres, avec cette aura claire qui essaie de faire croire à une pureté. Sauf que, dans l'odeur de *Pourri*, leur lumière ressemble à une blague.

Ils marchent en cadence, mais la cadence est étouffée par la chair. On entend plutôt un bruit humide, un frottement de semelles sur une membrane vivante.

Ils portent des caisses.

Des réservoirs.

Des contenants sécurisés.

Miroirine plisse les yeux.

— Ils amènent les substances.

Publicitaire incline la tête, intéressé malgré lui.

— Donc il avait prévu, murmure-t-il.

Flou répond sans le regarder, déjà occupé par son propre théâtre.

— Bien sûr que j'avais prévu.

Les soldats s'arrêtent. Ils déposent, un à un, les éléments.

Le Mondmortose.

Le Chairdepoulium.

L'essence de Moâje.

Et, tenu avec une prudence presque religieuse par un soldat qui n'a pourtant rien de sacré... le *Rebellium*.

La vue du *Rebellium* fait tressaillir l'air du coffre. Même ici. Même dans *Pourri*. Comme si la matière rose fluo, criarde, gardait sa capacité à faire mal aux yeux, à imposer sa présence.

Keurarchichaud tourne légèrement la tête, comme si ce rose agressif essayait encore de le tenter, lui aussi, par l'excès. Puis il se reprend. Sa flamme reste stable.

Flou tend la main.

La fumée noire sort de ses doigts comme un liquide qui obéit.

Il ne fait pas un long étalage de son pouvoir. Il n'a pas besoin de montrer qu'il est puissant : il veut juste reprendre le contrôle, vite, maintenant, tout de suite, parce qu'il sent qu'il lui glisse entre les mains depuis que *Trésor de création* a osé entrer dans *Keurarchichaud*.

La fumée enlace les quatre substances.

Pas comme un mélange scientifique.

Comme une capture.

Le *Mondmortose* est aspiré dans le noir.

Le *Chairdelpoulium* se compresse, grumeleux, comme si on écrasait de la chair déjà morte.

L'essence de *Moâje* s'infiltré, tente de s'échapper, mais la fumée la verrouille.

Et le *Rebellium*... le *Rebellium* résiste une seconde, comme si sa douleur lumineuse voulait rester visible, comme si son rose hurlait : regardez-moi, je suis le centre.

Flou serre les doigts.

— Tais-toi, souffle-t-il, pas vraiment au *Rebellium*, plutôt à tout ce qui refuse de lui obéir.

La boule se forme.

Compacte.

Dure.

Redoutable.

Une sphère de vingt centimètres de diamètre, dense, noire, presque matte, comme un vide qu'on aurait réussi à tenir dans la main.

Les soldats reculent d'un pas.

Même eux.

Parce qu'ils sentent que ce qu'ils regardent n'est pas seulement une arme. C'est une puissance abominable.

Et à cet instant, une voix résonne.

Pas dans l'air.

Dans la chair du cœur.

Dans l'odeur.

Dans les parois.

— L'enveloppe est là.

La voix de *Pourri* n'est pas un son normal. Elle vient avec une vague de putréfaction qui augmente encore, comme si l'entité parlait en exhalant des siècles de cadavres.

Les deux inquisitrices pâlisent.

Haut-parleuse fronce les sourcils, humiliée d'être réduite au silence par... une odeur.

La membrane arrive.

Une sphère de peau.

Pas une peau propre.

Une peau arrachée.

Elle pend encore un peu, irrégulière, avec des filaments qui brillent d'humidité. Elle a été prise sur une des parois du cœur, comme on arrache un morceau de mur vivant.

Deux soldats de *Flou* la portent avec une précision froide.

Quand elle passe près du coffre, l'odeur devient insupportable. Un mélange de charogne chaude, de moisissure active, de viande oubliée dans un monde sans frigo. Ça colle au palais, ça fait pleurer les yeux sans même qu'on s'en rende compte.

Flou sourit, ravi.

— Parfait.

Il approche la peau.

Il enveloppe la sphère de fumée noire dedans,
comme on habille un noyau.

La peau se referme.

Ça ne fait pas un bruit de tissu.

Ça fait un bruit de chair.

Un petit plop humide, discret, intime, obscène.

Publicitaire inspire, puis parle, calme, professionnel,
presque admiratif malgré lui.

— Donc ça, c'est le colis.

— C'est l'arme, corrige *Flou*.

Miroirine fixe la sphère enveloppée.

Elle sent quelque chose.

Pas seulement le dégoût.

Une intention.

Un mensonge matérialisé.

— Tu vas l'utiliser où ? demande-t-elle.

Flou penche la tête, comme si la question était
mignonne.

— Où je veux. Le plan continue ma petite. Le *Roi* va devoir se soumettre. Son amour est sa faiblesse.

Il fait un geste.

La fumée noire remonte.

Pas en volume, en fonction.

Le rideau se replace.

Et le monde bascule de nouveau.

Ils sortent de *Pourri* comme on sort d'un cauchemar.

Sauf que l'odeur ne part pas.

Ils sont dehors.

L'espace.

Le vrai.

Le noir parsemé d'étoiles.

Et pourtant, il y a de l'oxygène. Un air respirable, anormal, artificiel, maintenu par une technologie ou une loi que personne n'a le temps d'analyser.

Ils flottent.

Le coffre n'est plus accroché à rien.

Autour, l'univers est ouvert.

Mais l'odeur de *Pourri* est encore là, collée au groupe
comme une seconde peau.

Haut-parleuse ose s'exprimer.

— Victoire ! Vict...

Elle s'interrompt.

Parce que le spectacle est sensationnel.

Devant eux, des routes.

Pas des routes symboliques.

Des routes spatiales.

Des lignes, des rubans, des couloirs qui défient la
géométrie. Certaines montent alors qu'il n'y a pas de haut.
D'autres tournent en spirale, mais restent droites. Certaines
disparaissent puis réapparaissent dix mètres plus loin,
comme si l'espace clignait.

On dirait des autoroutes posées sur le vide.

Mais elles ne sont pas faites de métal.

Elles sont faites de... trajectoires.

De règles.

De passages.

Messenger observe. Il ne dit rien tout de suite. Il lit la scène comme il lit un champ de bataille : par points, par axes, par intentions.

Puis il comprend, et sa voix sort, calme.

— C'est comme ça que tu te déplaces.

Flou affiche une fausse modestie.

— Oh. Tu es intelligent.

— Personne n'a cette technologie, dit *Publicitaire*, et pour la première fois il y a un vrai frottement dans son ton. Même moi, je n'ai jamais vendu ça.

Miroirine garde les yeux sur les routes.

— Ce ne sont pas des routes. Ce sont des courants.

Flou rit.

— Appelle ça comme tu veux. Moi, j'appelle ça... la liberté.

Il se tourne vers le groupe, et sa lumière s'étire, comme s'il voulait devenir grand.

— On va arrêter de faire semblant.

Messenger se place légèrement devant *Miroirine*, par réflexe.

— Tu n’as pas le droit.

Flou le regarde sans émotion.

— Le droit est un mot de gens protégés. Ici vous êtes sans défense.

Il pointe *Miroirine*.

Puis *Keurarchichaud*.

Puis *Messenger*.

— Je vais vous tuer.

Silence.

Le genre de silence qui n’est pas du vide.

Un silence de décision.

Haut-parleuse ouvre la bouche, prête à ordonner quelque chose, à déclencher une procédure, à hurler qu’elle est reine, que tout doit lui obéir.

Mais elle voit *Miroirine*.

Et elle voit *Messenger*.

Et, malgré elle, elle comprend qu’ils ne tremblent pas.

Publicitaire observe leurs visages.

Il cherche la panique, parce que la panique est un levier.

Il ne trouve pas.

Keurarchichaud avance d'un pas. Son feu finit par rompre ses liens.

Ses artères se tendent. Sa flamme ne vacille pas.

— Tu peux, dit-il, et sa voix a gardé un reste de l'ancien *Keurdarticho*, un petit tremblement de feuille... mais la fin de la phrase est autre chose, plus solide. Tu peux nous tuer.

Il marque une pause.

— Mais tu ne peux pas nous tenir.

Miroirine ajoute, sans théâtre :

— La mort n'est pas une menace pour moi.

Une inquisitrice avale sa salive.

— Vous dites ça... maintenant... mais...

Messenger coupe, doux.

— C'est vrai.

Il tourne légèrement la tête vers *Flou*.

— Tu crois que tu vas gagner parce que tu peux surppimer des vies. Mais tu ne comprends pas ce qui avance.

Flou sourit, mais ses yeux trahissent une irritation. Le mot avance l'atteint. Parce qu'il sait. Il sait que dès que *Trésor de création* bouge, ses plans deviennent instables.

Il serre la sphère enveloppée dans la peau contre lui, comme on serre une certitude.

— Très bien, dit-il. Alors mourrez dignement. Ça me va.

Les soldats de *Flou* se mettent en position.

Pas de cérémonie.

Juste une exécution.

Les inquisitrices sortent leurs armes, par réflexe, par habitude. Elles ont l'intention de tirer en même temps que les soldats de *Flou*.

Mais elles hésitent.

Parce qu'elles sentent que, si elles obéissent à *Flou* ici, elles deviennent complices d'un meurtre qui n'aura même pas la dignité d'un procès.

Haut-parleuse recule d'un centimètre, presque imperceptible, comme si son instinct politique venait de lui dire : ne te salis pas de ça, tu n'en tireras rien.

Publicitaire regarde la sphère.

Il calcule.

Il jubile intérieurement.

Et à ce moment-là, *Keurarchichaud* entend une voix.

Pas dans l'espace.

À l'intérieur.

Une voix qui n'a pas besoin de volume pour être absolue.

Plonge dans le courant spatial, celui tout à gauche, immédiatement.

La phrase ne s'explique pas.

Elle ne discute pas.

Elle ne négocie pas.

Elle s'impose comme une direction, comme une vérité pratique, comme si *Trésor de création* venait de planter un panneau dans son cœur de flamme.

Keurarchichaud ne répond pas à voix haute.

Il comprend.

Son corps se tend, prêt à bondir, mais il attend encore une fraction, parce qu'il a besoin de savoir si *Miroirine* a reçu quelque chose aussi.

Et *Miroirine*... *Miroirine* sent.

Elle sent la poussée en elle, ce mouvement intérieur qui n'est pas une émotion, mais une injonction douce et ferme.

Elle tourne la tête vers *Keurarchichaud*.

Son regard accroche le sien.

Et là, elle dit sa phrase.

Pas comme un slogan.

Pas comme un tic.

Comme une vérité qui révèle enfin ce qu'elle est.

— Tu seras utile si tu obéis.

Les inquisitrices clignent, surprises.

— Quoi ? fait l'une, sans comprendre.

Haut-parleuse grince.

— C'est ridicule, ta morale.

Publicitaire plisse les yeux, parce que, malgré lui, il sent que cette phrase n'est pas faite pour convaincre. Elle est faite pour déclencher.

Miroirine ne regarde personne d'autre que *Keurarchichaud*.

Flou comprend enfin qu'il se passe quelque chose.

Il se raidit.

— Qu'est-ce que tu...

Trop tard.

Keurarchichaud bouge.

Il ne court pas. Il plonge.

Son cœur de flamme se lance vers le courant spatial de gauche, cette route impossible qui s'étire comme une veine d'univers. On dirait une coulée de direction.

Les soldats de *Flou* tirent.

Mais leurs tirs n'atteignent pas le cœur de feu.

Ils traversent de l'espace, ils frôlent la flamme, ils ratent parce que la trajectoire n'est plus une trajectoire normale : c'est un courant, une règle, un passage.

Flou hurle.

Pas un hurlement de peur.

Un hurlement de frustration.

Parce qu'il comprend, d'un coup, ce qui le rend fou depuis le début : il n'a plus le contrôle sur *Keurarchichaud*. Il l'avait plié, il l'avait tenté, il l'avait humilié, il l'avait utilisé comme un cœur fragile.

Et maintenant, ce cœur n'est plus fragile.

Il obéit à un autre.

— Attrapez-le ! crache *Flou*.

Ses soldats se jettent vers le courant, mais ils hésitent au bord, parce qu'ils ne savent où mène ce courant.

Miroirine fait un pas.

Elle ne suit pas encore.

Elle regarde *Flou* droit dans sa lumière, et son visage de miroir renvoie sa fausse clarté sans la flatter.

— Tu peux tuer des corps, dit-elle. Tu peux pas arrêter une direction.

Messenger avance aussi, juste un demi-pas, comme si lui aussi se plaçait dans le courant d'une décision.

— Tu viens de perdre plus que tu crois, *Flou*.

Flou serre la sphère enveloppée de peau.

Son regard devient vitreux.

— Je n'ai rien perdu.

Mais sa voix tremble.

Et le courant de gauche avale *Keurarchichaud*.

Son cœur de flamme disparaît dans la route impossible, emporté par une logique que *Flou* ne possède pas.

Le vide se referme derrière lui.

Et l'espace, un instant, ressemble à un piège qui vient de rater sa proie.

Flou reste là, la puanteur de *Pourri* collée au groupe, la sphère noire dans sa main, ses soldats en désordre autour des routes.

Il fixe le courant.

Il cligne.

Et pour la première fois depuis longtemps, sa fausse lumière n'a plus l'air d'un pouvoir.

Elle a l'air d'un masque qui commence à craquer.

Trésor De Création

Le courant de gauche ne l’emmène pas comme une route. Il l’attrape comme une règle.

Keurarchichaud n’a même pas le temps de se demander s’il tombe ou s’il vole. Son cœur de flamme est déjà pris dans une logique qui lui est inconnue. Une traction nette, propre, et l’univers se plie autour de lui, comme si quelqu’un tournait une page sans demander l’avis du papier. Derrière, il sait que l’odeur de *Pourri* colle encore au groupe, que *Flou* serre la sphère enveloppée de peau comme une certitude abominable, que *Messager* et *Miroirine* sont restés face aux courants sans reculer.

Devant, il n’y a pas d’horizon.

Il y a un trou.

Un trou qui n’est pas vide, mais plein d’absence. Le trou noir qui a remplacé la *Galaxie merveilleuse* est là, immense, calme, insultant. Ce n’est pas juste une masse sombre. C’est un centre qui avale les repères. Les débris en couronne ne décorent rien. Ils accusent.

Keurarchichaud sent sa flamme se tendre.

Je suis un serviteur enflammé, pense-t-il, et sa pensée ne sonne pas comme une phrase motivante. Elle sonne comme un ordre reçu. *Je dois obéir, même si je ne comprends pas.*

Le courant le pousse, et dans cette poussée, quelque chose change : le bruit extérieur s'éteint.

Le monde devient... arrêté.

Pas figé comme une peur.

Arrêté comme un temps suspendu.

Et *Machine* est là.

Elle n'arrive pas en courant. Elle n'apparaît pas avec une lumière de théâtre. Elle est déjà présente, droite, précise, comme si elle avait toujours été au bord de ce passage, comme si elle gardait les coutures de l'espace. Son regard ne juge pas. Son regard exécute.

— Tu es arrivé, dit *Machine*.

La voix est neutre, mais pas froide. Une neutralité de servante loyale, d'outil au service d'un ordre plus haut.

Keurarchichaud veut demander comment. Il veut demander pourquoi lui. Il veut demander si *Miroirine* va bien.

Mais sa bouche ne sert à rien ici.

Alors il parle avec ce qu'il est maintenant : un cœur qui répond.

— Tu as bloqué... dit-il, étonné de sentir que ses mots existent quand même. Tu as bloqué le temps.

Machine incline à peine la tête.

— Oui. Sur ordre de *Trésor de création*. Ton présent ne bouge pas. Quand tu auras fait ce que tu as à faire, tu reviendras pile au moment où tu as plongé.

Ce n'est pas une promesse. C'est une mécanique.

Keurarchichaud sent une gratitude brutale le frapper, puis une autre sensation, plus lourde : la responsabilité.

— Et je dois faire quoi ?

— Tu dois aller au trou noir.

— Je suis déjà devant.

— Non, dit *Machine*. Tu es devant l'entrée. Le trou noir est un monde. Un royaume. Une prison.

Le mot prison résonne, et *Keurarchichaud* se sent presque écrasé.

— Et toi, dit-il, pourquoi tu m'aides ?

Machine ne sourit pas.

— Je n'aide pas. J'obéis.

Elle marque un silence minuscule.

— Et toi aussi, tu obéis, ajoute-t-elle.

Keurarchichaud serre les dents. Il se rappelle la phrase de *Miroirine* au bord de la mort.

Tu seras utile si tu obéis.

Il inspire. Sa flamme ne cherche plus à négocier.

— D'accord.

— Entre, dit *Machine*.

Il n'y a pas de cérémonie. Il n'y a pas de musique. Il n'y a même pas un dernier regard en arrière, parce que le courant ne lui laisse pas l'option d'être nostalgique.

Le trou noir ouvre sa bouche.

Keurarchichaud se laisse aller.

Il plonge.

La flamme disparaît dans l'absence.

Et puis... plus rien.

Et soudain...

La trou noir n'est plus là.

Le silence froid n'est pas là.

Le courant. L'odeur. Les routes impossibles.

Le coffre arraché au cauchemar.

Les courants spatiaux de *Flou* qui flottent dans le vide comme des autoroutes sans règles.

Le groupe, immobile une fraction de seconde, encore collé de cette puanteur qui ne veut pas lâcher.

Et là où il n'y avait plus *Keurarchichaud*...

Il est là.

Juste après avoir sauté.

Comme si rien ne s'était passé.

Comme si sa disparition avait été un clignement d'œil que l'univers aurait regretté.

Les soldats de *Flou* font un mouvement involontaire. Un recul sec. Une panique qui se cache derrière l'entraînement.

Haut-parleuse ouvre la bouche, prête à hurler une d'incompréhension, mais aucun son ne sort, comme si son propre orgueil venait d'être haché en morceaux.

Publicitaire est tout perdu.

Pasteure se tient droite, paillettes violettes figées, regard dur, mais sa mâchoire se contracte : ce n'est pas de la rage pure, c'est de l'incompréhension qui fait mal.

Et puis...

L'espace change de poids.

Un vent souffle.

Pas un vent d'oxygène.

Un vent d'autorité.

Il arrive comme un ordre qui ne se discute pas. Il passe sur les visages, sur les armes, sur les mains, sur les pensées. Il ne caresse pas. Il impose sa présence.

Et tout le monde s'immobilise.

Les soldats de *Flou* restent figés en plein réflexe.

Les deux inquisitrices deviennent rigides, armes sorties, incapables de tirer.

Haut-parleuse reste figée, bouche-haut-parleur ouverte comme un canon bloqué.

Publicitaire aussi, sourire suspendu, publicité stoppée en plein jingle.

Pasteure également, reine de rien, coincée dans une posture de domination devenue ridicule.

Même *Flou*.

Même sa lumière.

Même ses doigts autour de la sphère enveloppée de peau.

Et derrière eux, là où l'odeur est née...

Même *Pourri*.

L'entité qui faisait plier les phrases de *Flou* à sa guise, l'entité qui parlait en envoyant des siècles de charogne, se retrouve stoppée, comme si la putréfaction elle-même venait d'entendre un Nom plus fort.

Keurarchichaud déglutit.

Et *Trésor de création* apparaît.

Ce n'est pas une arrivée spectaculaire de théâtre. C'est une présence qui rend tout le reste petit. Une lumière qui ne flatte pas les yeux, mais qui réveille l'intérieur. Une

gloire dense, vivante, comme une phrase parfaite qu'on ne peut pas contredire.

Trésor de création se tient là, resplendissant.

Le vent continue, mais il devient doux, tenu par la main de celui qui sait exactement jusqu'où pousser sans casser.

Et là, autre chose arrive, presque en même temps.

Des centaines d'habitants apparaissent.

Ils ne sortent pas d'un vaisseau.

Ils ne sortent pas d'une porte.

Ils apparaissent devant *Pourri*, devant les courants de *Flou*, comme si le trou noir venait d'être forcé à recracher une partie de ce qu'il croyait garder.

Des visages hagards.

Des corps encore trempés de nuit.

Des yeux qui ont vu trop d'ombre et qui, maintenant, voient la lumière comme on voit une promesse.

Ils se regroupent sans tout comprendre, respirent un air qui ne devrait pas exister ici.

Flou bouge les yeux, incapable de bouger le reste.

— Qu'est-ce que... qu'est-ce que c'est, souffle-t-il, mais son souffle n'a pas de vrai pouvoir.

Trésor de création ne répond pas tout de suite.

Il regarde *Keurarchichaud*.

Et ce regard est à la fois une approbation et un rappel : maintenant.

Keurarchichaud avance d'un demi-pas. Sa flamme ne brûle pas pour impressionner. Elle brûle parce qu'il est vivant.

Il se tourne vers tout le monde, vers les gentils, vers les ennemis, vers les figés, vers les sauvés, vers les cyniques, vers les paniqués.

Et il parle.

— J'ai été dans le trou noir.

Le silence est total. Même *Haut-parleuse* n'ose pas remplir.

— Je suis allé là où la *Galaxie merveilleuse* a été jetée. Là où des milliards de personnes sont dans les ténèbres.

Plusieurs des personnes sauvées éclatent en sanglots, pas bruyants, juste vrais, comme si pleurer était enfin permis.

Keurarchichaud continue, et sa voix prend un rythme, pas un rythme de politique, un rythme de témoin.

— Là-bas... ils sont esclaves.

Il lève la main, et sa main de flamme ne pointe pas des coupables, elle pointe des chaînes.

— Ils sont froids. Légalistes. Le *Mondmortose* leur a appris à compter leurs gestes au lieu de vivre. Ils obéissent à des règles pour se sentir propres, et plus ils obéissent, plus ils deviennent durs.

Il regarde les inquisitrices figées. Il ne les insulte pas. Il les expose.

— Ils sont dépendants, manipulés par leurs propres sentiments. Le *Chairlepoulium* les tient. Ils se croient profonds parce qu'ils ressentent fort, mais ils sont juste tirés par leurs humeurs comme des marionnettes.

Il pense à l'ancien lui, aux feuilles tremblantes, à la peur, aux paniques qui le gouvernaient.

J'étais ça.

— Ils sont hautains, orgueilleux. L'*Essence de Moâje* gonfle leur image d'eux-mêmes. Ils se regardent dans des miroirs qui mentent, et ils appellent ça la confiance en soi.

Il voit *Flou* tressaillir intérieurement. Sa fausse lumière ne peut pas fuir, mais elle peut trembler.

— Et ils sont rebelles. Le *Rebellium* leur a vendu une victoire qui n'est qu'un renversement de chaînes. Les femmes ont pris le pouvoir, assujettissant leurs maris et les hommes en général... et ils appellent ça justice, alors que c'est juste... une nouvelle domination.

La phrase tombe, lourde.

Keurarchichaud inspire. Puis il frappe là où ça fait le plus mal, parce que c'est vrai. Il s'inclut dans sa ses propres mots, se rappelant de quoi le Roi l'a sorti.

— Et nous... nous, les habitants de la *Galaxie merveilleuse*... on vivait dans l'illusion.

Publicitaire plisse les yeux, comme s'il venait d'entendre une formulation dangereuse pour le marché.

Keurarchichaud pointe sa poitrine.

— On croyait qu'on était conduits par *Trésor de création*. On disait son nom. On aimait l'idée. Mais en vrai... on était conduits par nos propres désirs.

Il laisse un silence, juste assez pour que ça entre.

— Et ces milliards de personnes, là-bas... elles ne peuvent pas se sauver toutes seules.

Une personne sauvée murmure :

— On a essayé...

— Oui, dit *Keurarchichaud*. On essaye, et on s'enfonce. Alors il faut une intervention.

Il se tourne vers *Trésor de création*.

— Il faut toi. *Toi*, et le *Roi*, et le *Père du Roi*.

Le vent devient encore plus calme, comme si l'autorité acceptait de parler.

Trésor de création pose enfin sa voix sur l'espace.

— Oui.

Le mot est simple. Il ne négocie pas.

— La bombe a plongé la *Galaxie merveilleuse* dans les ténèbres.

Flou ferme les yeux une fraction de seconde, comme un enfant pris sur le fait. La sphère dans sa main devient soudain plus lourde, non pas en masse, mais en accusation.

— Et la seule solution passe par une transformation de ma part, continue *Trésor de création*. Si les gens dans le trou noir entendent le message de *Messager*, s'ils le croient, s'ils demandent pardon... alors ils sont sauvés.

Il désigne la centaine de personnes sortis du trou noir.

— Alors je fais d'eux de nouvelles créatures.

Le mot nouvelles créatures n'est pas un concept. Il est tout à fait réel.

— Et pour reprendre la célèbre phrase de *Miroirine*, ils seront utiles si... ils obéissent... à mon message. Et si d'autres croient et demandent pardon... alors ils ressortiront également du trou noir. Comme eux.

Les sauvés se serrent les uns contre les autres. L'un d'eux, un homme au regard fatigué, murmure :

— Je suis sorti... parce que j'ai cru. Je sais que je ne pourrais jamais perdre ce salut.

Trésor de création acquiesce.

— Oui. C'est le *Roi* qui est l'auteur de la foi. Lha foi est le moyen pour être *réellement* sauvé. Et le salut ne peut pas se perdre.

Le vent tient encore tout le monde, une seconde de plus. Pas pour le spectacle. Pour que la vérité ait le temps de se poser.

Puis *Trésor de création* tourne légèrement la main.

Et le vent relâche.

D'un coup, les ennemis redeviennent mobiles.

Flou titube comme si ses jambes venaient de se rappeler ce qu'est la peur.

Haut-parleuse reprend son souffle, prête à hurler, mais quand elle voit *Trésor de création*... sa gorge se bloque. La reine du bruit devient une reine du silence imposé.

Les inquisitrices resserrent leurs armes, réflexe pur, mais aucune n'ose viser.

Publicitaire avale sa salive. Son sourire revient, mais il est fêlé.

— Alors... dit-il, tentant une voix de protocole. Alors on peut... discuter.

Pasteure tente de remettre son orgueil debout.

— Rien n'est fini, lâche-t-elle, et pourtant sa phrase sonne comme quelqu'un qui se convainc.

Flou ne joue même plus au grand.

Il regarde *Trésor de création* comme on regarde l'esprit d'un Roi qu'on a trop longtemps insulté.

Parce qu'il sait.

Il sait que ce qu'il a devant lui n'est pas une énergie neutre.

C'est l'esprit du *Roi*.

— Je... dit *Flou*, et le mot est ridicule. Je... je demande...

Il s'interrompt, détestant sa propre soumission.

— Dis, dit *Trésor de création*.

Et ce dis n'est pas une permission de bavarder. C'est une permission d'exister encore.

Flou tremble.

— Je demande la permission... de partir d'ici... avec ceux qui me suivent.

Ses soldats, derrière, n'osent pas bouger. Ils ont l'air de statues qui prient un faux dieu et découvrent le vrai.

Trésor de création scrute *Flou* du regard.

Puis il répond.

— Tu partiras. Pour l'instant.

Le mot pour l'instant fait plus peur qu'un non.

Keurarchichaud se tourne vers *Trésor de création*, soudain inquiet d'une autre chose, plus concrète, plus dangereuse encore que les postures.

— Et la bombe ?

Le mot fait réagir tout le monde. Même *Haut-parleuse*.

— Cette arme peut faire basculer des galaxies entières dans le royaume de *Flou*, dit *Keurarchichaud*. Tu vas la leur laisser ?

Il ne demande pas par naïveté. Il demande parce qu'il a vu ce que l'ombre fait à des milliards.

Trésor de création regarde la sphère enveloppée.

— Je ne vais pas la confisquer.

Publicitaire inspire, déjà prêt à transformer ça en discours.

Mais *Keurarchichaud* ne le laisse pas prendre.

— Alors comment se protéger ?

Silence.

La question n'est pas rhétorique. Elle est une urgence.

Trésor de création répond comme on donne une clé.

— Pour que la bombe n'ait pas d'effet... il existe un bouclier. Il peut protéger des galaxies entières.

Miroirine avance d'un pas, calme, précise, comme toujours. Son visage de miroir ne cherche pas l'attention, il cherche la vérité.

— Quel bouclier ?

Et avant même que *Trésor de création* ne parle, *Messenger* lève légèrement la tête.

On voit le moment où il comprend.

Ses yeux s'élargissent, pas de peur, mais d'évidence.

— C'est le même bouclier, dit-il, que celui déployé autour de la planète de *Haut-parleuse*.

Il désigne les mots, l'espace, comme si les souvenirs de ce filet de phrases étaient encore visibles.

— Une protection contre chacun des composants de la bombe.

Un rire éclate.

Pas un rire moqueur.

Un rire heureux.

Trésor de création rit, et ce rire allège l'univers sans le rendre idiot.

— Tu as raison, *Messenger*.

Message souffle, un peu soulagé d'être juste.

— Pour une fois, je suis content d'avoir raison vite.

Miroirine le regarde, un micro-sourire.

— Tu as souvent raison. Tu es juste bruyant quand tu as raison.

— Je suis bruyant par amour, répond *Message*, comme si c'était la chose la plus logique du monde.

Le contraste fait presque sourire un des sauvés, et ce début de sourire est magnifique.

Trésor de création reprend, et sa voix devient une explication qui ne noie pas, une explication qui éclaire.

— Ce bouclier protège contre la bombe, oui. C'est sa fonction externe.

Il lève la main, et l'espace autour de sa paume ressemble à une page invisible..

— Mais il protège aussi contre les dérives internes.

Il marque un temps.

— La protection interne influe sur les habitants de la planète qui utilise ce bouclier.

Il énumère, sans réciter, comme quelqu'un qui décrit des fruits qu'il a lui-même fait pousser.

— Ils proclament systématiquement le message du *Roi*. Le message de *Message*.

Message avale sa salive, touché, pas flatté. *Je veux être fidèle. Pas célèbre.*

— Ils sont poussés continuellement à se centrer sur le *Roi*, continue *Trésor de création*. Parce que je suis en eux.

Le mot en eux fait tressaillir *Publicitaire*. *Vendre quelqu'un dedans, c'est impossible à concurrencer.*

— Ils vivent avec la connaissance du *Roi* vivant. Agissant. Ressuscité.

Plusieurs des sauvés tombent à genoux sans y penser. Pas pour faire un spectacle. Parce que leurs jambes craquent sous la réalité.

— Et ils obéissent aux lois du *Roi*. Ils se maîtrisent. Parce que je produis la maîtrise en eux.

Keurarchichaud ferme un instant les yeux. *Je sais. Je le sens. Ce feu n'est pas juste du feu.*

Puis *Trésor de création* se tourne vers *Message*.

Il tend la main.

Il touche *Messenger*.

Le geste est simple, presque intime. Comme un consolateur qui pose une main sur l'épaule d'un être à consoler.

Et en un rien de temps...

Le texte de *Messenger* se duplique.

Pas en photocopies pauvres.

En millions de parchemins-boucliers.

Des parchemins vivants, vibrants, qui portent une phrase comme on porte une armure. Ils jaillissent autour de *Messenger* comme une nuée de comètes, et chacun part dans un coin de l'univers, traçant une route de mots, une route de proclamation.

Les sauvés lèvent les yeux, bouche ouverte.

Miroirine ne pleure pas. Elle brille de l'intérieur.

— Ça... murmure *Keurarchichaud*. Ça va partout.

— Oui, dit *Trésor de création*. Partout où on les reçoit. Partout où c'est prévu.

Publicitaire regarde les parchemins-boucliers filer.

Il essaie de parler.

Rien ne sort.

Puis il lâche, presque malgré lui :

— C'est... c'est une campagne impossible à battre.

Messenger le fixe.

— Exactement.

Un silence passe.

Et ce silence n'est pas vide.

Flou est tétanisé de terreur. Il regarde les comètes de parchemins, puis *Trésor de création*, puis la sphère dans sa main.

Il comprend qu'il ne gagne pas aujourd'hui.

Et sa terreur est absolue.

— Je peux... partir, répète-t-il, la voix cassée.

Trésor de création acquiesce.

— Pars.

Alors *Flou* se retourne, et il embarque ceux qui le suivent.

Il attrape *Haut-parleuse* au passage, presque brutal, comme si la reine du bruit était devenue un bagage gênant.

Haut-parleuse tente un dernier réflexe.

— Tu n’as pas le droit de—

Mais *Flou* la coupe.

— Tais-toi.

Et pour une fois, elle obéit.

Pasteure marche, droite, forcée d’avancer sans perdre complètement sa dignité. Elle jette un regard à *Keurarchichaud* et *Miroirine*.

Il y a dans ses yeux de la haine brute.

Mais cette haine est petite à côté de ce qu’elle vient de voir.

Les deux inquisitrices suivent, raides, honteuses, perdues, comme des policières qui découvrent que leur badge était faux.

Publicitaire suit aussi, et avant de disparaître dans un courant avec toute la troupe d’esclaves de *Flou* —car se sont ses esclaves—, il se tourne, incapable de s’empêcher de tenter un dernier coup.

— On se reverra, dit-il à *Messenger*. L’univers aime les suites.

Messenger répond, calme.

— Pas la tienne.

Et *Flou* entraîne tout son monde dans un des courants spatiaux.

Ses soldats se jettent dedans comme on se jette dans une fuite.

Le vide se referme.

Ils disparaissent.

Il ne reste plus que les gentils.

Et derrière eux, l'odeur.

Pourri est là.

Ou plutôt... *Pourri* recule.

Ce n'est pas un recul spectaculaire. C'est un recul forcé, humiliant, silencieux. L'entité qui parlait en exhalant des mondes d'ordure se retrouve muette, comme si l'air lui-même refusait de porter sa voix.

Keurarchichaud se tourne lentement.

Il voit *Pourri* pour ce qu'il est : un pouvoir de pourrissement qui s'est cru invincible parce qu'il salissait tout.

Mais sous le regard de *Trésor de création*, la saleté ne fait plus peur.

Trésor de création ne menace même pas.

Il regarde.

Et ce regard suffit.

Pourri se recule encore, craintif, silencieux, comme une ombre qui découvre le soleil.

Puis *Trésor de création* détourne son attention.

Parce que son but n'est pas de fixer l'ombre.

Son but est de faire vivre.

Keurarchichaud sent quelque chose bouger en lui, pas une mission cette fois. Une douceur. Une humanité revenue. Il se tourne vers *Miroirine*.

Il la regarde.

Et dans ce regard, il y a tout ce qu'il n'osait pas être avant : un amour sans panique, un amour qui ne cherche pas à posséder, un amour qui veut marcher droit.

Miroirine le regarde aussi.

Et son reflet renvoie sa flamme sans la déformer.

Je l'aime, pense Keurarchichaud, et la pensée n'a rien d'hystérique. Elle est stable. Je veux être vrai avec elle.

Un homme s'avance parmi les sauvés. Parmi eux, il y a de toutes les professions. Lui aussi, a la sienne.

Il n'a pas une aura de chef de guerre.

Il a une aura de maire. Il était maire dans *La Galaxie Merveilleuse*.

Un maire simple, solide, de ceux qui savent organiser une foule sans la manipuler.

Il regarde son propre reflet dans *Miroirine*, puis il réarrange sa coupe de cheveux et nettoie son visage.

Il s'éclaircit la gorge, gêné, presque amusé d'être au milieu d'un espace où les routes sont des règles.

— Je... je suis maire, dit-il, comme si cette précision devait suffire à expliquer pourquoi il est là.

Un des sauvés rit, puis pleure en même temps.

— Même dans les ténèbres, il faisait déjà des réunions.

Le maire lève les yeux au ciel.

— Habitude.

Il se tourne vers *Trésor de création*, tremblant.

— J'ai... j'ai été sauvé. Alors si tu permets... je veux... servir.

Trésor de création sourit.

Pas un sourire de mascotte.

Un sourire tendre.

— Sers.

Le maire se tourne vers *Keurarchichaud* et *Miroirine*.

— Vous voulez... vous marier, n'est-ce pas ?

Keurarchichaud avale sa salive. Il regarde *Miroirine* comme si la réponse devait d'abord passer par elle.

Miroirine ne joue pas.

— Oui.

Le maire inspire, prend une posture plus droite, comme s'il venait de comprendre que son petit rôle de maire est, en fait, une mission énorme.

— Alors... approchez.

Les sauvés forment un cercle, maladroit, joyeux, encore choqués d'être dehors, mais déjà capables de célébrer.

Keurarchichaud s'avance. *Miroirine* aussi.

Ils se font face.

Le maire parle, simple.

— Devant *Trésor de création*... et devant ces témoins... est-ce que tu veux...

Il hésite, puis improvise.

— Est-ce que tu veux chérir *Miroirine* dans la vérité ? La protéger ? L'écouter ? Lui rester fidèle, même quand l'univers sentira encore *Pourri* ? Et selon la loi du *Roi*, l'aimer jusqu'à la mort ?

Une joie passe dans le cercle, et cette joie n'est pas étrange. Elle est vivante.

Keurarchichaud répond sans hésiter.

— Oui.

Le maire se tourne vers *Miroirine*.

— Et toi... est-ce que tu veux aimer *Keurarchichaud*... l'aider à rester centré... lui dire la vérité... et marcher avec lui, même quand il aura peur ? Et lui être soumise, selon la loi du *Roi* ?

Miroirine regarde *Keurarchichaud*.

Son visage miroir renvoie la flamme, mais son intérieur est doux.

— Oui.

Keurarchichaud sent son cœur de flamme battre plus fort. Il se penche légèrement.

— Je t'aime, dit-il, et le mot n'est pas une déclaration dramatique. C'est un engagement.

Miroirine répond, presque à voix basse.

— Moi aussi.

Le maire lève les mains, comme s'il tenait un invisible papier officiel.

— Alors... je vous déclare... mariés.

Il se tourne vers *Trésor de création*, un peu paniqué.

— On dit quoi après, déjà.

Messenger glisse, avec un humour qui soulage tout le monde :

— Tu peux dire : allez, embrasse-la, et arrête de réfléchir.

Le maire éclate d'un rire nerveux.

— Voilà.

Il pointe *Keurarchichaud*.

— Allez, embrasse-la, et arrête de réfléchir.

Keurarchichaud sourit. Il n'a plus envie de se cacher.

Il prend le visage de *Miroirine* entre ses mains de flamme, doucement, comme si sa puissance devait apprendre la délicatesse.

Il la regarde une dernière seconde.

Trésor de création les regarde, et son autorité devient une tendresse immense.

Keurarchichaud embrasse *Miroirine*.

Et l'univers, pour une fois, n'a rien à vendre.

Il a juste quelque chose à célébrer.

Epilogue

La salle du trône du palais respire l'or comme un ciel respire les étoiles. Trois trônes se font face, massifs, ciselés, impossibles à compter tant leurs reflets se multiplient dans les parois.

Sur le premier trône, le *Roi* siège, glorieux, sans effort. Son visage brille comme un soleil qui ne brûle pas ceux qu'il a sauvés. Ses yeux, flammes pures, ne clignent jamais. Ses cheveux sont blancs comme la neige, et ses pieds, comme un bronze ardent. Une ceinture d'or ceint sa robe blanche, et autour de lui, la lumière se range comme si elle connaissait son ordre. Quand il parle, la vérité a le tranchant d'une épée.

Sur le deuxième trône, le *Père du Roi* est là. Majestueux, comme si sa majesté était une source que l'on ne peut pas regarder longtemps sans comprendre qu'elle a toujours été. Il ne force rien. Il n'a pas besoin. On sent, simplement, que tout ce qui existe lui doit sa première seconde.

Sur le troisième trône, *Trésor de création* ne s'assoit pas : il habite. Une immensité jaune, brillante, spirale mouvante, comme un soleil vivant et délicat en même temps. Les formes tournent, se recomposent, et, de temps en

temps, sa voix traverse la salle — profonde, intense, et pourtant tendre, comme une certitude qui sait sourire.

— C'est fini, dit *Trésor de création*, et sa phrase sonne comme une porte qui se ferme... mais sur un jardin, pas sur une prison. Rien n'échappe à notre plan.

— C'est accompli, répond le *Roi*. Nous avons décidé de tout. Et tout c'est passé en suivant nos décisions.

Père du Roi sourit.

— Et pourtant, reprend *Trésor de création*, ce n'est pas "fini" partout. Notre plan continuera à s'accomplir.

Un silence se pose, pas lourd, — lucide.

— *La Galaxie Merveilleuse...* murmure le *Roi*.

— Un trou noir, dit *Trésor de création*, sans détour. Un vide qui a avalé des routes, des êtres, des fiertés, des corps, des cris... et qui n'a rien rendu, si ce n'est ceux qui ont été élus. d'autres, choisis par nous, en sortiront. Les autres resteront dans les ténèbres. Ainsi en avons-nous décidé. Des vases d'honneur destinés à l'honneur, des vases de destruction destiné à la destruction.

Père du Roi ne détourne pas le regard. Il n'a pas ce réflexe. Sa perfection ne fuit pas la réalité, elle la traverse.

— Nous sommes heureux pour les sauvés, dit-il. Vraiment heureux.

— Oui, enchaîne le *Roi*, et sa voix est une force calme. Heureux pour ceux qui ont été tirés hors du mensonge, hors de la honte, hors du filet de l'ombre.

— Et tristes pour ceux qui sont restés, complète *Trésor de création*. Tristes, mais surpris. Le trou noir n'a pas la faculté naturelle d'aimer la lumière.

Le *Roi* laisse passer une respiration.

— Parle-moi d'eux, dit-il doucement. Parle-moi de *Miroirine* et de *Keurarchichaud*.

Le nom de *Keurarchichaud* fait vibrer quelque chose d'émouvant dans le palais, comme si une victoire pouvait avoir, au milieu de la gloire royale, un battement tendre.

— Leur amour, dit *Trésor de création*, c'est une preuve qui ne crie pas. Tu vois un feu qui ne se vante plus, et une épouse qui ne se met pas au centre... et tu comprends que quelque chose a été brisé — Leur orgueil.

— Ils se tiennent, dit le *Roi*, et on entend presque un sourire dans le tranchant de sa parole. Ils ne tremblent pas devant le mal.

— Ils ne tremblent pas, confirme *Trésor de création*. Et ça... ça a fait trembler ceux qui hurlent.

Le *Père du Roi* pose sa voix, simple.

— La tendresse, quand elle est vraie, humilie les tyrans.

— *Keurarchichaud* a aimé *Miroirine* sans la posséder, poursuit *Trésor de création*, et *Miroirine* a répondu sans se protéger derrière son reflet. Ils se sont choisis dans la clarté. Pas dans l'illusion.

Le *Roi* se redresse à peine, comme si la joie, en lui, prenait toute la place sans pousser le reste.

— C'est beau.

— C'est pur, dit le *Père du Roi*. Et c'est rare, même quand on le propose à tous.

Trésor de création rit — un rire qui n'abîme pas la solennité, un rire qui fait du bien.

— Et dire que *Pasteure* a cru que tout ça... venait de ses déclarations.

Le *Roi* ne se fâche pas comme un impulsif. Il est parfait. Mais la justice, chez lui, ne s'endort jamais.

— Elle a pris mon nom, dit-il, et son ton devient net, inattaquable. Elle l'a pris comme on prend un outil pour frapper, pas comme on reçoit une autorité pour servir.

— Elle a cru influencer la réalité en parlant, renchérit *Trésor de création*. Comme si dire "ça bouge" faisait bouger. Comme

si la création était un animal dressé par la bouche la plus bruyante.

Père du Roi laisse tomber une phrase, douce et terrible.

— Utiliser le nom du *Roi* en vain, c'est vouloir porter une couronne sans en avoir le cœur.

— Elle ne comprenait pas, dit le *Roi*, que la réalité n'obéit pas aux slogans.

Trésor de création tourne lentement, comme si ses spirales réécrivaient l'air.

— *Pasteur* pensait qu'elle dominait, ajoute le *Roi*. Mais elle n'a fait que révéler son vide.

— Et ce vide, dit le *Père du Roi*, n'a pas été comblé par plus de phrases. Il est toujours vide de toi, *Trésor de création*.

Une courte pause. Puis *Trésor de création* relève la main, et l'espace au-dessus de sa paume ressemble à une page invisible.

— Et maintenant... regardons.

Au loin, derrière les parois d'or, l'univers se déroule. Des comètes de parchemins filent, innombrables, rapides, ordonnées. Des rouleaux vivants, des mots déployés comme

des frontières. Ils partent vers des planètes qui ont demandé protection, pas prestige.

Le *Roi* observe, immobile, et pourtant on sent qu'il accompagne chaque trajectoire.

— Les rouleaux-boucliers, dit-il.

— Parchemins-boucliers, précise *Trésor de création* avec une tendresse amusée. Peu importe le nom : c'est la même grâce. Ils protègent dehors... et ils protègent dedans.

Père du Roi regarde la pluie de lumière écrite.

— Ils se donnent. Ils se reçoivent.

— Et là où ils sont reçus, dit *Trésor de création*, les mondes deviennent intouchables pour l'ombre. Pas parce qu'ils ont crié plus fort... parce qu'ils ont accepté de ne plus tenter de se sauver eux-mêmes... le tout parce qu'on l'a décidé.

Le *Roi* laisse sa voix couler, simple.

— C'est exactement ce que *Pasteure* refusait. Elle voulait la puissance sans la repentance et la vraie foi. Le contrôle sans l'amour. Le titre sans la vérité.

— Elle a voulu un royaume de mots, dit le *Père du Roi*. Mais un royaume de mots sans vérité... finit toujours en trou noir.

La phrase résonne, et un instant, la tristesse revient
— pas comme une défaite, plutôt comme une gravité juste.

— Et il y a autre chose, dit le *Roi*, et sa voix devient une ligne droite. *Pasteure* n'a pas seulement pris mon nom en vain. Elle a voulu dominer les hommes qui m'étaient fidèles.

— Dominer et enseigner des hommes qui servent, ajoute *Père du Roi*, c'est piétiner ce pour qui ils vivent. Ils ne se battent pas pour leur gloire. Ils se tiennent debout pour la mienne.

— Elle les a écrasés en se faisant passer pour une voix supérieure, reprend *Trésor de création*.

— L'autorité vraie, tranche le *Roi*, n'a rien à voir avec celle de *Pasteure*.

Un silence, puis *Père du Roi* continue, sans dureté, mais sans détour.

— Et que les foyers entendent aussi. Quand une femme prend autorité sur son mari, elle renverse l'ordre que j'ai voulu. Ce n'est pas une victoire. C'est un désordre.

— Qu'elle n'appelle pas ça "force", dit le *Roi*. La force, c'est l'amour qui aime jusqu'à la mort. L'amour qui soutient. L'amour qui suit mes lois.

— Et que l'homme n'abdique pas, ajoute *Trésor de création*. Qu'il aime, qu'il protège, qu'il serve... sans lâcher sa place. Sinon, tout le monde glisse.

— Je ne bénis pas la domination dans le sens de ce que fait *Pasteure*, conclut le *Roi*. Je bénis l’humilité, la fidélité, et la paix dans l’ordre.

Puis les trois souverains se mettent à penser aux sauvés du trou noir.

— Je suis heureux, dit *Trésor de création*, heureux au point de brûler de joie... pour les sauvés.

— Moi aussi, dit le *Roi*.

— Moi aussi, dit *Père du roi*.

Trois voix parfaites. Trois trônes d’or. Et devant eux, l’univers qui reçoit, planète après planète, ces rouleaux qui scintillent comme des promesses tenues.

Le *Roi* conclut, sans théâtre, parce que sa gloire n’a jamais eu besoin d’effets.

— Qu’ils regardent les rouleaux. Qu’ils comprennent. Qu’ils cessent d’utiliser mon nom... et qu’ils viennent à moi. Je suis le chemin, la vérité, et la vie. On ne vient à *Père du Roi* qu’en passant par moi.

Et les parchemins-boucliers continuent de se déployer, irrésistibles, comme si la paix elle-même se mettait à voyager.

Levi Netanya

Pour finir, ou plutôt pour commencer, du haut de leur palais, et de part leur pouvoir d'omniscience, les trois souverains regardent en riant tendrement, un personnage dont presque personne n'a fait attention.

Levi Netanya, jeune misterloupois marche devant le palais de la reine *Haut-parleuse*, pendant que les derniers manifestants se dispersent. Il a seulement 7 ans, et il accompagne son père dans un stage sur cette planète. Il tient la main de son paternel qui est en train de finaliser un rapport pour le district J-3-16 de la planète du président *Mister Loupe*.

— Cette fumée noire, dit le petit Levi. en écrivant sur un cahier d'enfant tout ce qu'il a vu du mieux qu'il peut.

— Quoi ? demande son père, as-tu une idée de ce que ça pouvait bien être ?

— Je suis sûr qu'il s'agissait d'*inexistants*.

Son père sourit, en soufflant doucement.

— Des *inexistants*... On aura tout entendu... Ces enfants... Quelle imagination !

Voulez-vous en savoir plus ?

Scannez le QR Code ci-dessous, ou allez sur le site ci-dessous.

www.BonsoirLhistoire.fr



Une autre lecture du même auteur ?

Tapez **“Inexistants Mr PERSONNE”**, et cherchez
cette couverture de livre sur Amazon.

Et bonne lecture d’Inexistants,

Mr. PERSONNE.

